

La dernière à mourir

Tess Gerritsen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TESS GERRITSEN

La dernière à mourir



ang d'ore

PRESSES
DE LA CITÉ



Du même auteur
chez le même éditeur
en version numérique

L'Embaumeur de Boston
Le Voleur de morts
La Disparition de Maura
L'Apprenti
Le Chirurgien
Les Oubliées

Tess Gerritsen

LA DERNIÈRE À MOURIR

Roman

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nathalie Serval*

*En souvenir de ma mère,
Ruby Jui Chiung Tom*

On l'appelait Icare.

Ce n'était pas son vrai nom, bien sûr. Grandir dans une ferme m'a appris qu'on ne doit jamais donner de nom à un animal destiné à l'abattage. On l'appelle Cochon no 1, ou Cochon no 2, et l'on évite de le regarder dans les yeux, de crainte d'y déceler l'ébauche d'une conscience de soi, d'une personnalité ou d'une quelconque affection à votre égard. Quand une bête vous fait confiance, il faut beaucoup plus de détermination pour lui trancher la gorge.

On n'avait pas ce problème avec Icare. Il ne nous avait jamais accordé sa confiance et n'avait même aucune idée de qui on était. A l'inverse, on en savait long sur lui : il habitait une villa cachée derrière de hauts murs, au sommet d'une colline de la banlieue romaine. Sa femme, Lucia, et lui avaient deux fils, de dix et huit ans. Malgré son immense fortune, il avait des goûts simples en matière de cuisine et dînait presque chaque jeudi dans un restaurant des environs, La Nonna.

On savait aussi qu'il était un monstre. Ce qui expliquait notre présence en Italie cet été-là.

La chasse aux monstres n'est pas faite pour les âmes sensibles. Ni pour ceux qui se soumettent à des futilités comme les lois ou les frontières. Les monstres ne respectent aucune règle. Pour les vaincre, il faut lutter à armes égales avec eux.

Mais quand on renonce à un comportement civilisé, on risque de devenir soi-même un monstre. C'est ce qui est arrivé cet été-là, à Rome. Je ne l'ai pas compris sur le moment, ni aucun de nous.

Jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Claire Ward avait treize ans la nuit où elle aurait dû mourir pour la deuxième fois.

Debout sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, au deuxième étage, elle hésitait à sauter. Les maigres buissons de forsythias depuis longtemps défleuris amortiraient probablement sa chute, mais elle risquait néanmoins de se briser les os. Elle jeta un coup d'œil à l'érable et à la branche robuste qui s'incurvait à moins de deux mètres de la fenêtre. Elle n'avait jamais tenté ce saut auparavant. Jusque-là, elle avait toujours réussi à filer par la porte d'entrée sans se faire remarquer. Hélas, cette époque était révolue. Ce raseur de Bob la tenait à l'œil. « A partir de maintenant, jeune fille, tu es consignée à la maison. Fini de rôder la nuit en ville, comme un chat de gouttière ! »

Si je me casse le cou, pensa-t-elle, ce sera de la faute de Bob.

Pas de doute, la branche était à sa portée. Elle avait des choses à faire, des gens à voir. Elle ne pouvait pas rester éternellement là, à calculer ses chances.

Elle s'accroupit, les muscles bandés, et se figea brusquement. Des phares venaient de tourner l'angle de la rue. Un 4×4 noir glissa sous sa fenêtre et remonta lentement la rue déserte, comme s'il cherchait une maison en particulier. Pas la nôtre, songea-t-elle. Jamais personne d'intéressant ne rendait visite à ses parents d'accueil, Bob et Barbara Buckley. Même leurs noms étaient rasoir, sans parler de leurs conversations. « Tu as passé une bonne journée, ma chérie ? Et toi ? Le temps s'arrange, on dirait. Tu peux me donner les pommes de terre ? »

Claire détonnait dans leur monde feutré et austère. Jamais ils ne parviendraient à la comprendre, malgré leurs efforts. Elle aurait dû vivre entourée d'artistes, d'acteurs ou de musiciens, de gens qui veillaient la nuit et savaient s'amuser. Des gens comme elle.

Le 4×4 noir avait disparu. C'était maintenant ou jamais.

Elle prit une inspiration et bondit. Ses longs cheveux se déployèrent dans la nuit comme elle fendait l'obscurité. Elle atterrit avec une grâce féline, et la branche trembla sous son poids. Un jeu d'enfant. Elle gagna une branche inférieure et s'apprêtait à sauter quand le 4×4 repassa en sens inverse. De nouveau, il longea la rue dans un ronronnement. Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il se fût éloigné et se laissa tomber sur l'herbe humide.

Elle se retourna vers la maison, s'attendant à voir Bob surgir en

criant : « Rentre immédiatement ! » Mais aucune lumière ne filtrait de l'intérieur.

La nuit lui appartenait.

Elle remonta la fermeture Eclair de son sweat à capuche et se dirigea vers le parc municipal – le lieu de l'action, si l'on pouvait dire. A cette heure tardive, la rue était déserte et les fenêtres presque toutes plongées dans le noir. Un vrai quartier modèle, avec de coquettes maisons de style néogothique, habitées par des professeurs d'université, des mères de famille végétaliennes et allergiques au gluten qui fréquentaient toutes un club de lecture. « Une oasis protégée de la réalité » : c'est ainsi que Bob décrivait affectueusement leur ville, Ithaca. Barbara et lui y étaient parfaitement à leur place.

Claire, elle, ignorait où était sa place.

Elle traversa la rue en dispersant les feuilles mortes avec ses bottes éraflées. Un pâté de maisons plus loin, trois adolescents, deux garçons et une fille, fumaient dans la lumière d'un réverbère.

Le plus grand des garçons agita le bras.

— Salut, Claire. Je te croyais privée de sortie.

— Je l'étais... pendant trente secondes.

Elle prit la cigarette qu'il lui tendait, tira une longue bouffée et souffla la fumée avec un soupir satisfait.

— C'est quoi le plan ? demanda-t-elle.

— Il paraît qu'il y a une fête aux cascades. Mais il faut qu'on trouve un moyen pour y aller.

— Et ta sœur ? Elle pourrait pas nous y conduire ?

— Papa lui a piqué les clés de sa voiture. On n'a qu'à attendre ici et voir si quelqu'un rapplique.

Le garçon se tut.

— Oh-oh ! fit-il en fixant un point derrière Claire. Regardez qui voilà !

Claire fit volte-face et poussa un grognement de dépit. Une Saab bleu foncé était en train de se garer le long du trottoir. La vitre côté passager s'abaissa.

— Claire, monte dans la voiture, commanda Barbara Buckley.

— Je discute avec mes amis...

— Il est presque minuit, et il y a cours demain.

— Mais je ne fais rien d'illégal !

— Monte immédiatement ! ordonna Bob, assis au volant.

— Vous n'êtes pas mes parents !

— Mais nous sommes responsables de toi. C'est notre devoir de bien t'éduquer. Si tu ne viens pas sur-le-champ, attends-toi... à en subir les conséquences.

Waouh ! J'ai tellement peur que j'en tremble dans mes bottes. Claire allait leur rire au nez quand elle remarqua que Barbara était en robe

de chambre et que les cheveux de Bob rebiquaient. Ils n'avaient pas pris le temps de s'habiller ni de se peigner. Soudain ils lui parurent plus âgés et fatigués. Par sa faute, ils se réveilleraient épuisés le lendemain.

Barbara poussa un soupir las.

— C'est vrai, nous ne sommes pas tes parents. Je sais que tu détestes vivre avec nous, mais nous faisons de notre mieux. Alors, je t'en prie, viens. Tu n'es pas en sécurité ici.

Claire adressa un regard exaspéré à ses amis, puis elle monta à l'arrière de la Saab et claqua la portière.

— C'est bon ? dit-elle. Satisfaits ?

Bob pivota vers elle.

— On ne le fait pas pour nous, mais pour toi. Nous avons promis à tes parents de veiller sur toi. Si Isabel était toujours vivante, ça lui briserait le cœur de voir ce que tu es devenue. Incontrôlable, colérique... Claire, la vie t'a offert une seconde chance. S'il te plaît, ne la gâche pas. Maintenant, boucle ta ceinture, d'accord ?

S'il avait été furieux, s'il avait crié, elle aurait pu le gérer. Mais son regard exprimait une telle tristesse qu'elle se sentit coupable. Coupable d'être une idiote, de récompenser leurs attentions par la révolte. Les Buckley n'y pouvaient rien si ses parents étaient morts. Si sa vie était en vrac.

Quand le véhicule démarra, elle se tassa sur la banquette, rongée par le remords mais trop fière pour s'excuser. Demain, je serai plus gentille avec eux, songea-t-elle. J'aiderai Barbara à mettre le couvert, peut-être même que je laverai la bagnole de Bob. Parce qu'elle en a salement besoin...

— Bob, dit soudain Barbara, qu'est-ce que cette voiture fait là ?

Un moteur rugit. Des phares foncèrent droit sur eux.

— Bob ! hurla Barbara.

Le choc plaqua Claire contre sa ceinture de sécurité tandis qu'un vacarme atroce déchirait la nuit : bruits de verre brisé, fracas de tôle froissée. Et des pleurs, des gémissements... En ouvrant les yeux, Claire vit le monde sens dessus dessous, et elle réalisa que c'était elle qui gémissait.

— Barbara ? murmura-t-elle.

Elle entendit une détonation assourdie, puis une seconde. L'air empestait l'essence. La ceinture lui comprimait les côtes, l'empêchant de respirer. Claire chercha la boucle à tâtons. Celle-ci se détacha avec un déclic, et sa tête heurta violemment le sol. Elle parvint à se retourner sur le ventre, face à la vitre cassée. L'odeur d'essence était de plus en plus forte. Elle rampa vers la portière, imaginant les flammes, la chaleur suffocante, sa chair en train de cuire... *Sors ! Il est encore temps de sauver Bob et Barbara !* D'un coup de poing, elle fit

voler les éclats de verre, qui cliquetèrent sur la chaussée.

Deux pieds approchèrent et s'arrêtèrent devant elle. Elle leva les yeux vers l'homme qui lui bloquait la sortie. Elle ne distinguait pas son visage, juste une silhouette. Et une arme à feu.

Une autre voiture fonça vers eux dans un crissement de pneus.

Claire recula à l'intérieur de la Saab telle une tortue rentrant dans sa carapace. Elle se couvrit la tête avec les bras, se demandant si cette fois elle aurait mal et sentirait la balle exploser sous son crâne. Recroquevillée sur elle-même, elle n'entendait plus que sa propre respiration, les pulsations de son sang.

Soudain une voix de femme prononça son nom.

— Claire Ward ?

Je dois être morte. C'est un ange qui me parle.

— Il est parti, dit l'ange. Tu peux sortir. Mais fais vite.

Claire risqua un regard entre ses doigts. Un visage s'encadrait dans la portière. Quand un bras mince se tendit vers elle, elle se déroba.

— Dépêche-toi, la pressa la femme. Il va revenir.

Claire saisit sa main, et la femme l'aida à s'extraire du véhicule. Les débris de la vitre tintèrent comme une averse lorsqu'elle roula sur le trottoir. Elle s'assit, et tout se mit à tourner. Elle aperçut la Saab sur le toit et laissa retomber sa tête, prise de nausées.

— Tu peux tenir debout ?

Lentement, Claire leva les yeux. La femme était entièrement vêtue de noir. Le réverbère illuminait sa queue-de-cheval blonde.

— Qui êtes-vous ? murmura Claire.

— Mon nom n'a aucune importance.

— Bob... Barbara... Il faut les sortir de la voiture ! Aidez-moi.

Claire se traîna jusqu'à la portière du conducteur et l'ouvrit d'un coup sec.

Bob Buckley bascula sur la chaussée, les yeux grands ouverts, la tempe trouée.

— Bob...

— Tu ne peux plus rien pour lui.

— Barbara ?

— Il est trop tard pour elle aussi.

La femme la prit par les épaules et la secoua.

— Ils sont morts, tu comprends ? Tous les deux.

Claire ne répondit pas, les yeux fixés sur Bob et sur la flaque de sang qui dessinait une auréole sombre autour de sa tête.

— Ce n'est pas possible, gémit-elle. Ça ne peut pas recommencer...

La femme agrippa sa main et la releva de force.

— Viens avec moi, dit-elle. Si tu veux vivre.

Will Yablonski avait quatorze ans la nuit où il aurait dû mourir pour la deuxième fois.

Ce soir-là, il observait les étoiles dans un champ du New Hampshire, au moyen du télescope de Dobson dont il avait lui-même poli le miroir, à onze ans à peine. Il lui avait fallu deux mois pour obtenir la courbure désirée, en travaillant le verre avec du papier abrasif de plus en plus fin. Il avait construit la monture azimutale avec son père. L'oculaire Plössl était un cadeau de son oncle Brian. C'était lui qui aidait Will à transporter son matériel dans le champ qui s'étendait derrière la ferme, les soirs où le ciel était dégagé. Mais oncle Brian n'était pas un couche-tard. A 10 heures, il était au lit.

Will scrutait le ciel en quête d'une aigrette de pissenlit d'origine extraterrestre, autrement appelée « comète ». S'il en découvrait une, il s'était promis de lui donner le nom de son père défunt, Neil Yablonski. Il n'était pas rare qu'un astronome amateur repère une nouvelle comète. Alors, pourquoi pas un gamin de quatorze ans ? Tout ce qu'il fallait pour ça, lui avait dit un jour son père, c'était de la persévérance, un œil exercé, et beaucoup de chance. « Imagine l'univers comme une plage dont les grains de sable – les étoiles – dissimulent un trésor... »

Will ne se lassait pas de cette chasse au trésor. Il éprouvait toujours le même frisson quand Brian et lui sortaient son matériel de la maison au crépuscule. Qui sait ? Cette nuit sera peut-être la bonne... pensait-il. La découverte de la comète Neil Yablonski justifierait tous ses efforts, les veilles interminables à carburger aux biscuits et au chocolat chaud, et même les injures dont l'abreuvaient ses ex-camarades de classe du Maryland : gros lard, bibendum...

La chasse aux comètes n'est pas le passe-temps le plus indiqué pour devenir athlétique et bronzé.

Ce soir-là, comme d'habitude, il avait entamé sa veille à la tombée de la nuit. Les comètes sont surtout visibles peu après le coucher du soleil ou avant l'aube. Mais plusieurs heures s'étaient déjà écoulées sans qu'il repère la moindre aigrette céleste. Tout juste avait-il aperçu quelques satellites, et une étoile filante avait brièvement traversé le ciel. De guerre lasse, il dirigea le télescope vers un autre secteur, et l'étoile la plus basse des Canes Venatici – les Chiens de chasse – apparut dans son champ de vision. La nuit où son père lui avait fait

connaître cette constellation, ils avaient veillé tous deux jusqu'à l'aube, en grignotant et en buvant le contenu d'un thermos pour lutter contre le froid...

Il se raidit brusquement et jeta un coup d'œil derrière lui. C'était quoi, ce bruit ? Un animal ou le vent dans les arbres ? Il tendit l'oreille. Le silence était retombé, si complet qu'il amplifiait le son de sa respiration. Oncle Brian lui avait assuré que les bois environnants n'abritaient aucune créature dangereuse, mais, seul dans la nuit, Will se surprit à imaginer des ours, des loups, des pumas...

Mal à l'aise, il revint à son télescope et en modifia l'orientation. Une aigrette céleste jaillit soudain au beau milieu de l'oculaire. *La comète Neil Yablonski ! Je l'ai trouvée !*

Il poussa aussitôt un soupir déçu. *Espèce d'idiot !* Ce n'était pas une comète, mais l'amas globulaire M3. N'importe quel astronome digne de ce nom l'aurait immédiatement reconnu. Encore heureux qu'il n'ait pas couru réveiller oncle Brian pour lui faire partager sa trouvaille !

Un craquement derrière lui le fit sursauter. Pas de doute : quelque chose se déplaçait dans les bois.

La déflagration le projeta à plat ventre dans l'herbe. Une lueur trembla, s'intensifia, et quand il releva la tête, une clarté orangée illuminait les arbres. Il sentit un souffle brûlant sur sa nuque et se retourna.

La ferme était en feu. Les flammes montaient vers le ciel telles des mains griffues.

— Oncle Brian ! hurla Will. Tante Lynn !

Il se rua vers la maison, mais un mur de feu lui barrait la route. La chaleur intense le saisit à la gorge, l'obligeant à reculer. Il toussa, suffoqué par l'odeur de brûlé de ses propres cheveux.

De l'aide ! Les voisins ! Il courut vers la route et s'arrêta presque aussitôt.

Une femme venait dans sa direction. Entièrement vêtue de noir, aussi svelte qu'une panthère. Ses cheveux blonds étaient attachés en queue-de-cheval, et les reflets de l'incendie durcissaient ses traits.

— Aidez-moi ! cria-t-il. Mon oncle et ma tante, ils sont dans la maison !

Elle regarda la ferme, à présent entièrement ravagée par les flammes.

— Je suis désolée. Mais il est trop tard pour eux.

— Il n'est pas trop tard. Il faut les sauver !

Elle secoua tristement la tête.

— Je ne peux rien pour eux, Will. Mais toi, je peux te sauver.

Elle lui tendit la main.

— Viens avec moi. Si tu veux vivre.

Certaines filles sont jolies en rose. Les nœuds, les dentelles, les froufrous du taffetas soulignent leur charme et leur féminité.

Jane Rizzoli n'était pas ce genre de fille.

Je veux mourir, pensait-elle, debout face au miroir en pied de sa mère. Tout de suite.

Sa robe avait un col ruché, une jupe à volants superposés et une large ceinture avec un nœud énorme, le tout rose bonbon. Même Scarlett O'Hara aurait été horrifiée.

— Oh, Janie ! s'exclama Angela Rizzoli en battant des mains. Tu vas me voler la vedette. Elle te va à ravir, tu ne trouves pas ?

Jane, abasourdie, ne répondit pas.

— Bien sûr, elle se porte avec des talons hauts. Je verrais bien des escarpins en satin. Et un bouquet de roses et de gypsophile. A moins que ce ne soit passé de mode ? Des lis feraient plus modernes, sans doute.

— Maman...

— Il faudra que je reprenne la taille. Comment se fait-il que tu aies maigri ? Tu manges assez ?

— Sérieusement ? Tu veux que je mette ça ?

— Où est le problème ?

— C'est... rose. Tu m'as déjà vue porter du rose ?

— Tu es magnifique. Je suis en train de confectionner une petite robe sur le même modèle pour Regina. Comme vous serez mignonnes toutes les deux ! La maman et la fille, habillées rigoureusement pareil...

— Regina sera mignonne. Pas moi.

Les lèvres d'Angela tremblèrent, un signe aussi alarmant que le frémissement d'une aiguille sur l'écran de contrôle d'un réacteur nucléaire.

— J'ai passé le week-end à coudre chaque ruban, chaque volant de cette robe. Et tu refuses de la porter, même pour mon mariage ?

— Je n'ai pas dit ça. Enfin, pas exactement.

— Tu la détestes. Ça se voit sur ton visage !

— Maman, non ! Elle est très belle.

Pour une Barbie, oui !

Angela se laissa tomber sur le lit avec un soupir d'agonie.

— Vince et moi, on ferait mieux de fuir et de nous marier en secret.

Tout le monde serait plus heureux comme ça, non ? Ça m'éviterait de m'inquiéter pour Frankie et pour la liste des invités. Et tu ne serais pas obligée de porter une robe que tu détestes.

Quand Jane s'assit près d'elle sur le lit, sa jupe bouffa comme un nuage de barbe à papa. Elle l'aplatit du poing.

— Maman, le divorce n'est même pas prononcé. Tu as tout ton temps pour les préparatifs. C'est ce qui est amusant dans un mariage, tu ne crois pas ? Inutile de te précipiter.

La sonnette de l'entrée retentit.

— Vince est tellement impatient... Tu sais ce qu'il m'a dit ? « Je veux que tu sois toute à moi. » C'est adorable, tu ne trouves pas ? J'ai l'impression d'être à nouveau vierge. Comme dans la chanson de Madonna !

Jane se releva d'un bond.

— Je vais ouvrir !

— On devrait se marier à Miami ! ajouta Angela comme elle quittait la chambre. Ce serait plus simple. Moins cher, aussi, parce que je n'aurais pas à nourrir toute la famille !

Jane ouvrit la porte et se trouva face aux deux hommes qu'elle redoutait le plus de voir ce dimanche matin.

Son frère Frankie éclata de rire en découvrant sa robe.

— C'est quoi, cette horreur ?

Son père, Frank senior, entra à sa suite.

— Je viens parler à ta mère, annonça-t-il.

— Papa, ce n'est pas le bon moment !

— Je suis là, elle aussi, donc c'est le bon moment.

— Je ne pense pas qu'elle ait envie de te parler.

— Il le faudra, pourtant. Il est temps de mettre fin à cette folie.

Angela émergea alors de la chambre.

— Ça te va bien de parler de folie ! attaqua-t-elle.

— D'après Frankie, reprit le père de Jane sans se démonter, tu es prête à aller jusqu'au bout. Tu as vraiment l'intention d'épouser ce type ?

— Vince m'a demandée en mariage. J'ai accepté.

— Tu oublies que toi et moi, on est toujours mariés !

— Ce n'est qu'une question de paperasse.

— Je ne signerai pas.

— Quoi ?

— J'ai dit que je ne signerai pas ces fichus papiers. Et tu n'épouserai pas ce type.

Angela eut un rire incrédule.

— C'est toi qui es parti !

— Je ne me doutais pas que tu en profiterais pour me tromper avec le premier venu.

— J'étais censée faire quoi ? Rester à me morfondre alors que tu m'avais plaquée pour une autre ? Je suis encore jeune, Frank ! Les hommes me désirent !

Frankie grimâça.

— Bon sang, m'man !

— Et tu sais quoi ? ajouta Angela. Je ne me suis jamais autant éclatée au lit !

Le portable de Jane sonna. Elle l'ignore et prit son père par le bras.

— Tu ferais mieux de partir, papa. Je te raccompagne.

— C'est une chance que tu m'aies quittée, Frank, poursuivit Angela. Grâce à toi, je revis !

— Tu es toujours ma femme !

Après un bref silence, le portable de Jane recommença à sonner. Cette fois, pas moyen de l'ignorer.

— Frankie, implora-t-elle, aide-moi ! Fais-le sortir de cette maison.

— Viens, dit Frankie en donnant une tape sur l'épaule de leur père. Je t'offre une bière.

— Je n'ai pas terminé !

— Si ! répliqua Angela.

Jane courut vers la chambre, tira le téléphone de son sac et répondit, tâchant d'oublier la dispute qui faisait rage dans l'entrée.

— Rizzoli.

— On a besoin de vous, fit la voix de l'inspecteur Darren Crowe. Quand pouvez-vous être là ?

Ni « s'il vous plaît » ni « pourriez-vous ». Crowe égal à lui-même.

— Je ne suis pas en service, rétorqua Jane.

— Marquette ramène trois équipes. Je dirige l'enquête. Frost vient d'arriver, mais on va sans doute avoir besoin d'une femme.

— J'ai bien entendu ? Vous venez de dire que vous avez *besoin* de mon aide ?

— Ecoutez, notre témoin est trop choqué pour dire quoi que ce soit. Moore a déjà essayé de lui parler, mais il pense que vous auriez de meilleures chances avec ce gosse.

— Votre témoin est un enfant ?

— Plutôt un ado, de treize ou quatorze ans. C'est le seul survivant.

— Que s'est-il passé ?

Jane perçut des pas à l'autre bout du fil, ainsi qu'un brouhaha de voix. Elle reconnut les échanges laconiques d'une équipe de scène de crime. Elle imagina Crowe se pavanant au milieu des techniciens, avec ses épaules musclées et sa coupe de cheveux hollywoodienne.

— Un vrai carnage, reprit-il. Cinq victimes, dont trois enfants. La plus jeune avait à peine huit ans.

Je ne veux pas voir ça, pensa Jane. Ni aujourd'hui ni jamais.

— Où êtes-vous ? parvint-elle à articuler.

— Sur Louisburg Square. Les camionnettes des chaînes de télé ont envahi le quartier. Vous allez devoir vous garer une ou deux rues plus loin.

— Un quintuple meurtre à Beacon Hill ?

— Ouais. Il arrive aussi que les riches se fassent buter.

— Qui sont les victimes ?

— Bernard et Cecilia Ackerman, cinquante et quarante-huit ans. Ainsi que leurs trois filles adoptives.

— Et le survivant ? C'est un de leurs enfants ?

— Non. Il s'appelle Teddy Clock. Il vivait avec les Ackerman depuis presque deux ans.

— Il est de la famille ?

— Non, répondit Crowe. Il était placé chez eux.

En pénétrant dans Louisburg Square, Jane repéra la Lexus noire de Maura Isles parmi les véhicules de police. A en juger par le nombre impressionnant de camionnettes, toutes les chaînes de télévision de Boston s'étaient également déplacées. Pas étonnant : c'était un des endroits les plus prestigieux de la ville. Les occupants des vastes demeures de style néogrec qui donnaient sur le parc comprenaient des représentants de la grande bourgeoisie locale, des nouveaux riches, des personnalités du monde des affaires et même un ancien sénateur. La violence n'épargnait pas les beaux quartiers. « Il arrive aussi que les riches se fassent buter », avait dit Crowe. Mais à la différence des pauvres, les malheurs qui les frappaient attiraient l'attention générale. Les badauds se pressaient derrière le ruban délimitant le périmètre de sécurité, jouant des coudes pour accéder aux premiers rangs. Beacon Hill était une étape obligée des visites guidées de la ville. Ce jour-là, les touristes en avaient pour leur argent.

— Hé, regarde ! C'est l'inspecteur Rizzoli !

Jane aperçut une journaliste et un cameraman qui venaient dans sa direction. Elle leva la main, repoussant d'avance toute question. Evidemment, ils l'ignorèrent et la poursuivirent à travers la place.

— Inspecteur, il paraît qu'il y a un témoin !

— Police. Laissez-moi passer, marmonna Jane en fendant la foule.

— Est-il vrai que le système d'alarme était désactivé ? Et que rien n'a été volé ?

Ces fichus reporters en savaient plus qu'elle. Elle se glissa sous le ruban qui barrait l'accès à la scène de crime, puis donna son nom et son matricule à l'agent en faction. Une simple formalité : il savait qui elle était et avait déjà pointé son nom sur son bloc-notes.

— Vous auriez dû voir cette nana pourchasser l'inspecteur Frost, s'esclaffa-t-il. Il avait l'air terrorisé. On aurait dit un lapin !

— Frost est dedans ?

— Ainsi que le commissaire Marquette. Le chef de la police est en route, et je ne serais pas surpris de voir débarquer le juge.

Jane leva les yeux vers l'imposante maison en brique rouge.

— Sacrée baraque, remarqua-t-elle.

— Elle doit valoir dans les quinze ou vingt millions.

Ça, c'était avant qu'elle soit peuplée de fantômes, songea-t-elle en observant les bow-windows et le fronton sculpté au-dessus de l'entrée.

Derrière cette porte l'attendaient des horreurs qu'elle ne se sentait pas le courage d'affronter. Trois gosses assassinés... Pour tout parent, chaque enfant mort revêt les traits du sien. Elle enfila des gants, des surchaussures, et se blinda intérieurement avant d'entrer.

Son regard fut aussitôt attiré par un escalier qui s'élevait sur trois étages, jusqu'à une coupole en verre traversée par une pluie de lumière dorée. De nombreuses voix, pour la plupart masculines, résonnaient dans l'espace. Comme on ne voyait personne depuis le hall, elles semblaient appartenir aux fantômes des habitants qui s'étaient succédé sous le toit de cette demeure depuis plus d'un siècle.

— Un aperçu de la manière dont vivent les classes supérieures, fit une voix derrière Jane.

Elle se retourna et découvrit l'inspecteur Crowe dans l'embrasement d'une porte.

— Et dont elles meurent, ajouta-t-elle.

— On a emmené le garçon chez la voisine. Elle a eu la gentillesse de l'accueillir en vous attendant. Le gosse la connaît. On a pensé que ça le rassurerait que vous l'interrogiez là-bas.

— D'abord, j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé ici.

— On essaie encore de le comprendre.

— Et comment se fait-il que toutes les huiles rappellent ? J'ai entendu dire que le chef de la police était en route.

— Regardez autour de vous. L'argent fait la loi, même quand on est mort.

— D'où cette famille tirait-elle sa richesse ?

— Bernard Ackerman était un ex-banquier d'affaires. Sa famille possède cette maison depuis deux générations. Un vrai philanthrope. Impossible de citer une association caritative à laquelle il n'ait rien donné.

— Comment en est-on arrivé là ?

— La visite commence ici, dit Crowe en lui montrant la pièce d'où il venait de sortir. Vous me direz ensuite ce que vous en pensez.

Son opinion importait peu à Darren Crowe. Lorsqu'elle avait rejoint la brigade criminelle, ils avaient eu de violentes disputes, et il n'avait jamais cherché à lui dissimuler le mépris qu'elle lui inspirait. Même après toutes ces années, elle en décelait encore des traces dans son rire, dans le ton qu'il employait avec elle. Elle savait que la moindre erreur de sa part risquait d'anéantir le peu de crédibilité qu'elle avait fini par acquérir à ses yeux.

Ils pénétrèrent dans un salon au plafond peint de chérubins, de feuilles de vigne et de rosettes dorées. Jane n'eut pas le loisir d'admirer le décor, car Crowe l'entraîna vers la bibliothèque, où les attendaient le commissaire Marquette et le Dr Maura Isles. En cette chaude journée de juin, Maura portait un chemisier rose pêche, une

couleur étonnamment gaie pour une femme qui privilégiait d'ordinaire le noir et le gris. Avec sa coupe de cheveux stylée et ses traits harmonieux, elle semblait parfaitement à sa place au milieu des tableaux anciens et des tapis persans.

Rangés dans des rayonnages en acajou, les livres recouvraient les murs, du sol au plafond. Certains étaient tombés au sol, où gisait un homme aux cheveux argentés – face contre terre, un bras appuyé contre une des bibliothèques, comme s'il cherchait à attraper un ouvrage. Il était en pyjama et en pantoufles. La balle avait traversé successivement sa main et son front. Le sang avait éclaboussé les reliures en cuir au-dessus de lui. Il a tendu la main pour tenter d'arrêter la balle, pensa Jane. Il a vu venir la mort.

— Mon estimation de l'heure du décès correspond au dire du témoin, annonça Maura à Marquette.

— Un peu après minuit, donc ?

— C'est ça.

Jane s'accroupit près du corps et examina le point d'entrée de la balle.

— Neuf millimètres ? demanda-t-elle.

— Probablement, répondit Maura.

— Tu n'en es pas sûre ?

— On n'a pas retrouvé un seul étui de balle dans toute la maison.

— Voilà un tueur organisé !

— Organisé, oui, approuva Maura en considérant le défunt d'un air pensif. Il a agi rapidement, en causant un minimum de désordre. Exactement comme en haut.

En haut... songea Jane. Les enfants.

Elle reprit, s'efforçant de cacher son trouble :

— Le reste de la famille a été tué à peu près au même moment que M. Ackerman ?

— Mon estimation est approximative. Le témoignage du garçon devrait nous fournir des précisions.

— L'inspecteur Rizzoli ne va pas tarder à l'interroger, intervint Crowe.

— Qu'est-ce qui vous permet de croire que j'obtiendrai des résultats avec le gosse ? demanda Jane. Je ne fais pas de miracles.

— On compte sur vous parce qu'on n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Quelques empreintes digitales sur la porte de la cuisine. Aucun signe d'effraction. Et le système d'alarme était désactivé.

— Désactivé ? M. Ackerman aurait ouvert lui-même à l'assassin ?

— A moins qu'il n'ait simplement oublié de l'activer. En entendant du bruit, il sera descendu voir ce qui se passait.

— Un cambriolage qui aurait mal tourné ? Quelque chose a disparu ?

— Apparemment, on n'a pas touché au coffret à bijoux de Mme Ackerman. Le portefeuille de M. Ackerman et le sac à main de sa femme sont toujours sur la commode de leur chambre.

— Le tueur y est entré ?

— Oh que oui ! Il a visité toutes les chambres.

Jane devina que ce qui l'attendait à l'étage était bien plus atroce que cette bibliothèque éclaboussée de sang.

— Si tu veux, je peux t'accompagner, proposa Maura.

Jane la suivit dans le hall. Ni l'une ni l'autre ne prononcèrent un mot pendant qu'elles gravissaient l'escalier monumental, comme si le silence pouvait rendre cette épreuve plus supportable. Partout où elle posait les yeux, Jane découvrait de nouveaux trésors. Une horloge ancienne. Un tableau représentant une femme vêtue de rouge. Elle enregistra machinalement ces détails, se préparant à affronter l'horrible spectacle.

Au premier palier, Maura tourna à droite et se dirigea vers la chambre au fond du couloir. Par la porte ouverte, Jane avisa son coéquipier, l'inspecteur Barry Frost, les mains gantées de latex pourpre. Debout, les coudes près du corps, il se tenait dans la position que tout flic adopte instinctivement sur une scène de crime pour éviter de contaminer des pièces à conviction. Quand il vit Jane, il hocha tristement la tête, l'air de dire : « Moi aussi, c'est le dernier endroit où je voudrais me trouver par une si belle journée. »

En entrant, Jane fut éblouie par la lumière qui pénétrait à flots par les immenses baies vitrées. Toutefois, la chambre n'avait pas besoin de rideaux, car elle donnait sur un jardin clos. Un érable du Japon d'un bordeaux éclatant y côtoyait des roses écarlates en pleine floraison. Mais ce fut le corps qui retint l'attention de Jane. Cecilia Ackerman reposait sur le dos dans son lit, la couverture remontée jusqu'aux épaules. Elle paraissait plus jeune que son âge. Des mèches blondes rehaussaient l'éclat de sa chevelure. Ses paupières étaient fermées, son visage étrangement serein. La balle avait pénétré juste au-dessus du sourcil gauche. Le cercle de poudre sur la peau indiquait que le tueur avait tiré à bout portant. Tu dormais quand on a pressé la détente, songea Jane. Tu n'as ni crié ni résisté, tu ne représentais aucune menace. Pourtant, quelqu'un est entré, s'est approché du lit et t'a collé une balle dans la tête.

— Il y a pire, annonça Frost.

Il avait une mine de papier mâché dans la lumière crue, mais c'était plus que de la fatigue qui se lisait dans son regard. Ce qu'il avait vu l'avait bouleversé.

— Les chambres des enfants sont au deuxième, indiqua Maura sur le ton posé d'un agent immobilier faisant visiter une maison à des acheteurs potentiels.

Des craquements au-dessus de leurs têtes informèrent Jane que d'autres membres de l'équipe allaient et venaient à l'étage supérieur. Elle repensa soudain au « manoir des horreurs » que ses camarades de lycée et elle avaient conçu une année, pour Halloween. Ils avaient éclaboussé les murs de faux sang et imaginé des mises en scène autrement plus effroyables que celle qu'elle avait à présent sous les yeux. La réalité n'a pas besoin d'effets spéciaux pour inspirer l'horreur.

Maura se dirigea vers la porte. Ils avaient vu l'essentiel, dit-elle, et il était temps de passer à la pièce suivante. Jane lui emboîta le pas. Une lumière dorée ruisselait à travers la coupole, comme si elles montaient vers le paradis, et non vers l'enfer. Le chemisier rose pêche de Maura paraissait aussi déplacé que si elle l'avait porté à un enterrement. Un détail insignifiant, et pourtant... Jane fut gênée que son amie ait choisi une couleur aussi pimpante le jour où trois enfants avaient été tués.

Parvenue au deuxième palier, Maura fit un léger pas de côté pour éviter un obstacle. Jane la rejoignit et vit alors une petite forme recouverte d'un drap en plastique. Le cœur serré, elle regarda Maura s'agenouiller et en soulever le coin.

La fillette était couchée en position fœtale, comme si elle avait voulu se réfugier dans un ventre maternel dont elle aurait gardé un souvenir diffus. De type afro-américain, avec un teint chocolat et de fines tresses décorées de perles aux couleurs vives.

— La troisième victime, annonça Maura d'un ton clinique. Kimmie Ackerman, huit ans.

Son indifférence apparente horripila Jane. Celle-ci ne pouvait détacher les yeux du petit corps vêtu d'un pyjama rose imprimé de poneys. On distinguait à côté la trace d'un pied nu, trop mince et court pour appartenir à un adulte. Quelqu'un avait marché dans le sang de la fillette et laissé cette empreinte dans sa fuite. *Teddy !*

— La balle a pénétré l'os occipital et n'est pas ressortie. L'angle de tir indique que le meurtrier était plus grand et a fait feu alors que la victime était de dos.

— Elle courait pour lui échapper, murmura Jane.

— Oui. Elle se dirigeait vers une des autres chambres quand elle a été abattue.

— D'une balle dans la nuque.

— Oui.

— Bordel, qui ferait une chose pareille ? Tuer une petite fille...

Maura remit le drap en place et se releva.

— Elle a pu être témoin de ce qui s'est passé en bas. Ou apercevoir le visage du meurtrier.

— Epargne-moi tes raisonnements ! Celui qui a fait ça s'était *préparé* à tuer des gosses... A massacrer une famille entière !

— Je ne me prononcerai pas sur son mobile.

— Et sur la cause du décès ?

— Homicide.

— Sans déconner ?

Maura se rembrunit.

— Pourquoi es-tu en colère contre moi ?

— Et toi, comment peux-tu rester imperturbable devant ceci ?

— Tu crois que ça ne me touche pas ? Tu crois que je ne ressens rien quand je regarde cette gamine ?

Elles s'observèrent un instant par-dessus le corps de l'enfant. Cette altercation leur rappelait douloureusement le fossé qui s'était creusé entre elles depuis que le témoignage de Maura avait envoyé un policier en prison. Malgré les efforts de Jane pour surmonter son sentiment de trahison et préserver leur amitié, l'une et l'autre répugnaient à admettre leurs torts, et le fossé ne semblait pas près de se combler.

— Je déteste quand ce sont des enfants, soupira Jane. Ça me donne envie d'étrangler quelqu'un.

— On est deux dans ce cas.

Si Maura avait parlé d'une voix calme, son regard s'était durci. La fureur était là, mais elle la contrôlait, de même qu'elle s'acharnait à tout contrôler dans sa vie.

— Rizzoli ! appela l'inspecteur Thomas Moore depuis le seuil de la chambre suivante.

Comme Frost, il avait l'air abattu et semblait avoir vieilli de dix ans.

— Vous avez parlé au garçon ?

— Pas encore. Je voulais d'abord me faire une idée de ce qui s'était passé ici.

— Je suis resté une heure avec lui. Il n'a pas desserré les dents. D'après la voisine, Mme Lyman, il était dans un état proche de la catatonie quand il a sonné chez elle, ce matin, vers 8 heures.

— A mon avis, il a avant tout besoin d'un psy.

— On a appelé le Dr Zucker, et l'assistante sociale ne devrait pas tarder. Mais j'ai pensé que Teddy se confierait plus facilement à vous, une mère...

— Vous savez ce qu'il a vu ?

Moore secoua la tête

— Tout ce que je souhaite, dit-il, c'est qu'il ne soit pas entré dans cette pièce.

Cet avertissement glaça le sang de Jane. Moore était un homme d'une stature imposante. Il lui cachait presque entièrement l'intérieur de la chambre, comme s'il cherchait à la préserver. Sans un mot, il s'écarta pour la laisser passer.

Deux techniciennes accroupies dans un coin relevèrent la tête. Deux

parfaites représentantes de la nouvelle génération de femmes criminologues qui dominaient à présent le secteur. Elles semblaient trop jeunes pour avoir des enfants, pour avoir jamais couvert de baisers inquiets une joue fiévreuse ou paniqué à la vue d'une fenêtre ouverte, d'un berceau vide. La maternité s'accompagne d'un cortège de cauchemars. Le pire de tous s'était concrétisé dans cette pièce.

— On pense que les victimes sont les filles aînées des Ackerman, dit Maura. Cassandra, dix ans, et Sarah, neuf ans. Toutes deux adoptées. Elles ne se trouvent pas dans leur lit, quelque chose a dû les réveiller.

— Des coups de feu ? demanda Jane.

— Personne dans le quartier n'a entendu de détonations, remarqua Moore. L'assassin a dû utiliser un silencieux.

— Mais quelque chose a alerté ces fillettes et les a incitées à se lever.

Jane demeurait près de la porte. Comme le silence se prolongeait, elle comprit qu'ils attendaient qu'elle s'approche et fasse son boulot de flic. Elle s'avança vers les corps et s'agenouilla. *Elles se tenaient l'une l'autre quand elles sont mortes.*

— D'après leur position, reprit Maura, il semble que Cassandra ait tenté de protéger sa petite sœur. Deux balles l'ont traversée avant d'atteindre Sarah. Toutes deux ont été achevées d'une balle dans la tête. Pas de désordre dans leurs vêtements ni d'autre signe d'agression sexuelle, mais l'autopsie devra le confirmer. Elle aura lieu cet après-midi. Jane, si tu souhaites y assister...

— Non, j'aimerais mieux pas. Je ne suis même pas censée être ici !

Elle se retourna brusquement, faisant crisser ses surchaussures, et quitta la pièce pour fuir le spectacle des deux fillettes enlacées dans la mort. Mais comme elle se dirigeait vers l'escalier, ses yeux tombèrent sur la petite Kimmie. Le malheur était partout dans cette maison.

— Jane, ça va ? fit la voix de Maura à ses côtés.

— En dehors du fait que j'ai envie d'étriper ce salopard ?

— J'éprouve la même chose.

Tu le caches bien. Jane baissa de nouveau les yeux vers le corps recouvert du drap.

— Quand je regarde cette gosse, murmura-t-elle, je ne peux m'empêcher de voir ma fille.

— N'importe quelle mère réagirait ainsi. Crowe et Moore vont assister à l'autopsie. Tu n'as pas besoin de venir.

Maura jeta un coup d'œil à sa montre et ajouta :

— La journée va être longue. Et je n'ai pas encore préparé ma valise.

— C'est cette semaine que tu visites l'école de Julian ?

— Qu'il vente ou qu'il neige, demain, je pars pour le Maine. Quinze jours en compagnie d'un ado de seize ans et de son chien... Je n'ai pas

la moindre idée de ce qui m'attend.

Comment aurait-elle pu le savoir ? Elle n'avait pas d'enfants. Julian Perkins et elle n'avaient rien en commun, sinon d'avoir lutté ensemble pour leur survie dans les montagnes du Wyoming, l'hiver précédent. Le jeune garçon avait sauvé la vie de Maura, et celle-ci était déterminée à remplacer la mère qu'il avait perdue.

— Voyons, qu'est-ce que je pourrais te dire d'utile sur les ados mâles ? s'interrogea Jane. A seize ans, mes frères puaient des pieds, dormaient jusqu'à midi et faisaient douze repas par jour.

— Question de métabolisme. On ne peut pas lutter contre la puberté.

— Tu es devenue une vraie mère, dis donc !

Maura sourit.

— C'est plutôt agréable, comme sensation, confia-t-elle.

Mais la maternité est aussi une source d'angoisses, se rappela Jane en tournant le dos au corps de Kimmie. Elle fut soulagée de descendre l'escalier et d'échapper à ce « manoir des horreurs ». Une fois dehors, elle respira à pleins poumons pour chasser les relents de mort. La horde des journalistes avait encore grossi ; les caméras cernaient le périmètre de sécurité. Debout face à son public, Crowe captait l'attention générale avec l'art d'un acteur hollywoodien. Jane en profita pour se faufiler jusqu'à la maison voisine.

Le policier devant celle-ci lui sourit d'un air complice.

— Vous verriez qui, pour jouer son rôle ? demanda-t-il en indiquant Crowe. Brad Pitt ?

— Pas assez beau gosse. Il faut que je parle au gamin. Il est à l'intérieur ?

— Oui, avec l'agent Vasquez.

— Si le Dr Zucker rapplique, faites-le entrer, d'accord ?

— Compris !

Jane réalisa soudain qu'elle avait gardé ses gants et ses surchaussures. Elle les fourra rapidement dans sa poche avant d'actionner la sonnette. Quelques secondes plus tard, une belle femme aux cheveux argentés lui ouvrit.

— Madame Lyman ? Inspecteur Rizzoli.

— Entrez vite. Je ne veux pas que ces horribles caméras nous filment. C'est une atteinte insupportable à la vie privée !

Jane s'avança et Mme Lyman referma la porte derrière elle.

— On m'a avertie de votre visite. Je ne crois pas que vous tirerez grand-chose de Teddy. L'inspecteur Moore s'est montré très gentil et patient avec lui.

— Où est Teddy ?

— Dans la serre. Le pauvre a à peine prononcé un mot depuis qu'il est là. Il a sonné à ma porte ce matin, encore en pyjama. En le voyant,

j'ai tout de suite compris qu'il était arrivé quelque chose de grave. Par ici, je vous prie.

Mme Lyman la guida jusqu'à un escalier identique à celui des Ackerman. Et comme chez les Ackerman, la maison était remplie d'œuvres d'art exquises et visiblement coûteuses.

— Que vous a-t-il dit ? demanda Jane.

— « Ils sont morts. Ils sont tous morts. » C'est tout ce qu'il a pu articuler. Il avait les pieds nus et couverts de sang. J'ai immédiatement appelé la police.

Elle s'arrêta à l'entrée de la serre et se tourna vers Jane.

— C'étaient des gens bien, Cecilia et Bernard. Elle était si heureuse d'avoir enfin ce qu'elle avait toujours désiré : une demeure pleine d'enfants. Ils avaient entamé une procédure d'adoption pour Teddy. Maintenant, il se retrouve seul, une fois de plus.

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

— Vous savez, ça ne me dérangerait pas de le garder. Il me connaît, et il connaît la maison. C'est ce que Cecilia aurait voulu.

— C'est très généreux de votre part, madame Lyman. Mais les services sociaux ont un réseau de familles spécialement formées pour accueillir les enfants traumatisés.

— Oh ! C'était juste une proposition. Puisque je le connais...

— A ce propos, j'aurais besoin d'en savoir un peu plus pour établir un contact avec lui. Quels sont ses centres d'intérêt ?

— C'est un garçon très calme, qui adore la lecture. Chaque fois que j'allais chez eux, Teddy se trouvait dans la bibliothèque de Bernard, entouré de livres sur l'histoire romaine. Ça pourrait être un bon moyen de briser la glace.

L'histoire romaine. Ouais, ma spécialité.

— A quoi d'autre s'intéresse-t-il ?

— A l'horticulture. Il adore mes plantes exotiques.

— Et le sport ? Il soutient les Bruins, ou les Patriots ?

— Sûrement pas ! Il est trop raffiné pour ça.

Traite-moi de femme des cavernes, tant que tu y es !

Mme Lyman s'apprêtait à ouvrir la porte de la serre quand Jane demanda :

— Et sa famille naturelle ? Comment a-t-il atterri chez les Ackerman ?

— Comment, vous n'êtes pas au courant ?

— On m'a juste dit qu'il était orphelin.

— Le choc n'en est que plus terrible. Cecilia voulait lui offrir une seconde chance. Hélas ! Ça a recommencé...

— Qu'est-ce qui a recommencé ?

— Il y a deux ans, Teddy et sa famille avaient jeté l'ancre de leur voilier à Saint Thomas, dans les Antilles. Cette nuit-là, pendant que

tous dormaient, quelqu'un est monté à bord. Les parents de Teddy et ses sœurs ont été assassinés. Tués par balle.

Dans la seconde qui suivit cette révélation, Jane prit conscience du silence à l'intérieur de la maison. Elle baissa instinctivement la voix.

— Et Teddy ? Comment a-t-il survécu ?

— Cecilia m'a raconté qu'on l'avait repêché dans la mer, avec son gilet de sauvetage. Il n'avait aucune idée de la manière dont il était arrivé là.

Mme Lyman jeta un coup d'œil à la porte de la serre.

— Vous comprenez qu'il soit anéanti. C'est terrible de perdre sa famille, mais deux fois ? Aucun enfant ne s'en remettrait, conclut-elle d'un air désolé.

On ne pouvait rêver endroit plus apaisant pour un gosse traumatisé que la serre de Mme Lyman. Entièrement vitrée, elle faisait face à un jardin clos. Une véritable jungle de plantes grimpantes, de fougères et d'arbres en pots y baignait dans un soleil généreux. La végétation cachait Teddy à Jane, mais une femme policier en uniforme se leva d'un fauteuil en rotin à son entrée.

— Inspecteur Rizzoli ? Agent Vasquez.

— Comment va Teddy ?

Vasquez jeta un coup œil vers l'angle de la serre où les plantes grimpantes se rejoignaient pour former une tonnelle.

— Il n'a pas dit un mot en ma présence, murmura-t-elle. Il ne fait que gémir.

Jane distingua enfin une silhouette menue, blottie sous la tonnelle. Teddy était assis par terre, les genoux contre la poitrine. Vêtu d'un pyjama bleu pastel, le front barré d'une mèche châtain clair, il faisait moins que son âge.

Jane s'agenouilla et avança lentement vers lui à travers la végétation. Le garçon ne broncha pas quand elle s'installa près de lui.

— Teddy, je m'appelle Jane. Je suis venue t'aider.

Il ne réagit pas.

— Ça fait un moment que tu es là, pas vrai ? Tu dois avoir faim.

Il sembla à Jane que Teddy bougeait imperceptiblement la tête. Ou était-ce un mouvement involontaire, une secousse sismique provoquée par toute la douleur emmagasinée dans son corps frêle ?

— Que dirais-tu d'un chocolat chaud ? Ou d'une glace ? Je parie que Mme Lyman en a dans son congélateur.

Le gosse parut se fermer encore plus. Il serrait si fort ses jambes que Jane se demanda s'il parviendrait jamais à les lâcher. Elle se tourna vers l'agent Vasquez, qui ne les quittait pas des yeux à travers le fouillis des branches et des feuilles.

— Vous pourriez nous laisser ? Je crois que c'est difficile pour lui de nous voir toutes les deux dans la pièce.

Vasquez sortit et tira la porte derrière elle. Pendant dix, quinze minutes, Jane ne prononça pas un mot, ne regarda même pas le garçon. Ils restèrent assis côte à côte, dans un silence à peine troublé par le clapotis d'une fontaine en marbre. Jane pencha la tête en arrière et contempla la voûte de feuillage au-dessus d'elle. Dans ce

jardin d'Eden poussaient même des bananiers et des orangers. Elle s'imagina entrant dans cette serre un jour d'hiver, alors que la neige tombait au-dehors, et respirant l'odeur des plantes et de la terre chaude. *Le pouvoir de l'argent. Avec lui, on peut s'offrir un printemps éternel.* Peu à peu, la respiration du garçon devint plus lente, plus calme. Elle entendit un bruissement quand il s'adossa à la végétation, mais elle résista à la tentation de le regarder. Elle repensa à la colère que sa fille Regina avait piquée une semaine plus tôt. « Arrêtez de me regarder ! hurlait-elle. Arrêtez ! » Jane et son mari, Gabriel, avaient éclaté de rire, ce qui n'avait fait que redoubler la fureur de Regina. Même une gosse de deux ans n'aimait pas être observée. C'est pourquoi elle respecta l'intimité de Teddy et se contenta de partager sa cachette. Même quand il bougea, elle resta concentrée sur les rayons de soleil qui filtraient à travers les branches au-dessus d'eux.

— Vous êtes qui ?

La voix était à peine audible. Jane laissa passer un moment avant de répondre.

— Je m'appelle Jane.

— Mais vous êtes qui ?

— Une amie.

— Non, c'est faux. Je ne vous connais pas.

En effet. Elle n'était qu'un flic qui cherchait à obtenir quelque chose de lui, pour l'abandonner ensuite aux services sociaux.

— Tu as raison, lui concéda-t-elle. Je ne suis pas vraiment une amie. Je suis inspecteur de police. Mais je veux sincèrement t'aider.

— Personne ne peut m'aider.

— Si. Je te promets d'y arriver.

— Alors, vous mourrez aussi.

Ce constat catégorique provoqua un frisson chez Jane. Elle se tourna vers Teddy. Le regard fixé devant lui, il semblait contempler un avenir des plus sombres. Ses yeux étaient d'un bleu presque transparent, ses cheveux aussi fins que de la barbe de maïs. Une longue mèche retombait mollement sur son front pâle et bombé. Tandis qu'il se balançait d'avant en arrière, elle aperçut du sang séché sous la plante de son pied droit. Elle revit les empreintes sur le palier, près du corps de la petite Kimmie. Teddy avait été contraint de marcher dans son sang pour s'enfuir.

— Vous allez vraiment m'aider ? dit-il soudain.

— Oui. Je te le promets.

— Je n'y vois rien. Je les ai perdues, et j'ai peur de retourner les chercher.

— Chercher quoi, Teddy ?

— Mes lunettes. J'ai dû les laisser dans ma chambre, mais je ne me rappelle pas...

— Je les trouverai, ne t'inquiète pas.
— C'est pour ça que je ne peux pas dire à quoi il ressemblait. Je ne l'ai pas bien vu.

Jane retint son souffle, craignant que la moindre parole, le moindre geste ne le fassent rentrer dans sa coquille. Elle attendit, mais le silence s'étira.

— De qui parles-tu ? demanda-t-elle.

Il leva vers elle des yeux où brûlait un feu pâle.

— De celui qui les a tués.

Sa voix se brisa.

— J'aimerais vous aider, reprit-il, mais je peux pas. Je peux pas, je peux pas...

L'instinct maternel l'emporta. Jane ouvrit les bras et il s'effondra contre elle, le visage pressé sur son épaule. Il n'était pas son fils, certes. Mais à cet instant, comme il se cramponnait à elle, inondant son chemisier de larmes, elle se sentait prête à le défendre contre tous les monstres de la terre.

— Il n'arrêtera jamais.

La voix de Teddy était tellement étouffée que Jane avait failli ne pas l'entendre.

— La prochaine fois, il me trouvera, ajouta-t-il.

— Ça n'arrivera pas, affirma-t-elle.

Elle le prit par les épaules et l'éloigna doucement d'elle pour voir son visage. Les longs cils du garçon projetaient des ombres sur ses joues pâles.

— Il reviendra, dit-il.

Il se tassa comme s'il voulait rentrer à l'intérieur de lui-même, là où rien ni personne ne pourrait l'atteindre.

— Il revient toujours.

— Teddy, pour l'arrêter, on a besoin que tu nous aides. Que tu nous dises ce qui s'est passé cette nuit.

La poitrine de Teddy se souleva, et il lâcha un soupir beaucoup trop las et résigné pour un garçon aussi jeune.

— J'étais dans ma chambre, murmura-t-il. Je lisais un des livres de Bernard.

— Et ensuite ?

Il fixa un regard hanté sur Jane.

— Ensuite, ça a commencé.

Jane regagna la maison des Ackerman comme on emportait le dernier corps, celui d'une des fillettes. Quand le chariot la dépassa dans un grincement de roues, l'image de sa fille Regina, étendue sous un drap en plastique, s'imposa à son esprit. Elle frissonna et se retourna au moment où Moore descendait l'escalier monumental.

— Le gosse vous a parlé ?

— Assez pour me faire comprendre qu'il n'avait rien vu d'intéressant pour nous.

— C'est plus que je n'en ai obtenu. Je me doutais que vous parviendriez à établir un contact avec lui.

— Pourtant, je suis loin d'être un ange de douceur.

— N'empêche, il vous a parlé. Crowe veut que vous soyez son interlocutrice privilégiée.

— Autrement dit, sa nounou.

Moore haussa les épaules comme pour s'excuser.

— C'est Crowe qui décide, lui rappela-t-il.

Jane leva les yeux vers les étages à présent étrangement silencieux.

— Où sont passés les autres ? demanda-t-elle.

— Ils suivent une piste : la femme de ménage, Maria Salazar. Elle a les clés et le code du système d'alarme.

— Normal, pour une femme de ménage.

— Ce qui l'est moins, c'est que son petit ami a un casier judiciaire.

— Qui est-il ?

— Un immigré sans papiers, Andres Zapata. Condamné en Colombie pour cambriolage et trafic de stupéfiants.

— Et pour des faits de violence ?

— Pas à ma connaissance. Mais l'un n'empêche pas l'autre.

Le regard de Jane se posa sur la pendule murale ancienne, une aubaine pour n'importe quel cambrioleur digne de ce nom. De même, le sac à main de Cecilia et le portefeuille de Bernard avaient tous deux été retrouvés intacts, ainsi que le coffret à bijoux.

— Si c'était un cambriolage, dit-elle, on aurait remarqué des disparitions, non ?

— La maison est immense et remplie d'objets de valeur. La seule personne qui pourrait nous dire s'il manque quelque chose, c'est la femme de ménage.

Laquelle faisait maintenant partie des suspects.

— Je voudrais voir la chambre de Teddy, annonça Jane en s'engageant dans l'escalier.

Moore ne la suivit pas. Quand elle atteignit le deuxième étage, elle se retrouva seule. Même les techniciens avaient quitté les lieux. A sa première visite, elle avait à peine jeté un coup œil à la pièce depuis le seuil. Cette fois, elle entra et l'examina. Sur le bureau face à la fenêtre étaient empilés des livres, pour la plupart anciens et visiblement usagés. Elle en parcourut les titres : *Les Techniques de guerre antiques* ; *Introduction à l'ethnobotanique* ; *Manuel de cryptozoologie* ; *Alexandre le Grand et l'Egypte*. Pas le genre de lectures qu'on attendrait d'un gosse de quatorze ans, mais Teddy Clock ne ressemblait à aucun des ados qu'elle avait rencontrés. Si la chambre ne comportait pas de téléviseur, un ordinateur portable était ouvert à côté des livres. Elle pressa une

touche et l'écran s'éclaira, affichant une page de recherche Google : *Alexandre le Grand a-t-il été assassiné ?*

L'ordre qui régnait dans la pièce et sur le bureau trahissait un penchant à la maniaquerie. Dans le tiroir, les crayons étaient aiguisés comme des lances prêtes pour le combat, les trombones et l'agrafeuse rangés dans des casiers séparés. Teddy était assis à ce même bureau, la veille à minuit, quand il avait entendu des détonations assourdies, puis les cris de Kimmie courant vers l'escalier. Malgré sa frayeur, il n'avait pas oublié de refermer son livre, *Alexandre le Grand et l'Égypte*. Il savait ce que signifiaient ces cris, ces bruits.

« J'avais entendu les mêmes sur le bateau. J'ai reconnu des coups de feu. »

D'autres cris et d'autres détonations avaient suivi. Impossible de fuir par la fenêtre ou d'atteindre discrètement l'escalier. Il avait alors éteint la lumière et s'était réfugié dans la première cachette à laquelle penserait un enfant apeuré : sous son lit.

Jane regarda l'édredon impeccablement tiré, les draps bordés avec une rigueur toute militaire. Il n'était pas impossible que la maniaquerie de Teddy lui ait sauvé la vie. Alors qu'il se blottissait sous le lit, le tueur était entré et avait allumé.

« Des chaussures noires. C'est tout ce que j'ai vu. Il portait des chaussures noires, et il était juste à côté de mon lit. »

Un lit intact à minuit – un détail qui laissait penser que l'occupant habituel de la chambre était absent ce soir-là.

Le tueur était ressorti. Plusieurs heures s'étaient écoulées. Toujours caché sous le lit, Teddy sursautait au moindre grincement. A un moment, il avait cru entendre des pas furtifs et s'était imaginé que le tueur se trouvait toujours dans la maison, attendant son retour.

Il ignorait à quelle heure il avait fini par tomber de sommeil. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il faisait jour à son réveil. Il s'était alors décidé à ramper hors de sa cachette, ankylosé d'avoir passé la moitié de la nuit sur le sol. Par la fenêtre, il avait aperçu Mme Lyman dans son jardin et pensé qu'il serait en sécurité près d'elle.

C'est pourquoi il était allé sonner à sa porte.

Jane s'agenouilla et regarda sous le lit. L'espace entre le sol et le sommier était trop réduit pour qu'elle s'y glisse. Mais l'adolescent terrifié avait réussi à s'y loger et était resté là plusieurs heures, aussi à l'étroit que dans un cercueil. Elle distingua quelque chose dans l'ombre. A plat ventre, elle étira le bras et ramena les lunettes de Teddy.

Malgré le soleil et la température estivale qui régnait à l'extérieur, un frisson la saisit. Étrangement, elle n'avait pas eu cette sensation de froid dans les pièces où avaient succombé les autres membres de la famille Ackerman. Toute l'horreur des événements de la nuit écoulée

semblait concentrée dans cette chambre.

La chambre du garçon qui avait survécu.

— Je ne crois pas qu'il existe sur cette terre un gosse plus malchanceux que Teddy Clock, dit l'inspecteur Moore. Quand on pense à tout ce qu'il a subi... Pas étonnant qu'il présente de graves troubles émotionnels.

— Il n'était sans doute pas tout à fait normal au départ, insinua Darren Crowe. Ce gamin est bizarre.

— Comment ça ?

— A quatorze ans, il ne pratique aucun sport, ne regarde pas la télé, passe ses nuits et ses week-ends penché sur son ordinateur ou de vieux livres poussiéreux...

— En quoi est-ce bizarre ?

— C'est vous qui avez passé le plus de temps avec lui, Rizzoli. Admettez qu'il est tordu.

— Selon vos critères, peut-être. Mais Teddy vaut beaucoup mieux.

Un murmure stupéfait se propagea autour de la table. Les quatre autres policiers présents guettaient la réaction de Crowe à cette insulte à peine déguisée.

— L'instruction ne fait pas tout, rétorqua Crowe. Seule la débrouillardise compte.

— A quatorze ans, Teddy a survécu à deux tueries. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Crowe se montrait encore plus agressif que d'ordinaire. La réunion durait depuis presque une heure, et ils étaient tous à cran. Il s'était écoulé à peine un jour et demi depuis le massacre de la famille Ackerman, et la machine médiatique tournait déjà à plein régime. Ce matin-là, à son réveil, le regard de Jane était tombé sur la une d'un tabloïd titrant *SCÈNES D'HORREUR À BEACON HILL*. L'article était illustré d'un portrait de leur principal suspect, Andres Zapata, le petit ami en fuite de la femme de ménage des Ackerman. Une photo prise lors d'une interpellation en Colombie, où il avait une tête d'assassin. Immigré clandestin, Zapata avait déjà été arrêté pour cambriolage, et l'on avait relevé ses empreintes sur la porte de cuisine des Ackerman ainsi que sur le plan de travail. Un élément suffisant pour lancer un mandat d'arrêt, mais pas pour convaincre un jury.

— Teddy ne vous sera d'aucune utilité contre Zapata, affirma Jane.

— Vous avez tout le temps de lui soutirer des infos, répliqua Crowe.

— Il n'a pas vu le visage du tueur.

— Il a bien dû remarquer quelque chose.
— Teddy est plus fragile que vous ne semblez l'imaginer. On ne pourra pas le faire témoigner.

— Bon sang, il a quatorze ans ! Moi, à son âge...

— Je sais : vous étrangliez des pythons à mains nues.

Crowe la fusilla du regard.

— Il n'est pas question que cette affaire foire. On doit aligner tous nos pions.

— Teddy n'est pas un pion. C'est un adolescent.

— Abîmé psychologiquement, en plus, intervint Moore. J'ai parlé à l'inspecteur Edmonds, du département de la police des îles Vierges. Il m'a faxé le dossier du meurtre de la famille Clock, et...

— Ça fait deux ans qu'ils sont morts, l'interrompit Crowe. Dans une autre juridiction, et même un autre pays. Quel rapport avec notre affaire ?

— Probablement aucun, lui concéda Moore. Mais ça explique l'état affectif du gosse. Ce qu'il a vécu là-bas était au moins aussi atroce que ce qui s'est passé ici.

— L'affaire n'a jamais été élucidée ? demanda Frost.

Moore secoua la tête.

— Non, mais la presse en a fait ses choux gras. Je me rappelle avoir lu des articles à l'époque. Une famille américaine partie faire une croisière de rêve autour du monde, massacrée à bord d'un voilier de vingt-deux mètres... Certes, les îles Vierges ont un taux d'homicides dix fois plus élevé que le nôtre, mais même là-bas, l'opinion a été choquée. En réalité, les meurtres ont eu lieu à Capella Island, à environ deux milles marins de Saint Thomas. Les Clock – Nicholas, Annabelle et leurs trois enfants – vivaient sur leur voilier, le *Pantomime*. Ils ont jeté l'ancre pour la nuit dans une baie tranquille, sans aucun bateau à proximité. Pendant leur sommeil, le ou les tueurs sont montés à bord. Il y a eu des coups de feu, des cris et une explosion. Du moins, c'est ce que Teddy a raconté aux enquêteurs.

— Comment en a-t-il réchappé ?

— L'explosion lui a fait perdre connaissance. La dernière chose dont il se souvient, c'est la voix de son père lui disant de sauter. Il s'est réveillé dans l'eau, sanglé dans un gilet de sauvetage. Un bateau de plongeurs l'a retrouvé le lendemain matin, au milieu des débris du *Pantomime*.

— Et le reste de la famille ?

— On a repêché plus tard le corps d'Annabelle et celui d'une des filles. Du moins, ce que les requins en avaient laissé. L'autopsie a révélé qu'elles avaient toutes deux été tuées d'une balle dans la tête. Les corps de Nicholas et de l'autre fillette n'ont jamais été retrouvés.

Moore distribua à la ronde des copies du rapport.

— L'inspecteur Edmonds dit que c'est le meurtre le plus barbare sur lequel il a jamais enquêté, reprit-il. Un voilier de vingt-deux mètres est une cible tentante. Il en a déduit que le mobile était le vol. Le ou les tueurs ont sans doute pris tout ce qui avait de la valeur à bord, puis ils ont fait sauter le bateau afin de détruire les preuves. C'est pourquoi l'affaire n'a jamais été élucidée.

— Et là non plus, intervint Crowe, le gosse ne se rappelait rien. Il y a vraiment un truc qui cloche chez lui.

— Il n'avait que douze ans, plaida Moore. Il est intelligent, ça ne fait aucun doute. J'ai appelé l'ancienne voisine des Clock, à Providence. Teddy, m'a-t-elle dit, était considéré comme surdoué. Il suivait un programme spécial au collège. Il a toujours eu du mal à se faire des amis, mais il a un QI d'environ douze points supérieur à celui des enfants de son âge.

Jane repensa aux livres qu'elle avait vus dans la chambre de Teddy, et à la diversité de ses centres d'intérêt. Histoire antique, ethnobotanique, cryptozoologie... Autant de sujets dont la plupart des garçons de quatorze ans n'avaient jamais entendu parler.

— Un syndrome d'Asperger, murmura-t-elle.

Moore acquiesça de la tête.

— Les Clock lui avaient fait passer des tests, reprit-il. Selon les médecins, son intelligence exceptionnelle s'accompagnait d'une déficience émotionnelle entraînant des difficultés relationnelles.

— Et maintenant, il n'a plus personne, conclut Jane.

Elle revit Teddy se cramponner à elle dans la serre de Mme Lyman, en frottant ses cheveux soyeux contre sa joue. La veille, avant de rentrer chez elle, elle lui avait apporté ses lunettes chez le couple auquel les services sociaux l'avaient confié – des gens habitués à prendre soin d'enfants malmenés par la vie. Le regard qu'il lui avait lancé au moment où elle repartait aurait brisé le cœur de n'importe quelle mère. Comme si elle était la seule à pouvoir le sauver, et qu'elle l'abandonnait aux mains d'étrangers.

Moore tira de son classeur l'impression d'une carte électronique portant la légende : *MEILLEURS VŒUX DE LA FAMILLE CLOCK*.

— Les dernières nouvelles que la voisine a reçues des Clock, expliqua-t-il. Cette carte lui a été adressée environ un mois après leur départ de Providence. Ils ont retiré leurs trois enfants de l'école et mis leur maison en vente pour faire le tour du monde en bateau.

— Sur un voilier de vingt-deux mètres ? Ils avaient les moyens, remarqua Frost. Qu'est-ce qu'ils faisaient dans la vie ?

— Annabelle était femme au foyer, et Nicholas, consultant financier pour une entreprise locale. La voisine ne se souvient pas du nom de son employeur.

— « Consultant financier », ricana Crowe. Un titre qui sent le fric à

plein nez !

— C'était radical, comme changement de vie, ajouta Frost. Tout plaquer pour embarquer sur un bateau avec des enfants...

— C'est aussi l'avis de la voisine. Surtout que ça avait tout l'air d'une décision soudaine. Annabelle n'y avait jamais fait allusion avant leur départ. Ça soulève pas mal de questions.

— Par exemple ?

— Les Clock voulaient-ils fuir quelque chose ou quelqu'un ? Y a-t-il un lien entre les deux agressions dont Teddy a été victime ?

Crowe secoua la tête d'un air catégorique.

— A deux ans d'écart ? D'après nos informations, les Clock et les Ackerman ne se connaissaient pas. La seule chose qu'ils avaient en commun, c'est ce gosse.

— Je trouve ça troublant, c'est tout.

Jane partageait le trouble de Moore. Elle regarda la photo qui illustrait la carte de vœux, peut-être la dernière de la famille Clock au complet. Les cheveux châtain doré d'Annabelle étaient relevés dans une coiffure à la fois chic et décontractée. Son visage comme sculpté dans l'ivoire, aux sourcils fins et arqués, semblait sortir d'un tableau médiéval.

Nicholas était blond et athlétique, avec un torse musclé moulé dans un polo jaune citron. Sa mâchoire carrée, son regard direct donnaient l'impression d'un homme apte à protéger sa famille contre toutes les menaces. Il souriait, un bras passé autour des épaules d'Annabelle, inconscient du sort funeste qui les attendait : une tombe au fond de l'océan pour lui, une mort violente pour sa femme et deux de leurs enfants. La famille qui posait devant l'objectif n'avait rien à craindre de l'avenir ; leurs yeux étincelaient comme les décorations du sapin de Noël dans leur dos. Même Teddy semblait euphorique auprès de ses petites sœurs – trois anges aux cheveux châtain, aux yeux bleus immenses, qui souriaient dans la sécurité du cocon familial.

Mais cette époque était révolue, songea Jane. Teddy ne se sentirait plus jamais en sécurité.

Il est facile de tuer. Il suffit de choisir le moyen adéquat, arme à feu, couteau ou Semtex. Si on s'y prend correctement, on n'a même pas à faire le ménage après. Mais enlever quelqu'un comme Icare – un type bien vivant, qui vous résiste et vit entouré de gardes du corps – est autrement plus délicat.

On avait consacré presque tout le mois de juin à des opérations de surveillance et de reconnaissance. Les journées étaient longues, on travaillait sept jours sur sept, mais aucun de nous ne s'en plaignait. Notre hôtel était confortable, nos dépenses entièrement prises en charge. Chaque soir, l'alcool coulait à flots – pas de la piquette, mais d'excellents vins italiens. Compte tenu de la nature de notre mission, nous estimions mériter le meilleur.

Un jeudi, nous avons reçu un coup de fil de notre contact sur place, un serveur du restaurant La Nonna. Deux tables voisines avaient été réservées pour ce soir-là. L'une devait accueillir un groupe de quatre personnes, l'autre était prévue pour deux. Des bouteilles de Brunello di Montalcino avaient été commandées, avec pour instruction de les déboucher à l'avance afin que le vin s'aère. L'identité des clients ne faisait aucun doute.

Ils sont arrivés dans des véhicules séparés. Les deux gardes du corps se trouvaient dans la BMW noire. Icare était au volant de la Volvo gris métallisé. C'était une de ses lubies : il tenait toujours à conduire lui-même, pour rester maître de la situation. Ils se sont garés en face du restaurant, afin de pouvoir surveiller leurs voitures pendant le dîner. J'étais déjà en place, en train de siroter un expresso à la terrasse d'un café qui m'offrait une vue frontale sur le théâtre des opérations.

Les gardes du corps sont sortis les premiers. Ils ont regardé leur patron s'extraire de la Volvo, un choix étonnant pour un homme qui aurait pu s'offrir toute une flotte de Maserati. Puis Icare a ouvert la portière arrière, et j'ai compris pourquoi il avait choisi un véhicule aussi sûr. Son plus jeune fils, Carlo (huit ans, des yeux noirs immenses, la même chevelure rebelle que sa mère), est descendu. Comme le lacet du petit garçon était défait, Icare s'est penché pour le renouer.

C'est alors que Carlo a remarqué ma présence. Devant son regard intense, j'ai senti la panique m'envahir. Le gosse sait, ai-je pensé. D'une manière ou d'une autre, il a deviné. Aucun de nous n'avait d'enfants à l'époque. Ceux-ci étaient un mystère pour nous – des ébauches d'êtres humains, faciles à ignorer. Mais face à ce regard qui me sondait, j'aurais été incapable de justifier ce que nous nous apprêtions à faire à son père.

Icare s'est redressé, a pris la main de Carlo et a traversé la rue avec lui, son épouse et leur fils aîné.

C'est alors que notre équipe est entrée en action.

Une jeune femme s'est approchée en poussant un landau. Le bébé caché sous les couvertures s'est mis à pleurer, et sa mère s'est penchée vers lui pour le consoler. A part moi, personne ne l'a vue taillader le pneu de la BMW. Le bébé s'est tu, et la femme s'est remise en route.

A l'intérieur du restaurant, on versait du vin dans des verres. Deux petits garçons enroulaient des spaghettis autour de leur fourchette tandis que des assiettes de veau, d'agneau et de porc sortaient de la cuisine.

A l'extérieur, les mâchoires du piège n'allaient pas tarder à se refermer. Tout se déroulait selon nos plans.

Toutefois, je ne pouvais chasser de mon esprit le visage du petit Carlo. Son regard m'avait transpercé la poitrine comme la lame d'un poignard. On ne devrait jamais ignorer un pressentiment aussi fort.

Pourtant, je n'en ai tenu aucun compte. Et je le regrette.

Un parfum d'été s'engouffrait dans la voiture par les vitres ouvertes. Quelques heures plus tôt, Maura avait laissé la côte du Maine derrière elle pour rouler vers le nord-ouest à travers une succession de collines onduyantes et de champs de blé dorés par le soleil. A un moment, la route pénétra dans une forêt si dense qu'il lui sembla que la nuit venait de tomber. Après plusieurs kilomètres sans voir ni maisons ni panneaux, ni croiser d'autre véhicule, elle se demanda si elle ne s'était pas trompée de direction.

Elle s'apprêtait à faire demi-tour quand la route s'arrêta brusquement devant un portail surmonté d'une arche qui arborait un nom en lettres entrelacées : *EVENSONG*.

Maura descendit de voiture et constata avec dépit qu'il était fermé. On ne voyait pas d'Interphone et, de part et d'autre des piliers massifs, une grille en fer forgé s'enfonçait dans les bois aussi loin que portait le regard. Elle voulut appeler l'école, mais son portable ne captait aucun signal. Soudain un vrombissement menaçant retentit près de son oreille, précédant de peu une sensation de piquûre. Elle se donna une claque sur la joue et repéra du sang sur ses doigts. Elle était cernée par un nuage de moustiques affamés. Elle allait se réfugier dans sa Lexus quand elle aperçut à travers le portail une voiturette de golf qui venait dans sa direction.

Une jeune femme en descendit et lui adressa un salut de la main. Vêtue d'un jean slim et d'un coupe-vent vert, Lily Saul avait bien meilleure mine que la dernière fois que Maura l'avait vue. Sa queue-de-cheval brune était striée de mèches blondes, et ses joues roses respiraient la santé. Quel contraste avec la gamine au visage pâle et émacié dont Maura avait fait la connaissance lors d'un Noël sanglant, à l'occasion d'une enquête criminelle qui avait failli leur coûter la vie à toutes les deux ! Mais Lily Saul, qui avait passé des années à fuir des démons autant réels qu'imaginaires, était une survivante, et son sourire radieux indiquait qu'elle avait fini par surmonter ses cauchemars.

— On vous attendait plus tôt, lança-t-elle à Maura. C'est une chance que vous soyez arrivée avant la tombée de la nuit.

— J'ai bien cru que j'allais devoir escalader ce portail, dit Maura. Comme je n'ai pas de réseau, je ne pouvais pas téléphoner.

— Oh ! Nous savions que vous étiez là. La route est bordée de

détecteurs de mouvement, expliqua Lily en tapant un code sur un clavier enchâssé dans un des piliers. Sans doute ne les avez-vous pas remarquées, mais nous avons aussi des caméras.

— C'est beaucoup de précautions pour une école.

— Il s'agit d'assurer la sécurité de nos élèves. Vous connaissez Anthony : il trouve qu'on n'en fait jamais assez. Pas étonnant, quand on songe à ce que nous avons tous subi...

Maura scruta Lily à travers les barreaux et décela des zones d'ombre dans son regard. Apparemment, les cauchemars de la jeune femme ne s'étaient pas tous dissipés.

— Ça fait presque deux ans, Lily. Il y a eu du nouveau ?

— Pas encore, dit celle-ci en ouvrant le portail.

Une réponse digne d'Anthony Sansone. Les rescapés tels que Lily et lui étaient à jamais marqués par les tragédies qu'ils avaient vécues. Le monde leur apparaîtrait toujours plein de dangers.

Lily remonta à bord de la voiturette.

— Suivez-moi, fit-elle. Il y a quelques kilomètres jusqu'au château.

— Vous laissez le portail ouvert ?

— Il se refermera automatiquement. Si vous avez besoin de sortir, le code est 4596, comme pour la porte principale. Il change tous les lundis. On annonce le nouveau pendant le petit déjeuner.

— Les élèves le connaissent ?

— Bien sûr. La grille n'est pas là pour les empêcher de sortir, docteur Isles, mais pour les protéger de l'extérieur.

Maura reprit le volant et franchit le portail, qui commençait déjà à se refermer. Malgré les assurances de Lily, la grille lui évoquait une prison de haute sécurité. Des souvenirs remontèrent à sa mémoire : une succession d'échos métalliques, des rangées de visages qui la suivaient du regard derrière des barreaux...

Lily la guida le long d'une route étroite qui traversait une forêt touffue. Une traînée de champignons d'un orange éclatant se détachait de l'ombre sur le tronc d'un chêne vénérable. Des oiseaux voletaient dans les ramures. Un écureuil roux agitait la queue sur une branche. Quelles autres créatures pouvaient surgir de ces bois à la nuit tombée ?

Enfin les arbres cédèrent la place à une clairière. L'école se dressait sur une butte de granit, au bord d'un étang à la surface sombre et opaque. Lily n'avait pas exagéré en la qualifiant de « château ». Ses hauts murs gris semblaient jaillir de la colline.

Maura passa sous une arche qui débouchait sur une vaste cour et se gara au pied d'un mur moussu. Alors qu'il régnait une chaleur estivale à peine une heure plus tôt, la fraîcheur et l'humidité la saisirent à sa descente de voiture. Elle leva les yeux vers le toit pentu et imagina des chauves-souris volant en cercle autour de la tourelle qui le coiffait.

— Ne vous embêtez pas avec vos bagages, lui dit Lily comme elle ouvrait le coffre de la Lexus. Vous n'avez qu'à les laisser sur les marches. M. Roman les montera dans votre chambre.

— Où sont les élèves ?

— La plupart sont partis en vacances. Il n'y en a plus qu'une vingtaine, ainsi qu'une équipe d'encadrement restreinte. La semaine prochaine, Julian et vous serez vraiment tranquilles : nous emmenons le reste des élèves en voyage pédagogique au Québec. Après une visite rapide, je vous conduirai auprès de Julian. Il est en cours à cette heure-ci.

— Comment va-t-il ?

— Il s'est vraiment épanoui depuis son arrivée. Le travail scolaire n'est toujours pas sa tasse de thé, mais il est plein de ressources, et il remarque des choses que personne d'autre ne voit. Il se montre aussi très protecteur avec les plus jeunes.

Lily observa un silence avant de poursuivre :

— Il lui a fallu un peu de temps pour nous accorder sa confiance. Ça se comprend, après ce qu'il a vécu dans le Wyoming.

Maura acquiesça. Julian et elle avaient traversé cette épreuve ensemble ; ils avaient lutté pour survivre sans savoir à qui ils pouvaient se fier.

— Et vous, comment allez-vous ? demanda-t-elle à Lily.

— Je me sens parfaitement à ma place ici. J'ai la chance de vivre dans un endroit magnifique et d'enseigner à des gosses incroyables.

— Julian m'a dit que vous leur aviez fait construire une catapulte romaine.

— Oui, à l'occasion d'un cours sur la guerre de siège. Les élèves étaient très enthousiastes. Malheureusement, l'expérience s'est soldée par une vitre cassée.

Les deux femmes gravirent quelques marches de pierre qui menaient à une porte assez haute pour un géant. Lily tapa de nouveau le code. Le battant massif s'ouvrit sans difficulté, et elles pénétrèrent dans un hall bordé d'arcades soutenues par de vieilles poutres. Un lustre en fer pendait à une coupole dans laquelle un vitrail circulaire, semblable à un œil multicolore, diffusait une faible clarté d'aquarium.

Maura s'arrêta au pied de l'escalier monumental pour admirer une tenture aux couleurs fanées représentant deux licornes sous une tonnelle.

— Cet endroit est un authentique château, remarqua-t-elle.

— Construit vers 1835, par un mégalomane du nom de Cyril Magnus.

Lily secoua la tête d'un air dégoûté.

— Magnus était un baron du chemin de fer, un chasseur de gros gibier, un collectionneur ainsi qu'un parfait salaud, d'après la plupart

des témoignages. Ceci était sa résidence privée. L'architecture imite le style gothique qu'il avait admiré lors de ses voyages en Europe. Le granit vient d'une carrière située à quatre-vingts kilomètres, les poutres ont été taillées dans de bons vieux chênes du Maine. Quand Evensong a racheté la propriété, il y a trente ans, elle était encore en assez bon état. Aussi, à peu près tout ce que vous voyez est d'origine. Au fil du temps, Cyril Magnus n'a cessé d'agrandir le bâtiment, ce qui explique qu'il soit un peu difficile de s'y repérer. Ne soyez pas étonnée si vous vous perdez les premiers jours.

— Cette tapisserie semble vraiment dater du Moyen Âge.

— C'est le cas. Elle provient de la villa d'Anthony, à Florence.

Maura avait eu un aperçu de la collection de meubles vénitiens et de toiles du ^{xvi}e siècle que Sansone conservait dans sa résidence de Beacon Hill. Sa villa de Florence était probablement aussi imposante que ce château, et les œuvres d'art qu'elle abritait, tout aussi inestimables. Mais contrairement aux tons de miel des maisons toscanes, ces murs de pierre grise donnaient une sensation de froid, même par une journée ensoleillée.

— Vous êtes déjà allée chez lui, à Florence ? demanda Lily.

— Il ne m'a pas invitée, répondit Maura.

Toi si, apparemment.

Lily l'observa d'un air songeur.

— Ce n'est sans doute qu'une question de temps, dit-elle.

Elle se tourna ensuite vers le mur et exerça une pression sur ce qui ressemblait à un panneau de boiserie. Celui-ci pivota, révélant une ouverture.

— Ce passage conduit à la bibliothèque, annonça Lily.

— Vous cachez les livres aux élèves ?

— Non, c'est juste une des nombreuses bizarreries de cet endroit. Le vieux Magnus avait le sens de la mise en scène. Cette maison possède plusieurs autres portes dérobées.

Lily entraîna Maura le long d'un corridor aveugle dont les boiseries sombres accentuaient la pénombre. Elles débouchèrent dans une pièce où de hautes fenêtres cintrées laissaient entrer les dernières lueurs du jour. Maura promena un regard émerveillé autour d'elle. Les rayonnages de livres s'élevaient sur trois étages, jusqu'au plafond en coupole peint de nuages vaporeux flottant dans un ciel d'azur.

— Cette bibliothèque est le cœur d'Evensong, expliqua Lily. Les élèves y sont les bienvenus à toute heure du jour et de la nuit. Ils peuvent y emprunter n'importe quel ouvrage du moment qu'ils promettent d'en prendre soin. Et s'ils ne trouvent pas leur bonheur ici...

Elle ouvrit une porte, révélant une salle d'informatique équipée d'une dizaine de postes.

— En dernier recours, ils peuvent toujours consulter le Dr Google. Mais que pèse Internet face à tous ces trésors ? Imaginez : des siècles de connaissances rassemblés dans une pièce unique. J'en salive rien que d'y penser !

— Des paroles dignes d'un professeur de civilisation gréco-romaine, commenta Maura en déchiffrant les titres des livres à hauteur de son regard.

Les Femmes de Napoléon. Les Vies des saints. La Mythologie égyptienne. Un titre en particulier, gravé en lettres d'or sur une reliure en cuir noir, attira son attention : *Lucifer*. Elle sortit l'ouvrage et examina sa couverture usée, illustrée d'un démon accroupi.

— Dans cette école, aucun savoir n'est frappé d'interdit, affirma Lily.

Maura remit le livre en place et se tourna vers la jeune femme.

— Savoir ou superstition ? demanda-t-elle.

— Ça vaut la peine de connaître les deux, vous ne croyez pas ?

Maura s'avança vers le centre de la pièce, dépassant des rangées de tables ainsi qu'une série de globes terrestres montrant le monde connu à différentes époques.

— A condition de ne pas enseigner la deuxième comme une vérité absolue, répondit-elle.

Elle s'arrêta devant un globe de 1650. Les continents y présentaient des contours vagues, de vastes territoires étaient encore inexplorés.

— Nous enseignons également votre système de croyances à nos étudiants, docteur Isles.

— C'est-à-dire ?

— La science. Chimie, physique, biologie, botanique... C'est précisément le cours que suit Julian en ce moment, ajouta Lily après avoir jeté un coup d'œil à une antique horloge de parquet. Et il ne va pas tarder à s'achever. Venez !

Elles parcoururent en sens inverse le corridor qui menait au hall et empruntèrent l'escalier. Comme elles dépassaient la tapisserie, un courant d'air d'origine mystérieuse agita celle-ci, et les licornes parurent s'animer sous les feuillages. Maura fit une halte devant une fenêtre pour admirer le paysage. Des collines verdoyantes se dessinaient sur l'horizon. Julian lui avait dit que l'école se trouvait au milieu des bois, à plusieurs kilomètres du village le plus proche, mais c'est seulement à cet instant qu'elle prit conscience de son isolement.

— Rien ne peut nous atteindre ici.

La voix de Lily était si proche qu'elle sursauta.

— Nous produisons nous-mêmes la plus grande partie de ce que nous consommons, ajouta la jeune femme, à demi cachée dans l'ombre. Nous élevons des poules pour les œufs, des vaches pour le lait. Nous coupons du bois pour nous chauffer. Nous sommes

indépendants du monde extérieur. C'est la première fois que je me sens vraiment en sécurité quelque part.

— Au beau milieu de la forêt, avec les ours et les loups ?

— Vous savez comme moi qu'il existe des dangers autrement plus redoutables au-delà du portail.

— Vous n'êtes toujours pas rassurée, Lily ?

— Il ne s'écoule pas un jour sans que je pense à ce que cet homme a fait à ma famille, et à moi. Mais ça m'aide beaucoup de vivre ici.

— A moins que l'isolement ne renforce vos craintes.

Lily la regarda dans les yeux.

— Pour certains d'entre nous, la survie passe par une saine méfiance à l'égard du monde. C'est la leçon que j'ai apprise il y a deux ans.

Elles reprirent leur ascension et dépassèrent un tableau aux couleurs sombres montrant trois hommes en costumes médiévaux, sans doute extrait de la collection d'Anthony Sansone. Maura imagina des centaines d'adolescents chahuteurs passant quotidiennement devant ce chef-d'œuvre... Dans n'importe quelle autre école, celui-ci ne serait pas resté intact très longtemps. Elle repensa alors à la bibliothèque et à ses précieux volumes. Les élèves d'Evensong devaient être vraiment spéciaux pour qu'on leur confie de tels trésors.

Elles atteignirent le premier palier.

— Les quartiers d'habitation sont à l'étage suivant, expliqua Lily. Les dortoirs des élèves dans l'aile est, les chambres des enseignants et des invités à l'ouest. Vous logerez dans la partie la plus ancienne de l'aile ouest, où les chambres possèdent de jolies cheminées en pierre. En été, c'est l'endroit le plus agréable de tout le bâtiment.

— Et en hiver ?

— C'est inhabitable, à moins de passer la nuit à alimenter le feu. On ferme cette partie quand il commence à faire froid. Allons voir si le vieux Pasky a terminé son cours.

— Qui ?

— Le professeur David Pasquantonio. Il enseigne la botanique, la biologie cellulaire et la chimie organique.

— Des matières pointues, pour des lycéens.

Lily rit.

— En fait, nous les enseignons dès le collège. Les enfants de douze ans sont bien plus intelligents que la plupart des gens ne le croient.

Elles dépassèrent plusieurs portes ouvrant sur des salles désertées. Maura aperçut un squelette humain, une paillasse de laboratoire couverte d'éprouvettes, une frise chronologique de l'histoire du monde.

— Les vacances d'été ont commencé, remarqua-t-elle. Comment se fait-il qu'il y ait encore des cours chez vous ?

— L'autre solution consisterait à laisser une vingtaine d'élèves

s'ennuyer à mourir. Mieux vaut qu'ils entretiennent leurs cellules grises.

Elles tournèrent l'angle du couloir et se retrouvèrent face à un énorme chien noir, étendu de tout son long devant une porte close. A la vue de Maura, il se leva d'un bond et se précipita vers elle en agitant la queue.

— Grizzly ! s'esclaffa Maura comme il se dressait pour lui lécher le visage. Tu es toujours aussi mal élevé !

— Il est heureux de vous voir, ça crève les yeux.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de te retrouver, murmura Maura en caressant le chien.

Grizzly retomba sur ses pattes. On aurait dit qu'il souriait.

— Je vous laisse, annonça Lily. Julian vous attendait avec impatience. Entrez, je vous en prie.

Maura se faufila à l'intérieur de la classe, si discrètement que personne ne la remarqua. Elle se mit dans un coin et regarda le professeur chauve à lunettes noter le programme de la semaine au tableau, d'une écriture fine et rapide.

— A 8 heures précises, rassemblement au lac, dit-il. Tant pis pour les retardataires. Ils manqueront l'occasion d'observer un spécimen rare d'*Amanita bisporigera*, qui a surgi après la dernière pluie. Prévoyez des bottes et des vêtements imperméables. Le sol risque d'être boueux.

Même de dos, Julian Perkins, « le Rat », était facile à reconnaître parmi la vingtaine d'élèves groupés autour d'une table de démonstration. A seize ans, il avait déjà la carrure d'un homme et semblait avoir encore pris des épaules depuis la dernière fois que Maura l'avait vu. Elle s'était appuyée sur ces mêmes épaules l'hiver précédent, quand ils avaient lutté ensemble pour survivre dans les montagnes du Wyoming, une épreuve qui avait fait naître un lien profond et durable entre eux. Julian était comme un fils pour elle, et elle éprouva de la fierté à le voir se tenir bien droit et écouter attentivement le professeur Pasquantonio, même si ce dernier s'exprimait d'une voix monotone et geignarde.

— Vous me rendrez vos devoirs sur les plantes toxiques vendredi au plus tard, avant que la plupart d'entre vous ne partent pour le Québec. Et n'oubliez pas le test d'identification des champignons de mercredi. C'est tout pour aujourd'hui.

En se retournant, Julian aperçut Maura et un sourire illumina son visage. Il se précipita vers elle, les bras grands ouverts. Mais à la dernière seconde, conscient du regard de ses camarades, il se ravisa et se borna à un rapide baiser sur la joue et à une tape maladroite sur l'épaule.

— Enfin, vous êtes arrivée ! Je vous ai attendue tout l'après-midi.

— Je suis là, c'est le principal. Et nous avons deux semaines à passer

ensemble.

Elle repoussa une mèche brune du front de Julian et, comme sa main s'attardait sur sa joue, elle eut la surprise de sentir une barbe naissante. Décidément, il grandissait beaucoup trop vite.

Sa caresse le fit rougir, et elle réalisa alors qu'une partie des élèves n'avait pas quitté la salle et les observait. La majorité des adolescents ignore superbement les adultes. Au contraire, les camarades de Julian semblaient intrigués par l'irruption de cette étrangère dans leur monde. Agés de douze à seize ans environ, ils incarnaient tous les styles vestimentaires, depuis le jean troué jusqu'à la chemise Oxford. Tous avaient les yeux rivés sur Maura.

— C'est vous le médecin légiste ? demanda une fille en minijupe. On nous a annoncé votre venue.

Maura lui sourit.

— Julian vous a parlé de moi ?

— Il n'arrête pas. Vous allez nous donner un cours ?

— Eh bien, ce n'était pas prévu...

— On aimerait en savoir plus sur la médecine légale, intervint un garçon de type asiatique. En biologie, on a disséqué des grenouilles et des fœtus de porc, mais ce n'était pas aussi cool que ce que vous faites avec des cadavres.

Tous la regardaient avec une curiosité passionnée, probablement alimentée par un abus de séries télé et de romans policiers.

— Je ne crois pas que ce soit approprié, leur objecta-t-elle.

— Parce qu'on est trop jeunes ?

— En général, l'enseignement de ma spécialité est réservé aux étudiants en médecine. Certains de ses aspects peuvent heurter même des adultes.

— Il en faut davantage pour nous choquer, rétorqua le jeune Asiatique. Mais j'imagine que Julian ne vous a pas dit qui on était...

Ce que je vois, c'est que vous êtes *étranges*, songea Maura tandis que les camarades de Julian sortaient dans un bruit confus de pas et de grincements de parquet. Dans le silence qui suivit, Grizzly poussa un petit gémissement et trotta vers Julian pour lui lécher la main.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ? s'interrogea Maura.

La réponse vint du professeur Pasquantonio.

— Comme beaucoup de ses camarades, le jeune M. Chinn a tendance à parler sans réfléchir. Inutile de chercher un sens aux bavardages d'un adolescent.

Il dévisagea Maura par-dessus ses lunettes.

— Je suis le professeur Pasquantonio. Julian nous a prévenus de votre visite.

Il jeta un coup d'œil au jeune garçon, et ses lèvres se retroussèrent dans un demi-sourire.

— Un bon élève. Doit travailler l'écrit, absolument nul en orthographe. Mais très au-dessus du lot quand il s'agit de repérer des spécimens botaniques rares dans les bois.

Même enrobé de critiques, le compliment parut réjouir Julian.

— Je vais travailler mon orthographe, monsieur.

— Je vous souhaite un bon séjour parmi nous, docteur Isles, ajouta Pasquantonio en rassemblant ses fiches et ses échantillons. Vous avez de la chance, c'est plutôt calme à cette période de l'année. On a moins l'impression d'entendre un troupeau d'éléphants dévaler l'escalier.

Le regard de Maura se posa sur les fleurs violettes qu'il tenait à la main.

— Des aconits, remarqua-t-elle.

— *Aconitum napellus*, précisa Pasquantonio avec un hochement de tête approuvateur.

Maura examina les autres spécimens disposés sur la table.

— Digitale. Belladone. Rhubarbe...

— Et celle-ci ? demanda Pasquantonio en montrant une brindille aux feuilles desséchées. Un point en plus si vous me dites de quel arbuste à fleurs il s'agit.

— Laurier-rose.

Une lueur d'intérêt éclaira les yeux bleu pâle du vieil homme.

— Lequel ne pousse pas sous ce climat, dit-il. Pourtant, vous l'avez reconnu. Très impressionnant.

— J'ai grandi en Californie. Là-bas, le laurier-rose est une espèce répandue.

— Est-ce que je me trompe en supposant que vous aimez jardiner ?

— Seulement en amateur. Rien que des plantes toxiques, observa Maura en désignant les échantillons sur la table.

— Certaines sont magnifiques, vous ne trouvez pas ? L'aconit et la digitale proviennent du jardin de l'école, et la rhubarbe, du potager. Quant à la belladone, elle pousse à l'état sauvage. Quand on pense que ces instruments de mort se trouvent partout autour nous, sous des dehors séduisants...

— C'est ce que vous enseignez à vos élèves ?

— Malgré leur jeune âge, il importe qu'ils soient conscients des dangers de la nature.

Il rangea les spécimens sur une étagère et ramassa ses notes.

— Je suis ravi de vous avoir rencontrée, docteur Isles. Monsieur Perkins, la visite de votre amie n'est pas une excuse pour rendre votre devoir en retard. Que ce soit bien compris.

— Oui, monsieur, répondit Julian d'un ton solennel.

Il garda son sérieux le temps que le professeur Pasquantonio quitte la pièce, puis il éclata de rire.

— Vous comprenez pourquoi on le surnomme Pasky l'empoisonneur

? lança-t-il à Maura.

— Il ne paraît pas très amical.

— C'est clair ! Il préfère la compagnie des plantes à celle des gens.

— J'espère que les autres professeurs sont moins bizarres.

— On est tous bizarres, ici. C'est ce qui rend cet endroit si intéressant. Comme dit Mlle Saul, tout ce qui est normal est ennuyeux.

Elle sourit et lui effleura de nouveau la joue. Cette fois, il ne se déroba pas.

— En tout cas, dit-elle, tu as l'air de te plaire ici. Tu t'entends bien avec tout le monde ?

— Mieux que chez moi.

Chez lui... Julian n'avait pas été heureux dans le Wyoming. A l'école, les autres élèves se moquaient de lui, et il était moins réputé pour ses notes que pour ses déboires avec la police et les nombreuses bagarres de cour de récréation auxquelles il avait été mêlé. A seize ans, il semblait destiné à finir en prison.

Aussi y avait-il une part de vérité dans ce qu'il venait de dire : Julian n'était pas « normal », il ne le deviendrait jamais. Rejeté par sa famille, il avait trouvé refuge dans la nature et appris à ne compter que sur lui-même. Puis il avait tué un homme. Même s'il avait agi en état de légitime défense, le fait d'ôter une vie humaine vous change à tout jamais, et ce souvenir le hanterait probablement jusqu'à la fin de ses jours.

— Venez, dit-il en prenant la main de Maura. Je vais vous faire visiter.

— Mlle Saul m'a déjà montré la bibliothèque.

— Vous avez vu votre chambre ?

— Pas encore.

— Elle est dans la partie la plus ancienne, où on loge les visiteurs importants. C'est là que M. Sansone réside quand il vient nous voir. Votre chambre a une grande cheminée. Quand la tante de Briana est venue, elle a oublié d'ouvrir le conduit, et la fumée a envahi la pièce. Il a fallu évacuer tout le bâtiment. Vous y penserez ?

Sous-entendu : « Ne me mettez pas la honte devant les autres ! »

— Je n'oublierai pas. Qui est Briana ?

— Juste une fille.

— *Juste* une fille ?

Avec ses cheveux noirs et son regard pénétrant, Julian devenait un beau jeune homme, qui attirerait un jour l'attention de nombreuses femmes.

— Des détails, je te prie !

— Elle n'a rien de spécial.

— Je l'ai vue tout à l'heure, dans la classe ?

— Ouais. Avec de longs cheveux noirs. Et une jupe très, très courte.

— Oh ! La petite bombe ?
— Possible.
— Ne me dis pas que tu n'as pas remarqué qu'elle était jolie !
— Bon, d'accord. Mais je la trouve un peu bêcheuse. Même si j'ai de la peine pour elle.

— De la peine ? Pourquoi ?
Il planta son regard dans le sien.

— Elle est ici parce que sa mère a été assassinée.

Maura regretta soudain d'avoir interrogé Julian avec autant de légèreté. Les garçons de son âge étaient un mystère pour elle ; des êtres patauds, avec de grands pieds et des hormones en ébullition, tour à tour vulnérables et distants. Malgré sa bonne volonté, elle ne serait jamais une mère pour Julian. Il lui manquait l'instinct.

Il la guida le long du couloir du deuxième étage, orné de tableaux dans le style médiéval – des scènes de village et de banquet, ainsi qu'une Vierge à l'Enfant. La chambre de Maura se trouvait presque au fond. En entrant, elle aperçut sa valise sur un porte-bagages en cerisier. La fenêtre cintrée donnait sur un jardin clos décoré de statues. Les arbres de la forêt se massaient au-delà du mur, semblables à une armée d'envahisseurs.

— La chambre est orientée à l'est, précisa Julian. Comme ça, vous profiterez du lever du soleil.

— De quelque côté que donnent les fenêtres de ce château, le spectacle est magnifique.

— M. Sansone a pensé que cette chambre vous plairait. C'est la plus calme.

— Tu l'as vu récemment ?

— Il était là il y a environ un mois. Il assiste à tous les conseils d'administration.

— Quand aura lieu le prochain ?

— Dans un mois.

Julian marqua une pause, puis il ajouta :

— Vous l'aimez bien, pas vrai ?

Le silence de Maura était éloquent.

— C'est un homme généreux, déclara-t-elle d'un ton neutre.

Elle se retourna vers Julian.

— Nous lui devons tous deux une fière chandelle.

— C'est tout ce que vous avez à dire sur lui ?

— Qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ?

— Je ne sais pas. Vous m'avez bien demandé, pour Briana...

— Touché !

Toutefois la question demeura en suspens entre eux.

« Vous l'aimez bien, pas vrai ? »

Pour se donner une contenance, Maura s'intéressa au lit à baldaquin

et à l'armoire en chêne, deux meubles anciens qui provenaient peut-être également de la maison de Sansone. Même en son absence, l'influence de celui-ci était visible partout, à travers les œuvres d'art accrochées aux murs ou les ouvrages de la bibliothèque. L'isolement du château, la grille qui l'entourait et la route privée qui y menait trahissaient son obsession du secret. La seule note discordante était un portrait à l'huile au-dessus de la cheminée, montrant un gentleman à l'air arrogant, vêtu d'un manteau de chasse, le fusil à l'épaule, un pied posé sur un cerf mort.

— C'est Cyril Magnus, indiqua Julian.

— L'homme qui a fait construire ce château ?

— Oui. Un vrai mordue de chasse. Dans le grenier, il y a une tonne de trophées venant du monde entier. Avant, ils étaient exposés dans la salle à manger, puis le Dr Welliver a déclaré que toutes ces têtes empaillées, ça lui coupait l'appétit. Elle a demandé à M. Roman de les enlever. Ils ont discuté pendant des heures pour savoir si ces trophées glorifiaient la violence ou pas. Pour finir, le proviseur, Baum, a fait voter tout le monde, même les élèves. C'est comme ça que les têtes ont atterri au grenier.

Maura ne connaissait aucune des personnes qu'il avait mentionnées. Son ignorance lui rappela qu'il menait à présent une vie indépendante, loin d'elle, et elle se sentit subitement abandonnée.

— Maintenant, le Dr Welliver et M. Roman se bagarrent pour savoir si les élèves doivent apprendre à chasser ou non. M. Roman dit que oui, parce que c'est un savoir ancestral, mais le Dr Welliver trouve ça barbare. M. Roman lui a fait remarquer qu'elle mangeait de la viande, ce qui faisait d'elle une barbare. Ça l'a fichue dans une de ces rognés !

Maura déballa ses jeans et ses chaussures de randonnée, suspendit ses chemisiers et sa robe dans l'armoire tandis que Julian continuait d'évoquer ses camarades, ses professeurs, la catapulte qu'ils avaient construite pendant le cours de Mlle Saul, l'ours noir qui s'était invité dans leur campement lors d'une excursion...

— Je parie que c'est toi qui l'as fait déguerpir, dit-elle.

— Non, M. Roman l'a mis en fuite. Aucune bête sauvage ne voudrait se frotter à lui.

— Il est si effrayant que ça ?

— C'est le garde forestier. Vous ferez sa connaissance tout à l'heure, au dîner. S'il est là.

— Il ne mange pas toujours avec vous ?

— Il évite le Dr Welliver, à cause de la dispute dont je vous ai parlé.

— Et qui est ce Dr Welliver, qui déteste tellement la chasse ? interrogea Maura en refermant le tiroir de la commode.

— La psychologue. Je la vois un jeudi sur deux.

Elle se retourna brusquement vers lui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai des problèmes. Comme tout le monde ici.

— Quel genre de problèmes ?

Il lui lança un regard étonné.

— Je croyais que vous saviez. C'est la raison pour laquelle on est ici, à Evensong. On nous a choisis parce qu'on est différents des autres ados.

Maura songea à la vingtaine d'élèves qu'elle avait vus dans la classe de Pasky l'empoisonneur.

— Qu'est-ce qui te rend différent, toi ?

— La façon dont j'ai perdu ma mère. C'est pareil pour tous les autres.

— Eux aussi ont perdu leurs parents ?

— Certains, oui. Ou un frère, une sœur. Le Dr Welliver nous aide à gérer la colère. Les cauchemars. Et Evensong nous apprend à nous défendre.

Maura pensa à la mère de Julian, et aux circonstances de sa mort. Les crimes de sang ont des répercussions sur les familles et leur entourage, parfois sur plusieurs générations. « Evensong nous apprend à nous défendre. »

— Quand tu dis que les autres ont aussi perdu leurs parents, un frère ou une sœur, dois-je comprendre que...

— Qu'ils ont été assassinés ? Oui. C'est ce qui nous réunit tous ici.

Il y avait un nouveau visage dans le réfectoire ce soir-là.

Ça faisait des semaines que Julian leur parlait de la visiteuse, le Dr Isles, et de son travail de médecin légiste, à Boston. Mais il ne leur avait pas dit qu'elle était aussi belle. Brune et mince, avec un regard à la fois doux et intense, elle ressemblait tant à Julian qu'on aurait presque pu les croire mère et fils. D'ailleurs, le Dr Isles regardait Julian comme une mère regarde son enfant, avec une fierté évidente, attentive à la moindre de ses paroles.

Plus jamais personne ne me regardera comme ça, songea Claire Ward.

Assise seule à sa table habituelle, elle ne quittait pas le Dr Isles des yeux, admirant l'aisance avec laquelle celle-ci maniait ses couverts pour découper sa viande. Depuis sa place, Claire pouvait voir tout ce qui se passait dans le réfectoire. Ça ne la dérangeait pas de manger seule. Ainsi, elle n'était pas obligée de prendre part à des conversations futiles et pouvait garder un œil sur les autres. Et ce coin était l'unique endroit de la salle où elle se sentait en sécurité. Adossée au mur, elle avait la certitude que personne ne la surprendrait par derrière.

Ce soir-là, il y avait du consommé, une salade de pousses de laitue, du bœuf Wellington accompagné de pommes de terre au four et d'asperges, et une tarte au citron en dessert. Il fallait donc jongler avec tout un attirail de fourchettes, de cuillères et de couteaux, ce qui avait perturbé Claire à son arrivée, un mois plus tôt. Chez Bob et Barbara Buckley, à table, on se servait uniquement d'un couteau, d'une fourchette et d'une ou deux serviettes en papier.

Et on ne mangeait jamais de bœuf Wellington.

Bob et Barbara lui manquaient davantage qu'elle ne l'aurait imaginé. Ils lui manquaient presque autant que ses parents. La disparition de ceux-ci, deux ans plus tôt, ne lui avait laissé que de vagues souvenirs qui s'estompaient de jour en jour. Mais la mort de Bob et Barbara suscitait en elle une douleur toujours vive, parce qu'elle en était responsable. Si elle n'avait pas fait le mur ce soir-là, si Bob et Barbara n'avaient pas été obligés de partir à sa recherche, ils seraient peut-être toujours en vie.

Maintenant, ils sont morts. Et moi, je mange de la tarte au citron.

Elle reposa sa fourchette et son regard glissa sur les autres élèves (la

plupart l'ignoraient comme elle-même les ignorait) pour se fixer sur le Dr Isles, la femme qui découpait des cadavres. D'ordinaire, Claire évitait de regarder les adultes, parce qu'ils la mettaient mal à l'aise et posaient trop de questions. Surtout le Dr Welliver, la psy de l'école, qu'elle voyait tous les mercredis après-midi. Cette grosse mamie aux cheveux gris frisés était gentille, mais elle posait toujours les mêmes questions. Claire avait-elle du mal à dormir ? Quels souvenirs gardait-elle de ses parents ? Faisait-elle des cauchemars ? Comme si le fait d'en parler, d'y penser, pouvait effacer ceux-ci.

Ici, tout le monde fait des cauchemars.

Quand Claire promenait les yeux dans le réfectoire, elle remarquait des détails qui auraient échappé à un observateur extérieur : les regards furtifs de Lester Grimmitt vers la porte, les brûlures sur les bras d'Arthur Toombs, la manière dont Bruno Chinn engloutissait la nourriture de peur que son ravisseur fantôme ne l'en prive... Tous avaient été marqués au fer rouge, mais certaines cicatrices étaient plus visibles que d'autres.

Claire porta la main à la sienne. Cachée sous ses longs cheveux blonds, elle indiquait l'endroit où les chirurgiens avaient incisé le cuir chevelu et scié la boîte crânienne pour évacuer l'hématome et extraire les fragments de balle. Si nul ne pouvait la voir, Claire était toujours consciente de son existence.

Plus tard cette nuit-là, étendue dans son lit, Claire frottait encore sa cicatrice, se demandant à quoi ressemblait son cerveau en dessous. Un des médecins – elle avait oublié son nom, ils étaient si nombreux dans cet hôpital londonien – lui avait dit que le cerveau des enfants se réparait mieux que celui des adultes, qu'elle avait eu de la chance d'avoir onze ans à peine quand on lui avait tiré dessus. *De la chance...* Quel crétin ! Mais il avait raison au moins sur un point : Claire avait récupéré une grande partie de ses facultés. Elle marchait et parlait comme tout le monde. En revanche, ses résultats scolaires étaient catastrophiques parce qu'elle avait du mal à se concentrer plus de dix minutes, et elle piquait des colères dont elle avait honte ensuite. Même invisibles, ses séquelles étaient bien réelles. C'était à cause d'elles qu'elle ne dormait pas encore à minuit, comme chaque soir.

Elle se leva et alluma. A quoi bon rester au lit ? Ses trois compagnes de chambre étant retournées chez elles pour les vacances, elle pouvait donc sortir sans que personne cafte. En quelques secondes, elle s'habilla et se glissa dans le couloir.

C'est alors qu'elle remarqua le Post-it sur sa porte : *Pauvre tarée !*

Encore cette salope de Briana... Briana qui la traitait de « gogole » chaque fois qu'elle la frôlait, qui avait ri le jour où elle avait trébuché sur un pied placé intentionnellement en travers de son chemin. Claire s'était vengée en fourrant une poignée de vers de terre dans son lit. Il

lui semblait encore entendre ses cris.

Elle arracha le papier, retourna dans sa chambre pour y chercher un stylo et griffonna : *Fais gaffe à ton lit*. En remontant le couloir, elle plaqua le Post-it sur la porte de Briana. Puis elle dévala l'escalier, escortée par son ombre comme par un double virevoltant, ouvrit la porte du château et s'avança dans le clair de lune.

La nuit était tiède et embaumait l'herbe coupée, comme si la brise avait parcouru des centaines de kilomètres pour lui apporter l'odeur des prairies qu'elle ne verrait jamais. Elle respira à pleins poumons et, pour la première fois de la journée, elle se sentit libre. Libérée des cours, du regard des professeurs, des moqueries de Briana.

D'un pas assuré, elle descendit les marches éclairées par la lune. Devant elle, l'étang scintillant semblait l'appeler. Claire entreprit de se déshabiller, impatiente de se glisser dans l'eau soyeuse.

— Tu es sortie. Encore.

Claire fit volte-face. Une silhouette trapue se détacha des arbres, et le visage rond de Will Yablonski apparut en pleine lumière. Savait-il que Briana le traitait de baleine dans son dos ? *On a au moins ça en commun, lui et moi. On est tous les deux des exclus, des souffre-douleur.*

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle.

— Je regardais les étoiles. Mais la lune est levée, alors j'ai remballé mon télescope. Là-bas, ajouta-t-il en tendant le bras vers le lac, c'est l'endroit idéal pour observer le ciel.

— Tu cherchais quoi ?

— Une comète.

— Et tu l'as trouvée ?

— Je veux dire une nouvelle comète. Une qui n'a jamais été répertoriée. On en repère tout le temps. Un type, Don Machholz, en a découvert onze à lui seul, et c'est juste un amateur, comme moi. Si j'en trouve une, c'est moi qui lui donnerai son nom. Comme les comètes de Kohoutek, Halley ou Shoemaker-Levy.

— Tu l'appellerais comment, la tienne ?

— Neil Yablonski.

Claire pouffa.

— C'est nul !

— Je trouve que ça sonne pas mal. Et puis, c'est le nom de mon père.

Elle perçut le chagrin dans sa voix et regretta d'avoir ri.

— T'as raison, approuva-t-elle. Ce serait une bonne idée de l'appeler comme ton père.

Même s'il avait un nom débile.

— Je t'ai vue, l'autre nuit, reprit Will. C'est quoi, ton excuse pour sortir ?

— Je n'arrive pas à dormir.

Elle se tourna vers l'eau et s'imagina traversant des étangs, des océans à la nage. L'eau sombre ne lui faisait pas peur ; elle lui donnait la sensation d'être aussi vivante qu'une sirène dans son élément.

— Je ne dors presque plus depuis...

— Tu fais des cauchemars, toi aussi ?

— Je ne dors pas, c'est tout. C'est mon cerveau qui est dérégulé.

— Comment ça ?

— J'ai une cicatrice là où les docteurs m'ont ouvert le crâne. Ils en ont sorti des fragments de balle, et ça a tout bousillé à l'intérieur. Alors je ne dors pas.

— On doit tous dormir, sinon on meurt. Comment tu fais ?

— Disons que je ne dors pas autant que les autres. Quelques heures, c'est tout.

Elle inspira la brise chargée des parfums de l'été.

— Et puis, j'aime la nuit. C'est tranquille. On voit des animaux qui se cachent le jour, comme les hiboux, les mouffettes... Parfois, je vais dans les bois, et je vois leurs yeux qui brillent.

— Tu te souviens de moi, Claire ?

La question, posée d'une voix à peine audible, la surprit tellement qu'elle se tourna vers lui.

— Je te vois tous les jours, Will.

— Je veux dire : tu te souviens de m'avoir vu ailleurs ? Avant Evensong ?

— Non.

— Tu en es sûre ?

Elle l'observa avec attention. Le problème de Will, c'était que tout était disproportionné chez lui, depuis la tête jusqu'aux pieds. Gros et mou, comme de la guimauve.

— De quoi tu parles ?

— Le jour de mon arrivée, quand je t'ai vue au réfectoire, j'ai eu une drôle d'impression. Comme si je t'avais déjà rencontrée.

— Avant, j'habitais à Ithaca. Et toi ?

— Dans le New Hampshire. Avec ma tante et mon oncle.

— Je ne suis jamais allée là-bas.

Il se rapprocha d'elle, si près que sa grosse tête éclipsa la lune.

— Encore avant, j'habitais dans le Maryland. C'était il y a deux ans, quand mon père et ma mère vivaient encore. Ça te dit quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— De toute manière, je ne m'en souviendrais pas. J'ai déjà du mal à me rappeler mon père et ma mère. Leur voix, leur rire, leur odeur...

— C'est triste.

— J'ai des photos, mais je les regarde rarement. C'est comme si elles montraient des inconnus.

Elle tressaillit quand il posa une main sur son épaule. Elle n'aimait

pas qu'on la touche, et ce depuis son réveil dans un hôpital londonien. Là-bas, quand on la touchait, c'était pour lui faire une piqûre, lui infliger de nouvelles douleurs, même avec les meilleures intentions du monde.

— Evensong est notre famille maintenant, dit-il.

— Ouais, acquiesça-t-elle avec une pointe de sarcasme. Le Dr Welliver n'arrête pas de le répéter. On forme tous une grande famille unie.

— Ça fait du bien d'y croire, tu ne trouves pas ? Qu'on va tous veiller les uns sur les autres...

— C'est ça, et moi, je crois au père Noël. Personne ne veille sur personne. C'est chacun pour soi.

Soudain un faisceau lumineux trembla à travers les arbres. Claire repéra une voiture qui approchait et se précipita vers un buisson. Will la suivit d'un pas pesant et s'accroupit à ses côtés.

— Qui peut venir à une heure pareille ? murmura-t-il.

Une berline noire se gara dans la cour, et un homme de haute taille en descendit. Debout près du véhicule, il scruta la nuit comme s'il cherchait quelque chose. Pendant une seconde, Claire eut l'impression qu'il la voyait à travers les feuillages. Affolée, elle se tassa derrière le buisson pour échapper à ce regard qui semblait la transpercer.

La porte du château s'ouvrit, illuminant la cour. Le proviseur Baum apparut sur le seuil.

— Anthony ! s'écria-t-il. Merci d'être venu aussi vite.

— Les derniers développements sont préoccupants.

— Il semblerait, oui. Entrez. On a préparé votre chambre ainsi qu'un repas.

— J'ai dîné dans l'avion. Venons-en directement à notre affaire.

— Comme vous voudrez. Le Dr Welliver surveille la situation à Boston. Elle est prête à intervenir si nécessaire...

La porte se referma. Claire se releva d'un bond, se demandant qui était le visiteur, et pourquoi Baum paraissait si nerveux.

— Je vais jeter un coup d'œil à la voiture, annonça-t-elle.

— Claire, non !

Mais déjà elle se dirigeait vers la berline. Le capot était chaud, la carrosserie miroitait au clair de lune. Elle en fit le tour en l'effleurant de la main. A l'insigne fixé au capot, elle avait reconnu une Mercedes. Noire, rapide, chère. Une voiture de riche.

Fermée à clé, bien sûr.

— C'est qui, ce type ? demanda Will, qui avait trouvé le courage de la rejoindre.

Claire leva les yeux vers l'aile ouest : une silhouette se découpait derrière une fenêtre éclairée. Puis quelqu'un tira les rideaux, lui masquant la vue.

— Tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'appelle Anthony.

Maura dormit mal cette nuit-là.

Peut-être était-ce à cause du lit inconnu, ou du silence (on aurait dit que la nuit retenait son souffle dans l'attente de Dieu sait quoi). A son troisième réveil, la lune éclairait directement la fenêtre. Elle se leva pour tirer les rideaux et s'attarda un moment. Les statues de pierre du jardin évoquaient des fantômes au clair de lune.

Avait-elle rêvé, ou l'une d'elles avait-elle bougé ?

Retenant le rideau d'une main, elle scruta les sculptures dressées entre les buissons taillés, telles les pièces d'un jeu d'échecs. Une silhouette mince se déplaçait dans ce décor spectral. De longs cheveux à l'éclat argenté, des membres aussi gracieux que ceux d'une nymphe... Une jeune fille se promenait dans le jardin, en pleine nuit.

Soudain le parquet craqua dans le couloir, et des voix d'hommes retentirent.

— Nous ignorons encore si la menace est réelle, mais pour le Dr Welliver ça ne fait aucun doute.

— La police semble avoir la situation en main. Hormis attendre, nous ne pouvons rien faire.

Cette voix !

Maura enfila un peignoir et ouvrit sa porte.

— Anthony !

Anthony Sansone se retourna. Habillé tout en noir, il écrasait Gottfried Baum de sa haute taille et semblait presque effrayant dans le couloir mal éclairé. Ses vêtements fripés, ses traits tirés par la fatigue indiquaient qu'il venait de faire un long voyage.

— Désolé de vous avoir réveillée, Maura, dit-il.

— J'ignorais que vous deviez venir.

— Juste quelques problèmes à régler.

Il eut un sourire crispé. La tension était palpable ; elle transparaissait sur le visage de Baum, et dans la distance que lui témoignait Sansone. Il n'avait jamais été très chaleureux, au point que Maura s'était parfois demandé si, au fond, elle ne lui inspirait pas de l'aversion. Ce soir-là, son attitude était plus indéchiffrable que jamais.

— Il faut que je vous parle, fit-elle. A propos de Julian.

— Demain matin ? Je ne repars que dans l'après-midi.

— Vous ne restez pas davantage ?

Il haussa les épaules comme pour s'excuser.

— J'aimerais. Mais Gottfried est à votre disposition si vous avez le moindre souci.

— C'est le cas, docteur Isles ? s'enquit Baum.

— Oui. Je m'interroge sur les raisons de la présence de Julian à Evensong. Ce n'est pas une école ordinaire, n'est-ce pas ?

Les deux hommes se regardèrent.

— Je vous propose de remettre cette conversation à demain, dit Sansone.

— Je tiens à ce qu'on en parle avant que vous ne disparaissiez à nouveau.

— Et nous le ferons, je vous le promets. Bonne nuit, Maura.

Elle referma la porte, troublée par la froideur de Sansone. Leur dernier échange remontait à deux mois à peine, quand il avait déposé Julian chez elle le temps d'une visite. Ils s'étaient attardés sur le perron, et Maura avait eu l'impression qu'il répugnait à partir. *Ou bien me suis-je fait des illusions ? Je n'ai jamais été très douée avec les hommes.*

Ses antécédents ne plaidaient pas en sa faveur. Ces deux dernières années, elle s'était retrouvée piégée dans une relation avec un homme qu'elle ne pourrait jamais avoir – une relation vouée à l'échec, à laquelle elle n'avait su résister. Dans le fond, l'amour n'était qu'une addiction. Adrénaline, dopamine, ocytocine, sérotonine... Une forme d'aliénation chimique, célébrée par les poètes.

Cette fois, je serai plus maligne.

Elle retourna à la fenêtre, résolue à se protéger du clair de lune, cette autre source de folie célébrée par les mêmes poètes. Mais comme elle s'apprêtait à tirer le rideau, elle repensa à la silhouette aperçue plus tôt. Elle scruta le jardin, les statues qui se découpaient dans la clarté argentée. Rien ne bougeait.

La jeune fille avait disparu.

Le lendemain matin, tandis qu'elle observait par la même fenêtre un jardinier occupé à tailler une haie, Maura se demanda si elle n'avait pas imaginé cette apparition nocturne. Un coq poussa un cocorico sonore en signe d'autorité. C'était une matinée ensoleillée, parfaitement normale. Pourtant, au clair de lune, le jardin paraissait tellement irréel...

On frappa à la porte. C'était Lily Saul.

— Bonjour ! lança la jeune femme d'un ton enjoué. Une réunion va bientôt commencer dans le cabinet de curiosités. Si vous voulez vous joindre à nous...

— Quel est l'objet de cette réunion ?

— Anthony nous a dit que vous aviez des questions concernant Evensong. Nous sommes prêts à y répondre. Le cabinet se trouve au rez-de-chaussée, en face de la bibliothèque. Il y aura du café.

Maura trouva mieux que du café quand elle franchit le seuil du

cabinet de curiosités. Les murs étaient couverts de vitrines remplies d'objets anciens : figurines sculptées, outils préhistoriques en pierre, têtes de flèches, ossements animaux... Les étiquettes jaunies témoignaient de l'ancienneté de la collection (peut-être celle-ci appartenait-elle à Cyril Magnus). En d'autres circonstances, elle aurait pris le temps d'admirer ces trésors, mais les cinq personnes assises autour de l'imposante table en chêne exigeaient toute son attention.

— Bonjour, Maura, dit Sansone en se levant. Vous avez déjà rencontré Gottfried Baum, notre proviseur. Mme Duplessis enseigne la littérature, et David Pasquantonio, la botanique. Le Dr Anna Welliver est la psychologue de l'établissement.

Il désignait une femme robuste et souriante assise à sa droite. Agée d'une soixantaine d'années, le Dr Welliver évoquait une hippie sur le retour avec sa crinière grise et sa robe de style grand-mère à col montant.

— Servez-vous, docteur Isles, l'invita Baum en indiquant la cafetière et un plateau avec des croissants et des pots de confiture.

Tandis que Maura prenait place à côté du proviseur, Lily déposa une tasse de café brûlant devant elle. Les croissants étaient appétissants, mais Maura se contenta d'une gorgée de café et se concentra sur Sansone, qui lui faisait face à l'autre extrémité de la table.

— Vous vous interrogez sur notre école et nos élèves, reprit-il. Les personnes rassemblées ici sont les plus qualifiées pour vous répondre. Dites-nous ce qui vous préoccupe, Maura.

La jeune femme était déjà déconcertée par le formalisme de ces présentations ; le fait de se retrouver entourée d'objets étranges et de personnes qu'elle connaissait à peine acheva de la déstabiliser.

— Je ne crois pas qu'Evensong convienne à Julian, déclara-t-elle d'un ton tout aussi formel.

Baum eut l'air étonné.

— Il vous a dit qu'il s'y déplaisait ?

— Non.

— Vous paraît-il malheureux ?

Maura observa un silence avant de répondre.

— Non.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Il m'a parlé de ses camarades de classe. A l'en croire, un certain nombre ont perdu des membres de leur famille de manière violente. Est-ce exact ?

— Pour beaucoup d'entre eux, oui, acquiesça Baum.

— Beaucoup ? Ou la plupart ?

— La plupart, admit le proviseur.

— Cet établissement est donc destiné à de jeunes victimes ?

— Pas des victimes, corrigea le Dr Welliver. Nous les considérons

plutôt comme des survivants. Ils viennent à nous avec des besoins spécifiques. Et nous savons comment les aider.

— D'où votre présence, je suppose ?

Le Dr Welliver eut un sourire indulgent.

— La plupart des écoles font appel à des psychologues.

— Mais ils ne sont pas rattachés à un établissement.

— En effet. C'est une spécificité dont nous sommes fiers.

— Une spécificité liée à vos critères d'admission, insista Maura. Non seulement vous accueillez une majorité d'adolescents traumatisés, mais vous les recherchez.

Sansone intervint :

— Maura, si les services de protection de l'enfance nous confient ces enfants, c'est parce que nous leur offrons un cadre structurant et sécurisant.

— Ainsi qu'une vocation ?

Maura regarda autour de la table. Six paires d'yeux la fixaient.

— Vous appartenez tous à la Fondation Méphisto, pas vrai ?

— Evitons de nous éloigner du sujet, suggéra le Dr Welliver, et concentrons-nous sur la mission d'Evensong...

— C'est bien ce dont je vous parle. Cette école vous sert à recruter de futurs combattants pour votre organisation paranoïaque.

Le Dr Welliver eut un rire surpris.

— Paranoïaque ? Je me garderais d'employer ce terme pour décrire quiconque dans cette pièce !

— La Fondation Méphisto considère le mal comme une entité réelle. Vous croyez qu'elle menace l'humanité, et que votre mission consiste à défendre celle-ci.

— Vous pensez que c'est ce que nous faisons ici, former des chasseurs de démons ? rétorqua Welliver d'un air amusé. Je vous rassure, notre action est beaucoup plus terre à terre. Nous aidons des enfants meurtris à surmonter leurs traumatismes, en leur offrant un cadre rassurant et une éducation haut de gamme. Nous les entraînons à atteindre les objectifs qu'ils se fixent. Vous avez assisté au cours du professeur Pasquantonio hier. Vous avez vu combien nos élèves s'impliquent même dans une matière comme la botanique.

— Il leur montrait des plantes toxiques !

— C'est pour ça qu'ils étaient aussi intéressés, intervint Pasquantonio.

— Parce qu'il était question de mort ? Vous leur appreniez à utiliser des végétaux à des fins criminelles ?

— Ça, c'est votre interprétation. Moi, je dirai que l'objet de ce cours est de les aider à identifier le danger pour mieux l'éviter.

— Qu'enseigne-t-on encore ici ? La balistique ? La morpho-analyse des traces de sang ?

— L'un et l'autre auraient parfaitement leur place dans un cours de sciences physiques. Quelle objection y voyez-vous ?

— Ce que je vois, c'est que vous utilisez ces enfants pour servir vos desseins.

— Quels desseins ? Lutter contre la violence et le mal que l'homme inflige à ses semblables ? A vous entendre, on dirait que nous fabriquons de la drogue et formons des gangsters !

— Nous leur offrons une chance de guérir, glissa Lily. Nous savons ce qu'ils ont vécu. Nous les aidons à surmonter leur douleur pour en faire une arme, comme nous avant eux.

Nous savons ce qu'ils ont vécu...

Un déclic se fit dans l'esprit de Maura : toute la famille de Lily Saul avait péri de mort violente, et le père de Sansone avait été assassiné.

— Vous avez tous perdu un proche, murmura-t-elle.

Baum acquiesça tristement.

— Ma femme, avoua-t-il. Un cambriolage, à Berlin.

— Ma sœur, dit Mme Duplessis. Violée et étranglée à Detroit.

— Mon mari, souffla le Dr Welliver en baissant les yeux. Enlevé et assassiné à Buenos Aires.

Maura se tourna vers Pasquantonio. Lui seul n'avait pas parlé, mais son expression était éloquente. La jeune femme pensa soudain à sa propre sœur jumelle, assassinée quelques années plus tôt. J'appartiens à leur cercle, se dit-elle. Comme eux, je pleure quelqu'un qui a péri de mort violente.

— Nous comprenons ces jeunes, reprit le Dr Welliver. C'est pourquoi Evensong est le meilleur endroit possible pour eux. Nous formons une famille.

— Une famille de victimes...

— Pas de victimes, non. De survivants.

— Vos élèves sont d'abord des enfants, répliqua Maura. Ils ne sont pas en mesure de faire des choix ni de s'opposer...

— S'opposer à quoi ?

— A l'idée de rejoindre vos rangs. Vous vous considérez comme une armée de justes. Vous réunissez les blessés de la vie pour en faire des guerriers.

— Nous prenons soin d'eux. Nous leur offrons la possibilité de rebondir.

— Au contraire, vous les enfermez dans le passé. Entourés de victimes, ils n'ont aucune chance de voir le monde comme les autres enfants. Ils n'en voient que le côté sombre.

— Le mal est partout, marmonna Pasquantonio, tassé sur sa chaise. La vie leur en a apporté la preuve. Ils ne voient rien qu'ils ne sachent déjà.

Il releva lentement la tête et fixa ses yeux pâles et larmoyants sur

Maura.

— Tout comme vous.

— Non ! Tout ce que je vois dans le cadre de mon travail, c'est le résultat de la violence. Ce que vous appelez le mal n'est qu'un concept philosophique.

— Appelez-le comme vous voudrez. Ces enfants connaissent la vérité. Elle est gravée dans leur mémoire.

— Nous leur permettons d'acquérir des connaissances et des compétences susceptibles de transformer le monde, déclara Baum d'un ton posé. Nous les incitons à se dépasser, comme le font d'autres établissements, chacun à leur manière. Les académies militaires enseignent la discipline. Les écoles religieuses inculquent la piété. Les classes préparatoires mettent l'accent sur le savoir académique.

— Et quelle est la spécialité d'Evensong ?

— La résilience, docteur Isles.

Maura considéra les personnes qui l'entouraient. Toutes se croyaient investies d'une mission et recrutaient leurs adeptes parmi les plus vulnérables – des enfants auxquels on n'avait pas laissé le choix.

— Julian n'a pas sa place ici, affirma-t-elle en se levant. Je vais lui trouver une autre école.

— Je crains que cette décision ne vous appartienne pas, lui opposa Anna Welliver. Vous n'avez pas la garde légale de cet enfant.

— Je vais déposer une requête auprès de l'Etat du Wyoming.

— Vous en aviez la possibilité, il y a six mois. Vous ne l'avez pas fait.

— Parce que je croyais que cet établissement était l'endroit idéal pour lui.

— C'est le cas, Maura, intervint Sansone. Ce serait une erreur de le retirer d'Evensong. Vous le regretteriez.

Etait-ce une menace ? Maura tenta de déchiffrer son expression, en vain – comme toujours.

— C'est à Julian d'en décider, vous ne croyez pas ? reprit le Dr Welliver.

— Oui, bien sûr. Mais je lui donnerai mon avis.

— Je vous suggère de prendre d'abord le temps de comprendre notre travail.

— J'ai très bien compris.

— Vous n'êtes ici que depuis hier, remarqua Lily. Vous n'avez pas vu ce que nous offrons à ces jeunes. Vous ne vous êtes pas promenée dans la forêt, vous n'avez pas visité nos étables et notre ferme ni observé les compétences qu'ils acquièrent ici, depuis le tir à l'arc jusqu'à l'art de survivre dans la nature. En tant que scientifique, n'êtes-vous pas censée fonder vos décisions sur des faits et non des émotions ?

Maura ne répondit pas. Lily avait raison. Elle n'avait pas encore exploré Evensong. Elle ignorait s'il existait un meilleur choix pour Julian.

— Accordez-nous une chance, plaida Lily. Prenez le temps de rencontrer nos élèves, et vous comprendrez pourquoi nous seuls pouvons les aider. Par exemple, nous venons d'admettre deux nouveaux, des jeunes ayant réchappé chacun à deux massacres. Leurs parents ont été tués, puis leurs familles d'accueil. Imaginez : deux fois orphelins, deux fois survivants. Qui mieux que nous pourrait comprendre ce qu'ils endurent ?

Deux fois orphelins. Deux fois survivants.

— Ces jeunes, souffla Maura, comment s'appellent-ils ?

— Peu importe, répondit le Dr Welliver. Ce qui compte, c'est qu'ils ont besoin d'Evensong.

— Dites-moi qui ils sont !

Tous parurent interloqués par la réaction de Maura. Le silence se prolongea.

— Pourquoi voulez-vous savoir leurs noms ? demanda enfin Lily.

— Vous avez dit qu'ils étaient deux.

— Un garçon et une fille, oui.

— Y a-t-il un lien entre les deux affaires ?

— Non. Will vient du New Hampshire et Claire d'Ithaca, dans l'Etat de New York. Pourquoi cette question ?

— Parce que j'ai récemment autopsié les membres d'une famille de Boston, assassinés à leur domicile. L'unique survivant est un garçon de quatorze ans, placé chez eux dans l'attente d'une adoption. Un garçon dont toute la famille a été massacrée, il y a deux ans.

Les visages autour de la table exprimaient la stupeur.

— Exactement le même profil que vos nouveaux élèves, reprit Maura. Deux fois orphelin. Deux fois survivant.

Drôle d'endroit pour un rendez-vous, pensa Jane en scrutant la vitrine obscurcie. L'inscription "*1001 NUITS*" s'étalait en lettres écaillées au-dessus de la silhouette d'une femme plantureuse en costume oriental. Soudain la porte s'ouvrit et un homme sortit. Il cligna plusieurs fois des yeux, ébloui par la lumière du jour, et s'éloigna en titubant, laissant une odeur aigre d'alcool dans son sillage.

La même odeur, beaucoup plus forte, agressa Jane quand elle entra. Il faisait si sombre qu'elle eut du mal à distinguer les deux clients qui sirotaient leurs verres, penchés au-dessus du comptoir. Des coussins aux couleurs criardes et des cloches de chameau décoraient les box tapissés de velours. Jane n'aurait pas été surprise de voir surgir une danseuse du ventre portant un plateau chargé de cocktails.

— Qu'est-ce que je vous sers, mademoiselle ? lui demanda le barman.

Les deux clients pivotèrent sur leurs tabourets et la dévisagèrent.

— J'ai rendez-vous avec quelqu'un, expliqua-t-elle.

— Ce ne serait pas avec le type assis sur la banquette du fond, par hasard ?

Au même moment, une voix familière appela :

— Par ici, Jane !

Elle adressa un signe de tête au barman et se dirigea vers le fond de la salle. Son père, Frank, disparaissait presque parmi une montagne de coussins. Un verre de whisky était posé sur la table devant lui. C'était la première fois que Jane le voyait boire de l'alcool avant 17 heures. Mais au cours de l'année écoulée, Frank Rizzoli l'avait étonnée à plusieurs reprises.

En plaquant sa femme, par exemple.

Elle se glissa sur la banquette en face de lui et éternua à cause de la poussière qui imprégnait le velours.

— Bon sang, papa ! attaqua-t-elle. Qu'est-ce qui t'a pris de choisir un endroit pareil ?

— C'est tranquille. On peut parler.

— C'est ici que tu traînes ?

— Ces derniers temps, oui. Tu veux boire quelque chose ?

— Non. C'est quoi, ça ?

Elle désigna le verre sur la table.

— Du whisky.
— Merci, j'ai vu. Depuis quand tu bois avant 5 heures ?
— Tu peux me dire qui a inventé cette règle idiote ? Pourquoi 5 heures, et pas 4 ou 6 ? Et puis, tu connais la chanson : il est toujours 5 heures quelque part dans le monde. Un malin, ce Jimmy Buffett !

— Tu ne devrais pas être au boulot ?
— Je leur ai dit que j'étais malade. On ne va pas en faire un plat !
Il but une gorgée de whisky sans manifester aucun plaisir et reposa son verre.

— On ne se parle plus beaucoup, Jane. Ça me fait de la peine.
— Je ne te reconnais plus.
— Je suis toujours ton père.
— En apparence, oui. Mais à l'intérieur... Tu fais des trucs que mon père, le vrai, n'aurait jamais faits.

— C'est du délire, soupira Frank.
— Exactement !
— Je veux parler de ces putains d'hormones.
— Mon « vrai » père n'aurait jamais dit ça.
— Ton « vrai » père est devenu plus sage.
— Ah oui ?

Jane recula sur la banquette. La poussière lui piquait la gorge.
— C'est pour ça que tu tentes de renouer avec moi ?
— Je n'ai jamais coupé les ponts. C'était toi.
— Pas facile de garder le contact alors que tu t'installais avec une autre femme. Tu restais parfois des semaines sans appeler, ne serait-ce que pour prendre des nouvelles.

— Je n'osais pas. Tu étais furax contre moi. Et tu as pris le parti de ta mère.

— Tu ne vas pas me le reprocher !
— Tu as deux parents, Jane.
— Et l'un d'eux s'est barré avec une bimbo, en brisant le cœur de maman.

— Ta mère ne me donne pas l'impression d'être si malheureuse que ça.

— Tu sais combien de mois il lui a fallu pour remonter la pente ? Combien de nuits elle a passées à pleurer toutes les larmes de son corps ? Pendant que tu t'éclatais avec ta pouffiasse, maman se demandait comment elle allait survivre. Et elle y est arrivée. Je dois dire qu'elle s'en sort bien. Très bien, même.

Frank encaissa les reproches comme un coup de poing. Malgré la pénombre, Jane vit ses traits se crispier et ses épaules se voûter. Il cacha son visage dans ses mains et elle perçut un sanglot étouffé.

— Papa ?
— Il faut que tu l'empêches de faire ça. Elle ne va quand même pas

épouser ce... ce type !

— Papa, je...

Jane jeta un coup d'œil à son portable qui vibrait à sa ceinture. L'appel provenait du Maine, et elle ne reconnut pas le numéro.

— Papa, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'était une erreur. Si seulement je pouvais revenir en arrière...

— Je croyais que tu étais fiancé à... Machine.

Il prit une profonde inspiration.

— Sandie a tout annulé. Et elle m'a fichu dehors.

Pendant quelques secondes, il n'y eut pas d'autre bruit que le tintement des glaçons dans le shaker du barman. Puis Frank murmura, la tête basse :

— Je loge dans un hôtel miteux, au coin de la rue. C'est pour ça que je t'ai demandé de me retrouver ici. C'est là que je passe mes soirées depuis quelques jours... Dans un putain de bar à cocktails !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La vie. La lassitude. Je ne sais pas. Elle a dit que je ne pouvais pas suivre son rythme. Que je me comportais comme un vieux con, à exiger qu'elle me cuisine de bons petits plats, et qu'elle n'avait pas envie de me servir de bonniche.

— Peut-être que maintenant tu apprécies mieux maman.

— Ça, pour ce qui est de la cuisine, personne n'arrive à la cheville de ta mère ! J'ai peut-être été injuste avec Sandie, à attendre d'elle qu'elle se montre à sa hauteur. Mais ce n'était pas une raison pour remuer le couteau dans la plaie... Elle m'a traité de vieux !

— Aïe ! Ça doit faire mal.

— Je n'ai que soixante-deux ans ! Même avec quatorze ans de moins, ce n'est plus une gamine. Mais pour elle, je suis juste bon à jeter...

Le désir retombe, les hormones se calment, et un beau matin votre nouvel amant vous apparaît dans la lumière crue : un homme de soixante-deux ans, au visage creusé de rides, à la calvitie naissante. C'est ce qui était arrivé à Sandie Huffington. Après avoir accroché Frank Rizzoli à son tableau de chasse, elle s'en était détournée et souhaitait le renvoyer à sa femme.

— Faut que tu m'aides, supplia-t-il.

— Tu as besoin d'argent ?

Il releva brusquement la tête.

— Ce n'est pas ce que je te demande ! J'ai un boulot, je te rappelle.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, alors ?

— Que tu parles à ta mère. Que tu lui dises que je regrette.

— C'est de ta bouche qu'elle doit l'entendre.

— J'ai essayé, mais elle refuse de m'écouter.

— D'accord. Je lui parlerai.

- Et... demande-lui quand je pourrai rentrer à la maison.
 - Tu veux rire ?
 - Pourquoi tu me regardes comme ça ?
 - Tu crois que maman va accepter que tu reviennes ?
 - La moitié de la maison m'appartient.
 - Vous allez vous entretuer !
 - Ça ne te fait pas plaisir que tes parents se remettent ensemble ?
- Jane prit une profonde inspiration.

— Tu as l'intention de retourner vivre avec maman, comme s'il ne s'était rien passé ? Tu ne manques pas d'air !

— Tout ce que je veux, c'est qu'on forme de nouveau une famille, elle, moi, tes frères et toi. Qu'on passe de nouveau Noël et Thanksgiving ensemble, autour d'un bon repas...

Avoue-le : c'est surtout ça qui te manque.

— Frankie est de mon côté. Mike aussi. Il faut juste que tu parles à ta mère, parce que toi, elle t'écoute. Dis-lui de me reprendre. Parce que c'est ainsi que les choses doivent être.

— Et Korsak ?

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— Maman et lui sont fiancés. Ils sont en pleins préparatifs de mariage.

— Elle est toujours ma femme.

— C'est juste une affaire de paperasse.

— Non, c'est une affaire de famille. S'il te plaît, Jane, parle-lui. Fais-le pour nous tous.

« Une affaire de famille »... Jane réfléchit à ce que recouvrait cette expression. Une histoire commune, des souvenirs de vacances, d'anniversaires, qui n'appartenaient qu'à eux. Il y avait quelque chose de sacré là-dedans, quelque chose qui méritait d'être préservé, et Jane était assez sentimentale pour regretter la perte de ce trésor. Et voilà que l'occasion se présentait de tout réparer, de renouer les liens brisés. C'était ce que souhaitaient ses frères, et aussi leur père.

Et leur mère ? Que voulait-elle, elle ?

Jane repensa à la robe de demoiselle d'honneur qu'Angela lui avait présentée, radieuse. La dernière fois que Gabriel et elle avaient dîné chez sa mère, celle-ci et Korsak gloussaient comme des adolescents en se faisant du pied sous la table. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir jamais vu son père glousser en faisant du pied à sa mère ou lui donner une claque affectueuse sur les fesses. Tout ce qu'elle voyait quand elle le regardait, c'était un homme usé qui avait parié sur une blonde écervelée et avait tout perdu. A la place de maman, se demanda-t-elle, est-ce que je le reprendrais ?

— Janie ? Tu veux bien lui parler pour moi ?

— D'accord, soupira Jane.

— Fais-le vite. Avant qu'elle ne s'attache trop à ce connard.
— Korsak n'est pas un connard.
— Comment tu peux le défendre alors qu'il m'a volé ma femme et ma maison ?

— Il n'a rien volé. La place était vacante. Tu te rends compte que les choses ont changé depuis ton départ ? Maman a changé, elle aussi.

— Et je veux qu'elle redevienne comme avant. Je ferai tout pour la rendre heureuse. Dis-le-lui. Ce sera comme au bon vieux temps.

Jane consulta sa montre.

— C'est bientôt l'heure de dîner. Il faut que j'y aille.

— Tu promets de faire ça pour ton vieux père ?

— Oui, je te le promets, dit-elle en s'arrachant à la banquette et à ses coussins poussiéreux. Prends soin de toi, papa.

Il lui adressa un sourire, le premier depuis le début de leur entretien, et retrouva un peu de sa gouaille d'antan.

— T'inquiète ! Maintenant, je sais que tout va s'arranger.

N'y compte pas trop, songea-t-elle en quittant le bar. Elle appréhendait la conversation qu'elle aurait avec Angela, ainsi que la réaction de celle-ci. Il y aurait certainement des cris. Quoi qu'elle décide, quelqu'un souffrirait – Korsak ou son père. Dire que Jane commençait tout juste à s'habituer à l'idée que Korsak faisait partie de la famille... C'était un grand gaillard avec un grand cœur, et son amour pour Angela ne faisait aucun doute. *Qui vas-tu choisir, maman ?*

Elle rumina ces pensées pendant tout le dîner, le bain de Regina et le rituel familial du coucher (une histoire et cinq bisous avant d'éteindre). Après avoir refermé la porte de la chambre, elle se dirigea vers la cuisine pour téléphoner à sa mère dans le même état d'esprit que si elle avait dû affronter le couloir de la mort. A la réflexion, elle raccrocha le combiné et se laissa tomber sur une chaise en soupirant.

— Tu es consciente que ton père te manipule ? demanda Gabriel en mettant le lave-vaisselle en marche. Rien ne t'oblige à faire ça.

— Je lui ai promis d'appeler maman.

— Il est tout à fait capable d'appeler lui-même. Il ne devrait pas te mêler à ça. C'est leur mariage, leur problème.

— Malheureusement, c'est aussi le mien.

— Laisse-moi te dire un truc : ton père est un lâche. Il a déconné, et maintenant il compte sur toi pour réparer les dégâts.

— Et si j'étais la seule à pouvoir le faire ?

Gabriel s'assit près d'elle à la table de cuisine.

— Comment ? En persuadant ta mère de le reprendre ?

— Je ne sais pas ce qui est le mieux.

— C'est à elle d'en décider.

Jane releva la tête et regarda son mari.

— A ton avis, qu'est-ce qu'elle devrait faire ?

Gabriel réfléchit. On n'entendait que le ronron du lave-vaisselle.

— Elle a l'air heureuse, dit-il enfin.

— Donc, tu voterais pour Korsak.

— C'est un type bien, Jane. Il est gentil avec elle. Il ne lui fera pas de mal.

— Mais ce n'est pas mon père.

— C'est pour ça que tu ne devrais pas t'en mêler. Ton père a tort de t'obliger à choisir ton camp. Regarde dans quel état ça te met !

— Tu as raison. Ce n'est pas à moi d'appeler. Je vais lui dire de le faire lui-même.

— Surtout, ne culpabilise pas. Si ta mère a besoin de conseils, elle t'en demandera.

— Ouais, c'est ce que je vais dire à papa. C'est quoi, déjà, son nouveau numéro de portable ?

Elle prit son téléphone pour chercher dans le répertoire. L'icône indiquant un nouveau message s'affichait sur l'écran. L'appel manqué pendant qu'elle discutait avec son père.

Elle composa le numéro du répondeur et reconnut la voix de Maura.

« ... deux gosses ici : une fille, Claire Ward, et un garçon, Will Yablonski. Jane, ils ont vécu la même chose que Teddy Clock ! Leurs parents ont été tués il y a deux ans, et leurs familles d'accueil, le mois dernier. J'ignore si les trois affaires sont liées, mais c'est bizarre, non ?

»

Jane écouta de nouveau le message, puis elle rappela le numéro depuis lequel Maura avait téléphoné.

Au bout de six sonneries, une femme décrocha.

— Evensong, Dr Welliver à l'appareil.

— Inspecteur Jane Rizzoli, de la police de Boston. Je souhaite parler au Dr Maura Isles.

— Je crains qu'elle ne soit en train de faire du canoë sur le lac.

— Je vais tenter de la joindre sur son portable.

— Il n'y a pas de réseau ici. Nous n'avons qu'un téléphone fixe.

— Alors, dites-lui de me rappeler dès que possible. Merci.

Ayant raccroché, Jane resta un moment à contempler son portable, oubliant temporairement les soucis que lui causaient ses parents. Elle pensa à Teddy Clock, « le gosse le plus malchanceux de la terre », comme l'avait surnommé Moore. A présent, elle savait qu'il existait au moins deux autres gosses aussi malchanceux. Combien étaient-ils à travers le pays, à vivre dans des familles d'accueil ignorantes du danger qui les menaçait peut-être ?

— Je sors, annonça-t-elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gabriel.

— Il faut que je voie Teddy Clock.

— Un problème ?

Elle prit les clés de sa voiture et se dirigea vers la porte.

— J'espère que non.

Il faisait nuit quand elle parvint à l'adresse où Teddy avait été placé, dans la banlieue de Boston. Une vieille demeure blanche de style colonial, parfaitement entretenue, en retrait de la rue et masquée par des arbres feuillus. Jane se gara dans l'allée. Quand elle descendit de voiture, l'odeur de l'herbe fraîchement tondue parvint à ses narines. De rares véhicules circulaient sur la route. A travers les arbres, elle distinguait à peine les lumières des maisons les plus proches.

Elle gravit les marches du perron et sonna.

Nancy Inigo lui ouvrit en s'essuyant les mains sur un torchon. Il y avait des traces de farine sur son visage, et des mèches grises s'échappaient de sa tresse. Un délicieux parfum de cannelle et de vanille flottait dans la maison, et Jane entendit des rires enfantins.

— Vous n'avez pas traîné, inspecteur, remarqua Nancy.

— Pardon si mon appel vous a inquiétée.

— Pas du tout. Les filles et moi sommes en train de faire des cookies. La première fournée est tout juste cuite. Entrez.

— Comment va Teddy ? murmura Jane en pénétrant dans le vestibule.

Nancy soupira.

— Il se cache encore en haut. Il n'était pas d'humeur à se joindre à nous. C'est comme ça depuis son arrivée. Sitôt son dîner avalé, il monte s'enfermer dans sa chambre.

Elle secoua la tête.

— On a demandé à la psychologue si on devait tenter de l'en sortir. Lui limiter l'accès à son ordinateur pour l'inciter à participer à la vie familiale, par exemple. Mais elle dit qu'il est trop tôt. A moins que Teddy ne craigne de s'attacher à nous, à cause de ce qui est arrivé à ses...

Nancy se tut.

— En tout cas, reprit-elle, Patrick et moi évitons de le brusquer.

— Votre mari est là ?

— Non, il a emmené Trevor à son entraînement de foot. Avec quatre gosses, on n'a pas une minute à soi.

— Vous avez beaucoup de mérite.

Nancy éclata de rire.

— Ça nous plaît d'être entourés de gamins, c'est tout.

Dans la cuisine, deux fillettes aux vêtements saupoudrés de farine s'appliquaient à découper de la pâte à cookies avec des emporte-pièces.

— Du jour où on a commencé à en accueillir, expliqua Nancy, on n'a plus arrêté. Figurez-vous que nous en sommes à notre quatrième mariage ! Patrick va conduire une autre de nos filles adoptives à

l'autel, le mois prochain.

— Ça va en faire, des petits-enfants !

— C'est le but, répondit Nancy avec un grand sourire.

Jane regarda autour d'elle. Des cahiers, des livres scolaires et des enveloppes traînaient sur les plans de travail. Le joyeux désordre d'une famille bien occupée... Mais le décor le plus banal pouvait se transformer en scène d'horreur en l'espace de quelques secondes. Un instant, elle imagina les placards et les murs éclaboussés de sang. Puis elle cligna des yeux, et le sang disparut. Ne restèrent que deux petites filles qui découpaient des cookies en forme d'étoile avec des mains poisseuses.

— Je monte voir Teddy, annonça-t-elle.

— Premier étage, deuxième chambre à droite. Celle dont la porte est fermée.

Nancy enfourna une nouvelle plaque de biscuits et se retourna.

— N'oubliez pas de frapper avant d'entrer. Il est très pointilleux là-dessus. Et ne vous étonnez pas s'il refuse de parler. Laissez-lui du temps, inspecteur.

Du temps ? pensa Jane en s'engageant dans l'escalier. J'ai peur qu'on n'en ait pas beaucoup devant nous. Surtout si d'autres familles sont en danger.

Elle s'arrêta devant la porte de Teddy et tendit l'oreille. Aucun bruit de télé ni de radio.

Elle frappa.

— Teddy ? C'est l'inspecteur Rizzoli. Je peux entrer ?

Au bout de quelques secondes, la clé tourna dans la serrure et le battant s'entrouvrit. Teddy passa la tête à l'extérieur, clignant des yeux tel un hibou. Ses lunettes étaient de travers, comme s'il venait de se réveiller.

Sans un mot, il s'écarta pour la laisser entrer. Avec son jean baggy et son tee-shirt trop large, il ressemblait à un épouvantail. La chambre était agréable, avec un papier peint jaune citron et des rideaux imprimés de motifs inspirés de la savane africaine. Des livres pour enfants d'âges divers s'alignaient sur des étagères, des affiches de *Sesame Street* ornaient les murs : un décor mal adapté à un ado aussi intelligent que Teddy. Jane se demanda combien d'enfants traumatisés avaient vécu dans cette chambre et puisé du réconfort dans son univers sécurisant.

Teddy n'avait toujours pas desserré les lèvres.

Jane prit place dans le fauteuil, devant l'ordinateur portable dont l'écran de veille représentait des figures géométriques en perpétuelle évolution.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Teddy fit oui de la tête.

— Assieds-toi. Ce sera plus facile pour parler.

Il se laissa docilement tomber sur son lit, les épaules rentrées, comme s'il voulait se faire aussi petit et insignifiant que possible.

— Tu te plais ici, chez Nancy et Patrick ?

Un nouveau hochement de tête.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Il fit signe que non.

— Teddy, tu n'as vraiment rien à me dire ?

— Non.

Enfin une réponse, même laconique !

— Dans ce cas, soupira Jane, j'irai droit au but. J'ai une question à te poser.

Il se tassa encore plus.

— Je ne sais rien, marmonna-t-il. Je vous ai dit tout ce que je me rappelais.

— Et ça nous a aidés, Teddy. Vraiment.

— Mais vous ne l'avez pas attrapé, pas vrai ? Alors, vous voulez que je vous en dise plus.

— Ma question ne concerne pas ce qui s'est passé l'autre nuit. Il ne s'agit pas de toi, mais de deux autres jeunes.

Il releva lentement la tête et la regarda.

— Je ne suis pas le seul ?

Ses yeux étaient si clairs qu'ils semblaient transparents.

— Tu penses qu'il y a d'autres jeunes dans ton cas ?

— Je n'en sais rien. C'est vous qui venez d'en parler. Qu'est-ce qu'ils ont à voir avec moi ?

S'il ne parlait pas beaucoup, à l'évidence il écoutait et comprenait davantage que ce qu'elle croyait.

— Je l'ignore, Teddy. Mais peut-être peux-tu m'aider à le découvrir.

— Ces jeunes... C'est qui ?

— La fille s'appelle Claire Ward. Tu as déjà entendu ce nom ?

Des bruits leur parvenaient de la cuisine : claquement de la porte du four, cris de gamines excitées, le joyeux vacarme d'une famille heureuse. Mais dans la chambre de Teddy, le silence régnait tandis que le garçon réfléchissait. Il finit par secouer la tête.

— Je ne crois pas, non.

— Tu n'en es pas sûr ?

— Tout est possible. C'est ce que mon père disait toujours. Mais je n'en suis pas sûr.

— Il y a aussi un garçon, Will Yablonski. Ça te dit quelque chose ?

— Sa famille est morte ?

La question, posée d'une voix à peine audible, serra le cœur de Jane. Elle vint s'asseoir près de Teddy et passa un bras autour de ses épaules frêles. Il se raidit à son contact. Elle laissa néanmoins son bras

en place et ils restèrent quelques secondes côte à côte sans parler, unis par une tragédie que ni l'un ni l'autre ne pouvaient expliquer.

— Le garçon est vivant ? murmura Teddy.

— Oui.

— Et la fille ?

— Ils sont tous les deux en sécurité. Et toi aussi, je t'en donne ma parole.

— C'est faux.

Il la fixa de ses yeux transparents.

— Je vais mourir, énonça-t-il d'un ton neutre.

— Ne dis pas ça, Teddy. Ce n'est pas vrai, et...

Soudain les lumières s'éteignirent. Jane entendit la respiration du garçon s'accélérer. Son propre cœur s'emballa.

— Inspecteur Rizzoli ? cria Nancy Inigo depuis la cuisine. On dirait que nous avons fait sauter les plombs !

Ça doit être ça, songea Jane. Les plombs ont sauté. Ça arrive tout le temps.

Un fracas de verre brisé la fit sursauter.

— Nancy ! hurla-t-elle en portant la main à son holster.

Il y eut un bruit de course dans l'escalier, et les deux fillettes firent irruption dans la chambre, suivies par Nancy Inigo.

— Ça vient de devant ! dit celle-ci d'une voix presque inaudible à cause des gémissements paniqués de ses filles. Quelqu'un essaie d'entrer !

Et ils étaient piégés à l'étage. La seule issue était la fenêtre de Teddy, à condition de sauter dans le vide.

— Où se trouve le téléphone le plus proche ? demanda Jane.

— En bas. Dans ma chambre.

Et le portable de Jane était dans son sac à main, qu'elle avait laissé dans la cuisine.

— Ne bougez pas d'ici, ordonna la jeune femme. Fermez bien la porte.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Inspecteur, ne nous laissez pas seuls !

Mais Jane était déjà dans le couloir. Elle entendit le battant se fermer doucement derrière elle, et Nancy poussa le verrou. Celui-ci ne retarderait l'intrus que quelques secondes, le temps de fracasser la porte d'un coup de pied.

Mais d'abord, il me trouvera sur son chemin !

Les mains crispées sur la crosse de son Glock, Jane longea le couloir sombre. Celui ou celle qui avait brisé la fenêtre était maintenant silencieux. Elle n'entendait que les battements de son cœur. Elle s'accroupit en haut des marches. Seul un imbécile se serait risqué à traquer un tueur dans le noir, et sa priorité consistait à protéger Nancy

et les enfants. Elle attendrait qu'il s'engage dans l'escalier pour le descendre. *Viens par ici, connard !*

Une fois ses yeux habitués à la pénombre, elle distingua la rampe qui s'enroulait dans la cage d'escalier. Une faible clarté filtrait par une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle ne percevait aucun bruit, aucun mouvement.

Peut-être qu'il n'est plus en bas... Peut-être est-il déjà à l'étage, juste dans ton dos !

Elle fit volte-face, paniquée, mais aucun monstre n'était tapi derrière elle.

Comme elle reportait son attention vers l'escalier, les phares d'une voiture éclairèrent la fenêtre. Des portières claquèrent, elle entendit des voix d'enfants et des pas sur les marches du perron. La porte d'entrée s'ouvrit, et un homme apparut sur le seuil.

— Nancy ? Qu'est-ce qui se passe, avec la lumière ? J'ai ramené la moitié de l'équipe de foot. Ils réclament des cookies !

Les petits garçons entrèrent en riant et en chahutant, aussi bruyants qu'un troupeau de buffles.

Toujours accroupie en haut de l'escalier, Jane baissa lentement son arme.

— Monsieur Inigo ? appela-t-elle.

— Qui est là ?

— Inspecteur Rizzoli. Vous avez un portable ?

— Oui. Où est Nancy ?

— Appelez le 911, s'il vous plaît. Et faites sortir ces gosses de la maison.

La fenêtre du bureau, au rez-de-chaussée, avait été fracassée. Des éclats de verre scintillaient comme des diamants sur le sol.

— L'intrus semble être entré par ici, déclara Frost. On a trouvé la porte de derrière entrouverte, ce qui signifie qu'il est ressorti par là. L'arrivée de M. Inigo et d'une troupe d'enfants bruyants a provoqué sa fuite. Pour couper le courant, il n'a eu qu'à s'introduire dans le garage, ouvrir le tableau électrique et abaisser l'interrupteur principal.

Jane s'accroupit pour examiner le parquet en chêne, où la chaussure de l'intrus avait laissé une légère marque. Les voix des techniciens qui inspectaient le jardin à la recherche d'autres empreintes et les grésillements de la radio d'une voiture de patrouille pénétraient par la vitre cassée. Des bruits rassurants. Mais comme elle étudiait la marque sur le sol, elle sentit son pouls s'accélérer et se rappela l'odeur de sa propre peur dans le noir. *Si seulement j'avais pu l'avoir...*

— Comment a-t-il retrouvé le gosse ? demanda-t-elle. Bon sang, comment savait-il que Teddy était ici ?

— Rien ne permet d'affirmer que Teddy était sa cible. Il a très bien pu choisir cette maison au hasard...

— Allons ! Ne me dis pas que tu y crois ?

Il y eut un silence.

— Non, finit par admettre Frost.

— D'une manière ou d'une autre, il a appris que le gamin se trouvait ici.

— La fuite peut venir des services sociaux, de la police ou d'un tas d'autres sources. A moins que le type ne t'ait suivie. Tous ceux qui t'ont vue sur la scène de crime savent que tu enquêtes sur cette affaire.

Jane repensa au trajet qu'elle avait effectué pour se rendre chez les Inigo. Elle tenta de se rappeler s'il s'était produit quoi que ce soit d'inhabituel, ou si elle avait aperçu des phares dans son rétroviseur. Mais les phares étaient anonymes, et la circulation incessante à Boston. Si un tueur m'a suivie, songea-t-elle, il connaît ma voiture. Et il sait où j'habite.

Son portable sonna. En voyant l'indicatif du Maine s'afficher sur l'écran, elle devina aussitôt qui appelait.

— Maura ?

— Le Dr Welliver m'a dit que tu avais eu mon message. Quelle coïncidence, pas vrai ? Deux gosses ayant vécu la même chose que

Teddy Clock. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense qu'on a un problème. On a essayé de s'en prendre à Teddy.

— Encore ?!

— Un intrus a pénétré dans la maison. Par chance, j'étais là.

— Tu vas bien ? Et Teddy ?

— Tout le monde est sain et sauf, mais l'intrus s'est envolé. Maintenant, il va falloir trouver un nouveau refuge pour Teddy.

— Je connais un endroit sûr. J'y suis en ce moment.

Un technicien entra. Jane se tut pendant qu'il discutait avec Frost des empreintes relevées sur la porte de derrière et le rebord de la fenêtre. Encore sous le choc, elle se méfiait de tous, même des professionnels avec qui elle travaillait. Si personne ne l'avait suivie, ça signifiait qu'il y avait eu une fuite, et celle-ci pouvait venir de quelqu'un qui se trouvait sur la scène de crime en ce moment même.

Elle se rendit dans la salle de bains et ferma la porte pour poursuivre la conversation.

— C'est comment, là où tu es ?

— Isolé. Il n'existe qu'une route pour s'y rendre, et la propriété est entourée de grilles. Il y a des capteurs de mouvement tout le long de la route.

— Et les environs ?

— Quinze mille hectares de forêt privée. Même si quelqu'un arrivait à s'introduire dans l'enceinte de la propriété, il devrait ensuite pénétrer dans le bâtiment. La porte est massive, et elle s'ouvre avec un code de sécurité. Toutes les fenêtres sont situées en hauteur. Et il y a le personnel...

— Une armée de profs ? Très rassurant !

— Il y a un garde forestier armé. L'école fonctionne en autarcie, avec sa propre ferme et un générateur.

— Mais elle n'a pas de gardes du corps.

— Jane, tous les professeurs appartiennent à la Fondation Méphisto.

Jane resta un moment silencieuse. Le petit groupe d'Anthony Sansone tenait le registre des crimes violents commis à travers le monde, épluchait des milliers de données pour y repérer des schémas et y chercher la preuve de l'existence du Mal.

— Tu ne m'avais pas dit qu'ils dirigeaient cette école !

— Je l'ignorais jusqu'à ce matin.

— Des adeptes de la théorie du complot, qui voient des monstres partout.

— Cette fois, ils n'ont peut-être pas tort.

— Tu ne vas pas t'y mettre aussi !

— Je ne te parle pas de démons, mais nous sommes confrontés ici à quelque chose que nous ne pouvons pas expliquer. La psychologue

scolaire s'abrite derrière le secret professionnel pour éluder mes questions. Toutefois, Lily Saul m'en a dit suffisamment sur Claire et Will pour me convaincre qu'il existe un lien entre Teddy et eux. Et Evensong est peut-être le seul endroit vraiment sûr pour ces trois enfants.

— Une école gérée par des paranos !

— Ce qui fait d'eux des protecteurs parfaits. S'ils ont choisi un lieu aussi retranché du monde, c'est parce qu'ils se savent capables de le défendre.

On frappa à la porte de la salle de bains.

— Rizzoli ? appela Frost. L'assistante sociale est arrivée. Elle est venue chercher le gosse.

— Ne laisse personne emmener Teddy !

— Qu'est-ce que je lui dis ?

— Attends-moi, j'en ai pour une minute.

Jane reprit sa conversation avec Maura.

— Je ne suis pas sûre d'avoir confiance en Sansone et en sa clique.

— Souviens-toi, il nous a toujours aidés quand on en avait besoin.

Et ces gens possèdent sans doute davantage de moyens que toute la police de Boston.

Et avec eux, on avait l'assurance qu'il n'y aurait pas de fuite...

— Comment fait-on pour y aller ? demanda Jane.

— Ce n'est pas facile à trouver. Je t'envoie l'itinéraire par mail.

— OK. Je te rappelle plus tard.

Elle raccrocha et sortit de la salle de bains.

L'assistante sociale patientait dans le salon en compagnie de Frost.

— Inspecteur Rizzoli ? dit-elle. Nous avons trouvé un nouveau foyer pour...

— J'ai pris d'autres dispositions pour Teddy, l'interrompit Jane.

L'assistante sociale accusa le coup.

— Nous étions convenus d'un placement en famille d'accueil, remarqua-t-elle.

— Si l'attaque de ce soir visait Teddy, comme nous le supposons, il risque d'y avoir de nouvelles tentatives. Vous ne voudriez pas qu'une autre famille se fasse massacrer, pas vrai ?

La femme mit une main devant sa bouche.

— Seigneur ! Vous croyez que...

— J'en ai peur.

Jane se tourna vers Frost.

— Assure-toi que la famille Inigo passe la nuit en lieu sûr. Moi, j'emmène Teddy.

— Où ça ?

— Je te téléphonerai une fois arrivée. Je monte chercher quelques affaires dans sa chambre. Ensuite, lui et moi, on fiche le camp.

— Donne-moi au moins un indice !

Jane jeta un coup d'œil à l'assistante sociale, qui les observait, bouche bée.

— Moins on sera à savoir où il va, mieux ça vaudra pour lui, dit-elle.

Et pour moi aussi.

Jane roula en direction du nord jusqu'à l'aube, en gardant toujours un œil sur le rétroviseur. Teddy dormit à l'arrière pendant tout le trajet. Ils avaient fait un arrêt chez Jane, le temps pour elle de fourrer quelques vêtements et des affaires de toilette dans un sac, avant de reprendre la route. Gabriel avait insisté pour qu'elle se repose et attende le lever du jour, mais elle avait trop hâte d'éloigner Teddy de Boston.

Et pour rien au monde elle n'aurait voulu le garder chez elle ou à proximité de sa famille. Elle savait ce qui était arrivé à ceux qui l'avaient accueilli. La mort semblait le suivre pas à pas, en balançant sa faux pour répandre le sang de quiconque se dressait sur son chemin. Pas question que cette faux impitoyable lui enlève les deux êtres qu'elle aimait le plus.

Alors elle avait mis le gosse dans sa voiture, jeté son sac dans le coffre, et à 1 heure et demie ils filaient vers le nord, loin de Boston et de la famille de Jane.

A cette heure, la circulation était fluide, et Jane ne repéra que quelques paires de phares dans leur sillage. Juste après Saugus, les deux gracieux halogènes bleutés qui les suivaient s'évanouirent dans la nuit. Quarante kilomètres plus loin, les phares du 4 × 4 en firent autant. Quand elle traversa le pont de Kittery, qui marque l'entrée dans l'Etat du Maine, il était presque 3 heures et plus aucun véhicule ne se trouvait derrière eux. Toutefois, elle continua à surveiller le rétroviseur, à l'affût d'un éventuel poursuivant.

Le tueur était là, dans la maison... Elle avait vu l'empreinte de sa chaussure, savait qu'il avait traversé le rez-de-chaussée, pourtant elle n'avait même pas aperçu son ombre. Combien de temps avait-elle passé à le guetter, accroupie au sommet de l'escalier ? Quand on s'attend à voir surgir la mort, soixante secondes peuvent paraître une éternité. Jane estimait être restée au moins cinq minutes en embuscade. Assez pour permettre au tueur de fouiller le rez-de-chaussée et de tourner ensuite son attention vers l'étage. Qu'est-ce qui l'avait arrêté ? Avait-il perçu sa présence en haut des marches ? Avait-il compris que la chance avait tourné et qu'il allait devoir affronter un adversaire aussi dangereux que lui ?

Elle regarda par-dessus son épaule. Recroquevillé sur la banquette, Teddy dormait d'un sommeil profond, comme la plupart des enfants. Rien n'indiquait que les émotions de la soirée avaient envahi ses rêves.

Jane conduisait toujours quand le soleil perça un banc de nuages. Elle baissa sa vitre et respira l'odeur de la terre humide. De la vapeur s'élevait de la chaussée. Elle ne s'arrêta qu'une fois pour faire le plein, boire un café et aller aux toilettes. Teddy ne se réveilla même pas.

Malgré le coup de fouet de la caféine, elle lutta pour rester éveillée le temps de parcourir les derniers kilomètres. Dans sa fatigue, elle oublia d'appeler Evensong, comme le lui avait conseillé Maura. Quand elle y pensa, son téléphone ne captait qu'un faible signal, et elle n'avait pas d'autre moyen d'avertir l'école de leur arrivée.

Pourtant, quelqu'un les attendait devant la grille, un homme d'une taille impressionnante, portant un jean délavé et des chaussures de marche. A sa ceinture pendait un énorme couteau de chasse dont la lame dentelée étincelait au soleil. Quand la voiture s'arrêta devant lui, il ne broncha pas et resta planté là, les bras croisés, aussi inamovible qu'une montagne.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

Le regard de Jane se posa sur l'arc et le carquois qu'il portait en bandoulière. S'était-elle trompée de route et égarée sur le territoire d'une tribu barbare ? Puis elle leva les yeux vers l'inscription en fer forgé au-dessus du portail : *EVENSONG*.

— Je suis l'inspecteur Jane Rizzoli. On m'attend.

D'une démarche raide, l'homme s'approcha de la vitre côté passager et avisa le gosse endormi.

— C'est le jeune M. Clock ?

— Oui, je le conduis à l'école.

Sur la banquette arrière, Teddy remua et se réveilla enfin. A la vue de la brute, il poussa un cri paniqué.

— Tout va bien, mon garçon.

La voix était étrangement douce pour un homme d'une apparence aussi féroce.

— Je suis Roman, le garde forestier de l'école. Je surveille les bois, et je veillerai sur toi aussi.

— Comment faut-il vous appeler ? demanda Jane. Monsieur Roman ?

— Juste Roman, marmonna l'homme en ouvrant le portail. Dans cinq kilomètres, vous arriverez au lac. Le château est juste après. Ils vous attendent. Roulez doucement, ajouta-t-il en l'invitant à avancer. Faites attention à l'ours.

Jane crut avoir mal entendu. Mais environ cent mètres plus loin, à la sortie d'un virage, elle pila brusquement. Un ours noir traversa la route en quelques bonds, suivi par deux oursons à la fourrure lustrée.

— C'est quoi, cet endroit ? demanda Teddy d'un air émerveillé.

— Ça change de la ville, remarqua Jane tandis que le trio disparaissait dans les bois. J'imagine les gros titres des journaux : *UNE*

- Ils ne mangent pas les gens.
- Sans blague ?
- Les ours noirs sont surtout végétariens.
- Surtout ?
- Surtout.
- Très rassurant !

Jane continua à rouler, se demandant quelles autres surprises allaient surgir des bois. Loups, pumas, licornes ? Dans cette forêt sauvage et impénétrable, tout semblait possible.

A l'arrière, Teddy collait son visage à la vitre, fasciné par tout ce qu'il voyait. Peut-être ce lieu était-il exactement ce qu'il lui fallait. C'était la première fois que Jane l'entendait prononcer spontanément plus de deux phrases.

- Il y a d'autres jeunes ici ? s'enquit-il.
- Bien sûr. C'est une école.
- Mais on est en été. Ils ne sont pas en vacances ?
- C'est un internat. Certains élèves restent ici toute l'année.
- Ils n'ont pas de famille ?

Elle hésita.

- Pas tous, non.
- Alors ils vivent tout le temps ici ?

Elle jeta un œil par-dessus son épaule, mais il ne la regardait pas. Toute son attention était dirigée vers l'épais rideau végétal qui défilait à l'extérieur.

- Ça a l'air bien, comme endroit, dit-elle. Qu'est-ce que tu en penses ?
- Ouais, acquiesça Teddy.
- Puis il ajouta à mi-voix :
- Je ne crois pas qu'il me trouvera ici.

Claire fut la première à remarquer l'arrivée du nouveau. Depuis la fenêtre de l'escalier, elle vit un monospace pénétrer dans la cour et se garer. Une brune mal coiffée, vêtue d'un jean et d'un coupe-vent, en descendit. Elle s'étira, comme si elle avait fait une longue route, puis elle se dirigea vers le coffre et en sortit deux sacs de voyage.

La portière arrière s'ouvrit, livrant passage à un garçon.

Claire approcha son visage de la vitre pour mieux le voir. Avec sa tête ronde, ses cheveux châtain ébouriffés, ses membres grêles aux mouvements saccadés, il ressemblait un peu à Pinocchio. Quand il leva un regard myope vers le bâtiment, elle fut frappée par sa pâleur. On aurait dit un vampire, ou quelqu'un qui avait longtemps vécu enfermé dans une cave.

— Regardez qui est là : la rôdeuse.

Claire se raidit. En se retournant, elle vit Briana et ses deux copines descendre l'escalier pour aller déjeuner. Le gang des crâneuses au complet, cheveux soyeux et dentition parfaite.

— Qu'est-ce qu'il y a de si intéressant dehors ? demanda l'une.

— Elle repère les endroits où elle ira déterrer des larves la nuit prochaine. Miam !

— Hé, Briana, viens voir ! Voilà le nouveau dont on nous a parlé.

Les trois filles bousculèrent Claire et se pressèrent devant la fenêtre.

— Il a quatorze ans ? s'étonna Briana. Pas possible !

— Qu'est-ce que tu sais d'autre sur lui ? demanda Claire.

— Un vrai sac d'os, poursuivit Briana comme si elle n'avait pas entendu. On lui en donnerait dix maximum.

Le proviseur Baum et le Dr Isles sortirent dans la cour pour accueillir les derniers arrivants. A la façon dont les deux femmes se saluèrent, il était évident qu'elles se connaissaient.

— On dirait un insecte, dit l'une des crâneuses. Une mante religieuse. Beurk !

Briana pouffa et se tourna vers Claire.

— On dirait que tu as un nouveau petit ami, rôdeuse !

Claire eut l'occasion de mieux le voir une demi-heure plus tard, pendant le petit déjeuner. Il était assis à la table de Julian, celle des garçons les plus âgés. Sans doute les avait-on chargés de veiller sur lui pour son premier jour. Il avait l'air hébété et un peu effrayé, comme s'il venait d'atterrir sur une autre planète. Il dut sentir qu'elle

l'observait, car à un moment il se tourna vers elle et ne la quitta plus des yeux, comme si elle était la seule personne intéressante dans toute la salle. Comme s'il avait deviné en elle un autre mouton noir.

Le tintement insistant d'une cuillère contre un verre d'eau attira l'attention de tous vers la table des professeurs. Le proviseur se leva en raclant le sol de sa chaise.

— Bonjour à tous, dit-il. Comme vous l'avez certainement remarqué, nous avons un nouvel élève. Dès demain, il assistera aux cours.

Il tendit le bras en direction du garçon, qui rougit de se retrouver la cible de tous les regards.

— Je compte sur vous pour lui faire bon accueil. J'espère que vous vous rappelez comment vous vous sentiez à votre arrivée, et que vous aurez à cœur de mettre Teddy à l'aise.

Juste un prénom, Teddy... Pourquoi Baum avait-il omis de préciser son nom ? Claire retourna son regard à Teddy, et il esquissa un sourire si mince qu'elle se demanda si elle ne l'avait pas imaginé. Pourquoi, parmi toutes les filles présentes, s'intéressait-il à elle ? Les trois crâneuses étaient plus jolies et plus proches de lui. Moi, je suis juste la barjo de la classe, pensa-t-elle avec un mélange de gêne et d'excitation. La fille qui dit toujours ce qu'il ne faut pas. La fille avec un trou dans la tête... Alors, pourquoi tu me regardes ?

— Ma parole, il la dévore des yeux !

A l'insu de Claire, Briana s'était approchée de sa table. Elle se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— On dirait que Fil-de-fer en pince pour toi, rôdeuse.

— Lâche-moi, tu veux ?

— Si vous faites des petits, mettez-m'en un de côté !

Claire saisit son verre et en jeta le contenu au visage de sa rivale, éclaboussant de jus d'orange son jean pailleté et ses ballerines neuves.

— Vous avez vu ? hurla Briana. Vous avez vu ce qu'elle m'a fait ?

Ignorant ses cris outragés, Claire se leva. Comme elle se dirigeait vers la porte, Will Yablonski lui adressa un grand sourire. Les souffredouleur avaient intérêt à se serrer les coudes à l'école des cinglés, là où personne ne vous entendait crier.

Le nouveau, Teddy, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle soit sortie.

C'est seulement l'après-midi que Claire échangea ses premiers mots avec Teddy. Tous les jeudis, elle travaillait à l'écurie. Ce jour-là, elle pensait Plum Crazy, un des quatre chevaux d'Evensong. De toutes les corvées assignées aux élèves, celle-ci était la seule qui ne la rebutait pas, même quand elle devait soulever des balles de copeaux de bois et récurer les stalles. Les chevaux ne se plaignaient pas, ne posaient pas de questions. Ils se contentaient de la regarder avec leurs gros yeux sombres et confiants. Cette confiance était réciproque, même si Plum Crazy, avec ses cinq cents kilos de muscles et ses sabots effilés,

n'aurait eu aucun mal à l'écraser. Des poules grattaient le sol et voletaient autour d'eux, Herman le coq lâchait parfois un cri strident, mais Plum Crazy ne bronchait pas. Il poussait de petits hennissements satisfaits pendant que Claire faisait glisser l'étrille le long de son flanc. Le léger frottement des dents en caoutchouc avait un effet apaisant sur la jeune fille. Concentrée sur sa tâche, elle ne remarqua pas tout de suite qu'on l'observait. Mais en se redressant, elle aperçut Teddy par-dessus la porte du box. Dans sa surprise, elle faillit lâcher l'étrille.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? demanda-t-elle sèchement.

Pas très chaleureux, comme accueil.

— Pardon ! Je... On m'a dit que je pouvais...

Il jeta un coup d'œil derrière lui, comme s'il espérait qu'on viendrait à son secours.

— J'aime les animaux, avoua-t-il enfin. Le Dr Welliver m'a dit qu'il y avait des chevaux.

— Aussi des vaches, des moutons, et ces idiotes de poules.

Claire laissa bruyamment tomber l'étrille dans un seau. Elle n'était pas fâchée, mais elle n'aimait pas qu'on la surprenne. Comme Teddy s'écartait du box, elle fit un effort pour être aimable.

— Tu veux le caresser ? Il s'appelle Plum Crazy.

— Il mord ?

— Non, c'est un gros bébé. Pas vrai, Plum ? demanda-t-elle en flattant l'encolure du cheval.

Teddy poussa prudemment la porte de la stalle et entra. Tandis qu'il caressait le cheval, Claire récupéra l'étrille et recommença à le panser. Ils restèrent quelques minutes sans parler, à respirer l'odeur chaude des chevaux et celle des copeaux de pin.

— Je m'appelle Claire Ward, dit-elle.

— Et moi, Teddy.

— Ouais. J'ai entendu ça ce matin.

Teddy toucha le museau de Plum, qui tourna brusquement la tête. L'adolescent sursauta et remit ses lunettes en place. Claire fut de nouveau frappée par sa pâleur et sa maigreur. Ses poignets étaient aussi fins que ceux d'une fille. Mais il avait un regard captivant, et rien ne semblait échapper à ses yeux bleus bordés de longs cils.

— Tu as quel âge ? demanda-t-elle.

— Quatorze ans.

— Ah oui ?

— Ça t'étonne ?

— C'est juste que j'ai un an de moins que toi, et que tu as l'air si...

Le mot qui lui venait spontanément à l'esprit était « jeune », mais elle le garda pour elle.

— Si timide, acheva-t-elle en le regardant par-dessus l'échine du cheval. Et ton nom de famille, c'est quoi ?

— L'inspecteur Rizzoli m'a recommandé de ne le dire à personne.

— La femme qui t'a conduit ici ? Elle est de la police ?

— Ouais.

Teddy trouva le courage de caresser de nouveau le museau de Plum. Cette fois, le cheval se laissa faire et hennit doucement.

Claire cessa de le brosser pour accorder toute son attention à Teddy.

— Alors, qu'est-ce qui t'est arrivé, à toi ?

Il ne répondit pas et se contenta de la fixer de ses grands yeux transparents.

— Tu peux en parler, tu sais, l'invita-t-elle. Tout le monde le fait ici. On nous incite à « exprimer notre douleur ».

— C'est ce que disent les psys.

— Ouais, je sais. Moi aussi, j'y ai droit.

— Pourquoi tu vois un psy ?

Claire reposa l'étrille et se tourna vers Teddy.

— J'ai un trou dans le crâne. Quand j'avais onze ans, quelqu'un a tué ma mère et mon père. Ensuite, il m'a tiré une balle dans la tête. C'est pour ça que je vois la psy, pour qu'elle m'aide à « surmonter le traumatisme ». Même si je ne me souviens de rien.

— Celui qui t'a tiré dessus... On l'a arrêté ?

— Non. Il court toujours. Je crois qu'il me cherche.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Le mois dernier, ça a recommencé. Ma famille d'accueil a été tuée. C'est comme ça que j'ai atterri ici. Parce que ici on est en sécurité.

— C'est pour ça qu'on m'y a conduit, moi aussi, murmura Teddy.

Un déclic se fit dans l'esprit de Claire. Sa pâleur, son regard exprimaient mieux que les mots la tragédie qu'il avait vécue.

— Alors, tu es au bon endroit, affirma-t-elle. C'est la seule école pour les ados comme nous.

— Tu veux dire que les autres...

— Tu ne vas pas tarder à le découvrir. Si tu restes assez longtemps, bien sûr.

Soudain une ombre occulta la lumière au-dessus de la porte du box.

— Ah ! Tu es là, dit l'inspecteur Rizzoli à Teddy. Je te cherchais.

Elle remarqua Claire et sourit.

— Tu te fais déjà de nouveaux amis ?

— Oui, madame, répondit Teddy.

— Désolée de vous interrompre, mais le Dr Welliver voudrait te voir.

Teddy adressa à Claire un regard interrogateur. « La psy », articula-t-elle en silence.

— Elle souhaite juste te poser quelques questions, pour mieux te connaître.

Teddy sortit et referma la porte derrière lui. Puis il se retourna vers Claire et lui glissa :

— Mon nom, c'est Clock.

T'as bien une tête à t'appeler Teddy Clock, pensa Claire tandis qu'il s'éloignait. Elle sortit à son tour et poussa la brouette pleine de paille souillée à l'extérieur. Dans la cour, le coq poursuivait une poule affolée. Les oiseaux pouvaient se montrer aussi cruels que les hommes, jusqu'à s'entretuer. Subitement la vue de la malheureuse poule fuyant les coups de bec de Herman la mit hors d'elle.

— Fiche-lui la paix, saleté !

Herman esquiva son coup de pied et s'enfuit en caquetant.

Claire vit alors une des crâneuses se moquer d'elle depuis le corral.

— Quoi ? lâcha-t-elle.

— C'est juste un coq, pauvre débile. C'est quoi, ton problème ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? marmonna Claire en s'éloignant.

Avant de partir en ville, l'opération se déroulait à la perfection. Quand un désastre survient, il n'est pas difficile de regarder en arrière pour repérer l'instant précis où tout a dérapé, l'incident à l'origine de l'enchaînement fatal. Comme dit l'adage, Faute d'un clou, le fer fut perdu. Rien n'est plus vrai : le moindre détail, si on le néglige, peut entraîner la perte d'un cheval, d'un cavalier, d'une bataille.

Pourtant, ce soir de juin, à Rome, la bataille nous paraissait jouée d'avance.

A l'intérieur du restaurant, Icare et son clan finissaient de dîner. On était tous en position quand ils sont sortis – d'abord les gardes du corps, puis Icare, sa femme et leurs fils. Un repas copieux, arrosé de plusieurs verres d'un excellent vin, avait endormi la vigilance d'Icare. Sans même jeter un coup œil aux alentours, il se dirigea vers sa voiture. Il attendit que sa femme, Lucia, et ses deux fils aient pris place dans la Volvo pour se mettre au volant tandis que les gorilles montaient à bord de la BMW.

Icare démarra le premier. Comme il s'engageait sur la chaussée, le camion de livraison entra en scène. Il s'arrêta au beau milieu de la voie, bloquant la BMW. Les gardes du corps descendirent et crièrent au chauffeur de dégager, mais il les ignora et se dirigea vers la cuisine de La Nonna d'un pas nonchalant, portant un cageot d'oignons.

Les gorilles constatèrent alors qu'un des pneus de la BMW avait été lacéré. Icare comprit immédiatement ce qui se passait, et il réagit comme nous l'escomptions.

Il fonça pied au plancher pour conduire au plus vite sa famille en sécurité dans la villa au sommet de la colline.

Notre voiture le suivit. Une deuxième voiture, avec deux autres membres de notre équipe à son bord, attendait une centaine de mètres plus loin. Comme la Volvo d'Icare approchait, elle vint se placer devant elle, la prenant en sandwich.

La route étroite serpentait vers le sommet de la colline en une succession de tournants en épingle à cheveux. A l'entrée d'un virage aveugle, la première voiture freina pour forcer Icare à ralentir. Notre plan consistait à l'arracher à la Volvo pour le jeter dans notre berline. Mais au lieu de s'arrêter, il accéléra et doubla la voiture en la frôlant dangereusement.

Soudain un camion surgit en face. Dans une manœuvre désespérée, Icare fit une embardée qui jeta la Volvo contre la glissière de sécurité. Le choc la renvoya sur la route et le camion l'emboutit, enfonçant les portières côté passagers.

Avant même de la voir, j'ai su que la femme était morte. En ouvrant la portière d'Icare, j'ai découvert une scène de carnage. Le corps brisé de Lucia. Le visage ravagé du gosse de dix ans. Et le petit Carlo, toujours conscient mais agonisant. J'ai lu dans son regard une question à laquelle je n'ai toujours pas de réponse, après toutes ces années : Pourquoi ?

Nous avons sorti Icare de la Volvo. Lui était bien vivant et il se débattait de toutes ses forces. Puis nous l'avons jeté, pieds et poings liés, sur la banquette arrière de ma voiture, caché sous une couverture.

Le malheureux chauffeur du camion, sonné par la collision, n'avait rien compris à la scène qui s'était déroulée sous ses yeux. Plus tard, il raconta à la police que de bons Samaritains s'étaient arrêtés pour porter secours au conducteur de la Volvo et l'avaient probablement conduit à l'hôpital. Mais notre destination était une piste d'aviation privée, à quatre-vingts kilomètres de là, sur laquelle attendait un jet prêt à décoller.

Nous avons accompli notre mission, mais au prix de trois vies innocentes. Dans d'autres circonstances, nous aurions célébré notre succès en trinquant au whisky. Ce soir-là, nous n'étions pas d'humeur à faire la fête, juste inquiets des conséquences de cette bavure.

Celles-ci allaient dépasser tout ce que nous pouvions imaginer.

Le vent gémissait et faisait trembler les vitres du bureau du Dr Anna Welliver, dans la tourelle du château. Des nuages noirs avançaient inexorablement vers eux depuis les montagnes, annonçant un orage. Mal à l'aise, Jane regardait le Dr Welliver disposer des tasses et des soucoupes sur la table. Autant la vue était impressionnante depuis les fenêtres de la tourelle, autant l'intérieur respirait le confort. Le canapé à motifs floraux, les bâtons d'encens et les cristaux suspendus à la fenêtre contribuaient à créer un climat serein. Ici, un gosse traumatisé pouvait confier sans crainte ses pensées les plus sombres, blotti dans un fauteuil capitonné. Les vapeurs d'encens évoquaient moins le cabinet d'une thérapeute que le salon d'une hippie sur le retour. Avec sa crinière grise, sa robe de style grand-mère et ses chaussures orthopédiques, Welliver était parfaite dans son rôle de vieille tante excentrique.

— J'ai eu quarante-huit heures pour observer ce garçon, dit-elle, et je vous avoue qu'il m'inquiète.

La bouilloire électrique se mit à siffler. La psychologue se leva et versa l'eau bouillante dans une théière en porcelaine.

— Vous pourriez développer ? demanda Jane.

— En apparence, il s'adapte remarquablement bien. Il a eu l'air d'apprécier sa première journée de cours. Selon Mme Duplessis, ses lectures traduisent des centres d'intérêt bien au-dessus de son âge. M. Roman l'a convaincu de tirer quelques flèches, et hier soir je l'ai surpris en train de regarder des vidéos sur YouTube dans la salle d'informatique.

— Il n'y a pas de réseau mobile, mais on peut surfer sur Internet ? s'étonna Jane.

Avec un rire amusé, le Dr Welliver se laissa tomber dans son fauteuil. Sa robe ample se déploya autour d'elle telle une toile de tente.

— On n'arrête pas la révolution numérique, dit-elle. Bien entendu, nous bloquons l'accès aux sites inappropriés, et nos élèves ont pour instruction de ne révéler aucune information personnelle. Ni leur nom ni l'endroit où ils résident. Question de sécurité.

— Une précaution d'autant plus nécessaire pour ces ados-là, remarqua Maura, qui était restée jusque-là silencieuse.

— Comme je vous le disais, reprit le Dr Welliver, Teddy donne

l'impression de s'être parfaitement adapté à son nouvel environnement. Il semble même qu'il se soit fait des amis.

— Où est le problème, alors ? s'enquit Jane.

— Lors de la séance d'hier, j'ai découvert qu'il a oublié – ou plutôt qu'il a choisi d'oublier – un certain nombre de faits relatifs à sa famille biologique.

— S'il n'a aucun souvenir de la nuit où ils sont morts, il y a une bonne raison à ça.

— Je sais que ses parents et ses sœurs ont été tués à bord de leur voilier, et qu'une explosion lui a fait perdre connaissance. Mais je ne suis pas certaine que ça explique ses trous de mémoire. Quand je l'interroge sur sa famille, il élude mes questions ou change de sujet. Il prétend avoir faim ou besoin d'aller aux toilettes. Par moments, il parle d'eux au présent. De toute évidence, il refuse d'affronter la réalité.

— Il n'avait que douze ans à l'époque, plaide Maura.

— Deux ans se sont écoulés depuis. Ce temps aurait dû lui suffire à faire son deuil, comme nos autres élèves. Il faudra beaucoup de travail pour l'amener à dépasser le stade du déni et accepter la mort des siens. Vous avez eu raison de le conduire ici, inspecteur. J'espère qu'il restera.

— J'ai fait ce choix dans l'urgence, répondit Jane. Ce n'est pas à moi de décider de la durée de son séjour.

— Hier soir, le conseil d'administration d'Evensong a voté à l'unanimité l'admission de Teddy dans notre établissement, tous frais payés. Je vous prierai d'en informer l'Etat du Massachusetts. Nous souhaitons simplement être utiles.

— Si vous voulez nous aider, parlez-moi de ces deux autres élèves, Claire Ward et Will Yablonski.

Welliver se leva pour servir le thé. Sans un mot, elle tendit leurs tasses à ses visiteuses, puis elle se rassit et sucra généreusement la sienne.

— C'est une affaire délicate, soupira-t-elle. Le secret professionnel m'interdit de divulguer des renseignements confidentiels sur nos élèves.

— Moi aussi, j'ai une affaire délicate sur les bras, rétorqua Jane. J'essaie de garder Teddy en vie.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il existe un lien entre ces trois jeunes gens ?

— Les multiples points communs entre leurs histoires, intervint Maura. C'est pour cette raison que j'ai appelé Jane. Nous avons trois familles décimées la même année, à quelques jours d'intervalle. Et deux ans plus tard, en l'espace de quelques semaines, les enfants survivants subissent une nouvelle agression.

- J'admets que c'est étrange.
- C'est le moins qu'on puisse dire !
- Néanmoins, ce n'est qu'une coïncidence.

Jane se pencha vers Welliver et la fixa droit dans les yeux.

— Comment pouvez-vous écarter aussi facilement l'existence d'un lien entre ces trois gosses ?

— Leurs familles ont trouvé la mort dans des endroits différents. Celle de Teddy Clock a été tuée à bord d'un voilier, dans les Antilles. Les parents de Claire ont été abattus à Londres.

— Et ceux de Will ?

— Les Yablonski sont morts quand leur avion privé s'est écrasé dans le Maryland.

— Je croyais qu'ils avaient été assassinés, dit Jane, décontenancée. Ça ressemble plutôt à un accident.

Le Dr Welliver dirigea son regard vers la porte vitrée qui ouvrait sur le toit, où la brume tournoyait dans le vent.

— Je vous en ai déjà trop dit. Ces jeunes sont mes patients, et ils comptent sur moi pour ne pas trahir leurs secrets.

— Je n'ai qu'à décrocher le téléphone et m'adresser directement aux services de police pour obtenir ces renseignements, répliqua Jane. Vous me faciliteriez la tâche en me disant ce que vous savez. Ce crash était-il ou non accidentel ?

— Ce n'était pas un accident, lâcha Welliver à contrecœur. Le Conseil national de la sécurité des transports a conclu à un sabotage. Toutefois, rien ne permet d'établir un lien avec les deux autres familles.

— Pardon, mais c'est à moi d'en décider. Même s'il s'agit d'une coïncidence, je dois faire comme si ce n'en était pas une. Car si je passais à côté de quelque chose, nous pourrions nous retrouver avec trois gosses morts.

Welliver reposa sa tasse et dévisagea Jane. Enfin, elle se dirigea vers un classeur et en sortit un dossier qu'elle lui tendit.

— L'avion des Yablonski s'est écrasé peu après le décollage, dit-elle. Neil Yablonski pilotait l'appareil. Sa femme et lui étaient seuls à bord. On a d'abord cru à un accident, jusqu'à la découverte de traces d'explosifs. Les enquêteurs ont cherché un mobile, sans succès. Par chance, Will n'avait pas embarqué avec ses parents ce jour-là. Il avait préféré passer le week-end chez son oncle et sa tante, pour préparer un exposé de sciences.

Jane ouvrit le dossier et parcourut le formulaire d'admission de Will.

Garçon de race blanche âgé de quatorze ans, sans aucune famille. Adressé à Evensong par l'Etat du New Hampshire après qu'un incendie d'origine suspecte a détruit la maison de son oncle et de sa tante, Brian et

Lynn Temple, qui l'hébergeaient depuis le décès de ses parents, il y a deux ans...

Jane lut le paragraphe suivant et leva les yeux vers Welliver, qui versait une quatrième cuillerée de sucre dans sa tasse.

— On a soupçonné Will d'avoir incendié la maison de ses oncle et tante ?

— La police a brièvement envisagé cette piste, car il était le seul survivant. Il a dit qu'il se trouvait dehors, en train d'observer le ciel avec son télescope, quand elle a explosé. En voyant les flammes, une motocycliste s'est arrêtée pour lui porter assistance. C'est elle qui l'a conduit aux urgences.

— Qu'est-ce qu'il fichait dehors en pleine nuit ?

— Son père et son oncle étaient tous les deux des scientifiques travaillant au Centre spatial Goddard, dans le Maryland. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Will soit devenu astronome amateur.

— Will est un geek ?

— On peut dire ça, oui. C'est pourquoi la police l'a soupçonné, même brièvement. Mais s'il a sans doute l'intelligence nécessaire pour fabriquer une bombe, il n'avait aucun mobile.

— Pas à notre connaissance, du moins.

— D'après mes observations, Will est un garçon très bien élevé, avec d'excellents résultats scolaires, surtout en mathématiques. Il n'a jamais montré aucune agressivité. Il est un peu maladroit en société. Son oncle et sa tante lui faisaient cours eux-mêmes, aussi n'est-il pas habitué à la compagnie des jeunes de son âge. Ça explique qu'il ait un peu de mal à se faire des amis.

— Pourquoi n'allait-il pas à l'école ? demanda Maura.

— Il a été victime de harcèlement dans le Maryland.

— Pour quelle raison ?

— A cause de son poids.

Le Dr Welliver baissa les yeux vers ses formes généreuses, en partie dissimulées par sa robe ample.

— J'ai moi-même passé la majeure partie de ma vie à lutter contre des problèmes de poids, avoua-t-elle. Je sais ce que c'est que d'être la risée de tous. Les enfants peuvent se montrer cruels. Ici, nous intervenons sur-le-champ en cas de harcèlement, mais nous ne sommes pas omniscients. Malgré les taquineries, Will est d'une humeur toujours égale. Il est attentionné avec les plus jeunes. On peut toujours compter sur lui et il n'a jamais posé le moindre problème... Contrairement à la fille.

— Claire Ward ?

— Notre oiseau de nuit, soupira Welliver.

Elle se releva pour aller chercher le dossier de Claire.

— Cette jeune fille nous a causé de nombreuses migraines, liées

pour la plupart à ses troubles neurologiques.

— C'est-à-dire ?

— Claire se trouvait avec ses parents la nuit où ils ont été tués, à Londres. Tous ont reçu une balle dans la tête. Elle seule a survécu.

Le tonnerre gronda au loin. Le ciel avait pris un aspect menaçant. Jane baissa les yeux vers ses avant-bras et constata qu'elle avait la chair de poule, comme si un courant d'air balayait la pièce.

Welliver posa le dossier devant elle.

— C'est arrivé alors que Claire et ses parents regagnaient leur voiture après avoir dîné au restaurant. Son père, Erskine Ward, était un officier du service diplomatique ; avant Londres, il avait été en poste à Rome et à Washington. Sa mère, Isabel, ne travaillait pas. En raison du profil d'Erskine, l'hypothèse d'un acte terroriste a été envisagée, mais la police a fini par conclure à une tentative de vol ayant mal tourné. Claire n'a pu aider les enquêteurs parce qu'elle n'a aucun souvenir de l'agression. Elle se rappelle juste son réveil à l'hôpital après l'opération.

— Pour quelqu'un qui a reçu une balle dans la tête, elle a l'air normale, dit Jane.

— A première vue, oui. Vous-même, docteur Isles, je parie que vous n'avez pas immédiatement remarqué ses troubles. Je me trompe ?

— Non, avoua Maura. Ils sont très discrets.

— La balle a causé ce qu'on appelle un diaschisis, une inhibition soudaine de certaines fonctions cérébrales. A onze ans, son cerveau possédait encore une plasticité suffisante pour lui permettre de recouvrer presque intégralement ses capacités motrices et langagières. De même, sa mémoire est quasi intacte, sauf en ce qui concerne cette nuit tragique, à Londres. Mais avant l'agression, Claire était une élève excellente, voire surdouée. A présent, je crains qu'elle ne brille plus jamais par ses résultats scolaires.

— Elle peut quand même mener une vie normale ?

— Pas complètement. Comme nombre de patients atteints de lésions cérébrales, elle est impulsive. Elle prend des risques inconsidérés et parle sans réfléchir aux conséquences.

— Comme n'importe quel ado.

Le Dr Welliver rit.

— Ce n'est pas faux. Malheureusement, je ne crois pas que Claire dépasse jamais ce stade. Elle aura toujours du mal à contrôler ses pulsions. Elle s'emporte facilement, parle à tort et à travers... Son comportement lui a déjà causé des ennuis ici. Elle est en guerre avec une autre fille. Ça a commencé par des insultes, des messages venimeux, jusqu'à l'escalade : croche-pieds, bousculades, vêtements déchirés, vers de terre entre les draps...

— Comme mes frères et moi à leur âge, dit Jane.

— Sauf qu'en grandissant vous êtes passés à autre chose – enfin, je l'espère. Mais Claire, elle, continuera à agir sans réfléchir. Ce qui pourrait se révéler risqué, compte tenu de ses autres problèmes neurologiques.

— Comment ça ?

— Ses cycles de sommeil ont été perturbés, comme chez beaucoup de patients atteints de lésions cérébrales. Mais si la plupart souffrent d'hypersomnie – ils dorment davantage que la normale –, pour une raison mystérieuse, Claire paraît se satisfaire de quatre heures de sommeil quotidiennes.

— Je l'ai aperçue dans le jardin la nuit de mon arrivée, confia Maura. Il était bien après minuit.

— C'est le moment où elle est le plus active. C'est pour ça que nous la surnommons notre oiseau de nuit.

— Vous l'autorisez à sortir en pleine nuit ? s'étonna Jane.

— Le couple qui l'avait recueillie, à Ithaca, n'a jamais réussi à l'en empêcher. Verrous, médicaments, menaces de punition, rien n'y faisait. Claire ne peut pas lutter contre sa nature, et cet établissement n'est pas une prison.

— Ce n'est pas une raison pour la laisser traîner dehors à n'importe quelle heure !

— Les forêts du Maine ne recèlent pas de grands dangers. Elles n'abritent ni serpents venimeux ni grands prédateurs, et les ours noirs ont encore plus peur de l'homme que le contraire. Le pire qui pourrait lui arriver serait de marcher sur un porc-épic ou de se fouler la cheville en trébuchant. Honnêtement, elle est plus en sécurité ici que dans une grande ville.

Un argument imparable : Jane savait d'expérience que les pires prédateurs ne se rencontraient pas dans le règne animal.

— Que deviendra-t-elle quand elle aura terminé ses études à Evensong ?

— Le moment venu, elle devra faire des choix. D'ici là, elle aura acquis les compétences nécessaires à sa survie. C'est la raison d'être de cette école, inspecteur. Notre objectif est d'aider ces enfants à trouver leur place dans un monde qui n'a pas toujours été tendre avec eux. Nous avons des dizaines d'élèves semblables à Claire, ajouta Welliver avec un mouvement de tête en direction du classeur. Certains étaient tellement traumatisés à leur arrivée qu'ils pouvaient à peine prononcer un mot. Ou ils se réveillaient chaque nuit en hurlant. Mais les enfants sont doués de résilience. Avec de l'aide, ils peuvent prendre un nouveau départ.

Jane ouvrit le dossier de Claire. Comme celui de Will, il comportait une première évaluation psychologique réalisée par le Dr Welliver. Elle sauta directement au rapport d'enquête des services de police

d'Ithaca.

— Comment Claire est-elle arrivée chez les Buckley ?

— Bob et Barbara Buckley étaient des amis de ses parents, qui les avaient désignés comme tuteurs dans leur testament. Eux-mêmes n'avaient pas d'enfants. Avec Claire, ils ont hérité d'un sacré numéro !

Jane parcourut rapidement le rapport.

— Quelqu'un a percuté intentionnellement leur voiture avant de les abattre d'une balle dans la tête, résuma-t-elle à l'intention de Maura.

— Les Buckley n'avaient pas d'ennemis connus, reprit Welliver, ce qui laisse penser que Claire était la véritable cible du tueur. Elle se trouvait également dans la voiture.

— Comment se fait-il qu'elle soit toujours en vie ? interrogea Jane.

Le Dr Welliver haussa les épaules.

— Une intervention divine.

— Pardon ?

— Demandez à Claire : elle était piégée à l'intérieur de la voiture, elle a entendu les coups de feu et vu le meurtrier. Puis une femme – *un ange*, selon ses propres termes – l'a aidée à s'extraire de l'épave.

— On a interrogé cette femme ?

— Malheureusement, elle a disparu juste avant l'arrivée de la police. A part Claire, personne ne l'a jamais vue.

— Peut-être l'a-t-elle imaginée, suggéra Maura.

— En effet, la police a émis des doutes sur son existence. En revanche, tout indique que les Buckley ont bien été victimes d'une exécution. C'est pour ça qu'on nous a confié Claire.

— Je suis sûre que l'Etat de New York possède des services sociaux, dit Jane en refermant le dossier. Aussi, pourquoi l'avoir envoyée à Evensong ? Et Will Yablonski ? Comment s'est-il retrouvé ici, venant du New Hampshire ?

Le Dr Welliver ne regardait pas Jane. Toute son attention était dirigée sur les cristaux accrochés devant la fenêtre. Par beau temps, ils faisaient danser des arcs-en-ciel à travers la pièce, mais par cette matinée grise, ils pendaient, immobiles et ternes.

— Evensong jouit d'une certaine réputation, finit-elle par répondre. Nous éduquons et hébergeons ces jeunes sans réclamer le moindre dollar à leurs Etats d'origine. Les services de police de tout le pays reconnaissent la valeur de notre travail.

— Parce que la Fondation Méphisto a des espions partout, accusa Jane.

— Nous sommes dans le même camp, inspecteur.

— Je n'en doute pas. Mais j'ai un problème avec les théories du complot.

— Pouvons-nous au moins nous accorder sur la nécessité de protéger les innocents et de permettre aux victimes de guérir ? C'est ce

que nous faisons à Evensong. Certes, nous traquons le crime partout dans le monde. Et comme tous les scientifiques, nous cherchons à identifier des schémas. Parce que nous sommes également des victimes, et que nous avons choisi de riposter.

On frappa à la porte. Les trois femmes se retournèrent. Un garçon de type asiatique, petit et nerveux, entra.

Le Dr Welliver l'accueillit avec un sourire maternel.

— Bonjour, Bruno. Qu'est-ce qui t'amène ?

— On a trouvé quelque chose dans les bois. Dans un arbre.

— Les bois sont remplis d'arbres. Qu'est-ce que celui-ci a de spécial ?

— On ne sait pas ce que ça veut dire, et les filles, elles n'arrêtent pas de crier...

Bruno reprit son souffle. Jane remarqua alors qu'il tremblait.

— M. Roman vous fait dire de venir tout de suite.

Le Dr Welliver se leva brusquement.

— Montre-nous le chemin.

Les trois femmes dévalèrent l'escalier derrière Bruno. A l'extérieur, le vent fit voler les cheveux de Jane, qui regretta de ne pas avoir pris sa veste. Les nuages noirs qui paraissaient si lointains du haut de la tourelle se trouvaient presque au-dessus d'eux à présent. Les arbres gémissaient, et une odeur d'orage flottait dans l'air. Elles s'enfoncèrent dans les bois, guidées par Bruno. Les craquements des brindilles et des feuilles sous leurs pas faisaient taire les oiseaux. On n'entendait que les sifflements du vent dans les branches.

— On est perdus ? s'inquiéta Jane au bout d'un moment.

— Non, c'est juste un raccourci, répondit le Dr Welliver.

Malgré sa corpulence, elle n'avait aucun mal à suivre le garçon qui trottait devant elles, aussi agile qu'un lutin.

Peu à peu la forêt s'épaissit, et les branches leur masquèrent complètement le ciel. Même en pleine journée, il régnait ici une pénombre crépusculaire.

— Bruno sait parfaitement où il va, assura Welliver en indiquant une branche cassée au-dessus de leurs têtes.

— Il a tracé une piste ?

La psychologue regarda Jane par-dessus son épaule.

— Vous auriez tort de sous-estimer nos élèves, dit-elle.

Le château n'était plus visible, et les arbres les entouraient de toutes parts. Quelle distance avaient-ils parcourue ? Huit cents mètres ? Davantage ? *Encore heureux qu'on ait pris un raccourci...* Soudain Jane constata que le lacet de sa chaussure s'était défait, et elle se baissa pour le renouer. Quand elle se redressa, ses compagnons étaient déjà presque hors de vue. Seule, elle aurait erré pendant des jours à chercher son chemin. Elle accéléra le pas pour les rattraper et traversa un rideau d'arbustes avant de déboucher dans une clairière.

Sous un saule majestueux se tenaient le professeur Pasquantonio et Roman, le garde forestier. Non loin d'eux, un groupe d'élèves se pressaient les uns contre les autres pour se protéger du vent.

— ... touché à rien, expliquait Roman au Dr Welliver. On les a laissés comme on les a trouvés. Je me demande bien à quoi ça rime.

— Une farce de mauvais goût, lâcha Pasquantonio. Les enfants font parfois des choses ridicules.

Le Dr Welliver s'avança sous les branches du saule et leva les yeux.

— Sait-on qui a fait ça ? demanda-t-elle.

— Aucun d'eux n'a avoué, gronda Roman.

— On sait tous qui est la coupable, affirma une fille brune en pointant un index péremptoire vers Claire. Je l'ai encore vue rôder la nuit dernière, depuis la fenêtre de ma chambre.

— C'est pas moi ! protesta Claire.

Elle se tenait à l'écart, les bras croisés.

— Ne mens pas ! Je t'ai vue dehors.

Le Dr Welliver intervint :

— Briana, on n'accuse pas les gens sans preuve.

Jane se fraya un chemin à travers le groupe d'élèves pour voir ce qui retenait leur attention. Trois poupées fabriquées avec des brindilles et de la ficelle étaient accrochées à une branche basse du saule, comme des décorations de Noël. En approchant, Jane vit que l'une d'elles portait une jupe en écorce de bouleau. Les fétiches se balançaient dans le vent, éclaboussés d'un liquide qui ressemblait à du sang. A la cime de l'arbre, des corbeaux croassèrent. Jane leva les yeux et une odeur de charogne lui souleva l'estomac. Elle recula, les yeux rivés sur la carcasse qui pendait d'une branche haute.

— Qui les a trouvés ? demanda le Dr Welliver.

— Nous tous, répondit Roman. Je prends parfois ce sentier avec les élèves, pour leur faire observer les transformations de la nature. C'est elles qui les ont vus en premier, dit-il en désignant Briana et les deux filles qui semblaient toujours l'escorter. Vous les auriez entendues couiner ! A croire qu'elles ont jamais mangé de poulet...

A l'aide d'un couteau, il trancha la corde qui retenait la carcasse du coq mort et celle-ci tomba lourdement sur le sol.

— C'est Herman, murmura un garçon. On l'a tué.

On ne s'était pas contenté de le tuer : on lui avait ouvert le ventre et arraché les entrailles avant de le livrer en pâture aux corbeaux. Ça n'avait rien d'une farce.

Le Dr Welliver regarda les élèves, qui tremblaient sous les premières gouttes de pluie.

— Quelqu'un sait-il quelque chose ?

— Je n'ai pas entendu Herman chanter ce matin, dit l'une des filles. D'habitude, c'est lui qui me réveille.

— Je suis passé par ici hier après-midi, dit Roman. Il n'y avait rien. On a dû faire ça cette nuit.

Jane jeta un coup d'œil à Claire, qui soutint son regard. On aurait dit qu'elle la défiait de prouver sa culpabilité.

Le Dr Welliver se tourna vers les élèves, les bras écartés comme si elle voulait tous les étreindre.

— Si l'un de vous souhaite me parler, déclara-t-elle, ma porte lui sera ouverte. Tout ce que vous pourrez me dire restera entre nous. Pour le moment, je propose que nous rentrions.

Les adultes demeurèrent près du saule tandis que les élèves quittaient la clairière.

— C'est très perturbant, soupira Welliver quand ils furent trop loin pour les entendre.

Maura se pencha vers le coq éventré.

— On lui a brisé le cou, remarqua-t-elle. C'est sans doute ce qui l'a tué. Mais pourquoi l'éviscérer et le laisser ici, à la vue de tous ?

— Certainement l'œuvre d'un esprit malade, affirma Jane. Et pourquoi a-t-elle fabriqué ces affreuses poupées vaudoues ?

— Elle ? réagit le Dr Welliver.

— Claire a nié, mais les adolescents passent leur temps à mentir.

Welliver secoua la tête.

— Ses lésions ont rendu Claire impulsive, mais également incapable de tromperie. Elle dit toujours ce qu'elle pense, même si ça doit lui attirer des ennuis. Je la crois innocente.

— Alors, lequel d'entre eux a fait ça ? intervint Roman.

Une voix s'éleva derrière eux.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un élève ?

Tous se retournèrent. Julian se tenait à la limite de la clairière. Il s'était approché si discrètement qu'aucun d'eux ne l'avait entendu.

— Vous supposez que c'est forcément l'un de nous, reprit-il. Ce n'est pas juste.

— Vous ne pensez quand même pas qu'un professeur aurait fait une chose pareille ! s'esclaffa Pasquantonio.

— Vous vous rappelez ce que vous nous avez dit un jour en cours ? « Celui qui suppose sans preuve est un crétin. »

— Julian ! protesta Maura.

— C'est lui qui l'a dit !

— Où voulez-vous en venir, monsieur Perkins ? demanda Pasquantonio.

— Je voudrais emporter le corps de Herman.

— Il est déjà en train de pourrir, rétorqua Roman en jetant la carcasse en direction des arbres. Laissons les corbeaux finir ce qu'ils ont commencé.

— Est-ce que je peux au moins récupérer les poupées ?

— Je suis d'avis de brûler tout ça vite fait, et qu'on n'en parle plus !

— Ce n'est pas en les brûlant qu'on résoudra le mystère, monsieur.

— Pourquoi tiens-tu tellement à les emporter, Julian ? s'enquit Maura.

— Parce qu'on se regarde tous de travers en se demandant qui est le dingue qui a fait ça. Ces poupées sont des pièces à conviction. Les Chacals les analyseront.

— Les Chacals ? interrogea Jane.

— Le club de médecine légale de l'école, expliqua Welliver. Fondé

par un ancien élève, Charlie Chackman.

— D'où son nom, précisa Julian. C'est moi le nouveau président. Jusqu'ici, on a étudié des projections de sang, des traces de pneu...

— Ma parole, c'est *Les Experts : Evensong* ! s'esclaffa Jane en coulant un regard vers Maura.

A l'aide de son couteau, Roman détacha les poupées de la branche et les tendit à Julian.

— Elles sont à toi, dit-il.

— Merci, monsieur.

Soudain le tonnerre gronda.

— On ferait bien de rentrer, dit Roman en levant les yeux vers le ciel. L'orage approche, et on sait jamais où il va frapper.

— C'est toi qui as fait ça ?

Claire s'attendait à cette question. Elle l'avait lue dans le regard que Will lui avait jeté dans la clairière, alors qu'ils étaient tous tétanisés devant l'installation macabre. Il avait eu la discrétion de se taire sur le moment, mais pendant qu'ils regagnaient le château, il avait ralenti pour rester à sa hauteur, en queue de cortège, et l'interroger.

— Les autres disent que oui.

— Ce sont des crétins.

— C'est ce que je leur ai répondu. N'empêche que tu étais dehors, la nuit dernière.

— Je te l'ai dit, je n'arrive pas à dormir.

— La prochaine fois, tu n'auras qu'à me réveiller, d'accord ? Comme ça, on pourrait passer du temps ensemble...

Claire s'arrêta net. Des gouttes de pluie s'écrasaient sur leurs visages et pianotaient sur les feuilles.

— Tu veux passer du temps avec moi ?

— J'ai regardé la météo. Le ciel devrait être dégagé demain soir. Je te montrerai des galaxies super-cool avec mon télescope. Ça va te plaire.

— Tu me connais à peine, Will.

— Je te connais mieux que tu ne le crois.

— Oh, bien sûr ! Genre, on est les meilleurs potes du monde pour toute la vie.

Elle n'avait pas voulu se montrer sarcastique, mais les mots étaient sortis d'eux-mêmes, sans qu'elle puisse les retenir. Elle s'en voulut aussitôt. Il y avait beaucoup de paroles qu'elle aurait préféré n'avoir jamais prononcées. Elle se remit en marche et réalisa au bout de quelques pas que Will n'était plus à ses côtés. En se retournant, elle le vit absorbé dans la contemplation d'un ruisseau qui serpentait entre les pierres.

— Pourquoi pas ? souffla-t-il en la regardant. On n'est pas comme les autres. Toi et moi, on est...

— Foutus.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— En tout cas, moi je le suis.

— Pourquoi tu parles comme ça ?

— Tout le monde le dit, même la psy. Tiens, tu veux une preuve ?

Elle saisit la main de Will et la pressa sur sa cicatrice.

— Tu sens ? C'est là qu'on m'a ouvert le crâne. C'est pour ça que je ne dors plus la nuit, comme les vampires. J'ai le cerveau bousillé.

A sa grande surprise, il ne retira pas sa main. Au contraire, elle le sentit caresser à travers ses cheveux la marque qui la rendait différente. Il était gros, le visage mangé d'acné, mais il avait de beaux yeux bruns au regard doux. Et ces yeux la sondaient, comme s'il tentait de lire en elle les pensées qu'elle craignait de lui dévoiler.

Elle repoussa sa main et s'éloigna. Elle s'arrêta au bout du sentier et contempla la surface du lac grêlée par la pluie, espérant que Will l'avait suivie.

Soudain il apparut à ses côtés. Un vent glacial soufflait du lac. Claire croisa les bras, frissonnante. Will ne semblait pas sentir le froid, même s'il ne portait qu'un jean et un tee-shirt trempé qui soulignait son embonpoint d'une manière peu flatteuse.

— Ça t'a fait mal ? demanda-t-il. Quand on t'a tiré dessus ?

Elle porta instinctivement la main à sa cicatrice, cette minuscule dépression qui symbolisait la fin de son existence normale. Avant, elle dormait toute la nuit, travaillait bien à l'école... et elle ne parlait pas à tort et à travers.

— Je ne sais pas, répondit-elle. La dernière chose que je me rappelle, c'est que j'étais au restaurant avec ma mère et mon père. Ils voulaient que je goûte à quelque chose de nouveau, mais je voulais des spaghettis. Comme je n'arrêtais pas d'en réclamer, ma mère a fini par céder et dire au serveur de m'apporter ce que je demandais. Elle était agacée parce que je l'avais déçue. Et c'est le dernier souvenir que j'ai d'elle...

Un oiseau poussa un cri bref, presque irréel, sur le lac. Claire s'essuya les yeux.

— Je me suis réveillée à l'hôpital. Ma mère et mon père étaient morts.

Une caresse effleura son visage, si légère qu'elle se demanda si elle n'avait pas rêvé. Elle releva la tête et planta son regard dans les yeux bruns de Will.

— Mes parents me manquent aussi, lui avoua-t-il.

— Cet endroit est flippant, tout comme les gosses qui y vivent, décréta Jane. Ils sont tous plus bizarres les uns que les autres !

Elles se trouvaient dans la chambre de Maura, assises devant la cheminée. La pluie fouettait les vitres, qui tremblaient sous le vent. Jane avait passé des vêtements secs, pourtant l'humidité la pénétrait jusqu'aux os. Même la chaleur du feu ne parvenait pas à la réchauffer. Emmittouflée dans son pull, elle leva les yeux vers le tableau accroché au mur. Un homme élégant, le fusil à l'épaule, y posait fièrement auprès d'un cerf mort. Les hommes et leur manie des trophées !

— Ces gosses ont tous été confrontés au crime et à la violence, lui rétorqua Maura. Ça explique leur comportement.

— En les réunissant, on les enferme dans leur étrangeté.

— Peut-être. Mais ici, au moins, ils se sentent compris et acceptés.

Cette réponse étonna Jane. La Maura qu'elle avait sous les yeux à cet instant était très différente de celle qu'elle connaissait. Le vent avait emmêlé ses cheveux toujours impeccablement coiffés. Sa chemise en flanelle pendait hors de son jean aux revers tachés de boue. Son séjour dans le Maine l'avait métamorphosée.

— Il y a deux jours, tu voulais retirer Julian de cette école, lui rappela Jane.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Il est heureux ici, et il n'a pas envie d'en partir. C'est lui-même qui me l'a dit. A seize ans, il sait ce qu'il veut.

Maura but une gorgée de thé et observa Jane à travers la vapeur qui s'élevait de sa tasse.

— Tu te rappelles comment il était avant ? Farouche, bagarreur, avec un chien pour seul compagnon. A Evensong, il se sent à sa place et s'est fait des amis parmi les autres élèves.

— Normal : c'est tous des cas.

Maura sourit.

— C'est peut-être ce qui nous a rapprochés, lui et moi. Parce que je suis aussi un cas, comme tu dis.

— Oui, mais dans le bon sens du terme.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, tu es intelligente, fidèle, avec du caractère...

— On croirait le portrait d'un berger allemand !

— ... et tu dis toujours la vérité. Même si ça te fait perdre des amis.

Maura plongea le regard dans sa tasse.

— Tu vas me le rappeler jusqu'à la fin de mes jours ?

Pendant quelques minutes, on n'entendit que le pianotement de la pluie contre les vitres et les crépitements du feu. Jane était attendue à Boston le soir même, son sac était prêt, toutefois elle ne semblait pas pressée de partir. Carrée dans son fauteuil, elle se demanda quand Maura et elle auraient de nouveau l'occasion de se parler seule à seule. Trop souvent, la vie n'était qu'une succession d'interruptions – appels téléphoniques, crises familiales, intrusions en tout genre, à la morgue comme sur les scènes de crime. Rien de tel en cet après-midi pluvieux, et pourtant le silence se prolongeait, lourd de tous les non-dits des semaines écoulées depuis que le témoignage de Maura avait envoyé un flic en prison – une trahison impardonnable pour des policiers.

Désormais, chaque fois qu'elle apparaissait sur une scène de crime,

Maura avait droit à un accueil glacial et à des regards hostiles. La tension se lisait sur son visage. A la lueur du feu, ses yeux paraissaient cernés et ses joues émaciées.

— Graff était coupable, affirma-t-elle, les doigts crispés autour de sa tasse. Si c'était à refaire, je témoignerais dans le même sens.

— Je sais. Tu dis toujours la vérité.

— A t'entendre, on croirait une mauvaise habitude, une sale manie.

— Au contraire ! Tu as fait preuve d'un grand courage. J'aurais dû me montrer une meilleure amie.

— A vrai dire, je me demandais si on était encore amies. Ou même si j'étais capable de garder des amis.

Le regard de Maura se perdit dans les flammes, comme si elle y cherchait des réponses.

— Je devrais peut-être m'installer ici, vivre en ermite dans les bois. Cette région est magnifique. Je pourrais y passer le reste de mon existence.

— Ta vie est à Boston.

— Encore faudrait-il que Boston m'adopte !

— Ce ne sont pas les villes qui nous adoptent, mais les gens.

— Et ce sont eux qui vous laissent tomber.

— Ça arrive n'importe où, Maura.

— Je ne sais pas... Je trouve qu'il règne une certaine dureté à Boston. Avant de m'y établir, j'avais entendu parler de la froideur des habitants de la Nouvelle-Angleterre, mais je n'y croyais pas vraiment. Pourtant, à mon arrivée, j'ai ressenti un mur entre les gens et moi.

— Même avec moi ?

Maura tourna la tête vers Jane.

— Au début, oui.

— J'ignorais qu'on faisait cet effet aux étrangers. J'imagine que les relations sont plus cordiales en Californie.

Le regard de Maura revint à la cheminée.

— Je n'aurais jamais dû quitter San Francisco.

— Mais tu as des amis à Boston, maintenant. Tu m'as, moi.

Maura esquissa un sourire.

— C'est vrai, tu me manquerais.

— Est-ce Boston le problème, ou un Bostonien en particulier ?

L'une comme l'autre songeaient au père Daniel Brophy, l'homme qui avait été à la fois une source de bonheur et de chagrin pour Maura, et qui avait probablement souffert autant qu'elle de leur liaison insensée.

— Chaque fois que je pense être guérie, avoua Maura, je l'aperçois sur une scène de crime, et la blessure se rouvre.

— Compte tenu de vos fonctions respectives, il paraît difficile de l'éviter.

Maura eut un rire amer.

- La mort et le drame... Quoi de mieux pour fonder une relation ?
- C'est terminé entre vous ?
- Oui... et non.
- Mais vous n'êtes plus ensemble.
- Je sais qu'il en souffre. C'est écrit sur son visage.

Sur le tien aussi.

— C'est pourquoi je ferais mieux de quitter Boston pour la Californie, ou n'importe où ailleurs.

— Tu crois que ça résoudrait le problème ?

— Peut-être.

— En t'éloignant de lui, tu te couperais de tout ce qui a fait ta vie au cours des dernières années. Ta maison, tes collègues, tes amis...

— *Mon* amie. A part toi, il n'y a personne.

— Tu n'as pas assisté au service funèbre en ton honneur quand on te croyait morte ! L'église était remplie de gens qui tiennent à toi et te respectent. Peut-être que le climat rigoureux de Boston déteint sur nous, mais ce n'est pas pour autant qu'on n'éprouve pas de sentiments.

Maura regardait toujours la cheminée. Les flammes étaient presque éteintes à présent, seule la clarté rougeâtre des braises subsistait dans l'âtre.

— J'en connais un qui serait déçu de te voir repartir en Californie, reprit Jane. Il sait que tu y penses ?

— Qui ça ?

— Allons, ne fais pas l'innocente ! J'ai vu comment il te regardait. Si Sansone et Brophy ne peuvent pas se sentir, c'est à cause de toi.

Maura posa sur Jane des yeux où brillait la surprise.

— Anthony Sansone ? Je croyais que tu ne le portais pas dans ton cœur.

— Pour un cas, c'est un cas. Et il fait partie de la Fondation Méphisto, cette bande de cinglés.

— Pourtant, tu es en train de me dire que je devrais rester à Boston pour lui.

— Ça vaut la peine d'y réfléchir, tu ne crois pas ?

— Dis donc, il a sacrément grimpé dans ton estime !

— Lui, au moins, il est libre.

Contrairement à Daniel Brophy.

— Et il a le béguin pour toi, ajouta Jane.

— Là-dessus, tu te trompes.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Une femme sent ces choses-là.

Maura détourna de nouveau le regard. La lueur des flammes moribondes semblait l'attirer irrésistiblement.

— La nuit de mon arrivée, Anthony a également débarqué.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. Le lendemain matin, il y a eu une réunion avec les professeurs, puis il est reparti pour Londres. Jusqu'ici, il n'a fait qu'entrer et sortir de ma vie tel un fantôme.

— Il est réputé pour ça. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne s'intéresse pas à toi.

— Jane, je t'en prie ! N'essaie pas de m'entraîner dans une autre liaison calamiteuse.

— J'essaie juste de te convaincre de rester à Boston.

— Parce que Anthony est un bon parti ?

— Non, parce que cette ville a besoin de toi, parce que tu es le meilleur médecin légiste avec qui j'aie jamais travaillé, et parce que...

Jane soupira.

— Tu me manquerais trop, Maura.

Les restes d'une bûche tombèrent dans l'âtre, soulevant un nuage de cendres incandescentes. Hormis le crépitement ininterrompu de la pluie, le silence régnait dans la pièce. Devant l'immobilité de Maura, Jane se demanda si elle avait compris l'aveu qu'elle venait de lui faire, et s'il revêtait la moindre importance pour elle. Puis Maura leva vers elle des yeux brillants de larmes, et elle sut qu'elle avait touché un point sensible.

— Je vais réfléchir, promet Maura.

Jane consulta sa montre.

— Il faut que j'y aille.

— Tu es vraiment obligée de partir aujourd'hui ?

— Pour creuser les affaires Ward et Yablonski, je vais devoir multiplier les requêtes auprès de différents services et juridictions. Et Crowe ne m'accordera aucun moyen. Pour lui, c'est une perte de temps.

— Crowe manque cruellement d'imagination.

— Toi aussi, tu as remarqué ?

Jane se leva.

— Je téléphonerai tous les jours pour m'assurer que Teddy va bien. Appelle-moi s'il y a le moindre souci.

— Détends-toi, Jane. Il est en sécurité ici.

Jane repensa aux grilles qui entouraient l'immense propriété, à son isolement, et à la Fondation Méphisto qui la supervisait. Quelle meilleure protection pouvait-on offrir à un gosse traqué que celle d'un groupe aussi averti des dangers que recelait le monde ?

— Ce que j'ai vu m'a rassurée, dit-elle. A bientôt, à Boston.

Avant de quitter le château, Jane voulut vérifier une dernière fois que Teddy allait bien. Pour ne pas le déranger en plein cours, elle se contenta de l'observer depuis le seuil de la salle. Lily Saul vantait aux élèves les avantages de l'épée espagnole adoptée par les légions romaines, démonstration à l'appui. Apparemment captivé, Teddy se

penchait en avant sur sa chaise, comme s'il brûlait de prendre part au combat. Ayant aperçu Jane, Lily lui lança un regard qui voulait dire : « Vous n'avez rien à craindre. Tout est sous contrôle. »

Jane n'en demandait pas davantage.

Comme il pleuvait toujours, elle courut jusqu'à sa voiture, jeta son sac de voyage sur la banquette arrière et se glissa derrière le volant. Tout en s'essuyant le visage, elle sortit de sa poche le morceau de papier sur lequel était écrit le code qui lui permettrait de franchir le portail.

Tout est sous contrôle.

Mais en passant sous l'arche de pierre, elle repéra une silhouette d'homme dans les bois. Il était trop éloigné pour qu'elle distingue son visage, et ses vêtements gris-brun se confondaient avec les arbres.

En suivant la route, elle roula dans sa direction sans le quitter des yeux, intriguée par son immobilité. Puis un virage lui cacha les arbres près desquels il se tenait, et quand ceux-ci réapparurent, à la place de l'inconnu, elle découvrit une souche rongée par le lichen et criblée de coups de bec.

Elle s'arrêta et baissa sa vitre. La pluie ruisselait des feuillages, les branches oscillaient dans le vent. Hormis ça, aucun mouvement ne troublait la tranquillité des bois, et la silhouette menaçante qu'elle avait cru apercevoir n'était qu'un arbre mort.

Tout est sous contrôle...

Toutefois, son malaise persista après qu'elle eut franchi le portail. L'inquiétude la tenaillait toujours tandis qu'elle roulait vers le sud à travers une succession de forêts et de champs. Peut-être était-ce dû à la pluie incessante, aux nuages qui plombaient l'horizon, ou aux maisons abandonnées, escaliers branlants et fenêtres barricadées, qui bordaient la route déserte. Dans cette atmosphère de fin du monde, elle avait l'impression d'être la dernière représentante de l'humanité.

La sonnerie de son portable brisa cette illusion. Retour à la civilisation, soupira-t-elle intérieurement en fouillant son sac d'une main. Le signal de réception était faible, mais elle reconnut la voix de Frost, entrecoupée de blancs.

— Ton dernier mail... parlé à un inspecteur de Hillsborough...

— Hillsborough ? C'est à propos de l'oncle et de la tante de Will Yablonski ?

— ... dit que c'est bizarre... veut discuter...

— Frost ?

Soudain la voix de son coéquipier devint plus audible. Un miracle de la technique !

— Il n'a pas la moindre idée de ce que ça signifie.

— Tu as parlé à un flic de Hillsborough ?

— Oui, l'inspecteur David G. Wyman. Il dit que cette affaire lui a

paru bizarre dès le début. Puis j'ai mentionné Claire Ward, et il a eu l'air sacrément intéressé. Il ignorait qu'il y avait d'autres cas. Il voudrait que tu l'appelles.

— Tu pourrais me rejoindre dans le New Hampshire ?

Il y eut un silence.

— Impossible, répondit Frost en baissant la voix. Crowe veut mettre le paquet pour retrouver Andres Zapata. Ce soir, je serai en planque devant l'appartement de la femme de ménage.

— Crowe croit toujours à un cambriolage ?

— Sur le papier, Zapata a tout du coupable idéal. Il a fait de la prison en Colombie et il avait accès au domicile des Ackerman. En plus, on a relevé ses empreintes sur la porte de la cuisine.

— Ce qui me chiffonne, Frost, ce sont ces trois gosses.

— On ne t'attend pas avant demain. Ça te laisse le temps de faire un détour.

Jane avait prévu de rentrer chez elle pour dîner avec Gabriel et coucher Regina, mais un crochet par le New Hampshire s'imposait.

— Pas un mot à Crowe, d'accord ?

— Je n'en avais pas l'intention.

— Une dernière chose. J'aimerais que tu recherches dans le ViCAP les meurtres visant toute une famille. En particulier l'année où les Ward, les Yablonski et les Clock ont été assassinés.

— A ton avis, on a affaire à quoi ?

— Je n'en sais rien, répondit Jane en fixant la route scintillante de pluie. Mais ça commence à me faire peur.

Quand Jane gara sa Subaru dans l'allée de la ferme des Temple, il avait cessé de pleuvoir, mais le ciel restait encombré de nuages oppressants et les arbres s'égouttaient. Aucun autre véhicule n'était visible. Elle descendit de voiture et s'avança. Si la grange paraissait intacte, il ne restait de la maison qu'un tas de poutres noircies. Debout face aux ruines, elle écouta les gouttes tomber sur le sol autour d'elle. Il lui semblait qu'une odeur âcre de fumée flottait encore dans l'air.

Des pneus firent crisser le gravier, et en se retournant elle vit un 4 × 4 bleu se ranger derrière sa Subaru. Un homme en sortit, enveloppé dans un ciré jaune aussi vaste qu'une tente. Tout était disproportionné chez lui, depuis son crâne chauve jusqu'à ses mains. Si Jane n'avait pas peur, leur isolement la rendait d'autant plus consciente de l'avantage physique qu'il détenait sur elle.

— Inspecteur Wyman ? demanda-t-elle.

Il s'avança vers elle à grandes enjambées, pataugeant dans les flaques avec ses bottes.

— Vous devez être l'inspecteur Rizzoli. Vous avez fait bonne route ?

— A part la pluie, oui. Merci d'être venu.

Elle se tourna vers les ruines.

— C'est ce que vous vouliez me montrer ?

— Je vous ai proposé de nous retrouver ici pour vous permettre d'y jeter un coup d'œil tant qu'il fait jour.

Soudain un cerf apparut dans le champ au-delà de la maison. Il les regarda sans manifester de crainte. Sans doute n'avait-il encore jamais entendu la détonation d'un fusil ni senti l'impact d'une balle.

— Les Temple semblaient être de braves gens, dit Wyman. Ils étaient discrets, prenaient soin de leur ferme et n'avaient jamais eu affaire à nos services... ce qui constitue la définition même des « braves gens », ajouta-t-il d'un ton ironique.

— Vous ne les connaissiez pas personnellement ?

— J'avais entendu dire qu'un couple de nouveaux arrivants avait loué l'ancienne maison de McMurray, mais en effet je ne les ai jamais rencontrés. Comme ils n'avaient pas de boulot bien défini, ils fréquentaient très peu de gens, à part l'agent immobilier. Ils lui avaient dit qu'ils aspiraient à une vie paisible, dans un endroit où leur neveu pourrait jouer dehors et respirer un air pur. Ils venaient parfois en ville faire des courses ou le plein d'essence. Sinon, ils étaient pour

ainsi dire invisibles.

— Et leur neveu, Will ? Il n'avait pas de copains ?

— Son oncle et sa tante se chargeaient de son instruction, aussi n'avait-il pas l'occasion de se mêler aux gosses du coin. En plus, j'ai l'impression qu'il était différent.

— Comment ça ?

— Enrobé, maladroit... Un genre de geek, comme on dit. La nuit où son oncle et sa tante ont été tués, il se tenait dans ce champ, là-bas.

Wyman indiqua la prairie où le cerf broutait tranquillement.

— Il regardait les étoiles avec son télescope. « J'espérais voir une comète » : voilà ce qu'il m'a dit. J'ai moi-même deux fils adolescents, et la dernière chose qu'ils voudraient, c'est passer leur samedi soir dans un champ, sans télé ni ordinateur !

— Donc, Will était seul, en train d'observer le ciel, quand la maison a explosé.

— C'est ça, oui. J'ai d'abord conclu à un accident dû à la chaudière ou à une bouteille de gaz. Puis les pompiers ont découvert des traces d'un dispositif incendiaire. On a alors alerté la police fédérale. Tout figure dans mon rapport. Je vous en ai apporté une copie.

— Qu'est-ce que vous pensez de Will ? Hormis que c'est un geek...

— J'ai pris le temps de l'observer. Je me suis demandé s'il avait des problèmes avec sa tante et son oncle, s'il voulait échapper à leur autorité. Mais je suis quasi certain qu'il n'a pas fait le coup.

— Vous l'avez dit vous-même : le gosse est intelligent. Il était sans doute capable de fabriquer une bombe.

— Pas comme celle-ci.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

— Du Semtex, pour commencer.

— Du plastic ?

— D'après le FBI, les composants étaient français. On imagine mal un gosse de quatorze ans recourir à un dispositif aussi sophistiqué pour se débarrasser de ses oncle et tante.

Jane survola les ruines noircies du regard. Il n'y avait qu'une explication possible : l'attentat était l'œuvre d'un professionnel.

— Dites-m'en plus au sujet des Temple.

— Ils étaient la seule famille qui restait à Will. Lynn était la sœur de sa mère ; elle travaillait comme bibliothécaire près de Baltimore. Brian était physicien au Centre spatial Goddard, dans le Maryland. Le père de Will, Neil Yablonski, y travaillait également de son vivant. Les deux couples étaient très proches. Après la mort des parents de Will dans un accident d'avion, Lynn et Brian ont obtenu la garde du gosse. La suite est assez mystérieuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Quelques jours après le décès des Yablonski, les Temple ont tous

les deux présenté leur démission. Du jour au lendemain, Brian a mis fin à une carrière de vingt et un ans à la NASA ! Ils ont placé leurs affaires au garde-meuble et quitté Baltimore pour s'installer ici, quelques mois plus tard.

— De quoi vivaient-ils ?

— Bonne question ! A leur mort, il y avait cinq cent mille dollars sur leur compte bancaire. J'ignore combien la NASA paie ses employés, mais ça représente un sacré bas de laine, même pour un physicien.

Le jour déclinait. Une biche et son faon surgirent des bois et s'avancèrent pas à pas vers le centre du champ, sans quitter les deux intrus des yeux. Une fois la saison de la chasse ouverte, cette prudence leur sauverait peut-être la vie. *Mais quand le chasseur vous aura repérés, vous serez fichus.*

— Pourquoi les Temple sont-ils venus s'enterrer ici ? s'interrogea Jane.

— Je n'en sais rien, mais ça ressemble fort à une fuite. Peut-être savaient-ils quelque chose sur cet accident d'avion.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas être allés à la police ?

— Aucune idée. Le collègue du Maryland, celui qui a enquêté sur le décès des Yablonski, était aussi perplexe que moi.

— Will savait-il pourquoi sa tante et son oncle avaient décidé de l'amener ici ?

— Ils lui ont dit que Baltimore était une ville dangereuse, et qu'ils voulaient vivre dans un endroit plus sûr. C'est tout.

— Et c'est ici qu'ils sont morts, murmura Jane, imaginant la chute des poutres enflammées, la chaleur suffocante du brasier.

Une fin atroce, en bordure d'un bois paisible.

— Le fait est que cette ville est plutôt tranquille, dit Wyman. Quelques toxicos, des bêtises d'adolescents, des querelles domestiques et un cambriolage de temps en temps. Voilà notre ordinaire. Mais ça ? Je n'avais jamais vu un truc pareil, et j'espère ne jamais le revoir.

D'autres silhouettes venaient d'apparaître dans la prairie, une harde de cerfs et de biches qui se déplaçaient en silence dans le crépuscule. Pour une citadine comme Jane, ce spectacle avait quelque chose de magique. Dans cet endroit où les bêtes sauvages se sentaient suffisamment en sécurité pour se promener à la vue de tous, les Temple avaient cru trouver un refuge, un havre de paix où vivre cachés.

— C'est un miracle que le gosse en ait réchappé, reprit Wyman.

— Vous êtes certain qu'il le doit uniquement à la chance ?

— Comme je vous l'ai dit, je l'ai soupçonné au début. J'étais obligé, ça fait partie de la routine. Mais il était vraiment choqué. On a retrouvé son télescope dans le champ, là où il disait l'avoir laissé. Le

ciel était parfaitement dégagé cette nuit-là, une nuit idéale pour étudier les étoiles. Et il s'est brûlé en essayant de sauver sa tante et son oncle.

— Une motocycliste l'a conduit à l'hôpital, je crois ?

— Elle passait par là quand elle a vu les flammes. En effet, c'est elle qui a emmené le gosse aux urgences.

Jane se retourna vers la route.

— La dernière maison que j'ai vue était à plus d'un kilomètre. Cette femme, elle vit dans le coin ?

— Je ne crois pas.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— On ne lui a pas parlé. Elle a quitté l'hôpital aussitôt après avoir déposé le gamin. Elle a laissé son numéro de téléphone à l'infirmière, mais quand on a tenté de la joindre, on est tombés sur un type du New Jersey qui n'était au courant de rien. A ce moment-là, on croyait encore à un accident ; aussi, la recherche de témoins n'était pas une priorité. Ce n'est que plus tard, après la découverte du Semtex, qu'on a compris qu'il s'agissait d'un homicide.

— Cette femme a peut-être aperçu quelque chose cette nuit-là. Peut-être même a-t-elle croisé le tueur sur la route.

— On n'a pas pu la retrouver. Les descriptions du gosse et de l'infirmière collent avec les images des caméras de surveillance de l'hôpital : une femme blonde et mince, âgée d'une quarantaine d'années.

Wyman leva les yeux vers le ciel. Une pluie fine commençait à tomber.

— Cette affaire me fait penser à un iceberg, dit-il. On n'en voit que la partie émergée, et ses ramifications sont sans doute beaucoup plus profondes que tout ce qu'on peut imaginer.

Il releva la capuche de son ciré pour se protéger de la pluie.

— Voici mon rapport, ajouta-t-il en lui tendant une liasse de feuilles. Jetez-y un œil et n'hésitez pas à m'appeler si vous avez des questions.

— Justement, j'en ai une. Comment Will a-t-il atterri à Evensong ?

— Je croyais que vous en veniez. Ils ne vous ont rien dit ?

— La psychologue de l'établissement prétend que Will leur a été adressé par vos services.

— Je n'ai jamais vu un placement aussi rapide. Le lendemain de l'incendie, j'ai reçu un appel du bureau du gouverneur. Le gamin était toujours hospitalisé. On l'a mis sous protection spéciale, puis un type s'est pointé et l'a embarqué dans sa voiture.

— Ce type, il ressemblait à quoi ?

— Grand, brun. Habillé tout en noir, comme un vampire.

Anthony Sansone.

— Je déclare ouverte la réunion du club des Chacals, annonça Julian.

Cinq autres garçons avaient pris place dans la salle de chimie. Comme ils mangeaient tous à la même table que Julian, Maura avait fini par retenir leurs noms. Assis au deuxième rang, Bruno Chinn se trémoussait sur sa chaise – il semblait incapable de rester tranquille plus d'une minute. A ses côtés, Arthur Toombs, parfaitement immobile, joignait ses mains marquées par de profondes cicatrices, souvenirs d'un incendie allumé par son propre père. Lester Grimmett était assis près de la porte. Un jour, il avait échappé à la mort en fuyant par une fenêtre. Depuis, il veillait à toujours rester à proximité d'une issue. Les chaises du premier rang étaient occupées par les deux nouveaux membres des Chacals, Will Yablonski et Teddy Clock, dont Maura ne connaissait que trop l'histoire.

Six garçons, six tragédies... Mais la vie continuait pour ces rescapés, malgré les cicatrices. Ce club les aidait à surmonter la perte de leurs proches, les souvenirs traumatisants et leur sentiment d'impuissance. Toutefois, cette bande de justiciers improvisés inspirait plus la sympathie que la crainte.

Avec sa haute stature et son allure imposante, Julian sortait nettement du lot. A l'évidence, il prenait son rôle très au sérieux, et les autres membres du club affichaient des mines tout aussi graves.

— Aujourd'hui, reprit Julian, nous avons la chance de compter parmi nous une véritable experte médico-légale. Le Dr Isles travaille pour le bureau du médecin légiste en chef de Boston, où elle pratique des autopsies. Et... c'est mon amie, ajouta-t-il en regardant Maura avec fierté.

Mon amie. Des mots simples, mais la manière dont il les avait prononcés trahissait l'importance qu'ils revêtaient pour eux deux. Maura se leva et s'adressa à son auditoire avec un respect semblable à celui qu'il lui témoignait.

— Merci pour cette présentation. Comme vous l'a dit Julian, je suis médecin légiste. Mon travail consiste à examiner des morts sur une table d'autopsie, et à observer leurs tissus au microscope afin de déterminer les causes de leur décès – maladie, traumatisme ou intoxication. En tant que médecin, je peux vous conseiller...

Elle s'interrompit en apercevant une chevelure blonde dans le

couloir.

— Claire ? appela-t-elle. Tu veux te joindre à nous ?

Les garçons se retournèrent tous d'un seul mouvement. Claire haussa les épaules et entra, comme si elle n'avait rien de plus intéressant à faire. Elle se dirigea vers le premier rang et se laissa tomber sur la chaise à côté de Will. Les garçons ne la quittaient pas des yeux. Le fait est que Claire attirait l'attention. Si sa blondeur extrême évoquait une nymphe ou une autre créature surnaturelle, son expression blasée et ses épaules tombantes étaient typiques de l'adolescence.

— A part vous regarder dans le blanc des yeux, vous faites quoi pendant vos réunions ? demanda-t-elle.

— On s'apprêtait à discuter de ce qu'on a trouvé dans le saule, répondit Julian.

— Je n'y suis pour rien, quoi qu'en dise tout le monde.

— On ne fait qu'examiner les faits, Claire. Sans idées préconçues.

Il se tourna vers Maura.

— Vous pourriez peut-être nous dire la cause du décès ?

— Quel décès ? interrogea Maura.

— Celui du coq, intervint Bruno. On sait déjà qu'il s'agit d'un homicide – ou plutôt d'un « coquicide ». Mais de quoi est-il mort ?

Maura considéra les visages qui lui faisaient face. Tous reflétaient le plus grand sérieux. Pour eux, il s'agissait d'une véritable enquête criminelle.

— Vous l'avez examiné, je crois ? demanda Arthur.

— Très rapidement, avant que M. Roman le jette. D'après mes observations, il a eu le cou brisé.

— Donc, il serait mort par strangulation ou d'un traumatisme de la moelle épinière ?

— Elle vient de dire que le cou avait été brisé, remarqua Bruno. La cause du décès est neurologique, pas vasculaire.

— A combien évaluez-vous l'intervalle post mortem ? s'enquit Lester.

Maura les regarda tour à tour, étourdie par le feu roulant de leurs questions.

— En l'absence de témoin, il est toujours difficile de déterminer l'heure du décès. Chez l'être humain, on dispose d'un certain nombre d'indicateurs : température corporelle, rigidité cadavérique, lividité...

— Vous avez déjà mesuré la concentration en ions potassium de l'humeur vitrée chez un oiseau ? la coupa Bruno.

— Non. J'avoue que je connais mal l'anatomie des gallinacés...

— Au moins, on a identifié la cause du décès. Mais pourquoi l'avoir éviscéré et pendu à un arbre ?

— Cette question relève du profilage, objecta Julian. Pour le

moment, on s'en tient aux preuves matérielles. Je suis retourné dans les bois pour y récupérer le cadavre, mais un charognard avait dû l'emporter. J'ai aussi cherché des empreintes autour du poulailler. Malheureusement, la pluie les avait effacées. Aussi, je vous laisse la parole. Bruno, tu veux bien commencer ?

Maura se rassit, un peu honteuse. Elle avait l'impression d'être une élève punie pour n'avoir pas fait ses devoirs. Avec des gestes nerveux, Bruno enfila des gants en latex et plongea la main dans un sac en papier marron. Il en sortit les trois poupées, toujours attachées par de la ficelle, et les déposa sur la paillasse du laboratoire. Sous les néons blafards, les taches brunes ressemblaient moins à du sang qu'à des traces de boue. Alors qu'elles se balançaient dans le vent, accrochées à une branche du saule, les poupées étaient apparues à Maura comme des fétiches païens. A présent, elles ne lui évoquaient plus que de vulgaires babioles, privées de pouvoir et de magie.

— Les pièces à conviction A, B et C, annonça Bruno. Des figurines humaines – deux masculines, une féminine. Fabriquées à partir de brindilles et d'écorce assemblées avec de la ficelle de jute. J'ai trouvé des échantillons du même type à l'écurie. On s'en sert pour lier les bottes de paille.

Il plongea la main dans sa poche et en sortit un bout de ficelle.

— Celle-ci provient de l'écurie. Vous voyez ? Elle est identique !

Il se rassit.

— Arthur, tu veux bien prendre la suite ? proposa Julian.

— J'ai pu déterminer l'origine des brindilles, les informa Arthur en se levant. Pour la jupe en écorce, c'était simple. C'est du *Betula papyrifera*, du bouleau à papier. Les brindilles étaient plus difficiles à identifier, car il y en a de deux sortes. En me fondant sur l'examen de l'écorce et des bourgeons, je dirai qu'une partie provient d'un *Fraxinus nigra*, ou frêne noir. J'ai pu identifier les autres à leur moelle en forme d'étoile. C'est du peuplier baumier. Tous ces arbres poussent le long du ruisseau.

— Bon travail, le félicita Julian.

Maura observa Arthur tandis qu'il se rasseyait. Ce garçon de quinze ans en savait davantage sur les plantes qu'elle-même. Décidément, cette petite bande d'Experts en herbe lui réservait bien des surprises.

Lester se leva à son tour, mais il demeura près de la porte.

— J'ai étudié la corde employée pour pendre la victime. Je suis retourné sur les lieux et ai grimpé à l'arbre pour recueillir un échantillon, étant donné qu'on n'a pu retrouver le corps de la victime, Herman.

— Qu'est-ce que tu as découvert ? demanda Julian.

— Elle est en Nylon blanc, épaisse de six millimètres et tressée en losange. Multiusage, avec une bonne force de traction, résistante à la

moisissure et au mildiou. En cherchant bien, j'en ai trouvé un rouleau dans la cabane à outils.

Il se rassit.

Julian récapitula :

— On a établi que le coupable avait pu se procurer les matériaux nécessaires à la confection des poupées à l'intérieur de l'école. Maintenant, nous devons répondre à la question que Bruno a posée tout à l'heure : pourquoi quelqu'un voudrait-il tuer un coq, l'éventrer et l'éviscérer ? Pourquoi l'exposer au bord d'un chemin que nous empruntons presque chaque jour ?

— Pour attirer l'attention ? suggéra Arthur après quelques secondes de réflexion.

— Ou alors c'est quelqu'un qui déteste les coqs, rétorqua Bruno avec un regard appuyé en direction de Claire.

— Une sorte de rituel, proposa Will. Les adeptes de la santeria sacrifient des poulets, je crois ?

— A moins qu'on ait affaire à un psychopathe qui tue par plaisir, dit Lester. S'il a aimé ça, il risque de recommencer... Et la prochaine fois, il ne s'en prendra peut-être pas à un animal.

— Je crois que c'est un message, déclara Teddy, rompant le silence pesant qui s'était installé. Il tente de nous dire quelque chose... De nous avertir. L'un de vous s'est-il demandé pourquoi il y avait trois poupées ?

Maura dirigea son regard vers les fétiches, puis vers Claire, assise au premier rang entre Will et Teddy.

Deux masculines, une féminine...

— Otez-moi d'un doute, Rizzoli, attaqua Crowe. Je ne suis pas très calé en géographie, mais à ma connaissance, le New Hampshire ne fait pas partie de notre juridiction.

Jane regarda rapidement ses collègues rassemblés autour de la table. Assis face à elle, Frost et Moore ne semblaient pas d'humeur à batailler contre Crowe ce matin-là. En fait, toute l'équipe paraissait lasse des conflits. Elle seule avait encore le cran de l'affronter.

— J'ai établi des parallèles entre les meurtres des Ackerman et d'autres affaires, dit-elle. Il y a deux ans, les Yablonski sont morts dans l'explosion de leur avion...

— Qui s'est écrasé dans le Maryland.

— La même année, les parents de Claire Ward ont été abattus...

— A Londres. Dans un autre pays, nom de Dieu !

— ... et la même semaine, la famille de Teddy Clock était tuée à Saint Thomas. Trois familles décimées en l'espace de quelques jours, Crowe. Deux ans plus tard, les seuls rescapés – trois adolescents – ont subi de nouvelles agressions. Comme si quelqu'un était déterminé à éradiquer leur lignée.

— Vous proposez quoi, Rizzoli ? De faire le boulot des collègues du Maryland ?

— Me rendre sur place serait un bon début...

— Et après, Londres ? La police de Boston se fera un plaisir de régler la note. Oh ! Et tant qu'on y est, pourquoi ne pas envoyer quelqu'un enquêter à Saint Thomas ?

Frost leva la main.

— Je veux bien me dévouer.

— Je ne demande pas à voyager aux frais du contribuable, protesta Jane. Je souhaite juste pouvoir consacrer un peu de temps à ces affaires. Je suis persuadée qu'il existe un lien entre les Ward, les Yablonski et les Clock.

— Un vaste complot international ? ironisa Crowe.

— Cette piste mérite d'être creusée.

— Non. On reste concentrés sur Andres Zapata. Sa disparition soudaine a tout d'un aveu de culpabilité.

Crowe se tourna vers Frost.

— Il a passé des appels téléphoniques ?

— Il n'a pas utilisé son portable depuis que les Ackerman ont été

tués. Il a dû le jeter, à moins qu'il n'ait déjà regagné la Colombie. Rien de suspect non plus du côté des appels reçus et passés par la femme de ménage.

— Elle dispose certainement d'un autre moyen pour le contacter. Une adresse mail, ou un intermédiaire. Donc, on élargit la surveillance aux amis d'amis. L'avis de recherche a donné quelque chose ?

— On essaie de vérifier les témoignages, répondit Moore.

— Comme dirait maître Yoda, « N'essaie pas ! Fais-le, ou ne le fais pas ».

Crowe jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Je dois vous laisser, annonça-t-il en ajustant sa cravate. Une journaliste m'attend.

— Il va falloir élargir la porte avant que sa tête ne devienne trop grosse, plaisanta Jane une fois Crowe sorti.

— C'est trop tard, laissa tomber Moore en rassemblant les documents étalés sur la table devant lui.

Malgré sa patience proverbiale, il semblait découragé. Depuis quelque temps, il parlait souvent de la retraite. Cette enquête serait peut-être celle de trop.

— Qu'est-ce que tu penses de Zapata ? lui demanda Jane.

— Il a tout ce que Crowe aime chez un suspect. L'accès au lieu du crime, un casier et pas de carte de séjour.

— Tu n'as pas l'air convaincu.

— Je n'ai pas non plus d'argument imparable pour réfuter sa culpabilité. Donc, pour l'instant, Zapata reste notre homme.

Moore referma son attaché-case et se dirigea vers la porte du pas traînant d'un fonctionnaire désenchanté.

— La vache ! souffla Jane. Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Tu n'imagines pas ce qu'on a enduré ces derniers jours, répondit Frost. Je t'envie d'avoir passé quarante-huit heures loin de Crowe.

Jane tapota de son stylo sur ses dossiers d'un air pensif.

— Dis-moi que je ne me trompe pas, et qu'il y a un truc pas net dans cette histoire, insista-t-elle.

— Tu ne te trompes pas, acquiesça Frost. Il y a un truc pas net dans cette histoire.

— Merci.

— Mais ça ne signifie pas que tu aies raison sur toute la ligne. J'ai fait les recherches que tu m'avais demandées. Malheureusement, ces trois familles sont loin d'être des exceptions. On a enregistré des centaines de massacres similaires à travers le pays ces dernières années.

— Dans leur cas, c'est la deuxième vague d'agressions qui fait la différence. Comme si la Faucheuse avait voulu finir le boulot. Comment expliques-tu ça ?

— On ne peut pas tout expliquer, tu sais. Parfois, les choses arrivent sans raison.

— C'est le genre de réponse que je fais à Regina.

— Et elle s'en satisfait, non ?

— Elle, peut-être. Mais moi, non.

Le portable de Jane sonna. Le numéro de Crowe s'affichait sur l'écran. Avec un soupir, elle décrocha.

— Rizzoli.

— On a repéré Zapata. Nos agents ont filé la femme de ménage jusqu'à Roxbury, et ce connard s'est pointé. Rappliquez immédiatement. On va donner l'assaut.

Dix minutes plus tard, Jane et Frost se garaient au pied d'une clôture grillagée et se précipitaient hors de leur voiture. Crowe, déjà sur place, se pavanait tel un général haranguant ses troupes, lesquelles se résumaient aux inspecteurs Arbato et Moore ainsi qu'à deux agents.

— L'entrée se trouve au coin de la rue, dit Arbato en indiquant un immeuble en brique rouge de trois étages. L'agent Cahill la surveille. Pour l'instant, il n'a pas vu le suspect sortir.

— On est sûrs que c'est Zapata ? demanda Moore.

— Si ce n'est pas lui, alors il a un sosie. La femme de ménage est descendue du bus à deux rues d'ici et s'est rendue directement à cette adresse. Une demi-heure plus tard, Zapata traversait le parking et pénétrait dans l'immeuble.

— On a la liste des locataires ? s'enquit Jane.

— Ouais. Il y a vingt-quatre appartements, dont cinq vacants.

— Des noms à consonance hispanique ? demanda Crowe. On va d'abord vérifier ceux-là.

— Hé, c'est de la discrimination, ça ! plaisanta un des agents.

— Vous avez l'intention de porter plainte ?

— Il y a un Philbrook, annonça Frost après avoir survolé la liste.

— Typiquement hispanique, comme nom ! s'esclaffa l'agent.

— La femme de ménage, Maria Salazar, a une sœur mariée à un certain Philbrook.

— On le tient ! exulta Crowe. Quel appartement ?

— Le 210.

— Ça doit être sur l'arrière, dit Arbato. Le code d'entrée est un-deux-sept.

— Arbato, ordonna Crowe, vous surveillez les issues avec les deux agents. Les autres, vous entrez avec moi.

N'importe quel observateur aurait compris qu'il se préparait quelque chose en voyant Crowe, Moore, Frost et Jane se ruer vers la porte d'entrée. Mais les occupants de l'appartement 210, dont les fenêtres donnaient en effet sur l'arrière de l'immeuble, n'avaient aucun moyen de deviner ce qui allait leur tomber dessus. Crowe tapa le code, et la

porte s'ouvrit avec un déclic. Jane le suivit à l'intérieur, le cœur battant. L'opération pouvait se dérouler comme sur des roulettes ou virer au bain de sang en l'espace d'une seconde. Si ça se trouve, tu es en train de vivre tes derniers instants, pensa-t-elle en gravissant les marches usées de l'escalier, tenant son Glock à deux mains. Devant elle, elle apercevait le renflement du gilet pare-balles de Frost sous sa chemise. Son esprit enregistrait les moindres détails avec une précision photographique.

Ils atteignirent le palier du deuxième étage. L'appartement 210 se trouvait au fond du couloir. Une porte s'ouvrit dans le dos de Jane, qui fit volte-face en pointant son arme. Une jeune femme, un bébé dans les bras, la regardait avec des yeux terrifiés.

— Rentrez chez vous, lui souffla Jane.

La femme recula précipitamment et la porte se referma en claquant.

Crowe s'arrêta devant le 210 et jeta un coup d'œil à son équipe.

— A vous de jouer, Rizzoli, murmura-t-il. Faites-nous entrer.

Jane savait pourquoi il l'avait choisie. Une femme éveillerait moins les soupçons. Elle prit une profonde inspiration et actionna la sonnette, en s'approchant de l'œilleton afin de bloquer la vue. Malheureusement, cette position l'exposait d'autant plus au cas où quelqu'un à l'intérieur aurait voulu lui faire sauter la cervelle. Elle perçut un mouvement à travers le judas.

La porte s'ouvrit. Une femme de type hispanique – un visage rond, la quarantaine – apparut. Sa ressemblance avec Maria Salazar était assez nette pour que Jane en déduise qu'elle avait affaire à la sœur de celle-ci.

— Madame Philbrook ? dit-elle.

La femme vit alors les autres policiers dans le couloir.

— Maria ! hurla-t-elle.

— On y va ! aboya Crowe en écartant Jane pour s'engouffrer dans l'appartement.

Soudain les événements se précipitèrent. La sœur de Maria criait en espagnol. Comme elle se ruait vers la pièce suivante, Jane aperçut un tapis taché, un canapé à rayures, un parc.

Il y a des enfants ici !

Elle entra dans une chambre à coucher. D'épais rideaux plongeaient la pièce dans une obscurité si dense qu'elle faillit manquer les silhouettes tapies dans un coin. Une femme serrait étroitement deux petits enfants, comme si elle voulait leur faire un rempart de son corps.

Maria !

Des bruits de pas s'élevèrent de la chambre voisine, suivis d'un fracas métallique. Jane s'élança et vit Moore enjamber la fenêtre pour atteindre l'échelle de secours.

— Zapata ? interrogea-t-elle.

— Il cherche à gagner le toit !

Pourquoi le toit ?

Elle passa la tête par la fenêtre, repéra Arbato et Cahill dans la ruelle, l'arme au poing. Puis elle leva les yeux : ses trois coéquipiers montaient l'échelle à la poursuite de Zapata.

Elle retraversa l'appartement en courant et se rua dans l'escalier afin d'intercepter Zapata sur le toit. Une porte s'ouvrit et se referma aussitôt à son passage. Enfin elle atteignit le dernier étage, le souffle court, le cœur battant.

Elle émergea dans la lumière aveuglante du jour comme Zapata prenait pied sur le toit.

— On ne bouge plus ! hurla-t-elle. Police !

Il s'immobilisa et la fixa. Il avait les mains vides. Un jean délavé, une chemise chiffonnée à la manche déchirée... L'espace d'une seconde, ils restèrent face à face. Puis le désespoir qui se lisait dans le regard de Zapata céda la place à une détermination farouche.

— Les mains en l'air ! cria Crowe en se hissant à son tour sur le toit, immédiatement suivi de Frost.

Un flic devant, deux autres derrière : Zapata était coincé. En le voyant fléchir les jambes, Jane crut qu'il allait se laisser tomber à genoux pour se rendre. Mais il se mit à courir vers l'extrémité du toit et la ruelle qui séparait l'immeuble du suivant. Seul un champion de saut aurait pu la franchir sans se blesser.

Dans une manœuvre désespérée, Zapata s'élança vers le bâtiment voisin. Pendant quelques secondes, il parut léviter, le corps tendu vers l'autre côté de l'abîme.

Jane se précipita vers le bord du toit. Zapata se cramponnait de toutes ses forces à la gouttière de l'immeuble voisin en agitant les jambes dans le vide.

— Ce type est dingue ! s'écria Frost.

— Arbato, à côté ! hurla Crowe en direction de la rue.

Toujours suspendu, Zapata cherchait un appui afin de se hisser sur le toit. Il balança une jambe, échoua, recommença. Juste comme son pied franchissait le rebord du toit, la gouttière céda.

Jane ferma les yeux, mais elle ne put éviter le fracas de la gouttière heurtant la chaussée ni le bruit mat que fit le corps de Zapata en s'écrasant au sol.

Quelque part, une femme hurlait.

Courbée au-dessus de la table d'interrogatoire, Maria Salazar essuyait ses larmes. Jeune, elle avait dû être d'une beauté renversante. A quarante-cinq ans, elle était toujours séduisante, mais à travers la vitre sans tain, Jane apercevait des racines blanches au sommet de son crâne. Ses bras étaient épais mais musclés par des années de labeur. Avait-elle accumulé de la rancœur à force de récurer des maisons étrangères ? Tandis qu'elle époussetait les meubles anciens des Ackerman et aspirait la poussière sur leurs tapis persans, s'était-elle dit qu'un seul de leurs tableaux, un seul des colliers contenus dans le coffret à bijoux de sa patronne la mettrait pour toujours à l'abri du besoin ?

— Jamais, protesta-t-elle en gémissant. J'ai jamais rien volé !

Crowe, qui avait endossé le rôle du méchant flic tandis que Moore jouait le gentil, se pencha vers elle avec une agressivité manifeste.

— Vous avez désactivé le système de sécurité pour que votre petit ami puisse entrer.

— Non !

— Vous avez déverrouillé la porte de la cuisine.

— Non !

— Vous vous êtes assuré un alibi en béton en proposant à votre sœur de garder ses enfants pendant qu'Andres s'introduirait chez les Ackerman. Y allait-il seulement pour les voler, ou bien avait-il prémédité de les tuer ?

— Andres a jamais fait de mal à personne !

— On a relevé ses empreintes sur la porte de la cuisine.

Crowe se rapprocha encore, suscitant un mouvement de recul chez Maria. Jane eut presque de la peine pour celle-ci. Pour rien au monde elle n'aurait voulu être à sa place et affronter le rictus de Darren Crowe à quelques centimètres de son visage.

— Il est entré dans cette maison, Maria, ajouta-t-il. Par la porte de la cuisine.

— Pour me donner mon téléphone ! Je l'avais oublié chez moi, alors il est venu me l'apporter.

— Et il a laissé ses empreintes dans la pièce ?

— Je lui ai servi un café. Il s'est assis quelques minutes pendant que je nettoyais la cuisinière.

— Et Mme Ackerman n'y a rien trouvé à redire ? Un inconnu qui

buvait le café chez elle ?

— Ça la dérangeait pas. Mme Ackerman, elle a toujours été gentille avec moi.

— Allons donc ! Ils vous payaient des cacahuètes pour récurer leurs chiottes, à genoux sur le carrelage...

— C'est faux ! Ils me traitaient bien.

— Ils étaient pleins aux as, et regardez-vous : vous avez du mal à payer vos factures. C'est injuste, non ? Vous méritez mieux que ça.

Maria secoua vigoureusement la tête.

— C'est faux ! Vous inventez.

— Ce que je n'ai pas inventé, c'est qu'Andres a fait de la prison en Colombie. Pour trafic de stupéfiants et cambriolage.

— Il a jamais blessé personne.

— Il y a un début à tout. Comment ne pas être tenté, avec des gens aussi riches que les Ackerman ? Tous ces beaux objets qui ne demandent qu'à être volés...

Crowe brandit un sachet en plastique scellé devant le visage de Maria.

— Voici ce qu'on a trouvé chez vous. Des boucles d'oreilles en perles. Comment avez-vous pu vous les offrir ?

— Mme Ackerman, elle me les a données. A Noël.

— Ben voyons !

— C'est la vérité !

— Elles valent dans les cinq cents dollars. Pas mal, pour une prime.

— Elle en voulait plus. Elle m'a dit que je pouvais les prendre.

— A moins qu'elle n'ait découvert un jour que vous les lui aviez volées. C'est pour ça qu'Andres a tué toute la famille. Pour les faire taire et vous éviter d'être arrêtée.

Maria releva brusquement la tête. Elle avait les paupières gonflées et les joues rouges.

— Espèce de démon ! lança-t-elle avec colère.

— J'essaie juste de maintenir l'ordre dans cette ville.

— En inventant des mensonges ? Vous me connaissez pas. Vous connaissez pas Andres !

— Ce que je sais, c'est que c'était un criminel et qu'il a tenté de nous échapper. A mes yeux, ça fait de lui un coupable.

— Il avait peur !

— De quoi ?

— D'être renvoyé en Colombie. On l'aurait tué là-bas !

— Alors, il a préféré mourir ici ?

Maria plongeait son visage dans ses mains.

— Il voulait vivre, sanglota-t-elle. Il voulait qu'on le laisse tranquille.

— Dites-nous la vérité, Maria.

— C'est la vérité !

— Arrêtez de nous mentir, sinon...

Crowe se tut en sentant la main de Moore sur son bras. Si aucun des deux hommes ne prononça un mot, Jane surprit leur échange de regards, et Moore secoua la tête d'un air désapprobateur.

Crowe se redressa.

— Réfléchissez bien, Maria, dit-il d'un ton glacial avant de sortir.

— La vache ! murmura Frost, debout près de Jane. Ce connard est shooté aux stéroïdes ou quoi ?

A travers la vitre, ils virent Moore s'asseoir près de Maria. Celle-ci pleurait en se tenant les épaules, comme pour réprimer ses tremblements. Moore n'eut pas un geste pour la réconforter, pas un mot pour la consoler.

— On n'a pas de preuves solides, constata Jane.

— Et les empreintes sur la porte de la cuisine ? objecta Frost. Sans parler de sa tentative de fuite...

— On croirait entendre Crowe !

— N'oublie pas les boucles d'oreilles. Qui offrirait un cadeau d'une telle valeur à sa femme de ménage ?

— Mme Ackerman semblait très généreuse. Et si Zapata avait eu l'intention de cambrioler la maison, pense à tout ce qu'il aurait pu emporter... On n'a même pas touché au coffret à bijoux.

— Peut-être qu'il a eu peur, et qu'il a fui avant d'avoir pu se servir...

— Et ça te paraît crédible ? Il n'y a rien qui te gêne dans cette version ? Moi, si.

Dans la salle d'interrogatoire, Maria se leva lentement avec l'aide de Moore.

— Moore n'y croit pas non plus, remarqua Jane pendant que leur collègue guidait la femme de ménage vers la porte.

— Le problème, c'est que ta conviction ne repose sur rien, à part une intuition.

Ça ne suffisait pas, bien sûr. Pourtant, quand votre inconscient vous dit que vous avez manqué un détail crucial, susceptible de changer le cours d'une enquête, c'est un signe à ne pas négliger.

Surtout quand des vies sont en jeu.

Le portable de Jane sonna. A la vue du nom qui s'affichait sur l'écran, elle fut prise d'un mauvais pressentiment.

— Oui, Frankie ?

— Je t'ai déjà appelée deux fois, et tu n'as pas décroché.

— J'étais occupée.

A traquer un suspect... et à le regarder mourir.

— Ouais, ben, c'est le bordel ici.

— Qu'est-ce qui se passe ?

- On est chez maman, et Korsak vient de rappliquer.
- *On* ? Papa est là aussi ?
- Ouais. Ils sont en train de se hurler dessus.
- Merde, Frankie ! Débrouille-toi pour les séparer, et fiche l'un des deux dehors.
- Je te jure, ils vont s'entretuer, Jane.
- C'est bon, j'arrive, soupira-t-elle avant de raccrocher.
- Ne jamais prendre un appel provenant de la famille, dit Frost d'un ton détaché. Ce sont les pires !
- Tout ce que j'espère, c'est que je n'aurai pas bientôt besoin d'un avocat.
- Pour ton père ?
- Non, pour moi. Je vais le buter.

A peine descendue de voiture, Jane entendit les cris. Elle dépassa d'un pas vif les trois véhicules familiers garés en désordre devant la maison de sa mère et tambourina contre la porte. Comme personne ne répondait (sans doute étaient-ils tous devenus sourds à cause du raffut), elle insista.

— La police ? Pas trop tôt ! fit une voix grincheuse dans son dos.

Jane se retourna. La voisine, Mme Kaminsky, l'observait depuis le trottoir. Son visage éternellement renfrogné n'avait pas changé depuis vingt ans, comme si elle était fossilisée.

— Le quartier n'est plus ce qu'il était, ajouta-t-elle. Avec tous ces hommes qui vont et viennent...

— Pardon ?

— Autrefois, votre mère était une femme respectable.

— C'est mon père qui est parti.

— Ce n'est pas une excuse pour se dévergondier.

— Ma mère, une dévergondée ?

La porte s'ouvrit alors.

— Dieu merci, te voilà ! s'exclama Korsak. Ils étaient à deux contre moi. Entre vite !

— Tout ça, c'est à cause de *lui*, lança Mme Kaminsky d'un ton accusateur en désignant Korsak.

Jane le suivit à l'intérieur et s'empressa de refermer la porte.

— Comment ça, deux contre toi ?

— Ton père et Frankie essaient de convaincre ta mère de me larguer.

— Et maman, elle en pense quoi ?

— Va savoir ! J'ai peur qu'elle ne finisse par craquer.

Jane se dirigea vers la cuisine, guidée par les voix qui s'en échappaient. Bien sûr, il fallait qu'ils se disputent à portée de main de la batterie de couteaux !

— C'est comme si tu avais été envoûtée, disait Frank, et que tu n'étais plus capable de penser par toi-même.

— On ne te reconnaît plus, m'man, renchérit Frankie.

— Tout ce que je veux, c'est retrouver ma femme. Toi et moi, tous les deux, comme avant.

Assise à la table, Angela plaquait ses mains sur ses oreilles pour ne plus entendre les voix qui la harcelaient.

Jane intervint :

— Papa, Frankie, laissez-la tranquille !

Angela leva un regard désespéré vers sa fille.

— Qu'est-ce que je dois faire, Janie ? Ils m'embrouillent !

— Il n'y a aucune embrouille, affirma Frank. On est mariés, un point c'est tout.

— La semaine dernière, vous étiez sur le point de divorcer, rétorqua Korsak.

— C'était un malentendu !

— Un malentendu prénommé Sandie, marmonna Angela.

— Elle ne comptait pas pour moi !

— C'est pas ce qu'on m'a dit, grogna Korsak.

— Ça ne te regarde pas, répliqua le frère de Jane. Et d'abord, qu'est-ce que tu fiches encore là, connard ?

— J'aime cette femme ! Quand ton père s'est barré, c'est moi qui l'ai soutenue. C'est moi qui lui ai rendu l'envie de rire !

Korsak posa une main sur l'épaule d'Angela comme pour marquer son territoire.

— Il est temps que ton père tourne la page, ajouta-t-il.

— Touche pas à ma femme ! gronda Frank en écartant la main de Korsak.

— Tu viens de me frapper ?

— Ça ? C'était juste une tape. Là, reprit Frank en repoussant brutalement Korsak, je t'ai frappé.

— Papa, arrête ! ordonna Jane.

Korsak devint cramoisi.

— Tu viens de frapper un policier ! rugit-il en plaquant Frank contre le plan de travail.

Frankie s'interposa.

— Hé, on se calme !

— T'es plus dans la police ! hurla Frank senior. Pas étonnant, avec ton gros bide et ton palpitant qui déconne !

— Papa, supplia Jane en déplaçant précipitamment le présentoir à couteaux. Ça suffit, vous deux !

Korsak rajusta le col de sa chemise.

— Pour Angela, je veux bien passer l'éponge sur ce que tu viens de faire. Mais ne t'imaginer pas que je vais oublier.

— Dégage de ma maison, pauvre con !

— Ta maison ? C'est toi qui es parti ! C'est chez Angela, maintenant.

— Ça fait vingt ans que je rembourse le crédit de cette baraque. Elle m'appartient avec tout ce qu'elle contient !

— Moi comprise ? lança Angela, piquée au vif. Je fais partie des meubles, c'est ça ?

— M'man, je t'en prie, plaida Frankie. Ce n'est pas ce qu'il a voulu

dire...

— Ben voyons !

— Pas du tout, protesta Frank. Je disais juste que...

Angela le fusilla du regard.

— Je n'appartiens à personne. Je suis une femme libre !

— Bien dit, ma puce ! exulta Korsak.

— La ferme ! le rembarèrent le père et le fils d'une même voix.

Angela bondit de sa chaise telle une Walkyrie prête au combat.

— Maintenant, fichez le camp ! ordonna-t-elle. Ouste !

Korsak se tourna vers Frank.

— Tu l'as entendue ?

— Je m'adressais à tous les deux, précisa Angela. A vous tous.

— Mais, Angie... balbutia Korsak.

— Vous me faites mal à la tête à force de crier. C'est ma cuisine, ma maison, et je veux qu'on m'y laisse seule.

— Bonne idée, m'man, approuva Frankie. Viens, ajouta-t-il en filant une tape dans le dos de son père. Laisse-lui un peu de temps, et elle reviendra à la raison.

— Ce n'est pas avec ce genre de réflexion que tu vas servir la cause de ton père, remarqua Angela en promenant un regard noir sur les intrus qui avaient envahi sa cuisine. Qu'est-ce que vous attendez pour filer ?

— Lui d'abord, dit Frank en désignant Korsak.

— Pourquoi moi ?

— On s'en va, maman, déclara Jane en entraînant Korsak. Frankie, fais sortir papa.

Angela la rappela.

— Pas toi, Jane.

— Mais tu viens de dire...

— Je veux qu'eux s'en aillent. Ils me donnent la migraine. Toi, reste. J'ai besoin de te parler.

— Je compte sur toi, Janie, dit Frankie d'un ton menaçant. Rappelle-toi, on forme une famille. Ça ne changera jamais.

Hélas ! songea Jane tandis que les trois hommes sortaient, laissant derrière eux une traîne d'hostilité presque palpable. Elle ne dit pas un mot, se retint même de respirer jusqu'à ce que la porte se referme. Quelques secondes plus tard, trois voitures démarrèrent simultanément dans un rugissement de moteurs. Avec un soupir de soulagement, Jane remit le présentoir à couteaux à sa place habituelle et se tourna vers sa mère. La situation prenait une tournure inattendue. Jusque-là, Angela avait toujours éprouvé une fierté sans bornes pour Frankie, son marine de fils, incapable du moindre mal même quand il embêtait ses frères et sœur.

Pourtant, c'était à Jane, non à lui, qu'elle avait demandé de rester.

A présent qu'elles étaient seules, Jane prit le temps d'étudier sa mère. Les joues en feu, le regard flamboyant de colère, Angela ne donnait pas le sentiment de vouloir se soumettre à aucun homme. Mais tandis que les bruits de moteur s'éloignaient, la guerrière céda la place à une femme fatiguée qui s'écroula sur sa chaise, la tête entre les mains.

— Maman, ça va ?

— Tout ce que je voulais, c'était une deuxième chance. Me sentir de nouveau vivante...

— Parce que ce n'était pas le cas ?

— J'avais l'impression d'être devenue invisible. Tous les soirs, je servais son dîner à ton père et je le regardais s'empiffrer sans qu'il me fasse le moindre compliment. Je pensais que c'était normal, après trente-cinq ans de mariage. Je me disais : Tes enfants sont grands, tu as une belle maison, un jardin... Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— J'ignorais que tu étais malheureuse.

— Je ne l'étais pas. J'étais juste... endormie. Gabriel et toi, vous êtes encore jeunes, vous n'avez pas la moindre idée de ce que c'est que de vivre ainsi, et je vous souhaite de ne jamais le savoir. Se dire que les meilleures années de sa vie sont derrière soi... Voilà ce que je ressentais.

— Pourtant, tu étais bouleversée quand papa est parti.

— Evidemment ! Il m'a quittée pour une autre.

— Bref, tu ne voulais plus de lui, mais tu ne voulais pas non plus qu'une autre l'ait.

— C'est si difficile à comprendre ?

— Pas tant que ça, non.

— Et c'est elle qui a fini par regretter son choix... Sa *bimbo* ! ricana Angela.

— Je pense qu'ils regrettent tous les deux. C'est pour ça que papa veut revenir. Mais c'est trop tard, j'imagine ?

Les lèvres d'Angela tremblèrent, et elle baissa les yeux vers ses mains marquées par des décennies de travaux ménagers.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

— Tu viens de dire que tu étais malheureuse avec lui !

— C'est vrai. Puis Vince est arrivé, et j'ai eu le sentiment d'être une autre femme, plus jeune. Avec lui, j'ai fait des choses qui ne m'avaient jamais effleuré l'esprit, comme tirer au pistolet... ou prendre un bain de minuit.

— Pas de détails, je te prie.

— Il m'emmène danser, Janie. Tu sais quand ton père m'a emmenée danser pour la dernière fois ?

— Non.

— Moi non plus. C'est bien le problème.

— Je vois, soupira Jane. C'est ta décision. Quelle qu'elle soit, je te

soutiendrais.

Même si je dois porter une robe de clown rose à ton mariage.

— C'est là que ça coince, Jane. Je n'arrive pas à me décider.

— Tu as dit que tu te sentais bien avec Vince.

— Mais Frankie a prononcé le mot magique : la famille.

Angela leva vers elle un visage défait.

— Ce n'est pas rien. Toutes ces années de vie commune, le fait de vous avoir vus naître et grandir, tes frères et toi... Je ne peux pas effacer ça.

— Le passé compte plus que ton bonheur actuel ?

— C'est ton père, Jane. Ça ne signifie rien pour toi ?

— Ça n'a rien à voir avec moi. Tout ce qui compte, c'est ce que tu souhaites, toi.

— Imagine que j'épouse Vince et que je passe le restant de mes jours à regretter d'avoir refusé une seconde chance à notre famille ? Pour commencer, Frankie ne me le pardonnera jamais. Sans parler du père Flanagan, des autres gens à l'église, et des voisins...

— Ne te préoccupe pas des voisins. Tu ne les changeras pas.

— Comme tu le vois, il y a beaucoup de choses à prendre en considération. C'était plus simple quand j'étais la femme bafouée. Tout le monde me disait : Vas-y, profite de la vie ! Mais la situation s'est renversée. Maintenant, si notre famille est détruite, ce sera de ma faute. Tu n'imagines pas comme c'est dur, de passer pour une garce...

Mieux vaut être une garce que s'étioler et sombrer dans la déprime, songea Jane. Elle pressa le bras de sa mère par-dessus la table.

— Tu mérites d'être heureuse, maman. Ne laisse pas le père Flanagan, Mme Kaminsky ou Frankie te dicter ta conduite.

— J'envie ton assurance. Quand je te regarde, je me demande comment j'ai fait pour avoir une fille aussi forte. Une fille qui tous les matins se lève pour préparer le petit déjeuner de son enfant avant de courir arrêter des criminels.

— Si je suis forte, c'est à toi que je le dois, maman.

Angela rit et s'essuya les yeux.

— Tu parles ! Regarde-moi : un vrai désastre. Déchirée entre mon amant et ma famille.

— Je fais partie de cette famille, et j'aimerais que tu cesses de t'inquiéter pour nous.

— Impossible. Quand on dit des enfants qu'ils sont notre chair et notre sang, c'est la pure vérité. Si je perds Frankie à cause de cette histoire, ce sera comme si je me coupais un bras. Qui perd sa famille a tout perdu.

Ces paroles résonnaient encore dans l'esprit de Jane quand elle prit congé de sa mère. Celle-ci avait raison : qui perd sa famille a tout perdu. Jane savait ce qui arrivait aux gens dont le mari, la femme ou

les enfants avaient été tués. Elle avait vu la douleur étouffer toute vie en eux, et leur visage vieillir de plusieurs années en une nuit. Elle s'efforçait de les réconforter, leur assurait que la justice les guérirait de leur peine, mais en réalité elle ignorait (ou refusait de voir) la profondeur de leur douleur. Seule une autre victime pouvait vraiment les comprendre.

C'était pourquoi il existait un endroit comme Evensong, où les âmes meurtries pouvaient guérir au contact de leurs semblables.

Ce matin-là, elle s'était entretenue au téléphone avec Maura, mais elle ne l'avait pas rappelée pour l'informer de la mort de Zapata. Avec la disparition de leur principal suspect, le danger qui planait au-dessus de Teddy semblait s'être évanoui. Elles allaient devoir prendre une décision concernant son retour à Boston. Elle se gara sur le parking de son immeuble et s'apprêtait à rappeler Maura sur son portable quand elle se souvint qu'il n'y avait pas de réseau à Evensong. Elle chercha alors dans son journal d'appels le numéro de la ligne fixe de l'école.

On décrocha au bout de six sonneries.

— Allô ? fit une voix tremblante.

— Docteur Welliver, c'est vous ? Ici, l'inspecteur Rizzoli... Vous êtes toujours là ? ajouta Jane comme le silence se prolongeait.

— Oui, oui.

Puis, avec un rire étonné :

— Mon Dieu, comme ils sont beaux !

— Quoi donc ?

— Les oiseaux. Je n'en ai jamais vu de pareils. Et le ciel... Quelles couleurs bizarres !

— Euh... Vous voulez bien me passer le Dr Isles ?

— J'ignore où elle est.

— Vous pourriez lui demander de me rappeler ? Vous allez la voir pendant le dîner, je suppose ?

— Je ne dînerai pas ce soir. Tout a un drôle de goût aujourd'hui. Oh ! Quel dommage que vous ne puissiez pas voir ces oiseaux ! Ils sont si proches que je pourrais les toucher !

— Docteur Welliver ? Allô ?

Pas de réponse.

Jane raccrocha, se demandant quel genre d'oiseaux avait pu susciter un tel enthousiasme chez le Dr Welliver. Soudain elle eut la vision de ptérodactyles tournoyant au-dessus des forêts du Maine.

Dans l'univers d'Evensong, tout paraissait possible.

Si aucun n'osait lui parler en face, Claire savait très bien ce que chuchotaient les autres élèves quand ils rapprochaient leurs têtes et lui jetaient des coups d'œil furtifs depuis leurs tables. La veille de la mort de Herman, on l'avait vue lui donner un coup de pied, ce qui faisait d'elle la principale suspecte. La justice des ragots l'avait déjà jugée et condamnée.

Elle piqua un chou de Bruxelles au bout de sa fourchette. Il était aussi amer que son ressentiment, mais elle le mangea quand même, tâchant d'ignorer les murmures et les regards insistants. Comme toujours, c'était Briana la meneuse, et ses deux clones faisaient la claque. Le seul à lui manifester un peu de sympathie était Grizzly. Alors qu'il était couché aux pieds de Julian, comme à son habitude, il se leva et trotтина vers elle. Elle lui glissa un morceau de viande sous la table, et ses yeux s'embuèrent quand il lui lécha la main pour la remercier. Les chiens sont tellement plus gentils que les hommes... Ils vous acceptent comme vous êtes. Elle enfouit sa main dans l'épaisse fourrure de Grizzly. Lui, au moins, serait toujours son ami.

— Je peux m'asseoir ?

Elle leva les yeux et vit Teddy, un plateau dans les mains.

— Si tu veux. Mais tu sais ce qui va t'arriver si tu t'assois à cette table.

— Quoi ?

— Tu perdras toutes tes chances de devenir populaire dans cette école.

— Ça ne me changera pas.

Pendant qu'il s'installait, elle avisa le contenu de son assiette. Pommes de terre à l'eau, choux de Bruxelles et haricots de Lima.

— T'es végétarien ?

— Non, allergique.

— A quoi ?

Il se mit à compter sur ses doigts.

— Poisson, œufs, crevettes, gluten, arachides, tomates... Peut-être aussi aux fraises, mais je ne suis pas sûr.

— Comment tu fais pour ne pas mourir de faim ?

— Je suis aussi carnivore que toi.

Ça ne se voit pas.

— J'aime la viande, insista Teddy. Hier, j'ai mangé du poulet...

Ses joues s'empourprèrent.

— Pardon, murmura-t-il.

— Ce n'est pas moi qui ai tué Herman. Je me fiche de ce que disent les autres.

— Ils ne sont pas tous contre toi.

Claire abattit bruyamment sa fourchette sur la table.

— Je ne suis pas idiote, Teddy.

— Will te croit innocente. Et Julian dit qu'un bon enquêteur doit éviter les jugements précipités.

Claire coula un regard vers la table la plus proche et surprit le sourire narquois de Briana.

— Ça m'étonnerait qu'elle prenne ma défense...

— C'est à cause de Julian ?

Claire se retourna vers Teddy, interloquée.

— Quoi ?

— C'est pour ça que Briana et toi, vous vous détestez ? Parce que vous êtes toutes les deux amoureuses de Julian ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Teddy jeta un coup d'œil à Grizzly, qui remuait la queue dans l'espoir d'obtenir un autre morceau de viande.

— Briana dit que tu as le béguin pour lui, et que c'est pour ça que tu en fais des tonnes avec son chien.

C'était vraiment ce que tout le monde pensait ? Claire repoussa brusquement Grizzly.

— Lâche-moi, espèce de corniaud !

L'ensemble du réfectoire avait entendu. Tous les regards se braquèrent sur elle quand elle se leva.

— Pourquoi tu pars ? demanda Teddy.

Sans un mot, elle quitta la salle et sortit dans la cour.

Dehors, le crépuscule se prolongeait. Des hirondelles tournaient dans le ciel. Claire emprunta l'allée dallée qui contournait le bâtiment, scrutant machinalement les zones d'ombre au cas où elle aurait aperçu des lucioles. Les criquets faisaient un tel raffut qu'elle n'entendit pas tout de suite le bruit venant du toit. Puis quelque chose atterrit à ses pieds. Un morceau d'ardoise.

J'ai failli le prendre sur la tête !

Elle leva les yeux. Une silhouette se découpait contre le ciel, en équilibre au bord du toit. Les bras déployés, elle semblait sur le point de s'envoler.

Claire aurait voulu hurler, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

La silhouette s'élança. Les hirondelles tournoyaient toujours, mais le corps tomba à pic, tel un oiseau privé d'ailes.

Quand Claire rouvrit les yeux, une flaque sombre s'étalait sur l'allée, dessinant une auréole autour du crâne fracassé d'Anna Welliver.

Maura avait rencontré le Dr Daljeet Singh, le médecin légiste en chef de l'Etat du Maine, à l'occasion d'un congrès, quelques années plus tôt. Depuis, ils avaient l'habitude de dîner ensemble à chaque nouveau congrès, pour évoquer d'anciennes enquêtes et échanger des photos de vacances. Toutefois, ce ne fut pas Daljeet qui descendit du 4 × 4 blanc arborant le macaron du bureau du médecin légiste, mais une jeune femme chaussée de bottes, vêtue d'un pantalon de treillis et d'une polaire, comme si elle revenait de randonnée. Elle dépassa les véhicules de police avec une assurance qui trahissait une certaine expérience des scènes de crime et se dirigea vers Maura.

— Dr Emma Owen, se présenta-t-elle. Vous devez être le Dr Isles ?

— Bien vu.

Elles échangèrent une poignée de main machinale. Maura trouva étrange de serrer la main d'une consœur, surtout aussi jeune. Emma Owen semblait à peine sortie de la fac.

— Je n'ai pas beaucoup de mérite, avoua Emma. Je vous ai reconnue grâce à la photo qui illustrait l'article que vous avez publié l'an dernier dans le *Journal de médecine légale*. Et Daljeet parle souvent de vous ; aussi, j'ai l'impression de vous connaître depuis longtemps.

— A ce propos, comment va-t-il ?

— Il est en vacances en Alaska. Sinon, il serait venu lui-même.

— J'étais censée être moi aussi en vacances ! dit Maura avec un rire sans joie.

— C'est ballot de se faire poursuivre par les morts jusqu'au fin fond du Maine.

Le Dr Owen sortit une paire de surchaussures et les enfila avec la grâce d'une danseuse. Comme beaucoup de femmes médecins de sa génération, elle avait l'air sportive, intelligente et sûre d'elle.

— L'inspecteur Holland m'a briefée au téléphone. Vous aviez décelé des signes de dépression ou des idées suicidaires chez la victime ?

— Non, je suis aussi surprise que tout le monde ici. Le Dr Welliver semblait aller bien. Le seul point bizarre, c'est qu'elle n'est pas descendue dîner ce soir.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Au déjeuner. Je crois qu'elle avait rendez-vous avec un élève à 13 heures. Personne ne l'a vue ensuite. Jusqu'à ce qu'elle se jette dans le vide.

— Vous avez une idée de ce qui a pu l'y inciter ?

— Aucune. Nous sommes tous sidérés.

— Eh bien, si même une experte telle que le Dr Isles est dans le brouillard, ça promet !

Emma enfila une paire de gants en latex.

— L'inspecteur Holland m'a dit qu'il y avait un témoin.

— Une élève a assisté à la scène.

— Mince ! La pauvre gosse va sûrement faire des cauchemars.
Comme si les nuits de Claire Ward n'étaient pas déjà peuplées de mauvais rêves...

Emma Owen leva les yeux vers la façade, dont les fenêtres illuminées tranchaient sur le noir de la nuit.

— C'est la première fois que je visite cet endroit, dit-elle. Je ne savais même pas que cette école existait. On dirait un château.

— De style néogothique, construit au XIX^e siècle par un baron du rail qui se prenait pour un roi.

— Vous savez d'où elle a sauté ?

— Du toit. Il communique avec son bureau, dans la tourelle.

— Ça fait une chute d'environ vingt mètres, peut-être plus. Qu'en pensez-vous, docteur Isles ?

— Je dirais pareil.

Tandis qu'elles suivaient l'allée de pierre, Maura se fit la réflexion que sa jeune consœur s'adressait à elle comme à quelque autorité supérieure et incontestable. Elle n'était pourtant pas si âgée ! Bientôt elles distinguèrent les faisceaux des lampes torches de deux policiers. Un corps recouvert d'un drap en plastique était étendu à leurs pieds.

— Bonsoir, messieurs, les salua Owen.

— C'est marrant, remarqua l'un d'eux, mais on dirait que les pys sont plus nombreux que les autres à se fiche en l'air.

— La victime était psychiatre ?

— Le Dr Welliver était la psychologue de l'établissement, expliqua Maura.

— C'est bien ce que je disais, marmonna le flic. Ils choisissent pas ce boulot par hasard.

Le Dr Owen souleva le drap, et les deux policiers pointèrent leurs torches sur le corps. Anna Welliver reposait sur le dos, le visage exposé à la lumière crue, ses cheveux gris déployés autour de la tête. Maura leva les yeux vers la fenêtre du dortoir, au deuxième étage, et distingua les silhouettes de quelques élèves absorbés par un spectacle auquel aucun enfant ne devrait assister.

— Si vous voulez vous joindre à moi, proposa le Dr Owen en lui tendant une paire de gants.

Maura se serait passée de cette invitation, toutefois elle enfila les gants et s'accroupit auprès de sa jeune collègue. Ensemble, elles palpèrent le crâne, examinèrent les membres, recensèrent les fractures visibles.

— Tout ce qu'on veut savoir, dit l'un des flics, c'est s'il s'agit d'un accident ou d'un suicide.

— Vous avez déjà écarté l'homicide ? demanda le Dr Owen.

— On a parlé au témoin – une gosse de treize ans, Claire Ward. Elle se trouvait à cet endroit même quand c'est arrivé. Elle n'a vu personne

sur le toit, à part la victime. D'après elle, celle-ci a écarté les bras avant de plonger dans le vide.

Il indiqua la tourelle illuminée.

— La porte de son bureau était ouverte, et on n'a relevé aucune trace de lutte. Elle est montée sur le toit, a enjambé la rambarde et a sauté.

— Pourquoi ?

Le policier haussa les épaules.

— Ça, c'est aux psys de le dire... Ceux qui n'auront pas sauté.

Le Dr Owen se releva prestement tandis que Maura déplaçait ses jambes et son dos avec précaution. Elle sentait le poids des ans sur ses épaules, et la raideur qui s'était installée dans son genou droit, usé par des années d'efforts et de jardinage, lui rappelait douloureusement qu'une nouvelle génération attendait d'occuper le devant de la scène.

— Si on se fie à ce témoignage, ça ne ressemble pas à un accident, observa Emma Owen.

— A moins qu'elle n'ait *accidentellement* enjambé la balustrade et sauté dans le vide.

— Je confirme donc qu'il s'agit d'un suicide, conclut Owen en retirant ses gants.

— Vous oubliez l'absence de signes avant-coureurs, lui objecta Maura.

L'obscurité l'empêchait de voir l'expression des deux flics, mais elle les imagina levant les yeux au ciel.

— Il vous faut quoi ? maugréa l'un d'eux. Une lettre d'adieu ?

— Un mobile. Je connaissais cette femme.

— Tout le monde est persuadé de connaître son conjoint, ses enfants...

— Je sais, c'est ce qu'on entend toujours après un suicide : il n'y a eu aucun avertissement. La plupart des familles sont dans l'incompréhension la plus totale. Mais...

Maura s'interrompit, consciente des regards qui pesaient sur elle – l'éminente spécialiste de Boston, qui fondait son raisonnement sur un élément aussi irrationnel qu'une intuition.

— Le Dr Welliver accompagnait des enfants victimes de graves traumatismes. C'était l'œuvre de sa vie. Comment aurait-elle pu prendre le risque de les traumatiser encore plus en les rendant témoins d'une mort aussi spectaculaire ?

— Vous avez une explication ?

— Non, et ses collègues non plus. Aucun des enseignants ni des membres du personnel ne comprend son geste.

— Quelqu'un pourrait nous éclairer ? demanda Emma Owen. Un parent proche ?

— Elle était veuve, et le proviseur croit savoir qu'elle n'avait aucune

famille.

— Dans ce cas, j'ai peur que personne ne puisse nous aider à résoudre ce mystère. Je vais néanmoins pratiquer une autopsie, même si la cause de la mort semble évidente.

Maura considéra le corps. Il serait facile de déterminer la cause du décès. Il suffirait d'entailler la peau, d'examiner les ruptures d'organes et les fractures. Ce qui la tracassait, c'étaient les questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre – les mobiles, les tourments secrets qui incitaient un être humain à tuer un inconnu ou à mettre fin à ses jours.

Une fois le dernier véhicule officiel parti, elle gagna la salle des professeurs, où s'était regroupé le personnel de l'établissement. Un feu brûlait dans la cheminée, mais aucune lampe n'était allumée, comme s'ils cherchaient tous à fuir une lumière trop vive. Elle se carra dans un fauteuil en velours et regarda les visages qui l'entouraient, éclairés par les reflets des flammes. Sans un mot, Baum remplit un verre de brandy et le posa sur la table près d'elle. Elle le remercia d'un signe de tête et but une gorgée.

— Quelqu'un ici a sûrement une idée de ce qui a pu la pousser à faire ça, avança Lily. Il a dû y avoir des signes, des indices que nous avons négligés...

— Impossible de vérifier ses mails, dit Baum. Je n'ai pas son mot de passe. Mais la police a fouillé ses affaires personnelles, au cas où elle aurait laissé une lettre d'explication. Ils n'ont rien trouvé. J'ai interrogé le cuisinier, le jardinier. Ils n'ont rien remarqué qui aurait pu laisser soupçonner des tendances suicidaires chez elle.

— Je l'ai vue dans le jardin ce matin, reprit Lily. Elle cueillait des roses pour fleurir son bureau. Est-ce qu'une femme sur le point de se suicider agirait ainsi ?

— On n'en sait rien, marmonna Pasquantonio. C'était elle, la psychologue.

Baum promena son regard sur leur groupe.

— Vous avez tous parlé aux élèves. Est-ce que l'un d'eux a une explication ?

— Aucun, répondit Karla Duplessis, le professeur de littérature. Elle avait quatre rendez-vous aujourd'hui. Le dernier, à 13 heures, était avec Arthur Toombs. Il dit qu'il l'a trouvée un peu distraite, c'est tout. Les élèves sont aussi perplexes que nous. Si c'est difficile pour nous, dites-vous que ça l'est encore plus pour eux. Anna était leur soutien, et ils la découvrent encore plus fragile qu'eux. Ils se demandent s'ils peuvent encore compter sur nous, si les adultes sont assez forts pour les épauler.

— C'est pour ça qu'on ne peut pas se montrer faibles, fit une voix bourrue. Pas maintenant.

Tous les regards se tournèrent vers l'angle le plus sombre de la pièce. Ces paroles venaient de Roman, le seul à ne pas chercher le réconfort dans un verre de brandy.

— On ne doit rien changer à nos habitudes, ajouta le garde forestier.

— Ça ne paraîtrait pas naturel, protesta Karla Duplessis. Nous avons tous besoin de temps pour faire le deuil...

— « Faire le deuil » ? C'est une manière chic de dire qu'on va broyer du noir et pleurnicher. Le Dr Welliver s'est tuée. On ne peut rien faire, à part continuer à vivre.

Avec un grognement, il se leva et sortit, laissant dans son sillage une odeur de résine et de tabac.

— Le lait de la tendresse humaine, ironisa Karla Duplessis. Avec l'exemple que leur donne Roman, il ne faut pas s'étonner que nos élèves en viennent à massacrer des animaux.

— M. Roman a raison au moins sur un point, affirma Baum. Il importe de préserver la routine, pour les élèves. Ils ont besoin de temps pour surmonter la perte du Dr Welliver.

Il se tourna vers Lily.

— Est-ce qu'on maintient le séjour au Québec ?

— Les chambres d'hôtel sont réservées, et les jeunes en parlent depuis des semaines.

— Dans ce cas, il faut que vous les y emmeniez, comme promis.

Maura intervint :

— Compte tenu de sa situation, je pense qu'il serait trop dangereux pour Teddy de sortir en public.

— L'inspecteur Rizzoli a été parfaitement claire, la rassura Lily. Il restera ici, en sécurité. Will et Claire resteront aussi. Et Julian, bien entendu.

Elle sourit à Maura.

— Il m'a dit qu'il voulait passer du temps seul avec vous. C'est un sacré compliment, venant d'un adolescent !

— Je trouve choquant de les emmener en voyage alors qu'Anna vient de mourir, protesta Karla Duplessis. Nous devrions tous rester ici, pour honorer sa mémoire et tenter de comprendre son geste.

— Le chagrin, murmura Lily. Même après toutes ces années, il arrive qu'il vous rattrape.

— Quoi, au bout de vingt-deux ans ? s'insurgea Pasquantonio.

— Vous parlez du meurtre de son mari ? s'enquit Maura.

Pasquantonio acquiesça et saisit la bouteille de brandy pour remplir son verre.

— Frank a été enlevé dans sa voiture, expliqua-t-il. Son entreprise a payé la rançon demandée, mais ses ravisseurs l'ont quand même exécuté et se sont débarrassés de son corps quelques jours plus tard.

Aucun d'eux n'a jamais été arrêté.

— Ça a dû la révolter, supposa Maura. Et la colère retournée contre soi mène à la dépression. Si elle portait toujours cette rage en elle...

— Il en va de même pour nous tous, la coupa Pasquantonio. C'est pourquoi nous avons choisi ce travail. La colère est notre moteur.

— Il arrive que les moteurs explosent, remarqua Maura.

Elle regarda les personnes qui l'entouraient. Toutes portaient les stigmates de la douleur sur leur visage.

— Etes-vous sûrs de maîtriser la situation ? J'ai vu la dépouille du coq pendue au saule. Ça prouve que quelqu'un ici est capable de tuer.

Un silence pesant s'abattit sur la pièce. Les professeurs s'observèrent un moment, puis Baum prit la parole :

— Nous en sommes tous conscients. Anna m'en parlait pas plus tard qu'hier. Elle pensait qu'un de nos élèves avait été profondément perturbé, au point de devenir...

— Un psychopathe, compléta Lily.

— Vous savez qui ? demanda Maura.

Baum secoua la tête.

— C'était ce qui tracassait Anna. Elle n'avait pas la moindre idée de qui il pouvait s'agir.

Un psychopathe... Profondément perturbé...

Cette conversation laissa une impression désagréable à Maura. Elle y pensait toujours au moment de gagner sa chambre. La violence pouvait pervertir un enfant au point de l'inciter à tuer un animal par plaisir, à l'éventrer et l'exposer dans un arbre à la vue de tous.

Et dire qu'en ce moment même l'auteur de ces actes dort dans l'une des pièces de ce château...

Sur une impulsion, elle décida de monter à la tourelle au lieu d'aller se coucher. Quelques heures plus tôt, elle avait accompagné les policiers dans le bureau d'Anna, aussi n'attendait-elle aucune révélation de cette visite. En effet, elle trouva la pièce dans l'état où ils l'avaient laissée. Les cristaux se balançaient doucement dans l'embrasure de la fenêtre. Les restes d'un bâtonnet d'encens se mêlaient à un tas de cendres grises. Des chemises s'empilaient sur le bureau. Celle du dessus était ouverte sur un rapport d'enquête de la police de Saint Thomas : le dossier de Teddy Clock. A côté, un vase garni de roses. Maura tenta d'imaginer ce qui avait pu passer par la tête d'Anna tandis qu'elle les cueillait. « C'est le dernier jour où je respire le parfum des roses... » Ou était-ce pour elle une matinée ordinaire, sans réflexions sur le passage du temps ni adieux à la vie ?

Pour quelle raison cette journée avait-elle pris une tournure aussi tragique ?

Maura fit le tour de la pièce, y cherchant des traces de son occupante. Ne croyant pas aux fantômes, elle n'avait aucune chance

d'en croiser jamais. Néanmoins, elle respira l'air qu'avait respiré Anna, chargé du parfum des roses et de celui de l'encens. La porte donnant sur le toit était fermée pour empêcher la fraîcheur d'entrer. Le plateau avec la théière, les tasses en porcelaine et le sucrier occupait le dessus de la table basse, comme le jour où Anna les avait reçues, Jane et elle.

Les tasses étaient propres et alignées. Anna avait pris soin de rincer et essuyer la théière avant de mettre un terme à son existence – par égard pour ceux qui feraient le ménage après sa disparition, peut-être.

Dans ce cas, pourquoi avoir choisi une mort aussi violente ? Une mort qui entacherait à jamais les mémoires de ses collègues et de ses jeunes patients, comme les traces de sang sur les pierres de l'allée ?

— Ça n'a pas de sens, hein ?

Maura fit volte-face. Julian l'observait depuis le seuil, Grizzly assis à ses pieds. Le chien et son maître semblaient pareillement anéantis par le chagrin.

— Je te croyais couché, dit-elle.

— Je n'arrivais pas à dormir. Alors je suis allé vous trouver, mais vous n'étiez pas dans votre chambre.

— Moi non plus, je n'avais pas sommeil, soupira Maura.

Le jeune garçon hésita avant d'entrer, comme s'il craignait de manquer de respect à la défunte.

— Elle n'oubliait jamais les anniversaires. Le matin, quand on descendait déjeuner, on trouvait un petit cadeau à notre place. A un garçon qui aime le base-ball, elle a offert une casquette des Yankees, et un cygne en cristal à une fille qui porte un appareil dentaire. A mon arrivée, j'ai eu droit aussi à un cadeau, même si ce n'était pas mon anniversaire. Une boussole, pour que je sache toujours où je vais et n'oublie jamais d'où je viens...

Sa voix se réduisit à un murmure.

— C'est toujours la même chose, avec les gens que j'aime.

— Quoi donc ?

— Ils me quittent.

« Ils meurent », voulait-il dire, et c'était vrai. Son grand-père, la seule famille qu'il lui restait, était mort l'hiver précédent, le laissant seul au monde.

Mais pas moi. Je suis toujours là, moi.

Elle l'attira dans ses bras et le serra contre elle. Il se laissa faire, raide comme une statue enlacée par une femme aussi peu à l'aise que lui avec les sentiments. En cela ils se ressemblaient, tous deux animés par le désir désespéré de nouer des liens, et pourtant pleins de méfiance. Enfin, il se détendit et lui rendit son étreinte.

— Je ne t'abandonnerai jamais, chuchota-t-elle. Je serai toujours là pour toi.

— C'est ce qu'on dit. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Il ne m'arrivera rien.

— Ça, vous ne pouvez pas le promettre.

Il s'écarta d'elle et s'approcha du bureau.

— Le Dr Welliver aussi disait qu'elle serait toujours là pour nous. Et regardez...

Il effleura une rose de la main ; un pétale s'en détacha et tomba lentement, comme un papillon agonisant.

— Pourquoi elle a fait ça ? demanda-t-il.

— Parfois, il n'y a pas d'explication. Trop souvent, je bute sur cette question dans mon travail. Tous ces gens qui cherchent à comprendre pourquoi la personne qu'ils aimaient s'est suicidée...

— Et vous leur dites quoi ?

— Qu'ils ne doivent pas se sentir coupables. Nous sommes responsables uniquement de nos actes, pas de ceux des autres.

Julian baissa la tête et s'essuya rapidement les yeux, laissant une traînée brillante sur son visage.

— Julian ? murmura Maura.

— Moi, je me sens coupable.

— Personne ne peut dire pourquoi le Dr Welliver a agi ainsi.

— Pas à cause d'elle.

— De qui, alors ?

— De ma sœur, Carrie... C'est son anniversaire, la semaine prochaine.

L'hiver précédent, la jeune sœur de Julian et leur mère avaient trouvé la mort dans une vallée désolée du Wyoming. Comme il évoquait rarement sa famille ou les épreuves qu'ils avaient affrontées ensemble, Maura avait fini par se persuader qu'il avait surmonté tout cela. Mais il n'en était rien. Il me ressemble encore plus que je ne le croyais, songea-t-elle. Lui et moi, nous enfouissons si bien notre chagrin que personne ne devine sa présence.

— J'aurais dû la sauver, reprit Julian.

— Comment le pouvais-tu ? Ta mère refusait de la laisser partir.

— J'aurais dû la lui enlever de force. C'était moi, l'homme de la famille. C'était mon rôle de la protéger.

Une responsabilité trop lourde pour un garçon de seize ans... Si Julian avait la carrure d'un homme, les larmes qui sillonnaient ses joues étaient celles d'un enfant. Il les essuya avec sa manche et regarda autour de lui, cherchant une boîte de mouchoirs.

Maura se dirigea vers les toilettes attenantes au bureau. Comme elle détachait quelques feuilles d'un rouleau de papier, un reflet accrocha son regard. On aurait dit qu'on avait semé du sable sur la lunette. Elle passa la main dessus et examina les grains étincelants collés à ses doigts. Elle en remarqua d'autres alors, éparpillés sur le carrelage.

On avait jeté quelque chose dans la cuvette.

Elle regagna le bureau et s'approcha du plateau à thé, posé sur la table basse. Elle revit Anna verser trois généreuses cuillerées de sucre dans sa tasse. Elle souleva le couvercle du sucrier. Il était vide.

Pourquoi Anna avait-elle vidé le sucre dans les toilettes ?

Le téléphone sonna sur le bureau, faisant sursauter Maura et Julian. Ils échangèrent un regard surpris. Qui pouvait appeler une morte ?

Maura décrocha.

— Evensong. Dr Isles à l'appareil.

— Tu ne m'as pas rappelée, accusa Jane.

— Pourquoi, j'aurais dû ?

— J'avais laissé un message au Dr Welliver. N'ayant aucune nouvelle, j'ai décidé de retenter ma chance avant que tout le monde ne soit couché.

— Tu as parlé à Anna ? Quand ça ?

— Vers 5 heures, 5 heures et demie.

— Jane, il est arrivé une chose horrible, et...

— Teddy n'a rien ?

— Non, il va bien.

— Que s'est-il passé, alors ?

— Anna Welliver est morte. Elle a sauté du toit. Ça a tout l'air d'un suicide.

Il y eut un long silence. A l'autre bout du fil, Maura entendit une télévision, de l'eau qui coulait et des assiettes entrechoquées. Des sons du quotidien qui lui firent regretter de ne pas être chez elle, dans sa cuisine.

— Bon Dieu, finit par articuler Jane.

Le regard de Maura se posa sur le sucrier. Elle tenta d'imaginer Anna le vidant dans les toilettes avant de gagner le toit et de plonger vers la mort.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? demanda Jane.

— A la réflexion, je ne suis pas persuadée qu'il s'agisse d'un suicide, répondit Maura sans quitter le sucrier des yeux.

— Vous êtes certaine de vouloir y assister, docteur Isles ? demanda Emma Owen.

L'antichambre de la morgue était meublée d'armoires contenant des gants, des masques et des surchaussures. Vêtue d'une blouse et d'un pantalon stériles, Maura ajustait un calot en papier sur sa tête.

— Je vous enverrai le rapport d'autopsie, ajouta le Dr Owen. Et je vais demander une analyse toxico complète, comme vous l'avez suggéré. Comprenez bien, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous restiez, mais il me semble...

— N'ayez aucune crainte, la coupa Maura. Je ne ferai qu'observer. Vous êtes seul maître à bord.

Emma Owen rougit sous son calot bouffant. Maura ressentit une pointe d'envie. Même sous la lumière crue des néons, la peau de sa jeune consœur avait un aspect lisse et juvénile, sans le secours des poudres et crèmes camouflantes qu'elle-même dissimulait dans son armoire de toilette.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, se défendit Owen. Mais vous connaissiez la victime. Ça risque de vous rendre les choses plus difficiles.

A travers la vitre qui les séparait de la salle d'autopsie, Maura regarda l'assistant du Dr Owen, un jeune homme à la forte carrure, préparer les instruments. Anna Welliver reposait sur la table, encore vêtue. Maura avait ouvert et découpé tellement de corps qu'elle en avait perdu le compte. Mais tous appartenaient à des inconnus avec lesquels elle ne partageait aucun souvenir. A l'inverse, la voix, le sourire d'Anna étaient gravés dans sa mémoire. Dans ces conditions, n'importe lequel de ses confrères se serait abstenu. Pourtant elle était là, en train d'enfiler masque, surchaussures et lunettes de protection.

— Je lui dois d'être là, affirma-t-elle.

— Je doute que cette autopsie nous réserve beaucoup de surprises. Nous savons comment elle est morte.

— Mais pas ce qui l'a incitée à se jeter dans le vide.

— Ce n'est pas ici que vous trouverez la réponse à cette question.

— Une heure avant sa mort, elle avait un comportement étrange au téléphone. Elle a dit à l'inspecteur Rizzoli qu'elle trouvait un drôle de goût à la nourriture, et elle voyait des oiseaux extraordinaires à travers la fenêtre de son bureau. Ça ressemble à des hallucinations.

— C'est pour ça que vous avez demandé une analyse toxico ?
— On n'a pas retrouvé de drogues dans ses affaires, mais on n'a peut-être pas cherché où il fallait. Elle les avait peut-être cachées.

Elles poussèrent la porte de la salle d'autopsie.

— Randy, nous avons une invitée de marque, annonça Emma Owen. Le Dr Isles travaille pour le bureau du médecin légiste en chef de Boston.

Randy salua Maura sans paraître le moins du monde impressionné.

— Qui va opérer ? demanda-t-il.

— Le Dr Owen, répondit Maura. Je suis là en tant que simple observatrice.

Habitée à tout diriger dans « sa » salle d'autopsie, Maura se fit violence pour rester en retrait tandis qu'Emma, assistée de Randy, disposait ses instruments autour d'elle et réglait les lumières. En réalité, elle répugnait à s'approcher et à regarder le visage d'Anna. Les yeux vides de toute étincelle de vie lui rappelaient cruellement que le corps humain n'est qu'une enveloppe, et l'âme qu'il renferme, aussi fragile et fugace que la flamme d'une bougie. Emma Owen avait raison : elle n'aurait pas dû assister à cette autopsie.

Elle concentra son attention sur les radiographies préliminaires affichées sur un écran lumineux, pendant qu'Emma et Randy déshabillaient le corps. Les clichés ne lui révélèrent rien qu'elle ne savait déjà. La veille, par simple palpation, elle avait détecté les fractures de l'os pariétal gauche, qui traçaient un réseau de fines craquelures en noir et blanc. Sur la radio de la cage thoracique, malgré l'ombre diffuse des vêtements, on distinguait une fracture massive des côtes 2 à 8 gauches. Le choc avait également fracturé le pelvis, en comprimant le foramen sacré et en brisant le rameau du pubis. Rien de plus normal, compte tenu de la hauteur de la chute. Maura savait d'expérience ce qu'ils trouveraient dans la cavité thoracique. En cas de chute dans le vide, la mort ne survient pas à cause des fractures, mais de la décélération brutale qui déplace le cœur et les poumons, déchire les tissus délicats et rompt les artères. La poitrine d'Anna était probablement remplie de sang.

— Mince alors ! s'exclama Randy. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Docteur Isles ? appela Emma Owen. Vous devriez venir voir.

Maura s'approcha de la table. Randy et Emma avaient dépouillé Anna de sa robe jusqu'à la taille, mais ils lui avaient laissé son soutien-gorge – bonnet D, blanc, sans dentelle ni fanfreluches.

— C'est la première fois que je vois des cicatrices de ce genre, avoua le Dr Owen.

— Déshabillons-la entièrement, proposa Maura.

Il ne leur fallut que quelques secondes pour ôter le soutien-gorge et la robe. Quand l'élastique de la culotte glissa sur les hanches, Maura

grimaça en imaginant le frottement des fragments d'os les uns contre les autres. Elle n'avait pas oublié les hurlements d'un jeune homme qui avait eu le pelvis écrasé dans un accident de péniche et qu'elle avait pris un jour en charge, aux urgences. Mais Anna ne ressentait plus rien, et elle se laissa dévêtir sans la moindre plainte. Bientôt, son corps tuméfié et déformé par de multiples fractures fut complètement nu, mais tous trois n'avaient d'yeux que pour les cicatrices. Invisibles sur les radios, elles recouvraient tout l'avant du torse, dessinant une sinistre toile d'araignée sur les seins, l'abdomen et même les épaules. Maura pensa aux robes boutonnées jusqu'au cou qu'Anna portait même par temps chaud, un choix qui ne devait rien à ses goûts excentriques mais découlait de la nécessité de cacher son terrible secret. Les cicatrices avaient l'air anciennes. Depuis quand Anna ne s'était-elle pas montrée en maillot de bain ?

— Des greffons ? suggéra Randy.

Le Dr Owen secoua la tête.

— Ça n'y ressemble pas.

— C'est quoi, alors ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et vous, docteur Isles ?

Maura, occupée à examiner les membres inférieurs, ne répondit pas. Elle dirigea la lampe sur les tibias. La peau paraissait plus sombre et épaisse à cet endroit.

— Il nous faudrait des radios détaillées des jambes, dit-elle. En particulier des tibias et des chevilles.

— J'ai fait une radiographie complète du squelette, répondit Randy. On y voit toutes les fractures.

— Ce ne sont pas les fractures récentes qui m'intéressent, mais d'autres, antérieures.

— En quoi cela va-t-il nous aider à déterminer la cause du décès ? s'enquit le Dr Owen.

— Ça nous permettra de mieux connaître la victime. Son passé, son état d'esprit... Elle ne peut plus rien nous dire, mais son corps, si.

Les deux femmes regagnèrent l'antichambre tandis que Randy, équipé d'un tablier de plomb, préparait le corps pour une nouvelle série de clichés. Combien de cicatrices Anna Welliver leur cachait-elle encore ? Si les marques sur sa peau étaient visibles, qu'en était-il de ses blessures intérieures, celles dont on ne guérit jamais ? Etaient-ce elles qui l'avaient poussée à monter sur le toit et à se jeter dans le vide ?

Randy afficha une nouvelle série de clichés sur l'écran lumineux et leur fit signe de rentrer.

— Aucune trace d'autres fractures sur ces radios, remarqua-t-il.

— Elles sont probablement anciennes, indiqua Maura.

— Pas de formation cicatricielle ni de difformité. S'il y en avait, je

les aurais vues.

Maura perçut l'agacement dans sa voix. De quel droit cette étrangère doutait-elle de ses compétences ? Elle préféra ne pas rétorquer et se concentrer sur les radios. Randy avait dit vrai : a priori, le corps ne présentait aucune fracture ancienne des membres supérieurs ou inférieurs. Elle s'approcha pour examiner d'abord le tibia droit, puis le gauche. Ce qu'elle vit alors confirma les soupçons que la différence de coloration de la peau avait éveillés chez elle.

— Vous avez vu ? demanda-t-elle en désignant un des clichés. Observez la stratification, et l'épaisseur.

Sa jeune consœur acquiesça, perplexe.

— La couche externe est plus épaisse, en effet.

— Ici aussi, on observe des modifications endostéales. Vous voyez ? C'est très révélateur.

Maura s'adressa ensuite à Randy :

— Pourrait-on voir les radios des chevilles, maintenant ?

— Révélateur de quoi ? demanda-t-il, toujours pas convaincu.

— D'une périostite. Une inflammation de la membrane entourant l'os. Les clichés des chevilles, je vous prie.

Les lèvres pincées, Randy s'exécuta. Les nouvelles radios balayèrent les derniers doutes de Maura.

— Oh ! souffla le Dr Owen à ses côtés.

— Des changements osseux tout à fait classiques, expliqua Maura. Jusqu'ici, je n'avais vu que deux cas similaires. L'un était un immigré algérien, l'autre un clandestin dont on avait découvert le corps à bord d'un cargo provenant d'Amérique du Sud.

— Qu'est-ce que vous regardez ? s'enquit Randy.

— Les modifications du calcanéum droit, dit le Dr Owen en désignant le talon.

— Du gauche aussi, ajouta Maura. Ces difformités proviennent de fractures multiples anciennes.

— Elle a eu les deux pieds cassés ?

— Oui, répondit Maura en frissonnant. A plusieurs reprises.

— J'ai lu des choses à ce sujet, dit Emma Owen. Mais je n'aurais jamais pensé y être confrontée ici, dans le Maine.

— Une technique punitive très répandue au Moyen-Orient, en Asie et en Amérique du Sud, expliqua Maura à Randy. On flagelle les plantes des pieds du condamné, avec pour effet de briser les os, rompre les tendons et les ligaments.

— Vous voulez dire que *quelqu'un* lui a fait ça ?

Maura acquiesça.

— On l'a également frappée sur les tibias, peut-être pas assez fort pour fracturer l'os, mais les hémorragies à répétition ont occasionné des changements irréversibles du périoste.

Maura se retourna vers la table où gisait le corps brisé d'Anna. A présent, elle connaissait l'origine des cicatrices qui sillonnaient sa poitrine et son abdomen. Ce qu'elle ignorait, c'était pourquoi on lui avait fait subir ce calvaire.

— Ça n'explique pas pourquoi elle s'est suicidée, remarqua le Dr Owen.

— En effet. Mais ça soulève des interrogations, vous ne croyez pas ? Peut-être faut-il chercher la cause de sa mort dans son passé.

— Vous mettez en doute la thèse du suicide ?

— Après avoir vu ça, je doute de tout. Et maintenant, nous avons un nouveau mystère à résoudre : pourquoi a-t-on torturé Anna Welliver ?

La prison diminue un homme. Icare ne faisait pas exception à la règle.

Vu à travers les barreaux, il avait l'air plus petit, presque insignifiant. Il avait échangé son costume italien et sa montre Panerai contre une combinaison orange vif et des tongs. Sa cellule était équipée en tout et pour tout d'un lavabo, de toilettes et d'une couchette en béton recouverte d'un mince matelas, sur lequel il était assis.

— Tout le monde a un prix, a-t-il dit.

— Quel est le vôtre ? ai-je demandé.

— Le mien ? Je l'ai déjà payé. J'ai perdu tout ce qui avait de la valeur pour moi.

Il a levé vers moi ses yeux bleus, si différents de ceux, d'un brun profond, de son fils Carlo.

— C'est du vôtre que je parlais.

— Moi ? On ne peut pas m'acheter.

— Vous faites tout ça pour l'amour de votre pays ?

— Oui.

Il a ri.

— J'ai déjà entendu ce discours. Mais attendez qu'on vous fasse une offre suffisamment généreuse...

— Aucune offre, aussi généreuse soit-elle, ne me ferait trahir mon pays.

Il m'a lancé un regard empli de pitié, comme s'il doutait de mes capacités mentales.

— Dans ce cas, retournez dans votre pays. Mais vous y rentrerez aussi pauvre que vous l'avez quitté.

— Contrairement à d'autres, l'ai-je provoqué, moi, je peux rentrer chez moi.

Son sourire m'a glacé le sang. Comme si, à travers lui, c'était mon avenir que je contemplais.

— Vraiment ?

Il fallait admettre que Darren Crowe passait bien à la télé. Assise à son bureau, Jane admirait le costume impeccable, le brushing et le sourire éclatant de son supérieur sur le poste du service. Elle se demanda s'il avait utilisé un kit de blanchiment acheté dans le commerce ou fait appel à un dentiste.

— Un Reuben avec double choucroute, annonça Frost en déposant devant elle un sandwich enveloppé dans du papier.

Il se laissa tomber dans le fauteuil voisin et ouvrit l'emballage de son propre déjeuner : sandwich à la dinde et au pain blanc, sans laitue.

— Tu as vu comme elle le mate ? demanda Jane en désignant la journaliste qui interviewait Crowe. D'ici une seconde, elle va lui arracher sa chemise en hurlant : Je suis à toi, fais de moi ta chose !

— Aucune femme ne m'a jamais dit ça, soupira Frost avant de mordre dans son sandwich.

— Il ménage ses effets comme un pro. Vise-moi cet air profond !

— Je l'ai surpris en train de répéter aux chiottes.

Jane déballa son sandwich avec un rire amer.

— Comme s'il était capable de la moindre profondeur ! A voir la façon dont il reluque cette fille, je te parie qu'il pense plutôt à ses profondeurs à elle.

Ils mangèrent en écoutant Crowe décrire la chute mortelle de Zapata. « Il aurait pu se rendre, mais il a choisi de fuir... Un usage proportionné de la force... Les réactions d'un coupable... »

Jane reposa son sandwich, l'appétit coupé.

« Nous empêcherons les clandestins comme Zapata d'instaurer un climat de violence dans ce pays. J'en fais la promesse aux citoyens de Boston. »

— Quel con ! maugréa Jane. A lui seul, il a jugé et condamné Zapata.

Frost continua à manger en silence. D'ordinaire, Jane appréciait le calme de son coéquipier. Avec Barry Frost, jamais de drame ni de pétage de plombs – un vrai boy-scout, gardant le cap en toutes circonstances. Mais ce jour-là, son impassibilité lui évoquait une vache en train de ruminer.

— Hé ! le houspilla-t-elle. Ça ne te dérange pas plus que ça ?

Il la regarda, la bouche pleine.

- Je sais que toi, ça te dérange.
- A toi, ça ne te fait rien qu'on referme le dossier sans avoir trouvé l'arme du crime ni aucun objet volé aux Ackerman dans les affaires de Zapata ?
- Je n'ai jamais dit que ça ne me faisait rien.
- Mais ça ne te révolte pas de voir Crowe parader à la télé ? Regarde-le : il leur emballe le truc comme un cadeau de Noël – un cadeau qui pue, si tu veux mon avis.
- Sans doute.
- Il faut quoi pour te fiche en rogne ?
- Frost mordit dans son sandwich et mastiqua en réfléchissant.
- Alice réussit à me fiche en rogne, répondit-il.
- C'est à ça que servent les ex.
- Tu m'étonnes !
- Eh bien, cette affaire devrait te faire le même effet. Ou à tout le moins, elle devrait te titiller, comme Maura et moi...
- Frost posa enfin son sandwich et la regarda.
- Qu'est-ce que le Dr Isles pense de tout ça ? demanda-t-il.
- Elle pense comme moi qu'il existe un lien entre ces trois gosses. Leur psy vient de se jeter du haut d'un toit. Comment expliquer que leurs proches finissent tous par mourir ? C'est à croire qu'ils sont maudits. Dès qu'ils se pointent quelque part, quelqu'un y passe.
- Et maintenant, ils sont réunis au même endroit.
- Jane repensa aux bois touffus qui entouraient Evensong et aux fétiches macabres qu'ils avaient découverts dans le saule. Les habitants de ce château hanté étaient tous la proie de leurs propres fantômes. Puis elle songea à Teddy et à Maura, enfermés derrière des grilles avec des enfants par trop accoutumés au sang...
- Rizzoli !
- Elle pivota dans son fauteuil et découvrit le commissaire Marquette debout derrière elle. Elle saisit la télécommande et éteignit le téléviseur.
- Vous n'avez rien de mieux à faire ? lança Marquette d'un ton accusateur.
- Ils passent le meilleur film de tous les temps, plaisanta Jane. L'inspecteur Crowe raconte aux citoyens de Boston comment il a à lui seul mis le diabolique Zapata hors d'état de nuire.
- Dans mon bureau.
- Jane jeta un regard interloqué à Frost avant de suivre Marquette. Elle attendit qu'il soit assis pour en faire autant et soutint son regard comme il la fixait par-dessus la table.
- Vous et Crowe, vous ne serez jamais d'accord sur rien, pas vrai ? attaqua-t-il.
- Il s'est plaint de moi ?

— De l'absence d'un front uni dans l'affaire Ackerman, et de ce que vous l'accusez de porter des jugements hâtifs.

— Là-dessus, je plaide coupable.

— On m'a fait part de vos objections. Mais avez-vous la moindre idée de ce qui arrivera si les journalistes en ont vent ? Un vrai cauchemar pour le service de presse ! Cette affaire bénéficie déjà d'une large publicité. Une famille riche, des enfants morts, il y a là tout ce dont raffole le public. On a aussi un coupable idéal aux yeux de la moitié des Américains. Cerise sur le gâteau, Zapata est mort et l'affaire est close. Un vrai happy end !

— Alors, sous prétexte que le public est content, je devrais l'être aussi ?

Marquette se carra dans son fauteuil.

— Rizzoli, vous êtes vraiment chiante, parfois.

— On me l'a beaucoup dit, ces temps-ci.

— C'est ce qui fait de vous une bonne enquêtrice. Vous mettez toujours le doigt là où ça fait mal. Vous creusez où personne n'aurait l'idée de chercher. J'ai lu votre rapport sur les trois gosses. Du Semtex au New Hampshire ? Un avion qui se crashe dans le Maryland ? Un vrai jeu de massacre !

Il la dévisagea en pianotant sur son bureau.

— Allez-y. Faites ce que vous savez faire le mieux.

— C'est-à-dire ? demanda Jane, qui n'était pas sûre de comprendre.

— Creuser. Officiellement, l'affaire Ackerman est close. Officieusement, je vous avoue que j'ai des doutes, moi aussi. Mais gardez-le pour vous.

— Vous m'autorisez à mettre Frost dans le coup ? Il pourrait m'être utile.

— Je ne peux pas coller davantage de monde sur cette enquête. Je ne suis même pas sûr d'avoir raison de vous autoriser à y consacrer du temps.

— Pourquoi le faites-vous, alors ?

Il se pencha vers elle par-dessus le bureau.

— Ecoutez, j'adorerais clore cette enquête. Je tiens à ce que nos statistiques soient positives, évidemment. Mais moi aussi, j'ai du flair. Parfois, les circonstances vous forcent à ignorer vos intuitions. Plus tard, quand on découvre qu'on avait raison, on s'en veut. Je n'ai pas envie qu'on me reproche un jour d'avoir refermé ce dossier trop vite.

— Donc, vous couvrez vos arrières.

— Ça vous pose un problème ?

— Pas le moins du monde.

— Bien ! Maintenant, dites-moi quel est votre plan.

Jane réfléchit quelques secondes. Quel point méritait d'être traité en priorité ? Ce que les Ward, les Yablonski et les Clock avaient en

commun, décida-t-elle. A part leur mort, bien sûr.

— Je vais devoir me rendre rapidement dans le Maryland, annonça-t-elle.

— Pourquoi le Maryland ?

— Le père et l'oncle de Will Yablonski travaillaient au Centre spatial Goddard. Je veux parler à leurs collègues de la NASA. Peut-être savent-ils pourquoi l'avion des Yablonski s'est écrasé, et pourquoi Brian et sa femme étaient si pressés d'emmener leur neveu dans le New Hampshire.

— Où leur maison a explosé.

— En effet. Cette affaire commence à prendre une ampleur considérable. C'est pour ça que j'aimerais embarquer Frost avec moi, pour m'aider à y voir clair.

— C'est d'accord, dit Marquette après un silence. Frost part avec vous. Je vous accorde trois jours.

— On va se mettre en route sans tarder, dit Jane en se levant. Merci.

— Une dernière chose...

— Oui ?

— Gardez cette conversation pour vous. N'en parlez à personne dans le service, et surtout pas à Crowe. Officiellement, l'enquête Ackerman est close.

— Tu réalises qu'on est entourés de génies ? s'enthousiasma Frost alors qu'ils roulaient à travers le campus du Centre spatial Goddard. Tu vois ces types, dehors ? Eh bien, imagine qu'on additionne leurs QI...

— Et nous ? On est des cervelles de piaf, peut-être ?

— Tu ne peux pas comparer. Ce sont tous des bêtes en maths, en chimie et en physique. Moi, je ne sais même pas comment fonctionne une fusée !

— Quoi, tu n'as jamais fabriqué une fusée au bicarbonate de sodium et au vinaigre ?

— Ce n'est pas comme ça qu'on a envoyé des hommes sur la Lune.

Jane gara sa voiture en face du bâtiment des sciences de l'exploration, et ils épinglèrent les badges qu'on leur avait remis à l'entrée.

— J'espère qu'on m'autorisera à le garder, commenta Frost en caressant le sien. Ça ferait un super souvenir !

— Arrête ton cinéma, tu veux ? On dirait une caricature de geek. Franchement, ça devient gênant.

— Mais je suis un geek, et un trekkie ! « Longue vie et... »

— Je t'en prie, pas ici !

— Hé, regarde ! s'exclama Frost en désignant un autocollant sur une voiture. « REMONTE-NOUS, SCOTTY ! » Je me sens comme chez moi.

— S'ils veulent te garder, ils auront ma bénédiction, marmonna Jane en se dirigeant vers le bâtiment.

Elle entra et promena son regard dans le hall, espérant apercevoir une machine à café (ils avaient pris le premier vol du matin pour Baltimore). Au même moment, un homme très corpulent accourut vers eux d'un pas dandinant.

— Vous êtes les policiers de Boston ? s'enquit-il.

— Docteur Bartusek ? Je suis l'inspecteur Rizzoli. Et voici l'inspecteur Frost.

Avec un grand sourire, Bartusek saisit la main de Jane et la secoua avec enthousiasme.

— Appelez-moi Bert. Deux inspecteurs de la Crim ! Fichtrement intéressant, comme boulot.

— Pas autant que le vôtre, protesta Frost.

— Le mien ? fit Bartusek avec une moue sceptique. Pas aussi cool que de traquer des assassins.

— Mon coéquipier trouve beaucoup plus « cool » de travailler pour la NASA, expliqua Jane.

— Vous savez ce qu'on dit, s'esclaffa Bartusek en leur faisant signe de le suivre. L'herbe est toujours plus verte chez le voisin. Venez dans mon bureau. Les types d'en haut m'ont mandaté pour répondre à vos questions. Vous pouvez compter sur ma coopération. J'aurais trop peur que vous me mettiez en taule, sinon !

Le bâtiment semblait trembler à chaque pas qu'il faisait.

— J'ai moi-même de nombreuses interrogations, reprit Bartusek. Avec les collègues, on aimerait savoir ce qui est arrivé à Neil et à Olivia. Vous avez déjà parlé à l'inspecteur Parris ?

— Nous devrions le rencontrer ce soir, précisa Jane.

— Il m'a fait l'effet d'un type intelligent. Il a posé un tas de questions, mais je ne crois pas qu'il ait trouvé beaucoup de réponses. Au bout de deux ans, je me demande si vous aurez plus de chance.

— Vous-même, vous avez une explication ?

— Aucun de nous n'a jamais compris pourquoi on aurait voulu tuer Neil. C'était un gars bien, vraiment. On en a longuement parlé entre nous, on a envisagé toutes les hypothèses. Des ennuis avec le milieu ? Une histoire de dettes ? Un crime passionnel ?

— Un crime passionnel ? releva Frost. Sa femme ou lui avait une aventure extraconjugale ?

Bartusek s'arrêta devant une porte. Sa corpulence les empêchait de voir l'intérieur de la pièce.

— A l'époque, je n'y ai pas cru. Neil et Olivia avaient l'air tellement normaux. Mais sait-on jamais ce qui se passe dans un couple ?

Il secoua tristement la tête et pénétra dans son bureau. Les murs étaient décorés de photos de galaxies et de nébuleuses semblables à

des amibes multicolores.

— Waouh ! La nébuleuse de la Tête de Cheval, s'extasia Frost.

— Je vois que vous connaissez votre carte du ciel, inspecteur.

Jane lança un coup d'œil à son coéquipier.

— Tu es vraiment un geek ?

— Je te l'avais dit !

Frost s'approcha d'un cliché et remarqua :

— Il y a votre nom sur celle-ci, docteur Bartusek. C'est vous qui avez pris ces photos ?

— L'astrophotographie est un de mes hobbies. Passant mes journées à étudier l'univers, on pourrait croire que j'aimerais photographier des oiseaux pendant mes loisirs, mais non. Je garde toujours un œil sur le ciel. C'est une obsession chez moi.

Bartusek se glissa avec difficulté derrière son bureau et se laissa tomber dans un fauteuil dont les ressorts grincèrent.

— C'est pareil pour tous les ingénieurs en aérospatiale ?

— Je ne suis pas à proprement parler un ingénieur. Eux font des trucs marrants, comme allumer des bougies ou provoquer des explosions.

— Et vous, vous faites quoi ?

— Je suis astrophysicien. Mes collègues et moi formulons des questions, puis nous déterminons les données dont nous avons besoin pour y répondre. Imaginez que nous voulions recueillir un échantillon de poussière lors du passage d'une comète ou faire une cartographie infrarouge à grande échelle du ciel. Pour ça, nous avons besoin d'un télescope spécial. Nous nous adressons alors aux ingénieurs afin qu'ils construisent ce télescope et procèdent à son lancement. Nous fixons les objectifs, et eux se débrouillent pour les atteindre. Nous vivons dans des mondes différents. Quand nous gambergeons à longueur de journée, eux mettent les mains dans le cambouis.

— A quelle catégorie appartenait Neil Yablonski ? demanda Jane.

— A la première, sans aucun doute. Lui et son beau-frère, Brian Temple, étaient les plus intelligents d'entre nous. C'est peut-être pour ça qu'ils étaient amis. Tellement amis qu'ils projetaient un voyage à Rome avec leurs femmes. Neil et Olivia s'étaient rencontrés là-bas. Ça devait être une sorte de pèlerinage sentimental pour eux.

— Avec un autre couple ?

— Pas n'importe quel couple. Lynn et Olivia étaient sœurs ; Neil et Brian étaient les meilleurs amis du monde. Quand Lynn a épousé Brian, les quatre sont devenus inséparables. Brian et Neil devaient se rendre à Rome pour une conférence ; ils ont trouvé que ce serait une bonne idée d'emmener leurs femmes. Neil attendait ce voyage avec impatience. Il me faisait saliver, à parler sans cesse de pâtes, de pizzas, de fritto misto...

Il baissa les yeux vers son ventre rebondi, qui émit alors un gargouillement.

— Oups ! Je crois que je viens de prendre deux kilos rien qu'en prononçant ces mots.

— Mais ils ne sont jamais allés à Rome ?

— Hélas. Trois semaines avant la date prévue, Neil et Olivia se sont envolés pour leur maison de vacances, dans la baie de Chesapeake, à bord de leur petit Cessna. Ils avaient laissé leur fils Will chez les Temple – il avait un exposé à préparer. Un coup de veine pour le gosse, car trois minutes après le décollage, le Cessna s'est embrasé. Les conditions météo étaient idéales, et Neil pilotait avec prudence. Sur le coup, on a tous cru à un problème mécanique. Mais une semaine plus tard, l'inspecteur Parris et le FBI ont débarqué et posé une montagne de questions. J'ai compris alors qu'il ne s'agissait pas d'un accident. Parris ne me l'a jamais dit franchement, mais j'ai lu dans le journal que la police soupçonnait la présence d'une bombe à bord du Cessna. Si ce n'était pas vrai, je suppose que vous ne seriez pas là...

— Nous en discuterons ce soir avec l'inspecteur Parris.

— Alors ce n'était pas un accident ?

— Il semblerait que non.

Bartusek se carra dans son fauteuil.

— Pas étonnant que Brian ait flippé, fit-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Le lendemain du drame, il s'est pointé au boulot aussi pâle qu'un mort. Il a pris une partie de ses dossiers, précisant qu'il allait travailler chez lui pendant quelques jours, pour ne pas laisser Lynn et leur neveu seuls. Une semaine plus tard, j'ai appris qu'il avait démissionné. Ça m'a étonné, parce qu'il adorait son travail. Je me suis demandé ce qui avait pu l'inciter à partir après plus de vingt ans. J'ignorais que Lynn et lui s'étaient installés dans le New Hampshire, jusqu'à ce que j'apprenne leur mort dans l'incendie de leur ferme.

— Donc, Brian ne vous a fourni aucune explication sur son départ ?

— Aucune. Comme je vous l'ai dit, il avait l'air secoué, mais dans ces circonstances, ça paraissait naturel. Son meilleur ami et sa belle-sœur venaient de mourir, et il se trouvait obligé d'élever leur fils.

Bartusek se tut, ses traits s'affaissèrent.

— Le pauvre gosse n'a pas eu la vie facile. Perdre ses parents à douze ans à peine...

Il se ressaisit et reprit :

— Je n'en ai pas parlé à l'inspecteur Parris, mais certains ici ont cru à une méprise. Peut-être le tueur avait-il placé la bombe à bord du mauvais avion. A l'époque, l'aérodrome accueillait les appareils de deux riches hommes d'affaires et d'une poignée de politiciens. Dieu sait que beaucoup d'entre nous auraient payé cher pour voir ces

pourris exploser en vol ! Je plaisantais, ajouta-t-il précipitamment. Mais on dirait que vous n'appréciez pas ce genre d'humour...

— On n'a parlé que de Neil jusqu'ici, remarqua Frost. Et sa femme ? Ça aurait pu être elle la cible du tueur ?

— Olivia ? Je ne crois pas, non. C'était une fille très gentille, mais un peu terne. Lors des soirées organisées par le Centre, elle restait toujours à l'écart, l'air perdue. Une vraie plante verte. Je me forçais à échanger quelques mots avec elle, mais je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais entendue dire quoi que ce soit d'intéressant. Elle avait un boulot chiant – représentante en matériel médical, je crois.

Frost jeta un œil à ses notes.

— Elle travaillait pour une société appelée Leidecker Hospital Supplies.

— C'est ça. Elle n'en parlait pas souvent. Elle ne s'animait que quand il était question de Will. Le gamin était une sorte de génie, comme son père.

— Revenons-en à Neil, décida Jane. Avait-il des conflits ici, sur son lieu de travail ? Des collègues avec lesquels il ne s'entendait pas ?

— Comme tout le monde.

— C'est-à-dire ?

— Quand un scientifique défend une théorie et qu'il rencontre des désaccords, il a tendance à en faire une affaire personnelle.

— Qui était en désaccord avec Neil ?

— Je ne m'en souviens pas, alors ce n'était pas très grave. Brian et lui avaient parfois des discussions enflammées, mais il n'y avait aucune agressivité entre eux. C'était une sorte de jeu, vous voyez ? Quand ils s'accrochaient au sujet des disques de débris, on aurait dit deux gamins qui se balançaient leurs jouets à la figure.

Frost détacha les yeux de ses notes.

— Les disques de débris ?

— C'était leur sujet de recherche. Quand un nuage interstellaire s'effondre, il forme des disques de poussières et d'astéroïdes qui tournent autour des bébés étoiles.

— Et ils se disputaient pour ça ? s'étonna Jane.

— Ici, on se dispute à propos de tout. C'est ce qui rend la science tellement captivante. Il arrive que ces discussions prennent une tournure personnelle, mais ça ne va jamais très loin. On est tous de grands garçons... Plus gros que grand, en ce qui me concerne, plaisanta-t-il en regardant son ventre.

— Comment peut-on se disputer à propos d'un disque de détritit ?

— Pas détritit, débris. Eh bien, il y a des controverses sur la manière dont ces disques se transforment en systèmes solaires. Certains prétendent que la formation des planètes résulte de collisions multiples, mais qu'est-ce qui permet à ces particules de s'agglomérer ?

Comment la masse s'accumule-t-elle ? Jusqu'ici, ces questions restent sans réponse. Tout ce qu'on sait, c'est que notre système solaire n'est pas unique. Il existe d'innombrables planètes rien que dans cette galaxie, dont beaucoup dans la zone habitable.

Frost se pencha en avant, subitement intéressé.

— Vous voulez dire qu'on pourrait les coloniser ?

— Peut-être. L'expression « zone habitable » signifie que la vie pourrait s'y développer – du moins la vie telle que nous la connaissons, c'est-à-dire basée sur le carbone. Les données recueillies lors de la mission Kepler ont permis d'identifier un certain nombre de planètes « Boucles d'or » : ni trop chaudes ni trop froides. En fait, c'est pour ça que Neil et Brian devaient se rendre à Rome. Pour présenter les résultats de leurs recherches à l'équipe de l'observatoire du Vatican.

Frost eut un rire surpris.

— Le Vatican a un observatoire ?

— Oui, et il est même très réputé. Il dépend de l'Académie pontificale des sciences. Je sais, ça paraît bizarre, sachant que l'Eglise a condamné Galilée pour avoir soutenu que la Terre tournait autour du Soleil. Mais cette académie possède de brillants astronomes. Ils avaient hâte de prendre connaissance des dernières recherches de Neil et Brian, parce qu'elles avaient des conséquences importantes – pour le Vatican, en tout cas.

— En quoi leurs recherches concernaient-elles l'Eglise catholique ?

— Il était question d'astrobiologie, inspecteur Rizzoli. L'étude de la vie dans l'univers. Réfléchissez : si on découvrait la vie sur une autre planète, qu'advierait-il du concept de création divine ? Une telle découverte saperait les fondements mêmes de l'Eglise.

— Yablonski et Temple disposaient de ce genre de preuves ?

— Je n'appellerais pas ça des preuves. Mais ils ont partagé avec moi leurs analyses des données provenant d'une des planètes Boucles d'or dont je vous parlais. On y trouvait du dioxyde de carbone, de l'eau, de l'ozone et de l'azote. Pas uniquement les éléments de base de la vie, mais aussi des molécules indiquant une photosynthèse.

— Ce qui implique une forme de vie végétale, dit Frost.

Bartusek opina.

— Comment se fait-il qu'on n'en ait pas entendu parler ? Pas de conférence de presse, de déclaration sur le perron de la Maison-Blanche ?

— On ne peut pas avancer ce genre de chose sans preuve, à moins de passer pour un imbécile. On s'exposerait à toutes sortes d'attaques, sans parler des illuminés prêts à faire sauter ce bâtiment avec un camion piégé... C'est pourquoi on ne fait aucune déclaration tant qu'il subsiste le moindre doute. Certains refuseront toujours d'admettre

l'évidence, à moins de voir E.T. en personne atterrir sur la pelouse de la Maison-Blanche. Mais Neil et Brian pensaient avoir réuni suffisamment de preuves. En fait, c'est une des dernières choses que Neil m'ait dites avant de mourir.

Jane planta son regard dans celui de l'astrophysicien.

— Des preuves de quoi ? demanda-t-elle.

— De l'existence d'une vie extraterrestre.

Jane et Frost gardèrent le silence pendant presque tout le trajet vers Baltimore. Après les révélations stupéfiantes de Bartusek, ils n'accordaient qu'une attention distraite à l'autoroute qui les menait à l'entreprise de matériel médical où Olivia Yablonski occupait un emploi sans intérêt.

— On ne se serait pas fourvoyés en supposant que le gosse était la cible des tueurs du New Hampshire ? s'interrogea Frost à voix haute.

Jane jeta un coup d'œil à son coéquipier. Celui-ci plissait les paupières comme s'il tentait de voir à travers le brouillard.

— Tu crois qu'ils visaient l'oncle, Brian Temple ?

— Les deux hommes s'apprêtent à rendre publique une découverte fracassante quand Neil est éliminé. Voyant ça, Brian panique et se réfugie dans le New Hampshire avec sa femme et leur neveu. Malheureusement, les tueurs le prennent en chasse...

— L'ennui, c'est qu'on n'a pas le moindre indice sur l'identité des tueurs en question, à supposer qu'ils soient plusieurs.

— Tu as entendu Bartusek : si on trouvait des preuves de l'existence d'une vie extraterrestre, les fondements de notre civilisation en seraient ébranlés. Les gens remettraient en question tout ce qu'ils ont appris au catéchisme.

— Donc, notre coupable est un moine albinos qui dégomme des scientifiques de la NASA ? Attends ! On n'en a pas fait un film ?

— Pense à ce dont les fanatiques religieux sont capables pour défendre leurs croyances. Les climatologues du MIT reçoivent sans cesse des menaces. Une révélation de cette importance ferait sortir tous les barjos du bois. A condition qu'on la rende publique... C'est drôle que la NASA ne l'ait pas fait.

— A mon avis, c'est parce qu'ils n'ont pas encore de preuve concluante.

— A moins qu'ils ne craignent d'être dépassés par les conséquences.

La vie extraterrestre comme mobile d'un quadruple meurtre ? Jane retourna cette possibilité dans sa tête, s'efforçant d'en imaginer toutes les répercussions. D'un autre côté, les attentats contre les Yablonski et les Temple étaient l'œuvre de professionnels, habitués à manipuler des explosifs.

— Il y a un problème avec ta théorie, dit-elle. Elle n'explique pas ce qui est arrivé à la famille de Claire Ward. Le père était diplomate, il

travaillait pour le ministère des Affaires étrangères. Quel rapport avec la NASA ?

— Peut-être qu'il n'existe aucun lien entre ces affaires, et que nous nous sommes persuadés du contraire uniquement parce que Claire et Will ont atterri ensemble à Evensong.

— On croirait entendre Crowe. La coïncidence est un peu grosse, non ?

— Quand même, je me demande...

— Quoi ?

— Erskine Ward n'a pas travaillé à Washington ? demanda Frost en montrant le panneau annonçant la sortie pour la capitale fédérale.

— Si. Il a également été en poste à Rome et à Londres.

— Dans ce cas, on a au moins un lien géographique entre les Ward et les Yablonski. Ils vivaient dans un périmètre de quatre-vingts kilomètres.

— Mais pas la famille de Teddy. Nicholas Clock travaillait dans le Rhode Island.

Frost haussa les épaules.

— Si ça se trouve, on s'embrouille à chercher des connexions qui n'existent pas.

Jane quitta la voie de circulation pour s'engager sur un parking. Leur destination était un centre commercial comme il en existait des milliers à travers les Etats-Unis – à croire qu'ils étaient tous construits sur le même modèle, à partir d'un plan type fourni à l'ensemble des étudiants en architecture et entreprises du bâtiment. Ayant éteint le moteur, elle balaya du regard l'enfilade d'enseignes qui leur faisait face : pharmacie, boutique de vêtements XXL, bazar, restaurant chinois avec buffet à volonté – un classique incontournable des centres commerciaux.

— Je ne le vois nulle part, constata Frost.

— Ça doit être plus loin, répondit Jane en ouvrant sa portière. Viens, ça nous fera du bien de nous dégourdir les jambes.

— Tu es sûre qu'on est au bon endroit ?

— J'ai vérifié l'adresse ce matin avec la directrice. Elle nous attend.

Le portable de Jane sonna alors, et le numéro de l'inspecteur qui avait enquêté sur l'affaire Yablonski s'afficha sur l'écran.

— Allô ?

— Ici, l'inspecteur Parris. Vous êtes à Baltimore ?

— On vient juste d'arriver. On se voit toujours ce soir ?

— Je me trouve sur la route, mais je devrais être de retour pour dîner. On pourrait se retrouver au LongHorn Steakhouse, sur Snowden River Parkway, vers 7 heures et demie ? Leur viande est excellente. Je ne vous propose pas de venir chez moi...

— Je comprends. Moi non plus, je n'aime pas mélanger travail et

vie privée.

— Pas uniquement pour ça. C'est à cause de cette affaire.

— Que voulez-vous dire ?

— On en parlera ce soir. Vous avez amené votre coéquipier ?

— L'inspecteur Frost se trouve à mes côtés en ce moment même.

— Bien ! Mieux vaut toujours avoir quelqu'un pour surveiller vos arrières.

Jane raccrocha et se tourna vers Frost.

— Quel appel bizarre ! fit-elle.

— Qu'est-ce qui n'est pas bizarre dans cette affaire ?

Frost lança un regard résigné vers le centre commercial et ses boutiques peu engageantes.

— Tu avoueras, soupira-t-il, passer de la NASA à cet endroit... Bon, on y va ?

Le siège de Leidecker Hospital Supplies était situé à l'extrémité du vaste bâtiment. La vitrine extérieure exhibait deux fauteuils roulants et une canne quadripode. Jane s'attendait à trouver une salle d'exposition remplie de matériel, mais ils pénétrèrent dans un espace de travail ordinaire, avec une moquette beige et deux palmiers en pots. Assise derrière l'un des bureaux, une blonde d'âge mûr aux cheveux sculptés par la laque parlait au téléphone.

— Je dois vous laisser, monsieur Wiggins, dit-elle à leur entrée. Je vous rappellerai plus tard au sujet de cette commande.

Elle raccrocha et sourit aux visiteurs.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Madame Mickey ? Inspecteurs Rizzoli et Frost. On s'est parlé au téléphone.

La femme se leva. Sa silhouette mince était mise en valeur par un élégant tailleur-pantalon gris.

— S'il vous plaît, appelez-moi Carole. J'espère de tout cœur pouvoir vous aider. Cette histoire continue à me hanter, vous savez. Chaque fois que mon regard se pose sur son bureau, je pense à Olivia.

— Serait-il possible de discuter également avec ses autres collègues ? demanda Jane en désignant les bureaux inoccupés.

— Hélas ! Ils sont tous en visite chez des clients. Mais je connaissais Olivia depuis plus longtemps que quiconque ici, aussi devrais-je pouvoir vous répondre. Je vous en prie, asseyez-vous.

— J'imagine qu'on vous a déjà posé des tas de questions, dit Frost en prenant place dans un fauteuil.

— Un policier est venu m'interroger à plusieurs reprises. J'ai oublié son nom...

— Parris ?

— C'est ça ! Dans la semaine qui a suivi l'accident, il a appelé pour... Mais il ne s'agissait pas d'un accident, n'est-ce pas ?

— En effet.
— Il m'a demandé si Olivia avait des ennemis, des petits amis, anciens ou actuels.

— Et vous lui en connaissiez ?

Carole Mickey secoua la tête sans déranger un seul de ses cheveux.

— Olivia n'était pas ce genre de femme.

— Beaucoup de gens bien ont des aventures, madame Mickey.

— Elle n'était pas seulement quelqu'un de « bien » ; elle était la plus fiable de nos employés. Si elle promettait de se rendre à Londres le mercredi, elle tenait parole. Nos clients savaient qu'ils pouvaient compter sur elle.

— En parlant de vos clients, intervint Frost, ce sont des hôpitaux, des cabinets médicaux ?

— Les deux. Nous vendons nos produits à des établissements du monde entier.

— Ces produits, où sont-ils ? On ne voit pas grand-chose ici.

Carole sortit d'un tiroir un épais catalogue qu'elle fit glisser vers eux.

— Vous trouverez là-dedans toute la gamme de nos produits. Ils sont expédiés depuis nos entrepôts d'Oakland, Atlanta, Francfort, Singapour, pour n'en citer que quelques-uns.

Jane feuilleta le catalogue. Lits d'hôpital, fauteuils roulants, chaises percées, brancards, le tout imprimé sur papier glacé. Elle pria pour n'avoir jamais besoin de ce genre de matériel.

— Mme Yablonski voyageait beaucoup ?

— Comme tous nos représentants. Cette agence est notre camp de base, en quelque sorte.

— Vous-même, vous ne vous déplacez jamais ?

— Il faut quelqu'un pour garder la boutique. Mais j'ai parfois l'impression d'étouffer ici, leur avoua Carole en englobant du regard la moquette beige et les faux palmiers. Il faudrait égayer un peu cet endroit, vous ne croyez pas ? Avec des posters, peut-être. Ça me changerait d'avoir une plage tropicale sous les yeux.

— Vos représentants se déplacent seuls ou en équipe ? s'enquit Frost.

— Pourquoi cette question ?

— Je me demandais si Olivia entretenait des relations privilégiées avec l'un ou l'une de ses collègues.

— Nos cinq représentants voyagent seuls. Et je n'ai jamais constaté de relations inappropriées au sein de cette équipe. Enfin, il s'agit d'Olivia ! Une femme heureuse en ménage, avec un fils. J'ai gardé Will à plusieurs reprises. Croyez-moi, on en apprend beaucoup sur les gens à travers leurs enfants. Will est un garçon merveilleux, très bien élevé. Passionné d'astronomie, comme son père. Je remercie le ciel qu'il n'ait

pas été à bord de l'avion ce jour funeste.

— Et l'oncle et la tante de Will, les Temple ? Vous les connaissiez ?

— Non. J'ai su qu'ils l'avaient recueilli et emmené loin d'ici, sans doute pour l'arracher à ses souvenirs et lui permettre de prendre un nouveau départ.

— Vous savez que Lynn et Brian Temple sont morts ?

Carole ouvrit de grands yeux.

— Seigneur ! Comment est-ce arrivé ?

— Un incendie a ravagé leur ferme, dans le New Hampshire. Will en a réchappé parce qu'il ne se trouvait pas dans la maison.

— Il va bien ? Il vit avec d'autres parents ?

— Il est en sécurité, répondit Jane d'une manière évasive.

Visiblement choquée, Carole s'enfonça dans son fauteuil.

— Pauvre Olivia, murmura-t-elle. Elle ne verra pas son fils grandir. Vous savez, elle avait huit ans de moins que moi. Jamais je n'aurais cru qu'elle partirait la première.

Elle parcourut la pièce du regard, comme si elle la découvrait.

— Deux ans se sont écoulés, et qu'ai-je fait du temps qui m'a été accordé ? Je suis toujours là, et je n'ai rien changé à cet endroit. Pas même ces faux palmiers ridicules !

Le téléphone sonna. Carole se força à sourire avant de décrocher.

— Oh ! Monsieur Damrosch, dit-elle d'un ton enjoué. Contente de vous entendre. Bien sûr, nous pouvons modifier votre commande. Ça concerne plusieurs articles ou un seul ?

Elle saisit un stylo et se mit à prendre des notes.

Ne trouvant aucun intérêt à une conversation portant sur des cannes et des déambulateurs, Jane se leva.

— Excusez-moi, monsieur Damrosch, vous pouvez patienter une seconde ?

Carole couvrit le combiné et s'adressa à Jane.

— Je suis désolée. Vous vouliez me demander autre chose ?

Jane considéra le catalogue sur le bureau. Elle imagina Olivia Yablonski le transportant de ville en ville, de rendez-vous en rendez-vous, afin de vendre des fauteuils roulants et des bassins hygiéniques.

— Nous n'avons plus de questions, dit-elle. Je vous remercie.

L'inspecteur Parris avait l'air d'un homme qui ne crachait ni sur une bière ni sur un bon steak. Attablé au LongHorn Steakhouse, il étudiait le menu en sirotant un martini. Il paraissait tellement à l'étroit sur la banquette que Jane lui fit signe de rester assis pendant qu'ils s'installaient en face de lui. Il posa son verre et les jaugea d'un œil professionnel, Jane en faisant autant de son côté. Si son embonpoint et sa calvitie naissante trahissaient son âge (sans doute était-il à quelques mois de la retraite), son regard n'avait rien perdu de son acuité.

— Je me demandais quand on se déciderait à rouvrir ce dossier, dit-

il.

— Et nous voici !

— Des flics de Boston... Décidément, dans cette affaire, on va de surprise en surprise. Vous avez faim ?

— Je mangerais volontiers un morceau, avoua Frost.

— Je viens de passer une longue semaine à Tallahassee, chez ma végétarienne de fille. Alors, vous comprenez, je ne suis pas ici pour m'enfiler une salade !

Il se replongea dans la carte.

— Je crois que je vais me laisser tenter par un châteaubriant. Cinq cent cinquante grammes de bœuf avec des pommes de terre et des champignons farcis. Voilà qui me changera des brocolis !

Pendant qu'il commandait un châteaubriant saignant et un deuxième martini, Jane se fit la réflexion que son séjour chez sa fille paraissait l'avoir durement éprouvé. Après une gorgée d'alcool, il consentit enfin à passer aux choses sérieuses.

— Vous avez lu le dossier ?

— Tout ce que vous nous avez envoyé par mail, répondit Jane.

— Dans ce cas, vous en savez autant que moi. De prime abord, ça ressemblait à un banal accident d'avion : un Cessna Skyhawk s'écrase peu après le décollage ; les débris se dispersent sur une vaste zone boisée. Certes, le pilote avait la réputation de ne pas plaisanter avec la sécurité, mais vous savez ce que c'est... Ce genre d'accident est presque toujours dû à une erreur humaine, de la part du pilote ou du mécanicien. Je ne m'occupais pas de cette affaire avant que le Conseil national de la sécurité des transports me contacte. Les débris retrouvés présentaient des signes de pénétration par des fragments à grande vitesse. Cette découverte les a incités à procéder à des analyses pour chercher des résidus d'explosifs. Je ne suis pas un expert, mais je sais qu'ils ont utilisé la chromatographie en phase liquide et la spectrométrie de masse. C'est comme ça qu'ils ont trouvé des traces d'un truc appelé RDX...

— L'hexogène, dit Frost.

— Je vois que vous avez bien lu le rapport.

— Ce passage m'a particulièrement intéressé. Le RDX est un explosif militaire encore plus puissant que le TNT. On peut le mélanger à de la cire pour le façonner. C'est un des composants du Semtex.

Jane jeta un regard surpris à son partenaire.

— Je comprends mieux ta fascination pour les fusées, lança-t-elle. Ton rêve, c'est d'envoyer des trucs dans les airs pour les faire sauter.

— C'est exactement ce qui est arrivé au Cessna des Yablonski, reprit Parris. L'explosion a été déclenchée par radiocommande – ni par une minuterie ni par l'altitude. Quelqu'un a vu l'avion décoller et a pressé un bouton.

— Ce n'était donc pas une erreur, conclut Jane. On ne s'est pas trompé d'avion.

— Je suis presque certain que les Yablonski étaient visés. J'imagine que vous avez entendu un autre son de cloche de la part des collègues de Neil. Ils ont toujours rejeté l'idée qu'on ait pu vouloir le tuer. Je n'ai pas cherché à les détromper.

— C'est ce que nous a dit le Dr Bartusek, confirma Jane. Neil n'avait aucun ennemi, il ne pouvait s'agir que d'une méprise...

— Tout le monde a des ennemis. Heureusement, tous ne font pas joujou avec du RDX. On parle d'explosifs militaires, là. Un truc carrément flippant. Tellement flippant que j'en suis venu à me demander si...

Parris s'interrompt. La serveuse apportait leurs commandes. Comparés à l'énorme tranche de viande sur l'assiette de Parris, le filet de Jane et le blanc de poulet de Frost avaient l'air de simples hors-d'œuvre.

— A vous demander quoi ? s'enquit Jane.

— Si j'étais le prochain sur la liste.

Sur ces paroles énigmatiques, Parris engloutit une bouchée de viande. Le sang s'étala dans son assiette quand il découpa un autre morceau avant de boire une gorgée de martini. « Je ne vous propose pas de venir chez moi », avait-il dit au téléphone. A présent, cette phrase prenait toute sa signification.

— Vous aviez tellement peur ? dit Jane.

— Vous comprendrez pourquoi, si vous continuez à traquer ce gibier.

— Que redoutiez-vous ?

— Justement, je n'en sais rien. Aujourd'hui encore, je ne saurais dire si j'ai tout imaginé ou si on me surveillait vraiment. J'ai même cru que mon téléphone était sur écoute.

— Sérieux ?

Parris posa ses couverts et fixa Jane.

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? C'est pour ça que je me suis réjoui d'apprendre que vous étiez accompagnée de votre coéquipier. Je suis de la vieille école, et pour moi les femmes ont besoin de protection, même les flics.

— Tu entends ? lança Jane à Frost. T'as intérêt à assurer, comme protecteur !

— A votre avis, demanda Frost, cette... menace, d'où vient-elle ?

— Vous ne me croyez pas, je le devine à votre ton. Mais écoutez quand même mon conseil : surveillez toujours vos arrières. Où que vous alliez, regardez autour de vous. Très vite, vous remarquerez des visages familiers. Ce type au coffee shop, cette fille à l'aéroport... Puis un soir, vous apercevrez une camionnette devant chez vous. Une

camionnette qui reste garée là.

Parris surprit le regard qu'échangeaient les deux policiers.

— Vous pensez que je suis dingue, pas vrai ? Continuez à creuser, et vous verrez de drôles de trucs remonter à la surface.

— Quels trucs ?

— Il est probable que vous les avez déjà réveillés, en venant ici pour m'interroger.

— Ça a quelque chose à voir avec Neil ou Olivia ?

— Oubliez Olivia. La pauvre s'est retrouvée à bord du mauvais avion au mauvais moment.

Parris montra son verre vide à la serveuse.

— Vous croyez que le mobile était professionnel ? s'enquit Frost.

— Une fois éliminés la jalousie, les conflits de voisinage et les questions d'héritage, le plus souvent, le mobile d'un meurtre se trouve sur le lieu de travail de la victime.

— Vous connaissez l'objet des recherches de Neil, je suppose ?

— Ouais. Il paraît que son pote Brian et lui avaient découvert une preuve de l'existence d'une forme de vie extraterrestre, même si la NASA ne l'a pas confirmé.

— Parce que c'était faux, ou parce qu'ils ne veulent pas l'ébruiter ?

Parris se pencha vers Frost, le visage rougi par l'alcool.

— On ne fait pas exploser un type parce qu'il a tort. J'ai l'intuition que...

Il se mit à fixer un point derrière Jane.

— Ne faites pas ça ! murmura-t-il comme celle-ci s'apprêtait à se retourner.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un type avec des lunettes, chemise blanche, blue-jean. Assis à 6 heures. Il me semble l'avoir déjà vu il y a deux heures, sur une aire d'autoroute.

Jane fit intentionnellement tomber la serviette posée sur ses genoux. En se penchant pour la ramasser, elle aperçut l'homme en question à l'instant où une femme tenant un petit enfant par la main se glissait sur la banquette à côté de lui.

— A moins que les terroristes ne recrutent dans les maternelles, vous n'avez pas à vous inquiéter du type à lunettes, affirma-t-elle en se redressant.

— Cette fois, je me suis trompé, admit Parris. Mais il y a eu d'autres éléments suspects.

— Comme cette camionnette garée en face de chez vous, dit-elle d'un ton neutre.

— Je sais que ça a l'air dingue. Au début, je n'y ai pas cru non plus. J'ai cherché une explication logique, mais ça n'arrêtait pas. Messages effacés sur mon répondeur, objets déplacés sur mon bureau,

disparitions de dossiers... Ça a duré des mois.

— Et ça continue ?

Parris attendit que la serveuse s'éloigne après avoir déposé un troisième martini devant lui. Il regarda son verre comme s'il se demandait s'il était sage de le boire, et finit par céder.

— Non. Ça s'est arrêté à peu près au moment où l'enquête commençait à piétiner. Les agences gouvernementales – le FBI et le Conseil national de la sécurité des transports – m'ont dit que leurs recherches étaient au point mort. J'imagine qu'ils avaient d'autres priorités. Tout s'est alors calmé, et j'ai repris une vie normale. Mais il y a quelques semaines, j'ai appris par la police du New Hampshire qu'on avait fait sauter la ferme des Temple avec du Semtex. Maintenant que vous êtes là, je m'attends à voir réapparaître la camionnette.

— Vous avez une idée de qui se trouve derrière tout ça ?

— Je ne veux pas le savoir. J'ai soixante-quatre ans. J'aurais dû prendre ma retraite il y a deux ans, mais j'ai besoin de mon salaire pour aider ma fille. C'est mon boulot, mais ce n'est pas ma vie, vous comprenez ?

— Le problème, dit Jane, c'est qu'il y a peut-être d'autres vies en danger. Celle du fils de Neil et Olivia, pour commencer.

— Ça n'a pas de sens ! Pourquoi s'en prendre à un gamin de quatorze ans ?

— Pour les mêmes raisons qu'on s'en est pris à deux autres gosses.

— Quels gosses ?

— Au cours de vos investigations, avez-vous rencontré les noms de Nicholas et Annabelle Clock ?

— Non.

— Erskine et Isabel Ward ?

— Non plus. Qui sont ces gens ?

— D'autres victimes, assassinées la même semaine que Neil et Olivia. Dans chacune de ces familles, un enfant a survécu. Et ces trois gosses ont de nouveau été agressés.

— Ces noms n'ont jamais été cités dans mon enquête. C'est la première fois que je les entends.

— Les trois affaires présentent d'étranges similitudes, non ?

— Toutes les familles avaient un rapport avec la NASA ?

— Malheureusement, non.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il existe un lien entre ces gamins ?

— On espérait que vous nous aideriez à le trouver.

Parris les observa par-dessus son assiette vide.

— Vous en savez autant que moi sur les Yablonski, dit-il. Parlez-moi des Ward.

— Abattus en pleine rue, à Londres. En apparence, une tentative de vol qui aurait mal tourné. Lui était un diplomate américain, elle ne travaillait pas. Leur fille de onze ans a reçu une balle dans la tête, mais elle a survécu.

— Ward était diplomate, Yablonski ingénieur en aéronautique. Qu'est-ce qui pourrait les relier ? L'astrobiologie n'est pas un sujet diplomatique brûlant...

Frost bondit sur sa chaise.

— Si on découvrait une forme de vie extraterrestre intelligente, il faudrait établir des relations diplomatiques, non ?

Jane soupira.

— Arrête de faire ton geek !

— Réfléchis ! Neil Yablonski et Brian Temple avaient rendez-vous avec des scientifiques du Vatican. Erskine Ward a été en poste à Rome. Il avait certainement des relations sur place, à l'ambassade, et devait parler couramment l'italien.

— Et les Clock ? intervint Parris. Vous ne m'avez pas parlé d'eux.

— Nicholas Clock était consultant financier à Providence, dans le Rhode Island, dit Jane. Lui et sa femme, Annabelle, ont été tués à bord de leur voilier, au large de Saint Thomas.

Parris secoua la tête.

— Je ne vois toujours aucun lien entre ces trois familles.

Si ce n'est que leurs enfants sont tous dans la même école. Jane garda cette réflexion pour elle : si un tueur parvenait à remonter la piste des trois gosses jusqu'à Evensong...

— J'ignore le fin mot de cette histoire, reprit Parris. Tout ce que je peux dire, c'est que ça me fout la trouille. On a fait exploser l'avion des Yablonski avec du RDX et la ferme des Temple avec du Semtex. Ce n'est pas du travail d'amateur. Les tueurs professionnels se fichent pas mal des flics. Ils reçoivent un entraînement spécial, ont accès à des explosifs militaires et opèrent à un niveau qui nous dépasse. Vous et moi, nous ne sommes que des cafards à leurs yeux. N'oubliez jamais ça.

Il reposa son verre vide.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Il fit signe à la serveuse.

— L'addition, s'il vous plaît !

— C'est pour nous, déclara Jane.

— Merci.

— Merci à vous d'avoir accepté de nous rencontrer.

Parris se leva. Malgré les trois martinis, il semblait parfaitement stable sur ses jambes.

— C'est moi qui devrais vous remercier, dit-il.

— Pourquoi ?

Parris lança à Jane un regard dans lequel elle crut lire de la pitié.

— Grâce à vous, me voilà tiré d'affaire. Maintenant, c'est vous qu'ils vont surveiller.

Jane prit une douche brûlante, puis elle se laissa tomber sur son lit de motel, les yeux tournés vers le plafond. Elle avait eu tort de boire un café après le dîner. A présent, son cerveau n'arrêtait pas de ressasser les événements et les révélations de la journée. Quand elle s'endormit enfin, cette agitation la poursuivit dans ses rêves.

C'était une nuit claire, très claire. Portant Regina dans ses bras, elle contemplait le ciel scintillant d'étoiles au milieu d'une foule. Soudain une rumeur admirative monta de l'assistance : certaines étoiles devenaient plus brillantes, telles des lucioles, et se mettaient à sillonner la voûte céleste en formations géométriques.

Avec un sentiment d'effroi, Jane réalisa qu'il ne s'agissait pas d'étoiles. En jouant des coudes, elle tenta de fuir pour rejoindre un refuge où les lumières extraterrestres ne pourraient pas l'atteindre.

Elle se réveilla en sursaut, le cœur battant, et attendit que sa terreur s'estompe. *Voilà ce qui arrive quand on dîne avec un flic parano... On rêve d'invasion extraterrestre.* Pas des gentils E.T., mais des monstres à bord de vaisseaux équipés de rayons de la mort. Il n'y a pas de raison que les aliens, s'ils existent, soient moins féroces et sanguinaires que les hommes.

Elle s'assit au bord de son lit, la gorge sèche, le corps baigné de sueur. Le radio-réveil indiquait 2 h 14. Dans un peu moins de quatre heures, ils devraient quitter le motel et attraper leur vol pour Boston. Elle se dirigea à tâtons vers la salle de bains afin de boire un verre d'eau. Comme elle passait devant la fenêtre, un mince rayon lumineux traversa le rideau et s'éteignit aussitôt.

Jane écarta le tissu et jeta un coup d'œil au parking. Le motel affichait complet, le moindre emplacement était occupé. Elle fouilla l'obscurité, cherchant l'origine du faisceau de lampe torche. Elle allait laisser le rideau retomber quand un plafonnier s'alluma à bord d'un véhicule.

Notre voiture !

Ni Frost ni elle n'avaient apporté leurs armes. Ils se trouvaient sans défense ni soutien contre... quoi, au juste ? Elle prit son portable et pressa la touche d'appel rapide. Frost décrocha au bout de quelques sonneries.

— Ouais ? fit-il d'une voix ensommeillée.

— Quelqu'un est entré dans notre bagnole, murmura-t-elle en enfila son jean. Je vais voir ce qui se passe.

— Quoi ? Attends !

— Je suis sur le palier dans trente secondes.

— J'arrive.

Elle saisit sa lampe torche, sa clé magnétique et sortit pieds nus dans le couloir. Au même moment, Frost émergea de la chambre voisine en pyjama – un pyjama rayé rouge et blanc comme plus personne n'en portait depuis Clark Gable.

— Quoi ? dit-il comme elle le considérait d'un air stupéfait.

— Ça me pique les yeux de te regarder, marmonna-t-elle en se dirigeant vers l'issue de secours. Tu ressembles à une enseigne au néon.

— C'est quoi, le plan ?

— On va dire deux mots au type qui s'est introduit dans notre voiture.

— On ferait peut-être mieux d'appeler le 911...

— Le temps qu'ils rappellent, il sera parti.

Ils sortirent dans la nuit et coururent se cacher derrière un véhicule. Jane se pencha vers le pare-chocs arrière pour apercevoir l'extrémité de la rangée. L'intérieur de leur voiture n'était plus éclairé.

— Tu es sûre d'avoir vu quelqu'un ? lui souffla Frost.

L'incrédulité qui perçait dans sa voix déplut à Jane. Il était tard, des gravillons s'incrustaient dans la plante de ses pieds nus et, pour couronner le tout, voilà qu'un type en pyjama fluo mettait sa parole en doute !

Elle s'avança à pas de loup, sans vérifier si Frost la suivait. En réalité, elle commençait à se demander si elle n'avait pas été victime d'une illusion inspirée par son cauchemar. Une invasion d'aliens sur un parking de motel...

Elle appliqua une paume moite de sueur sur le pare-chocs d'un camion. Encore deux pas, et elle atteindrait leur voiture. Tapie dans l'obscurité, elle tendit l'oreille, à l'affût d'un bruit ou d'un mouvement, mais elle n'entendait que la rumeur lointaine de la circulation.

Elle se pencha en avant et risqua un regard entre les deux véhicules. Rien. En proie au doute, elle se glissa derrière leur voiture et tenta de distinguer la portière côté passager.

Rien non plus.

Elle se redressa et scruta le parking, le visage caressé par la brise nocturne. Si quelqu'un les épiait, il ne pouvait manquer de la repérer à présent. Frost la rejoignit, encore plus visible dans son pyjama rouge et blanc.

— Personne, dit-il.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

Agacée, Jane alluma sa lampe et fit le tour de la voiture. Ni éraflures ni traces sur la chaussée, hormis un mégot qui semblait être là depuis des semaines.

— Ma chambre est ici, dit-elle en montrant sa fenêtre du doigt. J'ai aperçu une lumière à travers les rideaux. Une lampe torche. Puis

l'intérieur de notre véhicule s'est éclairé. Il y avait quelqu'un dedans.

— Tu l'as vu ?

— Non. Il devait être penché, ou accroupi.

— Si quelqu'un est entré dans notre voiture, alors elle doit être... ouverte.

Frost actionna la poignée côté conducteur. Le plafonnier s'alluma.

— Je l'avais fermée à clé, affirma Jane.

— Tu en es sûre ?

— Arrête de mettre en doute tout ce que je dis ! Je sais que j'ai fermé cette fichue portière. Tu m'as déjà vue oublier de le faire ?

— Non, reconnut-il.

Il baissa les yeux vers la poignée qu'il venait de toucher.

— Merde ! Les empreintes.

— Oublie-les. Tout ce qui m'inquiète, c'est que quelqu'un se soit introduit dans notre véhicule. Qu'est-ce qu'il ou elle cherchait ?

Jane examina le siège avant à travers la vitre. Soudain, elle se représenta Neil et Olivia montant à bord de leur Cessna. Puis elle pensa à l'explosion qui avait détruit la ferme des Temple.

— Jetons un œil dessous, proposa-t-elle d'un ton calme.

Sans qu'elle ait eu besoin d'expliquer quoi que ce soit, Frost s'écarta de la portière et la rejoignit à l'arrière. Le gravier râpa les mains de Jane quand elle se mit à quatre pattes pour inspecter le châssis. Le faisceau de la lampe balaya le silencieux, le tuyau d'échappement et le plancher. Tout paraissait intact.

Elle se releva, se dirigea vers l'avant en massant sa nuque endolorie et s'agenouilla de nouveau.

Pas de bombe.

— J'ouvre le coffre ? demanda Frost.

— Oui, s'il te plaît.

En espérant qu'on ne va pas exploser.

Il hésita, partageant visiblement son inquiétude, puis il glissa la main sous le tableau de bord et tira le levier.

Jane promena le pinceau de sa lampe à l'intérieur du coffre. Rien. Puis elle souleva le tapis et regarda dans le puits de la roue de secours. Rien.

J'ai peut-être rêvé. J'ai peut-être simplement oublié de fermer la portière à clé. C'est ma faute si on est dehors à presque 3 heures du matin, Frost dans son pyjama ridicule, au lieu de prendre un repos bien mérité.

Elle referma le coffre avec un soupir de frustration.

— Vérifions l'intérieur.

— C'est bon, je m'en occupe, marmonna Frost. Au point où on en est...

Il plongeait sur le siège avant, ses fesses moulées dans son pantalon mi-clown mi-bagnard dépassant de la portière ouverte. Tandis qu'il

fouillait la boîte à gants, Jane se baissa et braqua sa lampe torche sur la roue arrière gauche. Elle passa ensuite aux roues avant pour achever son inspection par la roue arrière droite. Comme elle dirigeait le faisceau vers l'espace au-dessus du pneu, un frisson la parcourut.

— J'ai trouvé quelque chose ! s'exclama Frost.

— Moi aussi.

Quelques secondes plus tard, Frost s'accroupit à ses côtés. L'appareil, pas plus gros qu'un téléphone portable, était accroché au passage de roue.

— C'est quoi ? demanda Jane.

— On dirait une balise GPS.

— Et toi, tu as trouvé quoi ?

Il la prit par le bras afin de l'éloigner de la voiture.

— Sous le siège passager, murmura-t-il. Même pas fixé avec de l'adhésif. A mon avis, celui qui l'a mis là a été forcé de déguerpier. C'est pour ça qu'il n'a pas pris la peine de refermer correctement la portière.

— Pourtant, il n'a pas pu nous repérer. Il avait déjà disparu quand on est sortis.

— Tu m'as appelé avec ton portable. C'est ce qui a dû l'alerter.

— Tu crois que nos téléphones sont sur écoute ?

— Réfléchis : un micro sous le siège avant et un mouchard GPS dans le passage de roue. Ce serait logique qu'ils espionnent aussi nos communications, non ?

Soudain un bruit de moteur retentit dans la nuit. Ils se retournèrent juste comme une berline jaillissait du parking. Ils s'attardèrent un moment près de leur véhicule fracturé et truffé de mouchards, pieds nus, trop bouleversés pour retourner se coucher.

— Parris n'était pas si parano que ça, en définitive, remarqua Frost.

Jane garda le silence, songeant aux Temple, aux Yablonski et aux autres familles massacrées sans pitié.

— Ils savent qui on est, murmura-t-elle. Et où on habite.

Un calme inhabituel régnait dans le réfectoire d'Evensong ce matin-là. Elèves et professeurs parlaient à voix basse au milieu des tintements des couverts. La chaise du Dr Welliver restait vide. Assis de part et d'autre, le professeur Pasquantonio et Mme Duplessis évitaient soigneusement de la regarder. C'est toujours comme ça quand on meurt ? s'interrogea Claire. Les gens font comme si on n'avait jamais existé ?

— On peut s'asseoir ?

Claire leva les yeux. Teddy et Will se tenaient devant elle avec leurs plateaux. C'était nouveau, ça. A présent, ils étaient deux à rechercher sa compagnie.

— Comme vous voulez, répondit-elle.

On ne pouvait pas imaginer deux garçons plus différents, jusque dans leurs habitudes alimentaires. Une portion généreuse d'œufs et de saucisses s'étalait dans l'assiette de Will, alors que celle de Teddy ne contenait qu'un minuscule tas de pommes de terre et une tranche de pain grillé.

— Est-ce qu'il existe un truc auquel tu n'es pas allergique ? demanda-t-elle à Teddy en désignant son plateau.

— Je n'ai pas très faim aujourd'hui.

— Tu n'as jamais faim.

Il remonta ses lunettes.

— C'est bourré de toxines, tu sais, dit-il en pointant l'index vers la saucisse dans l'assiette de Claire. La viande cuite à haute température contient des amines hétérocycliques cancérigènes.

— Miam ! Pas étonnant que ce soit si bon.

Elle engloutit le reste de la saucisse en une bouchée, rien que pour le contrarier. Quand on a pris une balle dans la tête, on se préoccupe beaucoup moins du cancer.

Will se pencha vers elle et lui souffla :

— Il va y avoir une réunion extraordinaire aujourd'hui, après le petit déjeuner.

— Une réunion de quoi ?

— Du club des Chacals. Ils veulent que tu viennes.

Comme elle fixait le visage rond et boutonneux de Will, un mot appris dans un manuel de sciences naturelles lui vint à l'esprit : *endomorphe*. Beaucoup moins cruel que les surnoms dont Briana

affublait le garçon dans son dos : « gros lard », « tronche de cake aux raisins »... Décidément, Will et Teddy avaient beaucoup en commun avec elle. Trop gros, trop myope ou trop bizarre pour espérer faire partie des stars de l'école, il était naturel qu'ils se retrouvent à la même table, celle des parias.

— Tu viendras ? insista Will.

— Pourquoi est-ce qu'ils tiennent tellement à me voir à leur réunion débile ?

— On va parler de ce qui est arrivé au Dr Welliver.

— J'ai déjà dit tout ce que je savais. Je l'ai dit à la police, au Dr Isles, à...

— L'idée, c'est de découvrir ce qui s'est *vraiment* passé, expliqua Teddy.

Claire lui lança un regard furieux. Teddy l'ectomorphe (un autre mot issu du manuel de sciences naturelles). *Ecto*, comme dans *ectoplasme*, aussi pâle et transparent qu'un fantôme.

— Tu insinues que j'ai menti ?

— Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire, intervint Will.

— Pourtant, ça en avait tout l'air.

— On se demandait juste...

— Vous parlez dans mon dos ?

— On cherche seulement à comprendre ce qui est arrivé.

— C'est simple : le Dr Welliver s'est jetée du haut du toit et elle s'est écrasée par terre.

— Mais pourquoi ?

— La plupart du temps, je ne suis pas capable d'expliquer pourquoi j'agis comme je le fais, alors...

Comme Claire se levait, Will étendit le bras par-dessus la table pour la retenir.

— Tu ne te demandes pas pourquoi elle a fait ça ?

Elle baissa les yeux vers la main posée sur la sienne.

— Si, avoua-t-elle.

— Alors, tu dois venir à la réunion. Surtout, n'en parle à personne. Julian dit qu'elle est réservée aux Chacals.

Claire dirigea son regard vers la table où Briana échangeait des ragots avec ses copines.

— Et elle, elle y sera ? Vous me racontez des bobards pour vous payer ma tête ensuite ?

— Claire, c'est moi qui t'en ai parlé, dit Will. Tu peux me faire confiance.

Elle se tourna vers lui, et cette fois ce ne furent ni ses boutons ni son teint blafard qui retinrent son attention, mais ses yeux. Des yeux bruns très doux, avec de longs cils. Elle n'avait jamais vu Will commettre la moindre méchanceté. Il pouvait se montrer maladroit, voire pénible,

mais jamais blessant. *Contrairement à moi.* Elle repensa à toutes les fois où elle l'avait délibérément ignoré, avait accueilli une de ses remarques avec un soupir exaspéré ou avait ri avec les autres de la gerbe qu'il soulevait quand il plongeait dans le lac. « Un cochon qui nage, avait plaisanté un jour une des filles. On aura tout vu ! » Claire n'avait pas ouvert la bouche pour le défendre, et elle en avait honte à présent.

— Cette réunion, c'est où ? demanda-t-elle.

— Bruno va nous y emmener.

Le sentier escarpé et rocailleux menait au sommet de la colline, derrière le château – un secteur que Claire n'avait encore jamais exploré lors de ses excursions nocturnes. Il était si peu visible que sans leur guide elle se serait probablement égarée parmi les arbres. Bien qu'âgé de treize ans, comme elle, Bruno était le garçon le plus petit de l'école. Malgré les épreuves qu'il avait subies, il affichait une bonne humeur et un enthousiasme perpétuels. Il bondissait de rocher en rocher, tel un chamois, et jetait de temps à autre un regard impatient à ses trois camarades qui se traînaient derrière lui.

— L'un de vous veut faire la course jusqu'en haut ? proposa-t-il.

Will s'arrêta, le visage écarlate, son tee-shirt collé par la transpiration à son torse replet.

— Je n'en peux plus, Bruno. On pourrait se reposer un moment ?

Bruno leur fit signe de continuer à avancer – un mini-Napoléon au sourire inflexible menant son armée au combat.

— Fais un effort, espèce de flemmard ! Si tu veux être en forme, comme moi, il va falloir te secouer !

— Tu le butes ou je m'en charge ? murmura Claire.

Will essuya la sueur sur son visage.

— Laisse-moi une minute, lui dit-il. Ça va aller.

Elle en doutait, à le voir souffler et ahaner, ses pieds immenses dérapant sur la mousse et les cailloux.

— Où est-ce que tu nous emmènes ? lança-t-elle à Bruno.

Celui-ci se retourna vers eux.

— Avant d'aller plus loin, vous allez devoir jurer.

— Jurer quoi ? demanda Teddy.

— De garder le secret sur cet endroit. C'est notre repaire, et on n'a pas envie que Roman, ce vieux râleur, nous interdise d'y aller.

Claire fit la moue.

— Tu crois qu'il n'est pas déjà au courant ?

— Contentez-vous de jurer. Levez la main droite.

Claire s'exécuta avec un soupir, aussitôt imitée par Will et Teddy.

— Je le jure, dirent-ils à l'unisson.

Satisfait, Bruno se détourna et écarta les branches d'un buisson touffu.

— Bienvenue dans la tanière des Chacals !

Claire fut la première à pénétrer dans la clairière. En découvrant une série de marches moussues, elle réalisa que l'entrée de cette « tanière » n'avait rien de naturel. Elle avait été créée par l'homme, il y avait très longtemps. L'escalier menait à une sorte de terrasse en granit bordée par treize énormes rochers. Lester Grimmett et Arthur Toombs étaient assis au centre du cercle. Un peu plus loin, dans l'ombre des arbres, se dressait une maison en pierre dont les volets clos semblaient cacher des secrets.

Teddy s'avança et tourna lentement sur lui-même, regardant les treize rochers.

— C'est quoi, cet endroit ? demanda-t-il d'un ton émerveillé.

— J'ai fait des recherches à la bibliothèque, répondit Arthur. Je crois que c'est Magnus qui l'a fait construire en même temps que le château, mais il n'est mentionné dans aucun document.

— Comment l'avez-vous trouvé, alors ?

— Ce n'est pas nous, mais Charlie Chackman, le fondateur du club. Il a décidé d'en faire le repaire des Chacals. La maison tombait en ruine quand il l'a découverte. Les premiers Chacals ont réparé le toit et l'ont équipée de volets. On se réunit à l'intérieur quand il fait froid.

— Quelle idée de construire une maison ici, au milieu des bois !

— Ouais, c'est bizarre, pas vrai ? Comme ces rochers... Pourquoi treize ?

Arthur baissa la voix.

— Peut-être que Magnus faisait partie d'une secte, ou un truc dans ce genre.

Claire considéra les touffes d'herbe qui poussaient entre les dalles de granit. Un jour, des arbres soulèveraient celles-ci et cacheraient la maison. Le temps faisait déjà son œuvre, mais en cette matinée d'été où un rideau de brume flottait sur l'horizon, il régnait dans cet endroit un sentiment d'éternité.

— Je crois que c'est là depuis très longtemps, dit-elle. Plus longtemps que le château, en tout cas.

Elle s'approcha du bord de la terrasse et regarda la vallée par une trouée entre les arbres. Elle distingua le château, son toit hérissé de cheminées et de tourelles, et au-delà les eaux sombres du lac. Deux canoës traçaient un double sillage à la surface de celui-ci. De minuscules cavaliers avançaient le long d'une allée aussi mince qu'un fil. Le visage fouetté par le vent, Claire avait l'impression d'être une souveraine toute-puissante, régnant sur un monde miniature.

Des aboiements annoncèrent l'arrivée de Julian. En se retournant, Claire le vit gravir deux à deux les marches menant à la terrasse, Grizzly sur ses talons.

— Vous êtes tous venus, constata-t-il avec un regard appuyé à

Claire. Vous avez prêté serment ?

— On a promis de ne pas révéler l'existence de cet endroit, si c'est ce que tu veux dire, répondit-elle. Pourquoi doit-on se réunir ici ? Vous n'êtes pas une société secrète, si ?

— Pour pouvoir parler en toute liberté, loin des oreilles indiscrètes. Tout ce qui se dira ici restera entre nous.

Julian considéra leur cercle. A eux sept, ils formaient une drôle d'équipe : Bruno, le chamois bondissant ; Arthur, qui touchait chaque objet cinq fois avant de le prendre ; Lester, dont les hurlements réveillaient parfois tout le dortoir... Claire était la seule fille du groupe, et même parmi ces tordus elle se sentait à part.

— Il se passe un truc bizarre, commença Julian. On ne nous dit pas toute la vérité sur le Dr Welliver.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda Teddy.

— Je ne crois pas qu'elle se soit suicidée.

— Je l'ai vue se jeter dans le vide, affirma Claire.

— Pas sûr que ça se soit vraiment passé comme ça.

— Tu me traites de menteuse ?

— J'ai vu Maura emballer le sucrier du Dr Welliver pour l'expédier au labo. Et après l'autopsie, elle s'est longuement entretenue avec une partie des professeurs. Ils ont tous l'air inquiets, Claire. Je crois même qu'ils ont peur.

— En quoi ça nous concerne, tous les trois ? s'enquit Will. Pourquoi voulais-tu qu'on vienne à cette réunion ?

— J'ignore comment, répondit Julian, mais vous jouez un rôle central dans cette histoire. J'ai entendu Maura parler à l'inspecteur Rizzoli au téléphone, et elle a prononcé vos noms. Ward, Clock, Yablonski... Qu'est-ce que vous avez en commun ?

Claire jeta un coup d'œil à ses deux compagnons et haussa les épaules.

— On est tous les trois bizarres ?

— Ça, on le savait, ricana Bruno, toujours aussi exaspérant.

— Et il y a leurs dossiers, intervint Arthur.

— Quoi, nos dossiers ?

— Le jour où le Dr Welliver est morte, j'avais rendez-vous avec elle à 13 heures. En entrant, j'ai vu trois dossiers ouverts sur son bureau. Le tien, Claire. Et ceux de Will et Teddy.

Julian enchaîna :

— Dans la soirée, les trois dossiers étaient toujours là. Quelque chose dedans avait retenu son attention... Une chose qui vous concerne tous les trois.

— C'est évident, répliqua Claire comme ils la regardaient tous d'un air interrogateur. Ça a un rapport avec nos familles. Will, dis-leur comment sont morts tes parents.

Celui-ci baissa les yeux vers ses pieds immenses.

— On a dit que c'était un accident d'avion, murmura-t-il. Mais plus tard j'ai appris...

— Que ce n'était pas un accident, acheva Julian.

Will acquiesça.

— Il y avait une bombe à bord.

— A ton tour, Teddy, ordonna Claire. Dis-leur ce que tu m'as raconté.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Claire se tourna vers les autres.

— Ses parents ont été assassinés, comme ceux de Will... et comme les miens. C'est ce que vous vouliez entendre, non ? Voilà ce qu'on a en commun !

— Continue, Claire, l'invita Julian. Dis-leur ce qui est arrivé à vos familles d'accueil.

Tous les regards étaient fixés sur l'adolescente.

— Ce qui leur est arrivé ? Comme si vous ne le saviez pas ! Si c'est un jeu, ce n'est pas drôle.

— J'essaie juste de comprendre ce qui se passe ici, rétorqua Julian. Les autres Chacals et moi, on espère devenir enquêteurs un jour, et changer le monde. On étudie les groupes sanguins, les mouches à viande, mais tout ça, c'est de la théorie. Depuis hier, cette école est le théâtre d'une vraie enquête, et vous êtes au centre de tout.

— Pourquoi tu ne t'adresses pas au Dr Isles ? demanda Will.

— Elle dit qu'elle n'a pas le droit d'en parler... Pas à moi, en tout cas, ajouta Julian avec une pointe d'amertume.

— Alors, vous avez décidé de mener vos propres investigations ? s'esclaffa Claire.

— Et pourquoi pas ?

Julian s'approcha d'elle, si près qu'elle dut lever les yeux pour le regarder en face.

— Tu ne te poses pas des questions ? Vous non plus, Will et Teddy ? Qui sont ces gens qui veulent votre mort au point d'avoir tenté deux fois de vous tuer ?

— C'est comme ce film, *Destination finale*, commenta Bruno d'un ton un peu trop enjoué. Ça parle d'un groupe d'ados qui auraient dû mourir dans un accident d'avion. Comme ils en réchappent, la Mort les poursuit...

— On n'est pas dans un film, le coupa Julian. On parle de gens réels qui font des choses réelles, pour une raison qui reste à découvrir.

Claire eut un rire méprisant.

— Non, mais écoutez-vous ! Vous pensez pouvoir faire mieux que la police ? Une bande de gosses équipés de microscopes et de kits de chimie... Dis-moi, Julian, où allez-vous trouver le temps de mener

vosre enquête, entre les cours et le reste ?

— Je compte sur toi pour m'aider, Claire. Tu as sûrement une idée de ce qui vous relie, tous les trois.

Claire se tourna vers Will et Teddy, l'endomorphe et l'ectomorphe, et remarqua :

— Pas un lien de parenté, en tout cas. Physiquement, on n'a rien en commun.

— Et on vivait tous dans des endroits différents, ajouta Will. Ma mère et mon père ont été tués dans le Maryland.

— Les miens à Londres, reprit Claire.

Où j'ai failli mourir aussi.

— Teddy ? demanda Julian.

— Je vous l'ai dit, je n'ai pas envie d'en parler.

— C'est peut-être important, insista Julian. Tu n'as pas envie d'avoir des réponses ? De savoir pourquoi ils sont morts ?

— Je sais pourquoi ! Ils sont morts parce qu'ils se trouvaient sur ce fichu bateau... Le bateau de mon père, au milieu de nulle part. Si on était restés chez nous...

— Dis-leur, Teddy, l'encouragea Claire. Raconte ce qui s'est passé sur ce bateau.

Teddy demeura un long moment à fixer le sol. Quand il se décida enfin à parler, sa voix était à peine audible.

— Il y avait des gens avec des armes à feu. J'ai entendu ma mère, mes sœurs crier, mais je ne pouvais pas les aider. Tout ce que je pouvais faire...

Il secoua la tête.

— J'ai horreur de l'eau. Je ne veux plus jamais monter sur un bateau.

Claire s'approcha et le serra dans ses bras. Son cœur palpitait comme un oiseau captif dans sa poitrine maigre.

— Ce n'est pas de ta faute, murmura-t-elle. Tu n'aurais pas pu les sauver.

— J'ai survécu. Pas eux.

— Tu n'as rien à te reprocher. Si tu dois en vouloir à quelqu'un, c'est à ceux qui ont fait ça, ou à ce monde de merde. Ou même à ton père, pour vous avoir emmenés sur ce bateau. Mais à toi, non.

Il la repoussa brusquement et sortit du cercle.

— Ça suffit, lâcha-t-il. Je ne joue plus.

— Ce n'est pas un jeu, lui opposa Julian.

— Pour toi, si ! Toi et ton club débile... Vous ne comprenez pas ? Pour nous, tout ça est vrai. C'est de nos vies qu'il s'agit !

— C'est pourquoi il vous revient de tirer ça au clair. Réfléchissez à ce que vous avez en commun. Famille, parents, école... Il y a forcément quelque chose, ou quelqu'un, qui vous relie.

— Quelqu'un ? répéta Will. Tu veux parler du tueur ?

Julian acquiesça.

— En gros, oui. Cette personne a traversé vos vies, ou celles de vos parents. Et il se peut qu'elle vous recherche en ce moment même.

Claire regarda Will à la dérobée. « J'ai l'impression de t'avoir déjà rencontrée », lui avait-il dit. Elle n'avait aucun souvenir de lui. Elle avait oublié beaucoup de choses, à cause de cette saleté de balle. Celle-ci était la cause de tous ses malheurs, depuis ses mauvais résultats scolaires jusqu'à ses insomnies, en passant par son sale caractère.

Et voilà qu'elle avait de nouveau mal à la tête... Ça aussi, c'était la faute de la balle.

Elle s'assit sur un rocher et massa son cuir chevelu. La dépression sous ses doigts lui rappelait sans cesse ce qu'elle avait perdu. A ses pieds, une pousse chétive pointait entre les pierres. Même le granit ne pouvait rien contre l'inéluctable. Un jour, un arbre jaillirait du sol et soulèverait ce rocher. Si elle arrachait la pousse, une autre la remplacerait bientôt.

C'était pareil avec les assassins.

Claire attrapa le carton cabossé sur l'étagère en haut de l'armoire. Elle n'y avait pas touché depuis son arrivée. En fait, elle avait même oublié ce qu'il contenait. Deux ans plus tôt, Barbara Buckley l'avait aidée à le remplir de souvenirs récupérés dans leur appartement londonien. Depuis, il l'avait suivie partout, mais pas une fois elle ne l'avait ouvert. Elle craignait que revoir les visages de ses parents ne ravive la douleur de leur perte. Elle s'assit sur le lit, le carton à côté d'elle, et rassembla son courage avant d'en soulever les rabats.

Une licorne en porcelaine était couchée sur le dessus. Son nom lui revint brusquement : Izzy. Sa mère l'avait achetée dans une brocante et en avait fait son porte-bonheur. *Pour ce que ça t'a servi, maman...*

Avec précaution, Claire posa la licorne sur sa table de chevet et poursuivit son inventaire : une pochette en velours contenant les bijoux de sa mère, les passeports de ses parents, un foulard en soie encore imprégné d'un parfum gai aux notes d'agrumes, et enfin, au fond, deux albums de photos.

Elle les sortit du carton et les cala sur ses genoux. Il restait quelques pages vierges dans le plus récent. Elle l'ouvrit et se reconnut sur le premier cliché. Vêtue d'une robe jaune, elle souriait devant l'entrée de Disney World, un ballon de baudruche à la main. Elle ne se rappelait ni cette robe ni être allée à Disney World. Quel âge avait-elle, trois ans ? Quatre ans ? Elle avait toujours du mal à donner un âge aux enfants. Sans cette photo, elle aurait continué d'ignorer qu'elle avait visité un jour le Royaume enchanté. Elle résista à la tentation de la déchirer. Si elle n'avait aucun souvenir de cette journée, c'était peut-être qu'elle

ne l'avait pas vécue. Cet album était un recueil de mensonges, l'enfance d'une étrangère...

— Je peux entrer ? demanda Will en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Il hésitait sur le seuil, comme s'il redoutait qu'elle ne lui jette quelque chose à la figure.

— Ça m'est égal, lança-t-elle en guise d'invitation.

Le voyant battre en retraite, elle le rappela :

— Hé ! Tu vas où ? Tu n'as pas envie de visiter ma chambre ?

S'étant décidé à entrer, il jeta un coup d'œil nerveux aux étagères, aux bureaux, aux commodes en évitant de regarder les lits, comme si l'un d'eux risquait de lui sauter dessus et de le mordre.

— Notre voisin de chambre fait ses valises pour le Québec, expliqua-t-il. C'est nul qu'on ne puisse pas les accompagner.

— Pour rester coincés dans un car pendant des heures et des heures ? Non merci !

Pour une fois, elle ne disait pas tout à fait la vérité. Will avait raison, ça craignait d'être consignés au château pendant que les autres s'amuseraient.

Elle reporta son attention sur l'album et tourna la page. Une autre photo d'elle, coiffée d'un chapeau de cow-boy et montée sur un poney à l'air déprimé.

Will gloussa.

— C'est toi, là ? T'étais mignonne !

Agacée, elle referma le recueil d'un coup sec.

— Je fais des recherches, comme l'a demandé Julian.

— Moi aussi, j'ai travaillé de mon côté.

Il sortit une feuille de papier pliée de sa poche.

— J'ai tenté d'établir la chronologie de nos vies – tout ce qui nous est arrivé, à toi, Teddy et moi – pour voir si nos trajectoires se croisaient. Il me manque les dates de Teddy, mais j'ai noté les tiennes ici. Tu pourrais vérifier ?

Claire prit la feuille. La première date qui la concernait était celle de l'agression à Londres. Celle-ci lui avait laissé un souvenir tellement vague qu'elle avait presque l'impression que c'était arrivé à quelqu'un d'autre. En revanche, le deuxième événement était encore assez récent pour que son rappel ravive sa culpabilité. Elle repensa à l'insouciance qui l'habitait quand elle s'était glissée hors de la maison des Buckley, à la fatigue et à l'inquiétude qui se lisaient sur les visages de Bob et de Barbara quand ils l'avaient fait monter dans leur voiture... *Ils sont morts à cause de moi. Je ne suis qu'une idiote irresponsable.*

Elle rendit la feuille à Will.

— C'est bon.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il en désignant l'album.

— Juste des photos.

— Tu permets que je regarde ?

Ne voulant pas lui révéler d'autres clichés gênants d'elle-même, elle écarta le recueil le plus récent et ouvrit l'autre. Sur la première page, un grand et bel homme posait en costume-cravate.

— Mon père, précisa-t-elle.

— Derrière lui, c'est le Washington Monument ! J'y suis allé. Mon père m'a emmené visiter le musée de l'Air et de l'Espace quand j'avais huit ans.

— Waouh ! Trop coool...

Il la dévisagea.

— Pourquoi tu fais ça, Claire ?

— Pourquoi je fais quoi ?

— Tu me rabaisses tout le temps.

Son premier réflexe fut de nier. Mais il disait vrai : elle passait son temps à le rabaisser.

— Désolée. Je ne voulais pas te blesser.

— C'est parce que tu estimes que je le mérite ? Genre, parce que je te dégoûte ?

— Non ! C'est parce que je parle sans réfléchir. Une habitude débile.

— Moi aussi, j'ai des habitudes débiles. Genre, je n'arrête pas de dire « genre ».

— Arrête, alors.

— On arrête tous les deux, d'accord ?

— Ça marche.

Elle tourna la page. D'autres photos de son père – assis sous un arbre, en train de pique-niquer avec des amis, en maillot de bain sur une plage plantée de palmiers... Sur la page suivante, ses parents se tenaient par le bras devant le Colisée.

— Regarde ! murmura-t-elle en effleurant le cliché du doigt. Ma mère...

Soudain le parfum qui imprégnait le foulard traversa le brouillard de ses souvenirs perdus, et elle respira l'odeur des cheveux de sa mère, sentit ses mains lui caresser le visage.

— Elle est belle, dit Will d'un ton admiratif. Tu lui ressembles.

Ils étaient beaux tous les deux, songea Claire en dévorant ses parents des yeux. D'une beauté saisissante, et ils pensaient avoir l'éternité devant eux. Comment auraient-ils pu imaginer que leurs existences s'achèveraient aussi prématurément ?

— Celle-ci a été prise il y a dix-neuf ans, remarqua Will en déchiffrant la date que la mère de Claire avait inscrite sous la photo.

— Ils venaient juste de se marier. Mon père était chef de cabinet de l'ambassadeur, à Rome.

— Rome ? Cool. Tu es née là-bas ?

— En Virginie, d'après mon acte de naissance. Ma mère a dû rentrer aux Etats-Unis pour accoucher.

Au fil des pages, on découvrait le même couple séduisant attablé dans un restaurant, levant leurs coupes de champagne à un cocktail, agitant la main à bord d'un bateau à moteur... La dolce vita, aurait dit la mère de Claire. Et en effet, ces clichés égrenaient une succession apparemment infinie de moments heureux, entre collègues ou amis. Mais les albums de photos ont pour but de ne montrer que le meilleur de la vie. Les souvenirs qu'on souhaite conserver, pas ceux qu'on préfère oublier.

— Ça doit être toi, là, avança Will.

Sur la photo qu'il désignait, la mère de Claire souriait dans un lit d'hôpital, un bébé dans les bras.

— Elle a été prise le jour de ma naissance, répondit Claire après avoir vérifié la date. Ma mère disait que j'étais tellement pressée de sortir qu'elle avait à peine eu le temps d'arriver à la maternité.

Will rit.

— Tu n'as pas changé !

Claire passa rapidement sur une série de clichés sans intérêt, pris avant que ses souvenirs ne se gravent dans sa mémoire – elle, bébé, dans une poussette, dans une chaise haute, serrant un biberon entre ses mains –, pour atteindre la dernière page. Elle n'apparaissait sur aucune des deux photos qui remplissaient celle-ci. Encore une réception, des inconnus à l'air joyeux, un verre à la main. « Le calvaire d'une femme de diplomate, plaisantait sa mère. Toujours sourire, toujours servir. » Elle allait refermer l'album quand la main de Will recouvrit la sienne.

— Attends !

— Quoi ?

Il lui prit le recueil et se pencha pour examiner un cliché où l'on voyait le père de Claire parler avec un autre homme. "*4 Juillet : Joyeux Anniversaire Aux États-unis d'Amérique*", disait la légende.

— Cette femme, là, souffla Will en désignant une brune élancée, à la droite d'Erskine Ward.

Vêtue d'une robe de soirée verte avec une ceinture dorée, elle levait un regard admiratif vers le père de Claire.

— Tu sais qui c'est ? ajouta Will.

— Je devrais ?

— Regarde-la bien. Essaie de te rappeler si tu l'as déjà vue.

Plus Claire se concentrait, plus le visage de la femme lui semblait familier. Mais ce n'était qu'un souvenir fugace, peut-être une illusion produite par son désir d'y croire.

— Je ne suis pas sûre, avoua-t-elle. Pourquoi cette question ?

— Parce que moi, je la connais.

Elle lui lança un regard interloqué.

— Comment c'est possible ? Ce sont *mes* photos de famille !

— Pourtant, reprit Will, l'index pointé vers l'inconnue, cette femme est ma mère.

Cette fois encore, Anthony Sansone débarqua à Evensong à la faveur de la nuit.

Depuis sa fenêtre, Maura vit une Mercedes se garer devant le château. Une silhouette familière – grande, vêtue de noir – en descendit. Comme il passait sous la lanterne qui éclairait la cour, son ombre immense, sinistre, se projeta sur les pavés avant de disparaître.

Elle sortit dans le couloir et se précipita vers l'escalier. Elle fit une halte sur le palier du premier étage et se pencha vers le hall, où Sansone et Baum parlaient à voix feutrée dans la pénombre.

— ... toujours pas pourquoi elle a fait ça, disait le directeur. Nos contacts sont troublés. Il y a trop de choses qu'on ignorait à son sujet, des choses dont nous aurions dû être informés.

— Vous croyez à la thèse du suicide ?

— Si ce n'était pas un suicide, comment expliquer...

Baum se tut, alerté par le grincement d'une marche. En se retournant, les deux hommes découvrirent Maura qui les observait depuis l'escalier.

— Docteur Isles ! s'exclama Baum avec un sourire forcé. Vous n'arrivez pas à dormir ?

— Je veux connaître la vérité, déclara-t-elle. Sur Anna Welliver.

— Croyez bien que sa disparition nous déroute autant que vous...

— Je ne parle pas de sa mort, mais de sa vie. Vous prétendiez n'avoir aucune réponse à me fournir, monsieur Baum. Peut-être Anthony en aura-t-il, lui.

Sansone soupira.

— Je suppose qu'il est temps de jouer franc jeu avec vous. Je vous dois bien ça, Maura. Allons dans la bibliothèque.

— Dans ce cas, je vais vous laisser, annonça Baum. Bonne nuit.

Au moment de s'engager dans l'escalier, il parut hésiter et se retourna vers Sansone.

— La mort d'Anna ne nous autorise pas à rompre la promesse que nous lui avons faite. Ne l'oubliez pas, Anthony.

Sur ces paroles mystérieuses, il gravit quelques marches et s'enfonça dans l'obscurité.

— Qu'a-t-il voulu dire ? s'interrogea Maura.

— Il y a des détails que je ne peux pas vous révéler, répondit Sansone en la guidant le long du passage qui menait à la bibliothèque.

— A quoi bon toutes ces cachotteries ?

— Anna s'est confiée à nous sous le sceau du secret. Il n'est pas question de trahir sa confiance.

Il marqua une pause à l'extrémité du passage.

— Toutefois, nous ne sommes plus très sûrs de connaître toute la vérité à son sujet.

Durant la journée, le soleil qui pénétrait dans la bibliothèque par les fenêtres palladiennes faisait luire les tables en bois ciré. Le soir venu, les ombres envahissaient la pièce, transformant les alcôves en autant de cavernes obscures. Anthony alluma une lampe, et ils s'assirent de part et d'autre d'une table. La pénombre créait une sensation d'intimité troublante. Autour d'eux, des milliers d'ouvrages recensant deux millénaires de connaissances s'alignaient sur les rayonnages. Mais tout ce savoir n'était d'aucun secours à Maura pour percer le caractère de l'homme qui lui faisait face, aussi indéchiffrable qu'un livre fermé.

— Qui était vraiment Anna Welliver ? demanda-t-elle. J'ai assisté à son autopsie. Son corps était couvert de cicatrices anciennes, consécutives à des actes de torture. Je sais que son mari a été assassiné. Mais elle, que lui est-il arrivé ?

— Est-ce que ce sera toujours ainsi entre nous ? soupira Sansone.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi ne pouvons-nous avoir une conversation normale, sur le temps qu'il fait, sur une pièce de théâtre ? Nous en revenons toujours à votre travail. Mais j'imagine que c'est ce qui nous rapproche.

— La mort ?

— Et la violence.

Il se pencha vers elle, et elle eut la sensation que son regard la transperçait.

— Nous nous ressemblons tant, vous et moi. Cette noirceur en vous... C'est elle qui nous unit. Tous les deux, nous savons.

— Nous savons quoi ?

— Que les ténèbres existent.

— Je réfute cette affirmation.

— Pourtant, vous en voyez la preuve chaque fois qu'un nouveau cadavre atterrit sur votre table d'autopsie. Vous connaissez la face obscure de la réalité, et moi aussi.

— C'est ça, le ciment de notre amitié, Anthony ? La tragédie, la noirceur ?

— Je l'ai perçu chez vous au premier regard. C'est gravé en vous, à cause de ce que vous êtes.

Ce que je suis ? La reine des morts. La fille d'un monstre. Le mal faisait partie d'elle, car le sang qui coulait dans ses veines était celui

de sa mère, Amalthea, une meurtrière qui passerait le restant de sa vie en prison.

Incapable de soutenir plus longtemps le regard de Sansone, elle détourna les yeux. Même au bout de deux ans, il arrivait toujours à la déstabiliser et à lui donner la sensation d'être un spécimen sous verre, livré à son examen.

— Nous ne sommes pas là pour parler de moi, répliqua-t-elle. Vous avez promis de me dire la vérité sur Anna.

— Ce que j'ai le droit de vous révéler, du moins.

— Vous saviez qu'elle avait été torturée ?

— Oui. Et nous savions qu'elle était toujours hantée par le souvenir de ce que son mari et elle avaient subi en Argentine.

— Pourtant, vous l'avez engagée comme psychologue, pour prendre soin d'enfants vulnérables.

— C'est le conseil d'administration d'Evensong qui a voté son embauche.

— Vous avez bien dû donner votre consentement !

— Oui. Un consentement motivé par ses références, ses compétences et son dévouement envers les victimes de crimes. Et elle était des nôtres...

— Elle appartenait à la Fondation Méphisto ?

— Il y a vingt-deux ans, Anna et son mari travaillaient pour une société internationale en Argentine quand ils ont été enlevés et torturés. Son mari, Frank, a été exécuté. On n'a jamais capturé les tueurs. Cette expérience lui a appris qu'on ne pouvait pas compter sur la justice. Après sa libération, elle a démissionné et repris ses études pour devenir psychologue. Elle nous avait rejoints il y a seize ans.

— A ma connaissance, vous ne figurez pas dans les pages jaunes. Comment a-t-elle eu vent de l'existence de la Fondation ?

— De la même manière que nos autres membres. Par un intermédiaire.

— Elle a été cooptée ?

— Un de nos membres, un policier, a proposé son nom. Il avait pu apprécier son travail auprès des enfants victimes de violences et savait dans quelles circonstances elle avait perdu son mari. En outre, elle possédait de nombreuses relations au sein des forces de police et des agences de protection de l'enfance dans tout le pays. J'ai relu son dossier d'admission...

— Vous avez un dossier sur chaque membre de la Fondation ?

— Chacun a fait l'objet d'une enquête approfondie. Je l'ai expurgé des informations sensibles, mais voici ce que je peux partager avec vous.

— Vous ne me faites pas assez confiance pour me le soumettre intégralement ?

— Maura, soupira-t-il. Même si j'ai toute confiance en vous, certains renseignements ne peuvent être communiqués qu'aux membres de la Fondation.

— Alors, pourquoi me montrer ça ?

— A cause de votre implication dans cette enquête. Vous avez assisté à l'autopsie et demandé une analyse toxicologique. J'en déduis que vous doutez qu'il s'agisse d'un suicide. Quand vous posez des questions, j'écoute. Parce que je connais vos compétences professionnelles.

— Pour le moment, je n'ai aucune preuve pour appuyer mes doutes.

— Mais votre inconscient travaille à votre insu. Votre instinct vous souffle que cette théorie comporte des failles. Je me trompe ?

Maura pensa au sucrier vide, aux propos délirants qu'Anna avait tenus à Jane avant sa mort... Elle ouvrit la chemise que Sansone avait fait glisser vers elle.

Une photo d'Anna avant que ses cheveux ne deviennent gris, datant de l'époque où sa candidature avait été soumise à la Fondation. Comme toujours, elle portait une robe à manches longues avec un col montant, une habitude dont Maura connaissait à présent la raison. Rien dans ses yeux, dans son sourire ne trahissait les épreuves qu'elle avait traversées ni ne laissait présager sa disparition tragique.

Venait ensuite une compilation de données biographiques : *Née à Berlin. Père officier de l'armée des Etats-Unis. Diplômée en psychologie de l'université George Washington. Mariée à Franklin Welliver. Avec son mari, a travaillé pour un cabinet de recrutement international possédant des bureaux au Mexique, au Chili et en Argentine.*

Maura tourna la page. Des coupures de presse rapportant l'enlèvement du couple et le meurtre de Franklin, en Argentine. Un article ultérieur précisait que les tueurs n'avaient pu être arrêtés.

— Anna a fait l'expérience de l'impuissance de la justice, dit Sansone. En cela, elle était des nôtres.

— Ce n'est pas le genre de critère d'admission dont on peut se réjouir.

— Aucun de nous n'a rejoint la Fondation par envie. Nous y avons été contraints par des drames qui nous ont précipités dans le désespoir ou la colère. Nous comprenons ce qui échappe aux gens normaux.

— Le mal.

— On peut le nommer ainsi, oui.

Sansone désigna le dossier ouvert sur la table.

— Anna comprenait, elle. A sa manière, elle s'efforçait de combattre le mal. Nous lui avons offert la possibilité d'être encore plus efficace, de réparer encore plus d'existences. Pas uniquement en tant que psychologue, mais en repérant de futurs élèves grâce à ses relations.

— Quitte à interférer avec des enquêtes criminelles et à raviver les

blessures de ces gosses.

— Nous avons déjà eu cette conversation, Maura. Je sais que vous n'approuvez pas nos méthodes.

— Surtout, je vous soupçonne de faire tout ça pour recruter de nouveaux adeptes.

— Regardez Julian, comment il s'est épanoui. Prétendez-vous que cette école ne lui est pas bénéfique ?

Maura ne répondit pas, à court d'arguments. Evensong était exactement le lieu qui convenait à Julian. En quelques mois à peine, il y avait gagné autant en muscles qu'en confiance.

— Anna savait qu'il serait à sa place ici, reprit Sansone. Ses résultats scolaires ne plaident pas pour lui : il séchait les cours, se bagarrait, versait dans la délinquance... Mais il avait l'étoffe d'un survivant. A la lecture de son dossier, Anna a deviné qu'il vous avait sauvé la vie pour une simple raison : la compassion humaine.

— C'est elle qui a pris la décision de l'admettre à Evensong ?

— Disons que son avis a été prépondérant. La moitié de nos élèves ont été choisis par elle... dont Claire Ward et Will Yablonski.

Maura repensa à la conversation que Jane et elle avaient eue avec Anna au sujet des trois adolescents – Claire, Will et Teddy. La psychologue avait nié l'existence d'un lien entre eux. Pourtant, le jour de sa mort, elle avait éprouvé le besoin de se replonger dans leurs dossiers.

Des bruits de pas troublèrent le silence. En se retournant, Maura vit quatre silhouettes émerger de la pénombre et s'avancer dans la lumière de la lampe.

— Il faut qu'on vous parle, déclara Julian.

Will, Teddy et Claire, ces ados qui avaient accumulé tant de malheurs durant leurs jeunes existences, se tenaient à ses côtés.

Ils auraient dû être couchés. Toutefois, Sansone leur manifesta la même attention respectueuse qu'à des adultes.

— Qu'est-ce qui te préoccupe, Julian ? demanda-t-il.

— Le club des Chacals s'est réuni ce matin. Depuis, nos trois nouveaux membres ont découvert une piste. Mais on a besoin de vous pour la creuser.

— Julian, soupira Maura, je sais que tu veux aider, mais il est tard. M. Sansone et moi avons des choses à...

— On veut nos dossiers, la coupa Claire. On veut voir ce que la police sait sur nous et nos parents. Tous les rapports d'enquête.

— Je ne dispose pas de ces informations, Claire.

— Mais vous pouvez les obtenir, non ? Vous, ou l'inspecteur Rizzoli.

— Les enquêtes sont toujours en cours. Ces renseignements ne peuvent être divulgués au public.

— On n'est pas le « public », protesta Claire. Il s'agit de nos vies. On

a le droit de savoir !

— En effet, quand vous serez plus âgés. En attendant, ces documents contiennent des informations qui pourraient vous choquer.

— Vous nous trouvez trop jeunes pour affronter la vérité, c'est ça ? Vous ne savez pas qui on est ni ce qu'on a vécu !

— Je ne le sais que trop, Claire, affirma Maura d'un ton calme. Crois-moi, je comprends...

— Vous ne comprenez rien du tout ! Vous n'avez pas idée de ce que ça fait de se réveiller à l'hôpital sans se rappeler comment on a atterri là. D'apprendre que son père et sa mère sont morts. De se dire qu'on n'arrivera plus jamais à lire un livre en entier, à dormir toute une nuit ou même à se concentrer sur quelque chose. La balle qui m'a troué le crâne a foutu ma vie en l'air. Je ne serai jamais « normale ». Alors, ne venez pas me dire que vous comprenez ce que je ressens !

Les garçons regardaient Claire avec étonnement, et peut-être aussi avec admiration.

— Désolée, fit Maura. Tu as raison, Claire. Je ne sais rien de toi. De même, je ne sais rien de vous, ajouta-t-elle, s'adressant à Will et Teddy. Mon travail consiste à ouvrir des corps pour voir ce qu'il y a à l'intérieur, mais mes compétences s'arrêtent là. C'est à vous de me dire ce que vos dossiers ne peuvent m'apprendre. Parlez-moi de vos vies, de qui vous êtes...

— Comme l'a dit Claire, on n'est pas normaux, murmura Will tandis que Teddy acquiesçait d'un air triste. Personne ne veut de notre compagnie. Genre, les gens ont peur qu'on déteigne sur eux. Et ceux qui veulent bien nous parler finissent par mourir... Comme le Dr Welliver.

— Jusqu'à preuve du contraire, le Dr Welliver s'est suicidée.

— Peut-être. Mais on a retrouvé nos dossiers ouverts sur son bureau le jour de sa mort. A croire qu'ils lui ont porté malheur.

— Tout ce qu'on veut, intervint Julian, c'est faire progresser l'enquête. On a des informations.

— Ton club fait du bon travail, Julian. Mais cette enquête est l'affaire de professionnels.

— Et si on avait découvert quelque chose que les pros ignorent ?

Il se tourna vers Claire.

— Montre-leur.

Maura remarqua alors que l'adolescente tenait un cahier épais entre ses mains.

— Cet album de photos appartient à ma famille, dit-elle en le tendant à Maura.

Celle-ci souleva la couverture. Sur le premier cliché, un jeune couple posait devant le Colisée. L'homme et la femme étaient tous les deux blonds et extrêmement séduisants.

- Tes parents ? demanda-t-elle.
- Oui. Mon père était en poste à Rome, à l'époque. Il était le chef de cabinet de l'ambassadeur.
- Ils formaient un très beau couple.
- Ce n'est pas ce que je voulais vous montrer.
- Claire feuilleta l'album jusqu'à la dernière page.
- Voici mon père, en train de discuter avec un type. Vous voyez cette femme en robe verte, à côté de lui ? Vous savez qui c'est ?
- Non.
- C'est ma mère, affirma Will.
- Maura lui lança un regard surpris.
- Tu en es sûr ? C'est peut-être quelqu'un qui lui ressemble...
- Non, c'est elle. Je reconnais sa robe. Elle la portait dans toutes les soirées. Elle était verte, avec une ceinture dorée. Elle m'a dit un jour que c'était la robe la plus chère qu'elle avait jamais achetée, mais que la qualité n'avait pas de prix. C'était sa devise...
- La voix de Will se brisa.
- C'est ma mère, répéta-t-il dans un souffle.
- Maura déchiffra la date sous le cliché : 4 JUILLET.
- L'année n'est pas précisée. On ignore quand cette photo a été prise.
- L'important, dit Julian, c'est qu'ils aient assisté ensemble à cette soirée. Et vous savez qui d'autre était là ?
- Lui, fit Claire en désignant l'homme blond en conversation avec Erskine Ward.
- Photographié de profil, il était plus grand et large d'épaules que Ward. Alors que les autres tenaient un verre de vin, lui avait une canette de bière à la main.
- C'est mon père, leur révéla Teddy.
- La voilà, la preuve qu'on cherchait, reprit Julian. Ça ne nous dit pas pourquoi ils ont été tués ni pourquoi on s'en est pris à leurs enfants des années plus tard. Mais une chose est sûre : le père de Claire, celui de Teddy et la mère de Will se connaissaient.
- La photo sur l'écran de l'ordinateur montrait des gens en tenue de soirée, la plupart avec un verre à la main. Les personnages centraux étaient Erskine Ward et Nicholas Clock. Les deux hommes se faisaient face, le visage en partie tourné vers l'objectif, comme si le photographe leur avait demandé de sourire. La mère de Will, Olivia, se tenait un peu à l'écart, près d'une autre femme, mais son regard était dirigé vers Erskine Ward. Jane scruta tous les visages, cherchant les conjoints des trois personnages, mais elle ne les repéra nulle part parmi les invités élégants et éméchés.
- Vise un peu son expression, dit Frost en désignant Olivia. C'est sûr, elle en pinçait pour Ward !

— Tu crois ?
— Oui. Aucune femme ne m’a jamais regardé comme ça.
— C’était peut-être juste de vieux amis... Des amis très proches.
— Dans ce cas, c’est bizarre qu’on ne trouve rien d’autre qui les relie l’un à l’autre, tu ne trouves pas ?

Jane se carra dans son fauteuil et étira son cou. Il était presque minuit, tout le personnel de la brigade des homicides était rentré chez lui. On devrait en faire autant, pensa-t-elle. Mais ça faisait une heure que Frost et elle étaient scotchés devant leur écran, à examiner les clichés que Maura leur avait envoyés par mail. Elle en avait scanné huit, pris pendant des réceptions en intérieur ou en extérieur, soirées guindées ou barbecues. Un seul (daté du 4 juillet, sans année) montrait Olivia Yablonski et Nicholas Clock en compagnie d’Erskine Ward, parmi une dizaine d’autres personnes.

Où et quand cette photo avait-elle été prise ?

Frost fit défiler les sept autres clichés et s’arrêta sur celui où l’on voyait la famille Ward assise dans un canapé blanc. Claire devait avoir sept ou huit ans. Ils étaient tous sur leur trente et un, Erskine en costume gris, Isabel en robe et blazer chic. On apercevait derrière eux un sapin de Noël richement décoré.

— C’est le même lieu que sur la photo du cocktail, remarqua-t-il. Tu vois la cheminée, à droite ? Et là...

Il zooma sur le plafond, dans l’angle de la pièce.

— On dirait que la moulure est identique, non ?

— En effet, confirma Jane.

Elle plissa les yeux pour déchiffrer la légende sous le cliché :
DERNIER NOËL À GEORGETOWN. LONDRES, ON ARRIVE !

— Georgetown... Elle a été prise à Washington.

— Reste à savoir pourquoi Nicholas Clock et Olivia Yablonski étaient invités à une soirée chez un diplomate. Nicholas travaillait dans la finance. Olivia était représentante en matériel médical. Où et comment ces trois-là se sont-ils connus ?

— Reviens à la photo précédente, dit Jane. Celle du cocktail.

Frost s’exécuta.

— Ils ont l’air plus jeunes ici, observa Jane.

Elle fit pivoter son fauteuil pour attraper le dossier de la famille Ward sur son bureau et en sortit le CV d’Erskine.

— Officier du service diplomatique. En poste à Rome pendant quatorze ans, puis cinq ans à Washington et enfin à Londres, où il a été tué.

— Donc, ce cocktail a eu lieu pendant les cinq années que les Ward ont passées à Washington.

— C’est sans doute là que les trois se sont connus, avança Jane en refermant le dossier. Ou alors...

Frost et elle échangèrent un regard. La même idée venait de leur traverser l'esprit.

— Rome ! s'exclama Frost.

— Tu te rappelles ce que nous a dit le gars de la NASA ? Neil et Olivia étaient impatients de partir pour Rome, où ils s'étaient rencontrés.

Jane pivota de nouveau pour attraper le dossier des Yablonski.

— On s'est focalisés sur Neil, la NASA et ces conneries d'extraterrestres, alors que c'était Olivia la pièce maîtresse.

L'ennuyeuse Olivia, qui restait seule dans son coin, l'air perdue au milieu des collègues de son mari... Olivia qui se déplaçait régulièrement à l'étranger pour vendre du matériel médical. *Qu'est-ce que tu vendais vraiment, Olivia ?*

— Là ! exulta Jane, ayant trouvé la page qu'elle cherchait. Olivia et Neil Yablonski... Ils se sont mariés il y a quinze ans. Olivia a rencontré son futur époux à Rome, ce qui veut dire qu'elle s'y trouvait à la même époque qu'Erskine Ward.

— Et lui ? demanda Frost en désignant le père de Teddy.

Nicholas Clock, dont la silhouette athlétique tranchait sur celles des autres invités. Un homme assez à l'aise pour boire de la bière quand tout le monde était au vin et s'afficher en polo au milieu d'une assemblée de costumes-cravates.

— On peut le situer à Rome à la même époque que les deux autres ?

— On ne sait pas grand-chose de lui, constata Jane en feuilletant le dossier. La plupart des éléments dont on dispose proviennent de la police de Saint Thomas.

— Où il était en touriste. Personne ne le connaissait là-bas.

— Mais à Providence, où il travaillait, si. « Consultant financier chez Jarvis & McCrane, Chapman Street », lut-elle dans le dossier.

Elle releva la tête et regarda son coéquipier.

— Notre prochaine destination.

De toute manière, je n'avais pas envie d'aller au Québec...

Dans la cour, Claire regardait les élèves excités monter à bord du car qui devait les emmener. Un car ultramoderne, sans rien de commun avec les vieux tacots jaunes qui assuraient le ramassage scolaire dans la plupart des villes. Bruno passa la tête par une vitre et lança à la cantonade, histoire de remuer le couteau dans la plaie :

— Hé, il y a des télés ! Aussi des casques, et le Wi-Fi !

Briana et ses copines sortirent du château en file indienne, faisant rouler leurs valises pimpantes sur les pavés.

— Dégage, rôdeuse, murmura l'une d'elles en dépassant Claire.

— Pauvre tache, va ! répliqua celle-ci.

Briana fit volte-face.

— J'ai un truc à te dire, lança-t-elle, et je tiens à le dire devant témoins. J'ai fermé la porte de ma chambre à clé. A mon retour, si je découvre qu'il me manque quelque chose, tout le monde saura qui a fait le coup.

— Dépêche-toi de monter, Briana, lui ordonna Mlle Saul avec un soupir las. Si on veut arriver pour déjeuner, on n'a pas intérêt à tarder.

Briana s'exécuta après avoir fusillé Claire du regard.

— Ça va, Claire ? demanda gentiment Mlle Saul.

Celle-ci était le professeur préféré de Claire, parce qu'elle prêtait vraiment attention aux gens. Elle seule pouvait deviner que le mépris affiché par l'adolescente pour ce voyage cachait son angoisse de l'abandon.

— Si on te laisse ici, expliqua-t-elle, c'est uniquement parce que tu fais partie des derniers arrivés. Tu nous accompagneras lors de notre prochaine sortie. Et je suis sûre que vous allez passer un excellent week-end tous les quatre. Pense donc, vous aurez l'école toute à vous !

— Sans doute, dit Claire du bout des lèvres.

— M. Roman a prévu des bottes de foin, au cas où vous voudriez tirer quelques flèches. A notre retour, tu seras devenue une archère expérimentée !

Vous n'avez pas peur que je tue une poule, cette fois ?

Claire garda sa question pour elle tandis que Mlle Saul montait à bord. Puis les portières se refermèrent, le car cracha un nuage de fumée noire et franchit l'arche en pierre avant de s'éloigner. Claire entendit des aboiements derrière elle, et une fusée noire la dépassa en

coup de vent pour se lancer à la poursuite du véhicule.

— Grizzly ! cria-t-elle. Reviens !

Le chien l'ignora. Claire le suivit jusqu'à la rive du lac, où il s'arrêta, la truffe dressée. Il ne semblait plus du tout s'intéresser au car, qui disparut bientôt derrière un virage. Grizzly fit alors demi-tour et courut dans la direction opposée.

Avec un soupir, Claire contourna le château à sa suite et rejoignit le sentier qui menait au sommet de la butte. Le chien trottait devant elle. Soudain il accéléra, l'obligeant à faire de même pour ne pas le perdre de vue.

— Ici, Grizzly !

Exaspérée, elle regarda le chien s'enfoncer dans les buissons. Bravo pour l'obéissance ! Même les animaux n'avaient aucun respect pour elle.

A mi-pente, elle abandonna la partie et se laissa tomber sur un rocher. De là, elle distinguait parfaitement le toit du château. La vue n'était pas aussi spectaculaire que depuis le repaire des Chacals, mais par cette matinée lumineuse, avec le lac scintillant au soleil, elle méritait qu'on s'y attarde. A présent, le car devait avoir passé le portail et rouler en direction du Québec. A midi, ils s'arrêteraient pour déjeuner dans un restaurant français chic (Briana s'en était vantée, en tout cas), puis ils iraient voir un film en 3 D dans un endroit appelé Québec Expérience avant d'emprunter le funiculaire.

Pendant ce temps, moi, je suis assise sur un rocher.

Elle arracha un morceau de lichen et le lança dans le vide. Si Will et Teddy avaient fini de déjeuner, ils seraient peut-être partants pour une séance de tir à l'arc. Mais au lieu de rebrousser chemin, elle s'étendit sur le rocher, tel un lézard se chauffant au soleil, et ferma les yeux. Un gémissement la tira de sa rêverie. Grizzly se frottait contre sa jambe. Elle lui caressa le dos. Pourquoi trouve-t-on la compagnie des chiens tellement réconfortante ? Parce qu'avec eux on n'est pas obligé de cacher ses sentiments ni de faire semblant de sourire ?

— Brave chien, murmura-t-elle. Qu'est-ce que tu m'apportes ?

En effet, Grizzly serrait quelque chose dans sa gueule. Claire tira pour lui faire lâcher prise, et son trophée s'écrasa par terre. Un gant en cuir noir. Où avait-il trouvé un gant dans ces bois ? Il sentait mauvais, et la salive du chien lui donnait un aspect luisant.

Elle le ramassa en grimaçant. Il était lourd. A l'intérieur elle aperçut une tache claire. Puis elle le retourna et le secoua. Quelque chose en tomba. Claire poussa un cri d'horreur et s'éloigna de ce qui reposait à présent sur le rocher, dégageant une odeur pestilentielle.

Une main humaine.

— Ce sont toujours les chiens qui font ce genre de découvertes, remarqua Emma Owen.

Maura et sa jeune consœur se tenaient dans l'ombre d'un arbre. Les rayons du soleil filtraient à travers le feuillage, des insectes bourdonnaient autour d'elles, et l'air empestait. Maura repensa à tous les cadavres déterrés par des chiens qu'elle avait examinés par le passé. Celui-ci se trouvait presque au sommet de la colline, en partie caché par les fourrés. Pourtant, Grizzly l'avait flairé de loin et avait remonté sa piste sur plusieurs centaines de mètres, alléché par l'odeur. Le mort paraissait musclé et en parfaite condition physique. Il était vêtu d'un pantalon de treillis, d'un coupe-vent vert foncé, d'un tee-shirt et de chaussures de randonnée. Un couteau cranté était attaché à sa cheville, et un fusil avec viseur télescopique était monté sur un rocher près de lui. Sa position – il était allongé sur le flanc gauche – laissait exposée la partie droite de son visage et de son cou. Des charognards avaient arraché des lambeaux de chair et de cuir chevelu, rongé son cartilage nasal et curé son orbite droite. Des canidés, pensa Maura à la vue des marques de dents et des perforations de la paroi orbitaire. Probablement des coyotes, ou peut-être des loups. Malgré l'enchevêtrement des broussailles, la cause de la mort était évidente : une flèche en aluminium aux plumes vertes s'enfonçait dans l'œil gauche.

En d'autres circonstances, Maura aurait pu croire à un accident de chasse. Mais l'homme s'était introduit illégalement dans l'enceinte d'Evensong et avait pris position derrière un rocher qui lui offrait une vue imprenable sur la vallée, le château, et lui permettait d'épier les allées et venues.

Malgré l'habitude, Maura détourna la tête et replia un bras devant ses narines quand on bascula le cadavre sur un drap en plastique. Si les techniciens portaient des combinaisons et des masques de protection, en tant que simple observatrice, elle s'était contentée d'enfiler des gants et des surchaussures. Elle n'allait quand même pas battre en retraite devant un cadavre en décomposition !

Emma Owen se pencha au-dessus du corps.

— La rigidité cadavérique n'est pas très avancée, remarqua-t-elle en testant la souplesse des membres.

— Il faisait doux la nuit dernière, indiqua un inspecteur. Dans les onze degrés.

Owen souleva le tee-shirt de l'homme, dévoilant l'abdomen. La mort entraîne une série de modifications des tissus mous. Comme les enzymes digèrent les protéines, les cellules sanguines éclatent et s'écoulent à travers les parois des vaisseaux. Dans cette soupe de nutriments, les bactéries prolifèrent et l'abdomen se remplit de gaz. Bravant la puanteur, Maura s'accroupit près d'Emma Owen. Le ventre ballonné était marbré de veines bleues. Si elles avaient baissé le pantalon du mort, elles auraient trouvé le scrotum pareillement gonflé

de gaz.

— Entre quarante-huit et soixante-douze heures, estima le Dr Owen.
A votre avis ?

Maura acquiesça de la tête.

— Compte tenu des dégâts relativement peu importants causés par les charognards, je pencherais pour le bas de la fourchette. Les lésions se limitent à la tête, au cou et...

Elle jeta un coup d'œil au moignon qui dépassait de la manche.

— Le poignet devait être exposé. C'est pour ça qu'ils ont pu sectionner la main.

Grizzly avait-il goûté au cadavre avant d'apporter son trophée à Claire ? *Dans le doute, on va éviter les léchouilles.*

Le Dr Owen palpa le corps et tira un portefeuille de la poche de son pantalon.

— Un permis de conduire émis en Virginie, annonça-t-elle après l'avoir ouvert. Russel Remsen, un mètre quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six kilos. Cheveux bruns, yeux bleus, trente-sept ans. Ça pourrait coller. Espérons que le dentiste de Russel Remsen aura conservé ses radios.

Maura scruta le visage à moitié dévoré. La partie intacte était enflée et striée de jus d'autolyse, et une cloque s'était formée sur la paupière fermée. De l'autre côté, les charognards avaient arraché la peau et le muscle du cou. Les lésions s'étendaient jusqu'à la limite des vêtements, qu'ils avaient commencé à déchirer avec leurs crocs aiguisés. Si on leur en avait laissé le temps, ils auraient ensuite arraché le cœur, les poumons, le foie et la rate, désarticulé les membres pour les transporter jusqu'à leurs tanières où les attendaient leurs petits. Puis les végétaux se seraient enroulés autour de la cage thoracique, les insectes auraient creusé et dévoré. Au bout d'un an, il ne serait resté du prétendu Russel Remsen que des fragments d'os éparpillés parmi les arbres.

— Ce type était drôlement bien équipé, remarqua l'inspecteur en examinant le fusil monté sur le rocher.

Il l'apporta au Dr Owen et le retourna pour lui montrer le cachet du fabricant.

— C'est quoi, comme arme ? demanda Maura.

— Un M 110 de Knight's Armament. Un semi-automatique avec bipied. Ce modèle possède une excellente optique et un chargeur de vingt coups. Calibre 308 ou 7,62 Otan. Portée pratique de huit cents mètres.

Le Dr Owen siffla, impressionnée.

— La vache ! On pourrait descendre un cerf dans le comté voisin avec ça.

— Il n'a pas été conçu pour la chasse mais pour un usage militaire.

Une arme de précision, très efficace et coûteuse. Bien sûr, un chasseur pourrait s'en servir pour descendre un cerf à longue distance, mais ça reviendrait à aller acheter son pain en Rolls.

Le flic secoua la tête.

— L'ironie, reprit-il, c'est que malgré son fusil haut de gamme il se soit fait buter par un projectile aussi primitif qu'une flèche.

— La cause du décès paraît évidente, Ken, rétorqua le Dr Owen. Mais attendons le résultat de l'autopsie avant de tirer des conclusions définitives.

— Je me doutais que vous diriez ça.

Emma Owen s'adressa ensuite à Maura :

— Si le cœur vous en dit, vous serez la bienvenue à la morgue demain.

Maura s'imagina en train d'ouvrir cet abdomen gonflé par les gaz et la putréfaction.

— Je crois que je vais passer mon tour, répondit-elle en se relevant. Je suis censée être en vacances. Malheureusement, la mort me retrouve toujours.

Le Dr Owen se releva également.

— Qu'est-ce qui se passe ici, docteur Isles ? demanda-t-elle d'un air pensif.

— J'aimerais bien le savoir !

— D'abord un suicide, et maintenant ça. Accident ? Homicide ? Je serais bien en peine de trancher !

Le regard de Maura se fixa sur la flèche dans l'œil du cadavre.

— Seul un archer d'élite a pu faire ça, remarqua-t-elle.

— Pas forcément, nuança l'inspecteur. Le centre d'une cible est plus petit qu'un œil humain. Un bon archer est capable de l'atteindre à trente ou soixante mètres... Si toutefois il s'agissait d'un tir intentionnel.

— Vous voulez dire que ça pourrait être un accident ?

— Mettons que deux copains s'introduisent dans cette propriété afin d'y chasser. Celui avec l'arc repère un cerf et tire. Pas de bol, il atteint son pote. Paniqué, il prend la fuite et n'en parle à personne – parce qu'ils n'avaient pas le droit de venir là, parce qu'il est en liberté conditionnelle, ou juste pour éviter les ennuis...

— Espérons que ça s'est passé comme ça, commenta Maura. Parce que l'autre explication ne me plaît pas du tout.

— Un assassin rôdant dans ces bois avec un arc ? dit le Dr Owen. Une perspective guère rassurante, je vous l'accorde... surtout à proximité d'un établissement scolaire.

— A ce propos, si cet homme ne chassait pas le cerf, qu'est-ce qu'il faisait ici avec un fusil de précision ?

Personne ne répondit, mais la réponse parut évidente à Maura

quand elle regarda la vallée en contrebas. Si j'étais un sniper, pensa-t-elle, c'est là que je me posterais, caché derrière les buissons. Cet emplacement offrait une vue idéale sur le château, la cour, la route.

Mais qui était la cible ?

Cette question la taraudait toujours quand elle redescendit le sentier, une heure plus tard. Pendant qu'elle cheminait entre les rochers, passant alternativement de l'ombre à la lumière, elle se représenta un tireur d'élite sur la colline au-dessus d'elle, le viseur de son fusil à longue portée pointé sur son dos. Elle n'aurait même pas conscience d'être observée, jusqu'à ce qu'elle sente l'impact de la balle.

Enfin, elle déboucha des fourrés sur la pelouse qui s'étendait derrière le château. Tandis qu'elle brossait les feuilles et les brindilles sur ses vêtements, elle entendit des voix masculines qui se disputaient. Elles provenaient de la maison du garde forestier, à la lisière des bois. Maura s'approcha. Par la porte ouverte, elle aperçut un des policiers dont elle avait fait la connaissance plus tôt, sur la colline, ainsi qu'Anthony Sansone et Roman. Aucun d'eux ne remarqua son entrée. Elle regarda autour d'elle et vit toute une collection d'outils, des haches, des rouleaux de corde, des raquettes pour marcher dans la neige, et, accrochés à un mur, une dizaine d'arcs ainsi que plusieurs carquois remplis de flèches.

— Ces flèches n'ont rien de spécial, dit Roman. On les trouve dans tous les magasins d'articles de sport.

— Qui a accès à cet équipement, monsieur Roman ?

— Tous les élèves. Cet endroit est une école, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— M. Roman est notre instructeur de tir à l'arc depuis des décennies, intervint Sansone. Cette discipline enseigne la concentration à nos élèves, une qualité utile dans toutes les matières.

— Ils font tous du tir à l'arc ?

— Tous ceux qui le veulent, oui, répondit Roman.

— Après des décennies d'entraînement, vous devez être sacrément doué, remarqua l'inspecteur.

— Je me débrouille, marmonna le garde forestier.

— C'est-à-dire ?

— Je chasse.

— Le cerf ? Les écureuils ?

— Y a pas assez de viande sur un écureuil pour que ça vaille la peine de les chasser.

— Mais vous pourriez en tuer un ?

— Je pourrais aussi atteindre votre œil à trente mètres. C'est ce que vous voulez savoir, non ? Si j'ai descendu ce type ?

— Vous avez eu l'occasion d'examiner le corps, pas vrai ?

— Le chien nous a conduits tout droit à lui. Il n'y avait pas besoin de l'examiner pour savoir ce qui l'a tué.

— Ça ne doit pas être facile de tirer une flèche dans un œil. Quelqu'un d'autre dans cette école en serait capable ?

— A trente mètres ? Personne à part moi.

— Et parmi les élèves ?

— Aucun ne s'entraîne assez.

— Vous-même, comment avez-vous appris à tirer ?

— Tout seul.

— Vous chassez uniquement à l'arc ? Jamais au fusil ?

— J'aime pas les fusils.

— Pourquoi ? Ce serait plus facile pour abattre un cerf, non ?

Sansone interrompit l'interrogatoire.

— Je crois que M. Roman vous a dit ce que vous vouliez savoir.

— C'est une question simple. Pourquoi ne tirez-vous jamais au fusil ?

L'inspecteur n'avait pas quitté le garde forestier des yeux.

— Vous n'êtes pas obligé de répondre, Roman, dit Sansone. Pas sans avocat.

— C'est bon, soupira Roman. A mon avis, il en sait déjà long sur moi.

Il brava le regard du flic.

— Il y a vingt-cinq ans, j'ai tué un homme.

Dans le silence qui suivit, Maura prit une brève inspiration. L'inspecteur remarqua soudain sa présence.

— Docteur Isles, fit-il, vous voulez bien nous laisser ? J'aimerais poursuivre cet entretien en privé.

— Elle peut rester, intervint Roman. Mieux vaut tout déballer maintenant. Comme ça, plus de secret. J'ai jamais cherché à m'en cacher, de toute façon... C'est vous qui ne vouliez pas que ça se sache, ajouta-t-il à l'intention de Sansone.

Le flic se tourna vers ce dernier.

— Vous étiez au courant, et vous l'avez quand même engagé ?

— Laissez M. Roman vous raconter son histoire.

— Très bien. J'écoute.

Le garde forestier se dirigea vers la fenêtre et tendit le bras vers l'horizon.

— J'ai grandi là-bas, derrière cette colline. Mon grand-père était gardien ici, avant que ça devienne une école. Personne n'y vivait plus à l'époque. Le château était vide, dans l'attente d'un acheteur. Naturellement, des gens entraient sans autorisation, pour chasser. Ceux-là filaient aussitôt après avec leur butin. Mais d'autres venaient uniquement pour faire des conneries. Ils cassaient les vitres, allumaient des feux... Quand on tombait sur l'un d'eux, on savait

jamais à quoi s'attendre.

Il inspira.

— Une nuit, j'en ai vu un sortir du bois. Il n'y avait pas de lune ce soir-là. Il est apparu tout à coup, un grand type avec un fusil. Quand il m'a vu, il a levé son arme. Je sais pas ce qui lui est passé par la tête. Je le saurai jamais. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai eu une réaction instinctive. Je lui ai tiré une balle en pleine poitrine.

— Avec un fusil.

— Oui, monsieur. Une carabine. Il est mort dans la minute.

Roman s'assit. Il semblait avoir vieilli de dix ans.

— Je venais d'avoir dix-huit ans. Mais je suppose que vous saviez déjà tout ça.

— Je me suis renseigné sur vos antécédents.

— Tout fils de docteur qu'il était, il avait rien d'un petit saint. Mais j'ai pris quatre ans pour l'avoir descendu.

Roman regarda ses mains, marquées par des années de durs travaux au grand air.

— Depuis, j'ai plus jamais touché à un fusil. C'est pour ça que je suis devenu si bon avec un arc.

— Gottfried Baum a engagé M. Roman à sa sortie de prison, précisa Sansone. Je ne connais pas de meilleur homme.

— Il devra quand même m'accompagner en ville et signer une déposition.

L'inspecteur se tourna vers le garde forestier.

— Allons-y.

— M. Baum va passer quelques coups de fil, lança Sansone à Roman. Il vous rejoindra en ville avec un avocat. D'ici là, ne dites pas un mot.

Roman suivit le policier vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna vers Sansone.

— Je pense pas rentrer ce soir. Alors, je tiens à vous avertir, monsieur Sansone : vous avez un gros problème ici. Je sais que c'est pas moi qui ai tué cet homme. Vous avez intérêt à découvrir rapidement qui l'a fait.

Penchée au-dessus du volant, Jane clignait les yeux pour apercevoir les véhicules qui glissaient autour d'eux dans la brume d'été. Une vraie chasse aux fantômes, pensa-t-elle en suivant d'un œil distrait le va-et-vient des essuie-glaces sur le pare-brise. L'autre spectre qu'ils pourchassaient était celui de Nicholas Clock, le père de Teddy. Né en Virginie, licencié en économie de l'académie de West Point, amateur de navigation et d'autres activités de plein air. Marié, trois enfants. Consultant financier chez Jarvis & McCrane, un poste qui impliquait des déplacements fréquents à l'étranger. Ni arrestation, ni contraventions, ni dettes.

Un honnête citoyen et bon père de famille... du moins sur le papier.

La brume tournoyait au-dessus de l'autoroute pour Providence. Il n'y avait rien de solide, rien de réel. Nicholas Clock, comme Olivia Yablonski, était un fantôme, passant de pays en pays. Ça voulait dire quoi au juste, « consultant financier » ? Une de ces appellations vagues qui font surgir l'image d'un homme d'affaires avec costume et attaché-case, parlant la langue de l'argent... Aussi floue que « représentante en matériel médical ».

Le portable de Frost sonna. Il décrocha.

— Vous vous foutez de moi ? s'exclama-t-il au bout de quelques instants, s'attirant un regard surpris de la part de sa coéquipière. Comment est-ce possible ?

— Quoi ? souffla Jane.

Il lui fit signe de se taire.

— Donc, vous n'avez pas pu l'analyser ?

— C'est qui ? insista Jane.

Enfin, Frost raccrocha et se tourna vers elle, l'air sidéré.

— Tu sais, la balise GPS qu'on a découverte sur notre voiture ? Eh bien, elle a disparu !

— C'était le labo qui appelait ?

— Ils prétendent qu'on l'a volée dans leurs locaux, la nuit dernière. Ils n'ont pu procéder qu'à un examen préliminaire. En l'absence de cachet, impossible de remonter jusqu'au fabricant. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'agit d'un système dernier cri.

— Trop « dernier cri » pour rester entre les mains de la police de Boston, apparemment.

Frost secoua la tête.

— Je commence à avoir sérieusement la trouille, avoua-t-il.

Les mains de Jane se crispèrent sur le volant.

— J'en connais un autre qui a la trouille, dit-elle. Gabriel, mon mari. Hier soir, il était prêt à m'attacher et à m'enfermer dans l'armoire.

Elle marqua une pause.

— J'ai envoyé Regina chez ma mère pour quelques jours. Par prudence.

— Ta mère ne pourrait pas me planquer, moi aussi ?

Jane rit.

— C'est une des choses que j'apprécie chez toi. Quand tu as peur, tu ne crains pas de l'admettre.

— Parce que toi, tu n'as pas peur ?

Jane resta un moment silencieuse, le regard fixé sur une autoroute aussi nébuleuse que leur avenir. Des images d'avions se désintégrant en vol, de crânes explosant sous les balles, de cadavres dévorés par les requins lui traversèrent l'esprit.

— Peur ou pas, répondit-elle enfin, on n'a pas le choix. Quand on est dedans jusqu'au cou, la seule façon de s'en sortir est d'aller de l'avant.

A l'approche de Providence, la brume céda la place à une pluie fine et persistante. Le siège de Jarvis & McCrane était situé dans le sud-est de la ville, près du port industriel – un quartier sinistre, fait d'immeubles abandonnés et de rues désertes. Jane ne fut pas étonnée de découvrir un entrepôt en brique flanqué de deux parkings vides. Les murs tagués et les fenêtres barricadées au rez-de-chaussée indiquaient que le bâtiment était inoccupé depuis des mois, voire des années.

— Nicholas Clock a pu s'acheter un voilier de vingt-deux mètres en bossant ici ? demanda Frost d'un ton incrédule.

— A l'évidence, ce n'était pas son emploi principal, répondit Jane en ouvrant sa portière. Allons quand même jeter un coup d'œil.

Elle ferma sa veste et remonta son col pour se protéger de la pluie. Le ciel semblait les écraser sous un couvercle de grisaille. Ils traversèrent la rue, faisant crisser des débris de verre sous leurs semelles, et trouvèrent la porte d'entrée fermée à clé.

Frost recula et inspecta les fenêtres de l'étage. La plupart avaient les vitres cassées.

— Je ne vois pas de plaque au nom de Jarvis & McCrane.

— J'ai vérifié dans le fichier des services fiscaux. Ils sont enregistrés comme propriétaires de ce bâtiment.

— Tu trouves que ça ressemble au siège d'une société financière ?

— Allons voir derrière.

Ils tournèrent le coin de l'entrepôt, dépassèrent une montagne de

cageots brisés, une benne qui débordait d'ordures, et débouchèrent sur un parking désert où les mauvaises herbes poussaient dans les fissures du ciment.

La serrure de la porte arrière avait été forcée.

Jane poussa le battant du pied. Il s'ouvrit en grinçant sur un gouffre d'ombre. Jane s'arrêta sur le seuil, tous ses sens en alerte.

— Génial, murmura Frost, si près d'elle qu'elle sursauta. On dirait une maison hantée de fête foraine.

— C'est pour ça que je tenais à ce que tu m'accompagnes. Ç'aurait été dommage que tu rates ça.

Ils échangèrent un regard et dégainèrent simultanément leurs pistolets. Ils n'étaient ni dans leur juridiction ni dans leur Etat, mais aucun d'eux n'avait envie de s'aventurer désarmé dans ces ténèbres. Jane balaya le sol en béton avec le faisceau de sa lampe torche, révélant un journal froissé. Le cœur battant, elle entra.

Il faisait encore plus froid dedans, comme si les murs de brique étaient imprégnés d'une humidité grouillante. Suivie de Frost, elle s'enfonça à l'intérieur du bâtiment. Les pinces de leurs lampes glissaient sur des piliers et des débris de cageots. A un moment, le pied de Frost heurta une canette de bière, déclenchant un vacarme aussi terrifiant qu'un coup de feu. Tous deux se figèrent le temps que l'écho s'éteigne.

— Pardon ! chuchota Frost.

— Maintenant, les cafards sont au courant de notre présence. A part eux, on dirait qu'il n'y a personne...

A peine Jane avait-elle parlé que le plancher grinça au-dessus d'eux.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent tandis qu'elle tendait l'oreille, guettant d'autres mouvements. Elle se dirigea vers les marches en métal, s'arrêta au pied et leva les yeux vers l'étage. Une lumière grise filtrait par une fenêtre. Le bruit qu'ils avaient entendu ne trahissait pas forcément une présence. C'était peut-être le bâtiment qui bougeait, ou le bois qui travaillait.

Elle attaqua l'escalier. Ses pas résonnaient dans le noir, annonçant leur approche. Avant d'atteindre le sommet, elle s'accroupit, les mains moites, et releva lentement la tête pour inspecter le palier.

Quelque chose jaillit de l'obscurité et frôla sa joue avec un sifflement. Il y eut un fracas de verre brisé derrière elle, et une silhouette trapue se rencogna dans l'ombre.

— Je le vois ! hurla-t-elle en prenant pied sur le palier. Police !

Elle s'avança sans quitter des yeux la forme tapie dans l'angle de la pièce.

— Montrez-moi vos mains, ordonna-t-elle.

— J'étais ici avant vous, marmonna l'homme. Fichez le camp !

Il brandit une autre bouteille.

— Lâchez ça tout de suite !
— Ils ont dit que je pouvais rester !
— Posez cette bouteille. On veut juste vous parler.
— De quoi ?
— De cet endroit.
— Il est à moi. Ils me l'ont donné.
— Qui ?
— Les types dans la voiture noire. Ils ont dit qu'ils n'en avaient plus besoin et que je pouvais rester.

Jane baissa son arme.

— On va tout reprendre depuis le début, d'accord ? Vous vous appelez comment ?

— Denzel.

— Et votre nom de famille ?

— Washington.

— Je vois... Denzel, on va tous les deux poser nos armes et se calmer.

Elle glissa le pistolet dans son holster et leva les mains.

— Et lui ? fit le prétendu Denzel en désignant Frost.

— Dès que vous aurez lâché cette bouteille, répondit le coéquipier de Jane.

Après un temps de réflexion, Denzel la déposa entre ses pieds.

— J'ai besoin que d'une seconde pour l'attraper et la lancer, dit-il. Alors, z'avez intérêt à vous tenir à carreau.

— Depuis combien de temps vivez-vous ici ? demanda Jane.

Denzel frotta une allumette et se pencha pour allumer une bougie. À la lueur de la flamme, Jane distingua un sol jonché de détrituts, les débris d'un fauteuil. Puis l'homme – un Afro-Américain vêtu de haillons – redressa le buste.

— Quelques mois.

— Combien ?

— Sept ou huit.

— Vous n'avez jamais eu de visites ?

— À part les rats, non.

— Vous vivez seul ici ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Denzel, fit Jane d'un ton patient, on voudrait juste savoir à qui appartient cet endroit.

— Je vous l'ai dit : à moi.

— Pas à Jarvis & McCrane ?

— C'est qui, ceux-là ?

Denzel se tourna brusquement vers Frost.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? aboya-t-il. Vous essayez de me voler mes affaires ?

— Il n'y a rien à voler ici, vieux, objecta Frost. Je jette un œil, c'est tout. Il y a de la limaille par terre. Ce bâtiment devait abriter autrefois une fabrique d'outillage.

— On n'est pas là pour vous embêter, reprit Jane. Tout ce qu'on veut, c'est des renseignements sur une entreprise qui occupait ces locaux il y a deux ou trois ans.

— Y avait rien ici.

— Vous étiez déjà dans le coin à l'époque ?

— C'est mon quartier. J'ai des yeux pour voir.

— Vous connaissez un certain Nicholas Clock ? Un mètre quatre-vingts, dans les quarante-cinq ans, cheveux blonds, bel homme ?

— Pourquoi je m'intéresserais à un beau mec ?

— Je veux juste savoir si vous l'avez vu. Il était censé travailler ici.

— Ses affaires devaient bien marcher, dites donc, ricana Denzel.

Il fit volte-face vers Frost.

— Vous avez entendu ? Je vous ai dit d'arrêter de fouiner !

— Bordel ! s'exclama Frost, debout près de la fenêtre. Il y a quelqu'un dans notre voiture !

— Quoi ?

Jane le rejoignit en deux enjambées. La portière de sa Subaru était entrouverte côté passager.

— On y va ! ordonna-t-elle en dégainant son pistolet.

— Vous n'irez nulle part, rétorqua Denzel.

Jane sentit le canon d'une arme à feu contre son crâne.

— Lâchez vos flingues, tous les deux.

La voix n'était plus pâteuse, mais ferme et glaciale.

Jane lâcha son Glock.

— Vous aussi, inspecteur Frost.

Il connaît nos noms !

Le second pistolet heurta bruyamment le sol. Denzel agrippa Jane par sa veste et l'obligea à s'agenouiller. Il pressait toujours le canon de son arme sur son crâne, si fort qu'elle avait la sensation qu'il allait le perforer. Quelles étaient les chances pour qu'on retrouve leurs corps dans cet entrepôt abandonné ? Il s'écoulerait des jours, voire des semaines, avant que quelqu'un remarque leur voiture sur le parking et pense à en rechercher le propriétaire.

Frost tomba à genoux à ses côtés. Elle entendit le pseudo-Denzel taper un numéro sur le clavier d'un portable.

— On a un problème, déclara-t-il. Je finis le boulot ?

Jane regarda Frost à la dérobée et lut la terreur dans ses yeux. S'ils devaient attaquer, c'était maintenant ou jamais. A deux contre un homme armé, l'un d'eux prendrait presque certainement une balle, mais l'autre pouvait s'en sortir. *Profite de ce qu'il téléphone et qu'il est distrait...* Elle banda ses muscles et prit une profonde inspiration, peut-

être la dernière. *Maintenant !*

Des pas retentirent dans l'escalier. Le canon s'écarta de la tête de Jane comme Denzel reculait. Il était à présent trop loin pour qu'elle le désarme.

Les pas claquèrent sur le plancher en se rapprochant.

— En effet, on a un problème, dit une voix bizarrement familière. Inspecteur Rizzoli, inspecteur Frost, vous pouvez vous relever. Il est temps de tomber les masques.

Jane se redressa et se retourna vers Carole Mickey. Mais celle-ci n'avait plus rien à voir avec la prétendue patronne d'Olivia Yablonski. La femme qui se tenait devant elle, vêtue d'un jean moulant glissé dans une paire de bottes à talons hauts, avait les cheveux attachés en queue-de-cheval, une coiffure qui soulignait ses pommettes saillantes. Plus jeune, elle avait dû être d'une beauté saisissante, mais les rides au coin de ses yeux trahissaient son âge.

— Je suppose qu'il n'y a pas d'entreprise du nom de Leidecker Hospital Supplies ? hasarda Jane.

— Bien sûr que si ! répliqua Carole. Vous avez vu notre catalogue. Nous sommes à la pointe en matière de chaises roulantes et de sièges de douche.

— Vendus par des représentants qui ne mettent jamais les pieds à leur agence. Est-ce qu'ils existent vraiment ? Ou bien sont-ils toujours en déplacement, comme Olivia Yablonski, pour le compte de la CIA ?

Carole et Denzel échangèrent un regard.

— Voilà un raccourci pour le moins audacieux, inspecteur, dit la femme.

Son hésitation n'avait pas échappé à Jane. Elle avait visé juste.

— J'imagine que vous ne vous appelez pas vraiment Carole... Pas plus qu'il ne s'appelle Denzel.

— Ces prénoms feront l'affaire pour le moment.

— Ils m'ont questionné à propos de Nicholas Clock, indiqua le pseudo-Denzel.

— Evidemment. Ils ne sont pas idiots. C'est pourquoi je suggère que nous fassions équipe à partir de maintenant. Qu'en pensez-vous ?

Carole ramassa les armes de Jane et de Frost et les leur tendit.

Durant une fraction de seconde, Jane caressa l'idée de retourner son Glock contre elle et de lui dire d'aller se faire voir. A cause de ces gens, Frost et elle avaient cru leur dernière heure arrivée. Ce n'est pas une chose qu'on pardonne aisément. Mais elle ravala sa colère et fourra l'arme dans son étui.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle. Vous nous attendiez ?

— En effet, nous savions que vous étiez sur notre piste. Nous n'avons pas cessé de vous tenir à l'œil.

— Cette adresse correspond à une entreprise fantôme, affirma Frost. Comme Leidecker. Mais celle-ci servait de couverture à Nicholas Clock.

— Et c'est là qu'ils sont venus le chercher, dit Carole.

— Clock est mort à bord de son voilier !

— Ça, ils l'ignorent. Nous avons fait courir la rumeur qu'il était toujours en vie et avait subi une opération de chirurgie plastique pour modifier son apparence.

— Qui le cherche ? demanda Jane.

Carole et Denzel se regardèrent à nouveau, puis la femme parut prendre une décision.

— Va surveiller la rue, lança-t-elle à son partenaire.

Denzel acquiesça sèchement. Bientôt, ils l'entendirent dévaler l'escalier. Carole alla se poster près de la fenêtre et ne prononça pas un mot jusqu'à ce qu'elle l'aperçoive à l'extérieur.

Elle se tourna alors vers Jane et Frost.

— Imaginez un système de boîtes gigognes. C'est comme ça que fonctionne la CIA. « Denzel » sait ce qu'il y a dans sa boîte, et c'est tout. Maintenant qu'il est sorti, je vais vous donner une boîte que vous ne devrez partager avec personne. Vous comprenez ?

— Et qui a accès à toutes les boîtes ? s'enquit Jane.

— Ça, je ne peux pas vous le dire.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

— La réponse ne se trouve pas dans votre boîte.

— Donc, nous n'avons aucun moyen de savoir où vous vous situez dans la hiérarchie.

— J'en sais assez pour diriger cette opération, et pour comprendre que votre ingérence menace tout ce pour quoi j'ai œuvré.

— La CIA n'a pas le droit d'opérer sur le sol américain, remarqua Frost.

— Sauf cas de force majeure.

— Pourquoi ne pas avoir laissé agir le FBI ?

— C'est notre affaire, pas la leur. Nous ne faisons qu'achever un travail qui aurait dû être terminé il y a des années.

— A Rome, souffla Jane.

Carole ne répondit pas, mais son silence était éloquent. C'était à Rome que tout avait commencé, que les lignes de vie de Nicholas, Olivia et Erskine s'étaient croisées, à l'occasion d'un événement dont les répercussions affectaient toujours leurs enfants.

— Comment avez-vous deviné ? demanda enfin Carole.

— Il y a seize ans, ils se trouvaient tous à Rome : Erskine en tant qu'officier du service diplomatique, Olivia comme représentante de commerce... et Nicholas comme consultant pour Jarvis & McCrane. Une entreprise qui n'existe que sur le papier.

C'était une simple hypothèse, mais à l'expression de Carole, Jane comprit qu'elle avait vu juste.

— Ils étaient tellement sûrs d'eux, soupira la femme en coulant un regard vers la fenêtre. On s'en était toujours sortis jusque-là. Aussi, comment les choses auraient-elles pu mal tourner ?

On.

— Vous y étiez aussi. A Rome.

Carole s'éloigna de la fenêtre en faisant claquer les talons de ses bottes sur le plancher.

— A priori, l'opération ne présentait aucune difficulté. Olivia était la seule nouvelle. Le reste de notre équipe avait l'habitude de travailler ensemble. Nous connaissions bien Rome, surtout Erskine. Il avait de nombreux contacts sur place. Nous n'avions qu'à fondre sur notre proie et la faire sortir du pays.

— Un enlèvement ?

— Pas de jugements hâtifs, je vous prie.

— Pardon, mais quand il s'agit d'enlèvements, j'ai tendance à m'emballer.

— Vous seriez moins catégorique si vous saviez qui était notre sujet.

— Votre victime, vous voulez dire.

— Un criminel responsable de la mort de plusieurs centaines de personnes. Des Américains, inspecteur. Pas uniquement du personnel militaire, mais des touristes, des hommes d'affaires, des familles. Certains monstres méritent qu'on les élimine, pour le bien de la société. Après tout, c'est ce que vous faites vous-mêmes. Traquer des monstres...

— Nous agissons dans le cadre de la loi, objecta Frost.

— Parfois, la loi est impuissante.

— Elle nous rappelle où se situe la ligne blanche.

Carole eut un sourire narquois.

— Laissez-moi deviner, inspecteur Frost. Vous avez été scout ?

— En plein dans le mille ! lâcha Jane en jetant un coup d'œil à son coéquipier.

— Nous faisons ce qui doit être fait, reprit Carole. Tout le monde sait qu'il est parfois nécessaire d'agir de manière radicale, mais personne ne veut l'admettre.

Elle s'avança vers Jane, assez près pour paraître intimidante.

— Si on veut un monde plus sûr, il faut que quelqu'un se charge du sale boulot. Et ce quelqu'un, c'est nous. On était là pour mettre ce monstre hors circuit.

— Le terme officiel est « protocole exceptionnel de détention », je crois, dit Frost.

— Ça sonne très clinique, mais c'est ça. Notre mission consistait à l'appréhender et à le transporter jusqu'à un aéroport privé d'où il

s'envolerait pour un pays coopératif.

— Pour y être interrogé et torturé ?

— C'était peu comparé à ce qu'il avait fait à ses victimes. Cet homme n'agissait pas par conviction politique ou religieuse, mais uniquement pour l'argent. Moyennant une rémunération suffisante, il vous faisait sauter une boîte de nuit à Bali ou exploser un avion au décollage de Heathrow. Sa fortune l'avait rendu intouchable, du moins via les canaux officiels. Nous savions qu'il ne comparaîtrait jamais devant aucun tribunal. Alors, nous devions rendre la justice autrement. Nous avions une occasion unique de l'enlever. Si Icare nous échappait, il se cacherait et nous n'aurions pas de seconde chance.

— Icare ?

— Un nom de code. Le véritable n'a aucune importance.

— Je suppose que les choses ne se sont pas déroulées comme prévu ?

Carole retourna vers la fenêtre et regarda à travers les vitres fêlées.

— Dans un sens, notre mission a été un succès. Nous l'avons attendu à la sortie de son restaurant préféré, où il dînait avec sa femme, ses enfants et deux gardes du corps. Une partie de notre équipe a immobilisé le véhicule de ces derniers tandis que le reste prenait Icare en chasse.

Elle se tourna vers eux.

— Vous avez déjà conduit sur une route de montagne, là-bas ?

— Je ne connais pas l'Italie, répondit Jane.

— Et moi, je ne pourrai jamais y retourner. Pas après ce qui s'est passé.

— Vous disiez que votre mission avait été un succès...

— Dans le genre bain de sang, oui. On était quatre, dans deux voitures, à tenter d'intercepter Icare le long d'une succession de virages en lacets. On y était presque arrivés quand un camion a surgi d'une courbe. Icare a heurté la barrière de sécurité. Le choc l'a renvoyé sur la route, où le camion l'a percuté de plein fouet.

Carole secoua la tête.

— Un vrai carnage. Sa femme et son fils aîné ont été tués sur le coup. On a trouvé le plus jeune agonisant.

— Et Icare ?

— Oh ! Non seulement il avait survécu, mais il s'est débattu comme un beau diable. Nicholas et Erskine ont réussi à le maîtriser et l'ont balancé dans l'une des voitures. Six heures plus tard, il embarquait à bord d'un avion, menotté et sous sédatifs. Il s'est réveillé derrière les barreaux. Vous savez la première chose qu'il m'a dite en me voyant ? « Vous êtes morts. Tous. »

— Vous aviez tué sa famille.

— C'était un accident, un dommage collatéral. Le chauffeur du camion était trop choqué pour renseigner la police italienne sur nous. Erskine est retourné à l'ambassade, et Nicholas a repris sa couverture de consultant financier.

— Et Olivia a continué à vendre des bassins hygiéniques virtuels.

Carole eut un rire bref.

— Au moins, elle n'est pas rentrée bredouille ! Elle a prolongé son séjour en Italie de quelques semaines. C'est là qu'elle a rencontré un touriste, un gros balourd appelé Neil Yablonski. Je suppose que l'ambiance d'un restaurant romain, la clarté des bougies donnent du charme même au type le plus insignifiant. Ils se sont mariés un an plus tard.

— Et vous avez tous repris le cours de vos vies.

— C'est ce qui était prévu, oui.

— Que s'est-il passé ?

— Icare s'est évadé.

Dans le silence qui suivit, Jane comprit soudain la raison du massacre des trois familles.

— Et il s'est vengé, murmura-t-elle.

Carole acquiesça.

— Ces treize années de captivité lui avaient laissé le temps de ruminer sa haine, jusqu'à ce qu'elle le consume entièrement. Il n'a pu s'évader qu'en bénéficiant d'une complicité à l'intérieur de la prison. Sans doute a-t-il soudoyé un des gardiens. Depuis, nous ignorons où il se cache et même à quoi il ressemble. On n'a pu localiser tous ses comptes secrets, aussi dispose-t-il toujours d'une fortune. Je suis sûre qu'il s'est fait refaire le visage et a acheté des amis haut placés.

— Vous dites qu'il a passé treize années en prison ? intervint Frost.

— Oui.

— Donc, son évasion remonte à trois ans. Ça explique que Nicholas Clock et sa famille aient pris le large à bord d'un voilier.

— En effet, Nicholas est devenu nerveux quand il a appris qu'Icare était libre. Nous l'étions tous, mais lui seul a rompu avec la CIA et avec son ancienne vie. Pour ma part, je ne croyais pas qu'Icare nous retrouverait... Jusqu'à ce que le gouvernement italien s'en mêle.

— C'est-à-dire ?

— La presse a appris – par WikiLeaks, ou Dieu sait comment – que la CIA avait violé la souveraineté du pays en commettant un enlèvement sur le sol italien et en causant la mort de trois civils innocents. Les rapports avaient été expurgés de manière à ne pas mentionner nos identités, mais l'argent ouvre toutes les portes, surtout quand on y met le prix.

La mince silhouette de Carole se découpait toujours devant la fenêtre sur un fond de grisaille.

— Erskine et sa femme ont été les premières cibles. Abattus dans une ruelle, à Londres. Quelques jours plus tard, Olivia et son mari mouraient dans le crash de leur avion. J'ai tenté de contacter Nicholas, mais mon message ne lui est pas parvenu à temps.

— Qu'est-ce qui vous vaut la chance d'être toujours en vie ? la questionna Jane.

Carole eut un rire amer.

— La chance ? Ce n'est pas le mot que j'emploierais. Depuis deux ans, je passe mon temps à regarder derrière moi et je ne dors jamais que d'un œil. La CIA fait son possible pour me protéger, mais ça ne suffira pas à nous sauver. Ni moi ni ces trois gosses.

— Vous croyez Icare capable de tuer des enfants pour assouvir sa vengeance ?

— A votre avis ? Il a tué Nicholas, Olivia et Erskine à quelques jours d'intervalle. Maintenant, il traque leurs enfants. C'est un message adressé à quiconque oserait se dresser contre lui à l'avenir. Il ne renoncera pas avant de nous avoir tous exterminés.

Carole revint vers Jane. La fatigue tirait ses traits et creusait ses rides. Soudain un ronflement de moteur la fit se retourner vers la fenêtre. La voiture s'éloigna, toutefois elle resta sur ses gardes.

— J'appelle la police du Maine, décréta Jane. Je leur demande d'envoyer des hommes à...

— On ne peut pas leur faire confiance. Ni à eux ni à personne.

— Ces gosses ont besoin d'une protection immédiate.

— Tout ce que je vous ai dit est classé secret. Vous ne pouvez pas divulguer ces informations à la police.

— Sinon quoi ? ricana Jane. Vous me tuerez ?

Carole fit un pas vers elle. Son expression indiquait qu'elle ne plaisantait pas.

— S'il le faut, oui.

— Pourquoi nous avoir raconté tout ça, si cette affaire est top secret ?

— Parce que vous étiez déjà impliqués, et que votre intervention risquait de tout gâcher.

— Gâcher quoi ?

— Mon unique chance de coincer Icare. En regroupant les trois enfants au même endroit, j'ai fait le pari qu'il ne résisterait pas à la tentation de s'en prendre à eux.

Jane et Frost se regardèrent.

— C'était ça, votre plan ? demanda Jane d'un ton incrédule. Faire en sorte que les trois gosses soient placés à Evensong ?

— Au départ, il ne s'agissait pas d'un plan, mais d'une simple précaution. La CIA pensait qu'ils ne risquaient rien, mais j'avais des doutes. Je gardais un œil sur eux, et quand la fille a été agressée...

— C'était vous, l'ange blond apparu comme par magie sur la scène du crime avant de disparaître tout aussi subitement ?

— Je suis restée avec Claire le temps de m'assurer qu'elle ne risquait rien. A l'arrivée de la police, je me suis éclipsée. Par la suite, j'ai fait le nécessaire pour qu'on l'envoie à Evensong, où nous avions un agent.

— Le Dr Welliver.

— En effet. Anna a démissionné de la CIA après l'assassinat de son mari. Mais nous savions que nous pouvions lui faire confiance et que Claire serait en sécurité à Evensong. C'est pourquoi nous y avons également envoyé l'autre gosse...

— Will Yablonski.

— C'est une chance qu'il se soit trouvé à l'extérieur de la maison quand celle-ci a explosé. Je suis arrivée juste à temps pour l'emmener et le mettre à l'abri.

— Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné dans le cas de Teddy Clock ? Vous saviez qu'il serait la cible suivante.

— Cette attaque n'aurait pas dû se produire. La maison était protégée, l'alarme branchée... Quelque chose a mal tourné.

— Sans blague ?

— Des agents surveillaient la maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais cette nuit-là, ils ont reçu l'ordre de quitter leur poste.

— L'ordre émanait de qui ?

— Ils ont prétendu qu'il venait de moi. C'est faux.

— Ils ont menti ?

— Tout homme a un prix, inspecteur. Il suffit de faire monter les enchères.

Carole se mit à arpenter nerveusement la pièce.

— Je ne sais plus à qui me fier, ni jusqu'où remonte la chaîne de responsabilités. Tout ce que je sais, c'est qu'Icare tire les ficelles, et qu'il n'en a pas terminé. Il veut la peau des trois gosses... et la mienne.

Elle fit volte-face vers Jane.

— C'est à moi de mettre un terme à tout ceci.

— Comment, si vous ne pouvez même pas vous fier à vos partenaires ?

— C'est pour ça que j'agis en dehors de la CIA. Avec des gens triés sur le volet, en qui j'ai toute confiance.

— Et vous nous racontez tout ça parce que vous avez confiance en *nous* ? C'est nouveau, ça !

— Vous deux, au moins, n'avez pas été corrompus par Icare.

— Comment pouvez-vous en être certaine ?

Carole sourit.

— Deux inspecteurs de la criminelle, dont un ancien scout... Je me suis renseignée sur vous, précisa-t-elle à l'adresse de Frost. Quant à

vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Jane, vous avez une réputation.

— Laquelle ?

— Celle d'être une fichue garce. Surtout, ne vous vexez pas : c'est comme ça qu'on appelle les femmes comme nous. Parce que nous n'acceptons aucun compromis et allons toujours au bout de nos intentions. En tant que garce, j'ai du respect pour vous.

— Vous m'en voyez flattée.

— Tout ça pour vous dire qu'il est temps qu'on travaille ensemble. Si vous voulez que ces gosses restent en vie, vous avez besoin de moi autant que j'ai besoin de vous.

— Vous avez un plan ? Ou bien n'est-ce qu'une alliance de principe ?

— Croyez-moi, je serais morte depuis longtemps si je n'avais pas toujours un plan d'avance. On va forcer Icare à se découvrir.

— Comment ?

— Au moyen des enfants.

— Je n'aime pas ça, intervint Frost.

— Vous n'avez encore rien entendu.

— Il est hors de question de mettre ces gosses en danger.

— Ils le sont déjà, vous comprenez ? Si Claire et Will sont toujours vivants, c'est à moi seule qu'ils le doivent.

— Et maintenant, vous comptez vous servir d'eux ?

Frost se tourna vers Jane.

— Dis quelque chose ! Tu sais ce qu'elle a en tête.

— Laisse-la parler, fit Jane sans quitter Carole des yeux.

Elle ignorait tout de cette femme, jusqu'à son véritable nom, et n'était même pas sûre de pouvoir lui accorder sa confiance. Tout ce qu'elle savait d'elle, c'était ce qu'elle voyait : une blonde athlétique d'une quarantaine d'années, chaussée de bottes coûteuses et portant au poignet une montre qui l'était encore plus. Si elle leur avait dit la vérité, elle avait intégré la CIA vers l'âge de vingt-cinq ans. Ces deux dernières années, elle n'avait cessé de se déplacer sous différentes identités, ce qui lui aurait été impossible avec une famille. *Une louve solitaire. Une survivante, prête à tout pour sauver sa peau.*

— Je sais combien vous vous préoccupez de ces gosses, reprit Carole. Mais si on ne met pas un terme à cette traque, ils ne seront jamais en sécurité. Tant qu'ils vivront, ils représenteront un échec aux yeux d'Icare. Il a besoin de prouver qu'on ne s'en prend pas impunément à lui. Pensez à l'avenir qui les attend si on ne l'élimine pas : tous les ans, ils devront changer d'identité et de foyer. Une perpétuelle fuite en avant... Ce n'est pas une existence pour un adolescent en quête de stabilité. C'est leur unique chance de mener un jour une vie normale, et ils n'auront même pas conscience d'être utilisés.

— Comment comptez-vous les protéger ?

— Déjà, ils se trouvent dans une véritable place forte. L'accès au site est restreint et surveillé par des caméras. Et leurs professeurs sont parfaitement capables de les défendre.

— Attendez ! Vous êtes en train de nous dire qu'Anthony Sansone est au courant de la situation ?

— Il sait juste qu'ils sont en danger et qu'il importe de les protéger. Le Dr Welliver l'en a informé à ma demande, sans entrer dans les détails.

— Donc, il ne sait rien de l'opération que vous préparez ?

Carole détourna le regard.

— Même le Dr Welliver n'était pas au courant.

— Et maintenant, elle est morte. Que lui est-il arrivé ?

— J'ignore pourquoi elle s'est suicidée. Mais j'ai un agent sur place, et d'autres vont bientôt le rejoindre. Ces ados sont tout ce qui reste de mes anciens collègues. Je ne les laisserai courir aucun danger. Je leur dois bien ça.

— Vous faites vraiment ça pour les gosses ? Ou uniquement pour vous ?

Jane lut la réponse à sa question sur le visage de Carole, dans l'inclinaison de sa tête et la courbe ironique de ses sourcils impeccablement épilés.

— C'est vrai, j'aimerais reprendre ma vie d'avant. Mais pour ça, je dois éliminer Icare.

— A condition de l'identifier quand vous le verrez.

— Mes hommes ont l'ordre de tirer sur tout intrus armé. On fera le tri plus tard.

— Qui vous dit qu'il se montrera en personne ?

— Je le connais. Ces enfants revêtent une grande importance symbolique à ses yeux, et moi aussi. Il veut assister à notre mort. Quand il nous saura tous réunis au même endroit, il ne pourra s'empêcher de mordre à l'hameçon.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je perds mon temps ici. Je devrais déjà être en route pour le Maine.

— Qu'attendez-vous de nous, au juste ? demanda Jane.

— Que vous restiez en dehors de tout ceci.

— Teddy Clock est sous ma responsabilité. Et je vous signale que vous êtes en dehors de votre juridiction.

— Pas question que je m'encombre d'une paire de flics qui feront feu sur leur ombre à la première alerte.

Le portable de Carole sonna. Elle leur tourna le dos et s'éloigna pour prendre l'appel.

— J'écoute, fit-elle d'un ton sec.

Jane vit ses épaules se crispier.

— On arrive, ajouta-t-elle avant de couper la communication.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Jane.

— Je vous ai dit que j'avais un agent sur place, à Evensong.

— Et... ?

— On vient de retrouver son corps. L'heure du dénouement approche.

— Il faut évacuer immédiatement l'école, décréta Sansone en ouvrant le coffre-fort du cabinet de curiosités.

Il en sortit un pistolet qu'il chargea avec des balles de 9 millimètres. Maura fut étonnée par sa dextérité. Non seulement il semblait parfaitement à l'aise avec l'arme, mais il avait l'air déterminé à s'en servir.

— En réveillant les enfants maintenant, on pourrait se mettre en route dans une dizaine de minutes.

— Pour aller où ? demanda Maura. A l'extérieur des grilles, nous serions encore plus vulnérables. Vous avez transformé ce château en forteresse, Anthony. Vous l'avez doté d'un système d'alarme, de portes inviolables...

Et vous êtes armé.

— Jane nous a recommandé de fermer toutes les issues et de l'attendre. C'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Même si cet endroit paraît sûr, nous serions une cible statique.

— Mais nous courons moins de risques à l'intérieur. Jane a été très claire au téléphone : « Restez groupés. Ne sortez pas. Ne faites confiance à personne. »

— Allons faire une dernière ronde, proposa Sansone en glissant le pistolet dans sa ceinture.

La nuit avait ramené la fraîcheur, et quand Maura pénétra dans le hall derrière Sansone, il lui sembla que la température chutait encore. Elle se frotta les bras pendant qu'il vérifiait que la porte d'entrée était bien fermée et l'alarme activée.

— L'inspecteur Rizzoli aurait dû être plus précise, dit-il en entrant dans le réfectoire, où il inspecta les fenêtres et testa les serrures. On ne sait même pas contre qui on doit se battre.

— Elle n'a pas le droit de nous en dire plus. Mais elle a insisté pour que nous suivions ses instructions à la lettre.

— Son jugement n'est pas infallible.

— J'ai confiance en elle.

— Pas en moi.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation, qu'ils savaient tous deux exacte. Quand il se retourna, Maura ressentit une attirance qui la déstabilisa. Mais il y avait trop de zones d'ombre en lui. Elle repensa à l'aisance qu'il avait montrée en manipulant son arme :

encore un détail qu'elle ignorait à son sujet.

— Je ne sais pas qui vous êtes vraiment, Anthony, répondit-elle.

— Un jour, dit-il avec un léger sourire, peut-être aurez-vous envie de le découvrir.

Ils passèrent dans la bibliothèque. En l'absence de la plupart des élèves et des enseignants, un silence pesant régnait sur le château. Pour un peu, ils auraient pu se croire seuls – les derniers occupants d'une citadelle abandonnée.

— Croyez-vous que vous arriverez à me faire confiance ? demanda Sansone en passant d'une fenêtre à l'autre. Ou subsistera-t-il toujours une tension entre nous ?

— Ça m'aiderait si vous vous montriez plus ouvert avec moi.

— Je pourrais vous retourner le conseil.

Il hésita avant d'ajouter :

— Vous et Daniel Brophy... vous êtes toujours ensemble ?

Maura s'immobilisa.

— Pourquoi cette question ?

Il se tourna vers elle, mais son visage resta dans l'ombre.

— Vous devez pouvoir y répondre sans trop de difficulté, non ?

— L'amour est un sentiment complexe, Anthony. Il vous embrouille l'esprit et vous fait souffrir. Et parfois, il refuse de mourir.

Elle devina qu'il souriait.

— Encore une chose qui nous rapproche, murmura-t-il. En plus de nos métiers et des tragédies que nous avons vécues, nous sommes seuls tous les deux.

La sonnerie du téléphone brisa le silence et les fit sursauter. Sansone décrocha tandis que Maura restait clouée sur place, bouleversée par la vérité qu'il venait d'énoncer.

— Le Dr Isles est à mes côtés, l'entendit-elle dire.

C'est Jane ! pensa aussitôt Maura. Mais quand elle prit le combiné, elle reconnut la voix du Dr Owen.

— Ici, Emma. Sans réaction de votre part, je voulais vérifier si vous aviez eu mon message.

— Vous avez appelé ? Quand ça ?

— Vers l'heure du dîner. C'est un prof qui m'a répondu, un type à l'air grincheux.

— Le professeur Pasquantonio, sans doute.

— C'est ça ! Il a dû oublier de vous en parler. J'ai préféré vous rappeler avant de me coucher. C'est au sujet de l'analyse toxico...

— Eh bien ?

— En fait, j'ai une question à vous poser. Le Dr Welliver était une vraie psy ?

— Diplômée en psychologie clinique, oui.

— Dans ce cas, elle aurait mieux fait de consulter un confrère.

L'analyse a révélé la présence de diéthylamide de l'acide lysergique dans son organisme.

— Du LSD ? Impossible !

— Il faut encore confirmer le résultat avec le détecteur de fluorescence, mais tout porte à croire que votre Dr Welliver était défoncée au moment de sa mort. Je sais que certains pys prétent des vertus thérapeutiques au LSD. Pour eux, c'est une façon d'ouvrir son esprit à la dimension spirituelle, ce genre de bla-bla. Mais quand même, elle exerçait dans une école !

Maura pressait le combiné si fort contre son oreille qu'elle entendait son propre pouls.

— Sa chute depuis le toit...

— La conséquence d'une hallucination, ou d'une psychose aiguë. Si vous vous rappelez, il y a des années de ça, la CIA avait filé du LSD à un pauvre type dans le cadre d'une expérience. Il s'était jeté par la fenêtre. On ne peut jamais prédire comment un sujet va réagir à la drogue.

Maura pensa aux cristaux éparpillés sur le sol des toilettes. Quelqu'un avait vidé le sucrier dedans pour faire disparaître des preuves.

— Je vais devoir requalifier le décès en accident, poursuivit le Dr Owen. Chute mortelle après ingestion d'hallucinogènes...

— Le LSD peut être synthétisé, l'interrompit Maura.

— Euh... sans doute. A la base, on l'extrait d'un parasite du seigle.

Et qui s'y connaît mieux en plantes que le professeur David Pasquantonio ?

— Seigneur ! murmura Maura.

— Un problème ?

— Je dois vous laisser.

Elle raccrocha. Sansone se tenait à ses côtés, le regard rempli d'interrogations.

— Il faut partir immédiatement, dit-elle. Allons chercher les enfants.

— Pourquoi ? Maura, que se passe-t-il ?

— Le tueur... Il se trouve à l'intérieur du château !

— Où sont les autres ? demanda Maura.

Debout sur le seuil de sa chambre, Julian clignait des paupières, mal réveillé. Les cheveux en bataille, vêtu en tout et pour tout d'un caleçon, il semblait n'avoir qu'une hâte : retourner se coucher. Il bâilla et frotta son menton hérissé de duvet.

— Dans leurs chambres, non ?

— On a vérifié, répondit Sansone. Aucun des trois ne s'y trouve.

— Ils y étaient la dernière fois que je les ai vus.

— Quand ça ?

— Vers 10 heures et demie.

Soudain Julian aperçut le pistolet glissé dans la ceinture de Sansone.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Julian, il faut les retrouver au plus vite, déclara Maura d'un ton pressant. Et surtout, rester discrets.

— Une minute, marmonna Julian en se retirant à l'intérieur de sa chambre.

Il réapparut après avoir enfilé un jean, une paire de baskets, et se précipita vers la chambre que partageaient Will et Teddy, Grizzly sur ses talons.

— Je ne comprends pas, fit-il, désespéré, en découvrant les lits vides. Ils étaient en pyjama quand je leur ai souhaité une bonne nuit.

— Ils n'ont pas dit s'ils avaient l'intention de ressortir ?

— Ils savaient qu'on devait rester à l'intérieur... surtout ce soir.

Julian traversa le couloir. Maura et Sansone le rejoignirent dans la chambre de Claire. Des livres pêle-mêle sur le bureau, un sweat-shirt et des chaussettes sales jetés en tas dans un coin... Le désordre typique d'une chambre d'ado.

— Ça n'a pas de sens, lâcha Julian. Ils ne sont quand même pas si bêtes !

Maura prit tout à coup conscience du silence qui régnait autour d'eux – un silence de tombeau. S'il se trouvait d'autres âmes dans le château, leur présence était indétectable. Elle redouta de devoir fouiller chaque pièce, chaque recoin de cette forteresse réputée inviolable dans laquelle un assassin avait pourtant réussi à s'introduire.

Un gémissement la fit sursauter. Elle baissa les yeux vers le chien de Julian.

— Grizzly peut nous aider à les retrouver, dit-elle.

— Ce n'est pas un chien de chasse, fit remarquer Julian. Ni un chien policier.

— Mais son odorat est tout aussi développé. Si on lui fait comprendre ce qu'on veut, il est parfaitement capable de suivre une piste.

Son regard tomba sur le linge sale qui traînait par terre.

— Faisons-lui renifler les vêtements de Claire. On verra bien où il nous mènera.

Julian sortit une laisse de sa poche, l'attacha au collier de Grizzly et guida celui-ci vers le linge.

— Vas-y, mon chien, le pressa-t-il. Tu sens ? C'est l'odeur de Claire. Tu la reconnais, dis ?

Il prit la grosse tête du chien dans ses mains et plongea ses yeux dans les siens. Le lien qui les unissait avait quelque chose de quasi sacré. Il s'était forgé dans les montagnes du Wyoming, où le jeune garçon et le chien avaient appris à s'accorder mutuellement leur confiance et à se reposer l'un sur l'autre pour survivre. Soudain une lueur de compréhension traversa le regard de Grizzly, qui se tourna vers la porte en aboyant.

— Cherche ! ordonna Julian.

Grizzly tira sur la laisse, entraînant son maître hors de la chambre. Mais au lieu d'aller vers l'escalier, il remonta le couloir vers l'aile inhabitée. Là, les ombres étaient plus denses, et on apercevait des meubles recouverts de draps par les portes entrouvertes. Ils dépassèrent le portrait d'une femme vêtue de rouge dont les yeux brillaient d'une lueur étrangement métallique, comme éclairés de l'intérieur par un savoir occulte.

— Il se dirige vers l'ancien escalier de service, remarqua Sansone.

Grizzly s'arrêta net et plongea son regard dans la cage d'escalier. Il semblait se demander s'il était raisonnable de foncer tête baissée dans les ténèbres. Puis il leva les yeux vers son maître, qui l'encouragea d'un signe. Le chien s'engagea alors sur les marches étroites dans un cliquetis de griffes. Contrairement à celle de l'escalier principal, la rampe n'était pas sculptée, et son bois avait été poli par les mains des innombrables domestiques qui, durant des décennies, avaient discrètement assuré l'entretien du château et servi ses occupants. La fraîcheur était plus sensible à cet endroit, comme si leurs fantômes s'y affairaient encore, maniant le balai ou transportant un plateau. A un moment, Maura eut l'impression qu'un de ces spectres la frôlait. Avec un frisson, elle tourna la tête et ne vit par-dessus son épaule qu'une succession de marches s'élevant vers la pénombre du couloir.

Ils avaient déjà descendu deux étages, et l'escalier s'enfonçait toujours dans les profondeurs du bâtiment. A l'oppression qui l'avait

saisie, à l'humidité qui la pénétrait jusqu'aux os, Maura devina qu'il les menait au cœur même de la colline.

Enfin, ils prirent pied dans une cuisine aussi profonde et obscure qu'une grotte. Maura distingua d'énormes cuisinières en inox, une chambre froide, des marmites et des casseroles pendues à des crochets. C'était là qu'on faisait cuire le pain et frire les œufs qu'ils mangeaient au petit déjeuner. A cette heure tardive, la pièce était déserte, la vaisselle et les ustensiles rangés.

Grizzly s'arrêta soudain et fixa la porte de la cave. Il se ramassa, prêt à bondir, et poussa un grognement qui donna la chair de poule à Maura. Quelqu'un était tapi derrière cette porte.

Un claquement de cymbales déchira le silence. Maura fit un bond, le cœur battant. Comme le bruit s'estompait, elle réalisa que Sansone lui avait pris le bras pour la soutenir.

— Je le vois, chuchota-t-il.

Il lâcha Maura et traversa la cuisine.

— Anthony...

— Tout va bien.

Il contourna l'îlot central et s'accroupit. Si Maura ne le voyait plus, elle l'entendit parler d'une voix calme et basse.

— Tu n'as plus rien à craindre, mon garçon. Nous sommes là.

Maura et Julian échangèrent un regard avant de le rejoindre. Ils le trouvèrent penché au-dessus de Teddy Clock, qui tremblait de tous ses membres, les genoux plaqués contre la poitrine.

— Il a l'air indemne, dit Sansone en levant les yeux vers Maura.

— Je n'en suis pas si sûre.

A son tour, elle s'accroupit, prit le garçon dans ses bras et le berça doucement. Sa peau était glacée, et il tremblait si fort qu'elle l'entendait claquer des dents.

— Là, là, murmura-t-elle. Ça va aller, Teddy.

— Il... il était là, bredouilla l'adolescent.

— Qui ?

— Pardon, gémit-il. Je n'aurais pas dû les laisser, mais j'avais peur. Alors, j'ai couru...

— Claire et Will... Où sont-ils ? demanda Julian.

Teddy enfouit son visage contre l'épaule de Maura, comme s'il cherchait à se cacher.

— Il faut nous aider, dit Maura en s'écartant. Où sont les autres ?

— Il les a enfermés...

Les doigts du garçon s'enfoncèrent dans le bras de la jeune femme, comme des serres. Elle les décrocha et l'obligea à relever la tête.

— Où ça, Teddy ?

— Je ne veux pas retourner là-bas !

— Il faut que tu nous y emmènes. Nous resterons à tes côtés. Tu

n'auras qu'à nous montrer la porte, c'est tout.

— Je peux... je peux tenir le chien ? Je le veux près de moi.

Julian s'agenouilla et lui tendit la laisse de Grizzly.

— Serre-la fort, recommanda-t-il à Teddy. Grizzly n'a peur de rien. Il te protégera.

Cette affirmation parut communiquer à Teddy le courage qui lui faisait défaut. Il se leva maladroitement, se cramponnant à la laisse comme à une ligne de vie, et se dirigea vers une porte au fond de la cuisine. Il prit une profonde inspiration avant de soulever le loquet. La porte pivota sur ses gonds.

— La cave, commenta Sansone. On ne l'utilise plus.

— Ils sont en bas, souffla Teddy en plongeant son regard dans les ténèbres au-delà de la porte. Je ne veux pas descendre.

— D'accord, acquiesça Sansone. Tu n'as qu'à nous attendre ici.

Il jeta un coup d'œil à Maura et s'engagea le premier dans l'escalier.

Plus ils descendaient, plus l'air devenait lourd et humide. Les ampoules nues accrochées au plafond projetaient une clarté jaunâtre sur les rangées de casiers qui avaient dû accueillir des milliers de bouteilles des meilleurs crus de France, destinés aux invités du maître des lieux. Mais le vin était bu depuis longtemps, et les casiers vides témoignaient en silence d'un âge d'or révolu.

Ils parvinrent devant une porte massive aux gonds solides.

— Tu devrais peut-être remonter et attendre près de Teddy, dit Maura à Julian.

— Grizzly est avec lui. Il ne craint rien.

— Je ne veux pas que tu voies ça. S'il te plaît.

Mais Julian resta à ses côtés tandis que Sansone soulevait le loquet. Au même moment, Grizzly poussa un hurlement si aigu et désespéré que Maura frissonna. La porte s'ouvrit sur l'obscurité, libérant des relents de sueur et de terreur. Les pires craintes de la jeune femme se concrétisèrent quand elle distingua quatre corps alignés contre le mur.

Sansone pressa l'interrupteur.

Un des corps releva la tête. Claire ! L'adolescente, les yeux exorbités, poussa une plainte étouffée par le ruban adhésif qui la bâillonnait. Will, le cuisinier et le professeur Pasquantonio, tous attachés par du ruban adhésif, bougèrent à leur tour et firent des efforts pour parler.

Ils sont vivants. Ils sont tous vivants !

Maura se laissa tomber près de Claire.

— Julian, tu as ton couteau ?

Les aboiements de Grizzly devinrent plus pressants, comme s'il les suppliait de se dépêcher.

Julian ouvrit son couteau de poche et s'agenouilla.

— Reste tranquille, ordonna-t-il à Claire. Sinon, je vais te faire mal.

Mais l'adolescente continua à s'agiter. Craignant qu'elle ne s'étouffe, Maura arracha l'adhésif de sa bouche.

— C'est un piège ! hurla-t-elle. Il est toujours là. Il...

Elle se tut, le regard rivé sur un point derrière Maura.

Celle-ci fit volte-face. Un homme se dressait sur le seuil. Elle aperçut des épaules carrées, des yeux qui brillaient dans un visage peint en noir, mais son attention se fixa sur son arme. Un pistolet équipé d'un silencieux. Il n'y aurait pas de détonation assourdissante quand il tirerait, juste un bruit étouffé dont l'écho ne franchirait pas les murs de ce caveau de pierre, dans les profondeurs de la colline.

— Lâchez votre arme, monsieur Sansone, ordonna-t-il.

Il connaît nos noms !

Sansone n'avait pas le choix ; il tira le pistolet de sa ceinture et le laissa tomber par terre.

Julian, agenouillé près de Maura, lui prit la main. Il n'a que seize ans, pensa-t-elle en serrant la sienne en retour. C'est trop jeune pour mourir.

Grizzly émit un hurlement de rage et de frustration.

Julian releva brusquement la tête. Maura devina la pensée qui lui traversait l'esprit : Si Grizzly est toujours en vie, pourquoi ne vient-il pas à notre secours ?

— Passez-le-moi, reprit l'inconnu.

Sansone donna un coup de pied dans le pistolet pour le faire glisser vers le seuil.

— A genoux, maintenant.

C'est fini, songea Maura. Il va nous coller une balle dans la tête.

— J'ai dit à genoux !

Sansone fit mine de se baisser, mais au lieu de se soumettre, il bondit sur leur agresseur. Les deux hommes roulèrent au sol et un combat désespéré s'engagea dans la pénombre.

Le pistolet de Sansone était toujours par terre.

Maura se redressa, mais avant qu'elle puisse s'emparer de l'arme, une main se referma sur la crosse et pointa le canon vers elle.

— Reculez ! ordonna Teddy.

Ses mains tremblaient, mais son doigt pressait la détente tandis qu'il visait la tête de Maura.

— Je vais la tuer, monsieur Sansone ! lança-t-il par-dessus son épaule. Je jure que je vais le faire !

Maura se laissa retomber, abasourdie, pendant que l'homme repoussait Sansone et l'obligeait à s'agenouiller près d'elle.

— Tu t'es occupé du chien, Teddy ? demanda-t-il.

— J'ai noué sa laisse à un placard. Il ne risque pas de se libérer.

— Attache-leur les mains. Vite ! Les autres seront là d'une minute à l'autre.

— Sale traître ! cracha Claire pendant que Teddy entravait les poignets de Sansone avec du ruban adhésif. On était tes amis. Comment tu peux nous faire ça ?

Le garçon l'ignora pour s'occuper de Julian.

— Il nous a menti, expliqua Claire à Maura. Il nous a dit que vous nous attendiez en bas, mais c'était un piège.

Elle toisa Teddy avec une expression dégoûtée. Face à la mort, elle se montrait toujours aussi intrépide.

— Les poupées dans l'arbre, c'était toi ! lança-t-elle d'un ton accusateur.

— Pourquoi j'aurais fait ça ? demanda Teddy en enroulant une bande d'adhésif autour des poignets de Julian.

— Pour nous filer la trouille.

Teddy la regarda d'un air étonné.

— Ce n'était pas moi, Claire. Ces poupées m'étaient destinées, à moi. Pour m'effrayer et m'inciter à appeler à l'aide.

— Et le Dr Welliver ? Comment tu as pu...

Le remords se peignit sur le visage de Teddy.

— Il n'était pas prévu qu'elle meure ! C'était juste pour l'embrouiller. Elle travaillait pour eux. Elle m'espionnait, elle attendait que je...

— Teddy, l'interrompit l'homme. Tu te rappelles ce que je t'ai appris ? Le passé est le passé. Il faut aller de l'avant. Termine ce que tu as à faire.

— D'accord, marmonna le garçon en coupant une nouvelle bande d'adhésif.

Il attacha les poignets de Maura si serré qu'elle n'avait aucune chance de se détacher.

— C'est bien, approuva l'homme en tendant à Teddy une paire de lunettes de vision nocturne. Maintenant, remonte et surveille la cour. Quand ils arriveront, tu devras me prévenir et me dire combien ils sont.

— Je préfère rester avec toi.

— Pas question. Tu me gênerais au cas où on échangerait des tirs.

— Mais je veux t'aider !

— Tu en as déjà fait beaucoup.

L'homme posa une main sur la tête du garçon.

— Tu seras mes yeux, lui dit-il. Maintenant, monte sur le toit.

Une alarme bipait à sa ceinture.

— Elle est au portail, annonça-t-il. Mets vite ton micro-casque.

Il poussa le garçon hors de la pièce et le suivit.

— J'étais ton amie ! hurla Claire pendant que la porte se refermait. Je te faisais confiance !

Ils entendirent le déclic du loquet. Dans la cuisine, Grizzly aboyait

toujours, mais à travers la porte, ses hurlements semblaient aussi lointains que ceux d'un coyote dans la forêt.

— C'était Teddy, murmura Maura. Jamais je n'aurais imaginé...

— Parce que ce n'est qu'un gosse, remarqua Claire d'un ton amer. Personne ne fait attention à nous. Personne ne nous croit avant qu'il soit trop tard. Maintenant, ils vont tuer l'inspecteur Rizzoli.

— Elle n'est pas seule, déclara Maura. Elle m'a dit qu'elle amenait du monde. Des gens capables de se défendre.

— Mais ils ne connaissent pas le château aussi bien que cet homme. Chaque soir, Teddy attendait qu'il fasse nuit pour lui ouvrir la porte. Il connaît chaque pièce, chaque escalier. Et il s'est préparé à leur arrivée.

Grizzly avait cessé d'aboyer. Même lui avait compris que la situation était désespérée.

Tu es notre dernier espoir, Jane.

Le château paraissait abandonné.

Jane et Frost garèrent leur voiture sur le parking, puis ils scrutèrent les fenêtres obscures et le toit qui se découpait contre le ciel étoilé. Personne ne les avait accueillis au portail, personne n'avait décroché quand Jane avait téléphoné, une demi-heure plus tôt, alors que son portable captait encore un signal. Un 4 × 4 noir se rangea près d'eux. A travers les vitres, Jane aperçut Carole et ses deux coéquipiers – Denzel et un type costaud au crâne rasé. Quand ils s'étaient arrêtés pour prendre de l'essence, une heure plus tôt, ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé un mot. A l'évidence, c'était Carole qui menait les opérations.

— Les détecteurs le long de la route auraient dû les avertir de notre arrivée, remarqua Jane. Où sont-ils tous ?

— Je serais plus rassuré si on avait le renfort de la police d'Etat, dit Frost en jetant un coup d'œil au 4 × 4. On aurait mieux fait de les alerter et d'envoyer la CIA se faire voir.

Carole et ses hommes descendirent alors du 4 × 4. Jane constata avec étonnement qu'ils étaient armés.

Elle sauta hors de sa voiture tandis que Denzel se dirigeait vers le manoir.

— Bon sang, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— C'est ici que vous entrez en scène, inspecteur, annonça Carole en ajustant sur sa tête un casque équipé d'un micro. Approchez-vous de la porte et parlez dans l'Interphone. En reconnaissant votre voix, ils auront confiance et nous ouvriront.

— On est là uniquement pour récupérer les enfants et les emmener en lieu sûr. On s'était mis d'accord. Alors, pourquoi cet attirail de guerre ?

— Il y a eu un changement de plan.

— Quand ça ?

— Quand j'ai décidé de fouiller d'abord le bâtiment. Une fois que nous serons entrés, vous attendrez mon signal dans votre voiture.

— Vous avez dit que c'était une évacuation. C'est la seule raison pour laquelle j'ai accepté de vous aider à vous introduire dans cet endroit. Mais vous donnez l'impression de préparer un assaut.

— Une précaution nécessaire.

— Arrêtez vos conneries ! Il y a des gosses à l'intérieur. Je ne vous

laisserai pas tirer dans tous les sens.

— L'Interphone, inspecteur.

— La porte n'est pas fermée, annonça Denzel en revenant vers leur groupe. On n'a pas besoin d'eux.

— Quoi ? s'exclama Carole.

— Je viens de vérifier. On peut entrer.

— Maintenant, j'ai la certitude qu'il se passe un truc louche ici, marmonna Jane en se dirigeant vers le château.

Carole lui coupa la route.

— Regagnez votre voiture, inspecteur.

— Mon amie est à l'intérieur. J'entre.

— Pas question, répliqua Carole en pointant son pistolet vers Jane. Prends leurs armes, ordonna-t-elle à son complice.

— Hé ! protesta Frost comme Denzel le forçait à s'agenouiller. Et si on essayait tous de se calmer ?

— Tu sais quoi faire d'eux, dit Carole à Denzel. Si j'ai besoin de toi, je serai connectée.

— Vous êtes cinglée ! lui lança Jane pendant qu'elle s'éloignait en direction du manoir, accompagnée de l'homme au crâne rasé.

— Elle se fiche pas mal de votre avis, ricana Denzel en plantant son pied dans le creux de ses reins.

Jane atterrit à plat ventre sur les cailloux, puis une paire de menottes en plastique se referma autour de ses poignets.

— Connard ! cracha-t-elle.

— C'est pas gentil, ça.

Denzel passa ensuite à Frost et lui entrava les poignets avec une dextérité stupéfiante.

— Vous opérez toujours comme ça ? demanda Jane.

— Avec la Reine des neiges, oui.

— Et ça ne vous pose aucun problème ?

— Je fais mon boulot, c'est tout. Comme ça, tout le monde est content.

Il s'éloigna de quelques pas en parlant dans son micro.

— Tout est OK ici. Bien reçu. Dis-moi juste quand.

Jane bascula sur le côté de manière à voir le château. Carole et l'autre homme avaient disparu à l'intérieur. Elle les imagina arpentant les couloirs sombres, prêts à tirer sur tout ce qui bougeait. Le but de cette mission n'était pas de sauver des vies. Les enfants n'étaient que des pions dans une guerre orchestrée par une femme au sang glacé, animée par un seul objectif.

Les pas de Denzel se rapprochèrent. En levant les yeux, Jane vit sa silhouette se découper contre le ciel. Son arme prolongeait sa main tel un bâton de mort. « Tu sais quoi faire d'eux », avait dit Carole. Soudain, contre toute attente, Denzel s'écarta. Il tourna la tête à

gauche, puis à droite, et murmura :

— C'est quoi, ça ?

Un sifflement traversa la nuit, et Denzel retomba lourdement sur Jane, lui coupant le souffle. Un dernier soubresaut agita son corps tandis qu'un liquide chaud imprégnait le chemisier de la jeune femme. Elle entendit Frost hurler son nom, mais ce poids mort l'empêchait de bouger.

Quelqu'un approchait d'un pas lent et résolu.

Jane leva les yeux vers le ciel immense et fourmillant d'étoiles. La Voie lactée était plus brillante que jamais.

Les pas s'arrêtèrent. Un homme se dressait au-dessus d'elle. Ses yeux étincelaient dans son visage peint en noir. Jane n'avait aucune illusion sur le sort qu'il lui réservait. Le poids du corps de Denzel, l'odeur de son sang parlaient pour lui.

Icare est ici !

Ce fut Grizzly qui les alerta. A travers la porte de leur cellule, Claire l'entendit hurler de nouveau. Peut-être avait-il senti que la mort était en chemin et descendait l'escalier pour venir les cueillir.

— Il revient, murmura-t-elle.

L'odeur de la peur, âcre et électrique, imprégnait l'air confiné. C'était la même qui régnait dans l'antichambre d'un abattoir. Will se colla contre Claire, moite de transpiration. Ayant réussi à se débarrasser du ruban adhésif qui le bâillonnait, il lui glissa à l'oreille :

— Quoi qu'il arrive, reste derrière moi et fais la morte.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— J'essaie de te protéger.

— Pourquoi ?

— Tu ne le sais pas ?

Claire vit alors dans ses yeux quelque chose qu'elle n'avait jamais remarqué jusque-là, une lueur dont la signification ne pouvait lui échapper.

— Je n'aurai pas d'autre occasion de te le dire, reprit-il, alors je veux que tu saches...

Le loquet s'ouvrit avec un bruit sec et la porte pivota en grinçant. Claire et Will se figèrent en apercevant un revolver entre des mains gantées. Le canon de l'arme décrivit un arc d'un côté à l'autre, comme s'il cherchait à repérer sa cible.

Un homme au crâne rasé pénétra dans le réduit et cria :

— Il n'est pas là ! Mais les autres, si.

Une femme entra à son tour, mince et gracieuse, les cheveux dissimulés sous un bonnet.

— Le chien hurlait parce qu'il a dû entendre du bruit en bas, dit-elle.

Les deux intrus vêtus de noir balayèrent le réduit du regard, puis la femme posa les yeux sur Claire.

— On s'est déjà rencontrées. Tu t'en souviens ?

Claire l'observa, et soudain elle vit des phares foncer vers elle. Puis le ciel se renversait, des coups de feu éclataient, les vitres volaient en éclats et un ange apparaissait comme par magie pour l'extraire de l'épave de la voiture.

« Viens avec moi. Si tu veux vivre. »

La femme se tourna vers Will, qui la dévisageait, bouche bée.

— Vous étiez là, souffla-t-il. C'est vous qui...

— Il fallait que quelqu'un vous sauve. Maintenant, j'ai besoin de savoir où est cet homme.

Elle tira de sa ceinture un couteau qu'elle leur montra comme s'il s'agissait d'une récompense.

— Libérez-moi, intervint Sansone, et je vous aiderai à l'arrêter.

— Désolée, mais les civils n'ont pas le droit de jouer, rétorqua la femme. Où est passé Teddy ?

— Qu'il aille se faire foutre ! gronda Claire. C'est un traître. Il nous a entraînés dans un piège.

— Il ne sait pas ce qu'il fait, plaida la femme. Cet homme lui a menti pour le corrompre. Aidez-moi à le sauver.

— Vous ne le trouverez pas comme ça. Il se planque.

— Où ça, Claire ? Tu le sais ?

— Sur le toit.

La femme jeta un coup d'œil à son coéquipier.

— On va devoir monter le chercher.

Au lieu de libérer Sansone, elle s'accroupit près de Claire et trancha ses liens.

— Tu peux nous aider, dit-elle à l'adolescente.

Avec un soupir de soulagement, celle-ci frictionna ses poignets.

— Comment ? demanda-t-elle.

— Tu es son amie. Il t'écouterait.

— Il n'écouterait aucun de nous, objecta Will. Il aide cet homme.

— Cet homme, repartit la femme, est venu vous tuer. Nous tuer tous. Ça fait trois ans que j'essaie de l'attraper. Comment accède-t-on au toit ?

— Par une porte, dans la tourelle.

La femme prit la main de Claire et l'aida à se relever.

— Viens. Tu vas nous guider.

— Et eux ? interrogea l'adolescente en désignant ses compagnons.

— Ils n'auront qu'à se libérer eux-mêmes, répondit la femme en jetant le couteau. Mais ils resteront ici. Je ne tiens pas à les avoir dans les pattes.

— Quoi ? protesta Claire tandis que la femme la tirait hors du réduit et claquait la porte derrière elles.

— Ouvrez cette foutue porte ! cria Sansone à l'intérieur.

— Ce n'est pas bien de les laisser, insista Claire.

— Je sais ce que je fais. Ça vaut mieux pour nous tous... et pour Teddy.

— Je me fiche de Teddy !

— Pas moi, répliqua la femme en la secouant brutalement. Maintenant, conduis-nous à cette tourelle.

Ils remontèrent à la cuisine, où Grizzly avait recommencé à aboyer.

Emue par sa détresse, et craignant qu'il ne s'étrangle en tirant sur sa laisse, Claire voulut le détacher, mais la femme l'entraîna. L'homme les précéda dans l'escalier. La femme et lui se déplaçaient sans bruit, tels des chats, les yeux constamment en mouvement. Comme ils lui bloquaient la vue devant comme derrière, Claire concentra son attention sur les marches et s'efforça d'avancer aussi discrètement qu'eux. C'étaient des espèces d'agents secrets, supposa-t-elle, venus pour la sauver. Et même pour sauver Teddy, ce traître. Elle avait eu tout le temps d'y réfléchir, enfermée dans le réduit, à écouter les gémissements du cuisinier et la respiration sifflante de Pasquantonio. Elle avait repensé à tous les indices qu'elle avait négligés. Par exemple, Teddy ne montrait jamais l'écran de son ordinateur à personne. Quand on entrait dans la pièce où il se trouvait, il pressait la touche *ECHAP*. Il échangeait des messages avec l'homme venu les tuer, c'était évident. Ce qu'elle ignorait, c'était pourquoi il l'aidait.

Au deuxième palier, l'homme marqua une halte.

— Par là, murmura Claire en indiquant l'escalier en spirale qui menait à la tourelle et au bureau du Dr Welliver.

L'homme entreprit de gravir les marches en pierre, Claire sur ses talons. Comme l'escalier était raide, l'adolescente ne voyait de lui que l'arrière de ses cuisses et le couteau qui pendait à sa ceinture. Il régnait un tel silence qu'elle percevait les frottements de leurs vêtements à chacun de leurs pas.

La porte de la tourelle était entrouverte.

L'homme la poussa du coude et actionna l'interrupteur. La table du Dr Welliver, le classeur, le canapé fleuri et ses coussins moelleux... Claire connaissait chaque détail de la pièce. Combien d'heures avait-elle passées sur ce canapé, à raconter ses insomnies, ses maux de tête, ses cauchemars ? L'encens, les teintes pastel, les cristaux magiques créaient une ambiance qui invitait à se livrer. Le Dr Welliver l'écoutait patiemment, en secouant parfois sa chevelure argentée, une tasse de thé à portée de main.

L'adolescente resta sur le seuil pendant que l'homme et la femme fouillaient la pièce et les toilettes. Ils regardèrent derrière le bureau, dans les placards, mais Teddy n'était nulle part.

La femme se tourna ensuite vers la porte qui permettait d'accéder au toit – celle que le Dr Welliver avait empruntée avant de se jeter dans le vide. Quand elle l'ouvrit, un air tiède qui embaumait la résine s'engouffra dans la pièce. Claire entendit un bruit de course suivi d'un cri. Quelques secondes plus tard, la femme réapparut, tirant Teddy par la manche.

Le garçon s'affaissa sur le sol et leva un regard plein de reproche vers Claire.

— C'est toi qui m'as balancé ! Tu leur as dit où me trouver !

— Pourquoi je m'en serais privée ? Après ce que tu nous as fait...

— Tu ne sais pas qui sont ces gens !

— Mais je sais qui tu es, toi.

Claire s'apprêtait à lui décocher un coup de pied quand la femme la tira dans le coin.

— Ne bouge pas d'ici, commanda-t-elle.

Puis elle se tourna vers Teddy.

— Où est-il ?

Le garçon se recroquevilla sur lui-même et secoua la tête.

— C'est quoi, son plan ? Dis-le-moi, Teddy.

— Je n'en sais rien.

— Ne mens pas ! Tu le connais mieux que personne. Parle, et tout se passera bien.

— Vous allez le tuer. Vous êtes venus pour ça.

— Tu n'aimes pas voir tuer des gens, hein ?

— Non.

— Dans ce cas...

La femme virevolta et colla le canon de son arme sur le front de Claire. Celle-ci se figea, trop choquée pour protester, tandis que Teddy ouvrait des yeux horrifiés.

— Parle, Teddy. Sinon, je vais devoir répandre la cervelle de ta copine sur ce joli canapé.

— Putain ! s'exclama l'homme, visiblement dépassé par la tournure que prenaient les événements. Qu'est-ce que tu fous, Justine ?

— J'essaie d'obtenir sa coopération. Alors, Teddy ? Tu veux voir mourir ta copine ?

— Je ne sais pas où il est !

— Je vais compter jusqu'à trois, annonça la femme en pressant le canon contre le front de Claire. Un...

— Pourquoi vous faites ça ? s'écria l'adolescente. Vous êtes censés être les gentils !

— Deux...

— Vous disiez que vous étiez venus nous aider !

— Trois !

La femme releva son arme et tira dans le mur. Une pluie de plâtre s'abattit sur Claire, qui se laissa tomber derrière le bureau, tremblante. Elle n'y comprenait rien. Pourquoi leurs sauveurs étaient-ils devenus leurs bourreaux ?

— Ça n'a pas marché, constata la femme en se tournant vers Teddy. Peut-être que tu ne sais rien, après tout. Alors, on passe au plan B.

Elle empoigna le garçon par le bras et l'entraîna vers le toit.

— Arrête tes conneries ! protesta l'homme. Ce ne sont que des gosses.

— Je sais ce que je dois faire.

— On est là pour Icare.

— C'est moi qui décide qui est notre cible.

Elle arracha son casque à Teddy et le poussa devant elle.

— Il suffit d'appâter le poisson, plaisanta-t-elle en le faisant basculer par-dessus la rambarde.

L'adolescent hurla, cherchant un appui sur la pente du toit. Si la femme ne l'avait pas retenu par le bras, il serait tombé.

— Surprise ! dit-elle dans le micro du casque de Teddy. Devine qui se balance dans le vide au bord du toit ? Un si gentil garçon... Si je le lâche, tu le récupéreras en bouillie.

— Le gosse n'y est pour rien, insista son coéquipier.

La femme l'ignore.

— Je sais que tu es réglé sur cette fréquence, poursuivit-elle. Et tu sais comment mettre fin à cette situation. Fais vite ! Je n'ai jamais aimé les enfants, alors ça ne me posera pas de problème de conscience. Et il commence à être lourd.

— Cette fois, ça va trop loin, gronda l'homme en s'avançant vers elle.

— Ne te mêle pas de ça ! ordonna-t-elle.

Puis elle aboya dans le micro :

— Tu as trente secondes pour te montrer !

— Libère ce gosse, Justine. Tout de suite !

Avec un soupir exaspéré, la femme ramena Teddy en sécurité. Puis elle visa son coéquipier et fit feu.

L'homme fut projeté en arrière contre le bureau, et sa tête heurta le sol avec un bruit mat à quelques centimètres de Claire. Le sang gicla du trou au-dessus de son œil gauche.

Cette cinglée a tué son complice !

Justine ramassa l'arme du mort et la glissa dans sa ceinture. Puis elle se débarrassa du casque de Teddy et parla dans son propre micro.

— T'es où, putain ? La cible se dirige vers la tourelle. Rapplique immédiatement !

Des pas résonnèrent dans l'escalier.

Justine releva Teddy et le maintint devant elle, tel un bouclier humain, pour se protéger de l'homme qui venait d'apparaître sur le seuil – le même homme au visage peint en noir qui avait attaché Claire et que celle-ci avait pris pour leur ennemi. A présent, la femme qui prétendait vouloir les sauver menaçait de les tuer, et elle ne savait plus à qui se fier.

L'homme s'avança lentement, son arme pointée vers Justine. Mais Teddy, pâle et tremblant, se trouvait dans la ligne de tir.

— Lâche-le, dit l'homme. C'est entre toi et moi.

— Je savais que tu finirais par sortir du bois. Toujours en forme, à ce que je vois. Même si je préférerais ton visage d'avant. Tu sais ce qui

te reste à faire, Nick, acheva-t-elle en pressant le canon de son arme sur la tempe de Teddy.

— Tu le tueras de toute manière.

— Tu paries ?

Elle fit feu. Teddy hurla. Du sang coulait de son oreille déchirée.

— La prochaine fois, je viserai le menton, annonça Justine. Jette ton arme.

— Pardon, sanglota Teddy. Je suis désolé, papa.

Papa ?

L'homme laissa tomber son pistolet.

— Tu me crois assez bête pour ne pas avoir assuré mes arrières ? lança-t-il. Si tu me tues, c'est une véritable bombe qui t'explosera à la figure.

Claire dévorait l'homme des yeux, cherchant à reconnaître le Nicholas Clock qu'elle avait vu en photo avec son père. Il était toujours blond, avec des épaules carrées, mais la chirurgie esthétique avait remodelé son nez et son menton.

— J'étais certaine que tu réapparaîtrais après Ithaca, dit Justine, pour sauver le fils d'Olivia. Mais en définitive, il n'y a que ton propre sang qui t'intéresse.

Claire réalisa subitement que cette femme avait orchestré les meurtres de Bob et de Barbara, de l'oncle et de la tante de Will uniquement pour obliger Nicholas Clock à revenir d'entre les morts. A présent, elle était déterminée à tous les effacer de la surface de la terre.

Le regard de l'adolescente se posa sur le mort étendu à ses pieds. Justine lui avait pris son arme, mais il avait également un couteau. Claire l'avait vu se balancer à sa ceinture. La femme s'était désintéressée d'elle pour accorder toute son attention à Clock.

Claire glissa une main sous le corps, cherchant le couteau.

— Si je meurs, reprit Clock, tu tomberas avec moi. Demain, les principales chaînes d'information trouveront un fichier vidéo dans leur boîte mail. Il contient toutes les preuves qu'Erskine, Olivia et moi avons réunies contre toi. La CIA te jettera dans un trou si profond que tu oublieras jusqu'à la couleur du ciel.

Justine ne libéra pas Teddy, toutefois elle parut hésiter. En tuant le gosse, ne risquait-elle pas de provoquer une réaction en chaîne fatale ?

La main de Claire se referma sur le manche du couteau. Elle tenta de l'extraire de la ceinture du mort, mais celui-ci le plaquait au sol.

— Rien ne t'oblige à faire ça, ajouta Clock d'un ton calme et posé. Laisse-moi partir avec mon fils.

— Pour passer le reste de ma vie à me demander quand vous allez réapparaître et déballer tout ce que vous savez ?

— Si tu me tues, la vérité éclatera au grand jour. Le monde

apprendra que tu as aidé Icare à s'évader avant de siphonner ses comptes. La seule chose que j'ignore, c'est où tu as balancé son corps après l'avoir torturé pour obtenir ses codes d'accès.

— Tu n'as aucune preuve !

— Je dispose d'éléments suffisants pour t'envoyer au tapis. Tu as tué tes propres partenaires. Tu sais ce qui arrivera si ça s'ébruite.

Une cavalcade dans l'escalier... C'était maintenant ou jamais !

Claire tira fermement sur le couteau pour le dégager et s'élança. La lame s'enfonça dans la cuisse de Justine, presque jusqu'à la garde.

La femme poussa un cri strident et chancela, lâchant Teddy. Nicholas Clock plongea immédiatement au sol pour récupérer son arme.

Justine fut plus rapide. Il y eut trois détonations assourdies, et un sang rouge vif éclaboussa le mur derrière Clock. Celui-ci tomba en arrière. Déjà la vie se retirait de ses yeux.

— Papa ! hurla Teddy.

Le visage crispé par la douleur et la fureur, Justine se tourna vers Claire, la fille qui avait échappé deux fois à la mort... Cette fois, elle n'aurait pas autant de chance. Claire la vit pointer son arme vers sa tête, puis elle ferma les yeux.

Une violente déflagration l'étourdit et la projeta contre le bureau. Elle s'attendait à avoir mal, mais son cerveau n'enregistrait que le son de sa respiration saccadée et les cris désespérés de Teddy.

— Aidez-le ! S'il vous plaît, aidez mon père !

Elle rouvrit les yeux et vit l'inspecteur Rizzoli penchée sur Nicholas Clock. Elle vit Justine étendue sur le dos, le regard vide, la tête baignant dans le sang.

— Frost ! cria Rizzoli. Va chercher Maura. On a un blessé !

— Papa, gémit Teddy.

Il se cramponnait au bras de son père, oubliant sa propre douleur et le sang qui coulait toujours de son oreille.

— Tu ne peux pas mourir... S'il te plaît, ne meurs pas !

Le sang de Justine se répandait sur le sol, menaçant d'engloutir Claire. Avec un frisson, l'adolescente se réfugia dans un coin de la pièce, loin de tous ces corps. Loin de tous ces morts.

De nouveau des pas dans l'escalier, et le Dr Isles apparut.

— Le père de Teddy, lui glissa Rizzoli.

Le Dr Isles s'accroupit près du blessé et appuya deux doigts sur son cou. Puis elle déboutonna sa chemise, révélant un gilet pare-balles en Kevlar. La balle avait pénétré juste au-dessus. Un flot de sang s'écoulait de la plaie, formant une flaque sur le tapis.

— Sauvez-le ! hurla Teddy. Je vous en prie...

Il sanglotait toujours quand la dernière étincelle de conscience s'éteignit dans les yeux de son père.

Nicholas Clock ne reprit pas connaissance.

Les chirurgiens de l'Eastern Maine Medical Center réparèrent sa veine sous-clavière et évacuèrent l'hémothorax, mais Clock ne se réveilla pas de l'anesthésie. Il respirait de façon autonome, ses signes vitaux étaient stables, mais plus les jours passaient, plus le discours des médecins se teintait de pessimisme. « Perte de sang importante avec hypoperfusion cérébrale ; déficits neurologiques permanents... » Ils ne parlaient plus de guérison, mais de transfert dans un établissement de soins longue durée, de cathéters de Foley, de sondes d'alimentation et d'autres articles que Jane avait aperçus dans le faux catalogue de Leidecker Hospital Supplies.

Plongé dans le coma, Nicholas Clock trouva néanmoins le moyen de faire éclater la vérité.

Sept jours après son hospitalisation, une vidéo surgit du néant. La chaîne al-Jazira fut la première à la diffuser. Quarante-huit heures plus tard, elle tournait en boucle sur les écrans d'ordinateur et de télévision du monde entier. Nicholas Clock y relatait méthodiquement les événements qui avaient eu lieu seize ans plus tôt, en Italie : la surveillance et la capture d'un grand argentier du terrorisme qui avait pour nom de code Icare, les interrogatoires poussés qu'il avait subis durant sa détention, son évasion d'un site secret situé en Afrique du Nord, avec la complicité d'un agent de la CIA, Justine McClellan. Rien de tout ça n'aurait dû étonner ni impressionner une opinion depuis longtemps gagnée par le cynisme. Mais les meurtres de familles américaines, sur le sol américain, suscitèrent une émotion considérable à travers le pays.

Dans la salle de réunion de la police de Boston, les six inspecteurs ayant enquêté sur l'affaire Ackerman regardaient le journal du soir sur CNN. Les malheureux, apprirent-ils, n'avaient pas été tués par un immigré colombien, mais exécutés pour la même raison que les deux autres familles d'accueil : faire croire à Nicholas Clock que son fils, Teddy, était en danger et l'obliger à sortir de sa cachette.

« Tant que Justine me croyait mort, Teddy ne courait aucun risque. Elle n'avait pas de raison de s'en prendre à lui. Si je m'étais enfui avec lui, elle n'aurait jamais cessé de nous poursuivre. Teddy sait que j'ai survécu. Il comprend pourquoi j'ai décidé de me cacher. Je l'ai fait uniquement pour lui.

« Mais à présent, tout a changé. Justine a dû intercepter un de nos messages, et elle sait que je suis vivant. Le temps m'est compté. Je n'aurai peut-être pas d'autre occasion de diffuser les preuves que j'ai rassemblées au cours des deux dernières années. Des preuves que Justine Elizabeth McClellan a facilité l'évasion du terroriste connu sous le nom d'Icare et l'a probablement éliminé après lui avoir arraché les codes d'accès à ses différents comptes ; qu'elle ou ses complices ont assassiné les Ward, les Yablonski et ma propre famille, parce que nous nous interrogeons sur son enrichissement soudain. Nous avons ouvert une enquête ; elle devait nous supprimer. Nos familles n'étaient que des victimes collatérales.

« Aux yeux de Justine, les trois enfants survivants – Claire, Will et Teddy – ne sont que des pions dans la partie qui nous oppose. Elle les a réunis pour m'obliger à m'exposer. Pour parvenir à ses fins, elle utilise toutes les ressources dont elle dispose, autant officielles qu'officieuses. Elle a convaincu la CIA qu'Icare est toujours en vie et que c'est lui sa cible.

« En réalité, c'est moi qu'elle veut.

« Si vous voyez cette vidéo, ça veut dire que Justine a gagné, et que je ne suis plus de ce monde. Mais la vérité n'est pas morte avec moi. Et moi, Nicholas Clock, je jure de n'avoir dit que la vérité... »

Jane observa ses collègues assis autour de la table. Crowe affichait une mine renfrognée. Rien d'étonnant à ça : les révélations de Nicholas Clock venaient de réduire son triomphe à néant. Son acharnement injustifié contre Andres Zapata ternirait à jamais sa réputation. Voyant qu'elle le dévisageait, Crowe décocha un regard venimeux à Jane.

La jeune femme aurait dû savourer cette victoire – une fois de plus, son intuition ne l'avait pas trompée. Pourtant, elle n'avait pas le sourire. Nicholas Clock se trouvait dans le coma, peut-être pour toujours, et Teddy était de nouveau privé de son père. Elle pensa aux Clock, aux Yablonski, aux Ward, aux Ackerman, aux Temple, aux Buckley : tous étaient morts à cause de la cupidité d'une femme.

Le bulletin d'informations s'acheva. Tandis que ses collègues se levaient, Jane resta assise à méditer sur la justice. Celle-ci survenait toujours trop tard pour les morts.

La voix du commissaire Marquette, debout sur le seuil de la salle, la tira brusquement de ses pensées.

— Bon travail, Rizzoli.

— Merci.

— Vous avez toutes les raisons d'être satisfaite. Alors, pourquoi faites-vous cette tête ? On dirait que vous venez de perdre votre meilleur ami.

— Franchement, vous trouvez qu'il y a lieu de se réjouir ?

— Vous avez vaincu Justine McClellan. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— La faculté de ressusciter les morts, peut-être ?

— Ça dépasse nos compétences. Nous, on est là pour faire le ménage.

Le portable de Marquette sonna.

— La presse s'emballe, dit-il en lançant un regard noir à l'appareil. C'est ennuyeux, parce que cette histoire est on ne peut plus sensible.

— Un agent qui trahit la CIA et fait assassiner des citoyens américains ? Vous m'en direz tant !

— Les fédéraux nous ont muselés. Alors, aucun commentaire pour le moment, pigé ? Maintenant, vous allez me faire le plaisir de rentrer chez vous et de descendre une bière. Vous l'avez bien mérité.

C'étaient les paroles les plus aimables que Marquette lui ait jamais adressées. Va pour une bière, pensa-t-elle. En effet, elle l'avait méritée. Elle ramassa ses dossiers et sortit.

Mais au lieu de rentrer chez elle, elle prit la direction de Brookline, où vivait une amie qu'elle devinait aussi déprimée qu'elle après la diffusion du témoignage de Clock.

Elle fut soulagée de ne trouver aucun véhicule de télévision dans la rue, mais ce n'était sans doute qu'une question de temps. Le moindre reporter de Boston connaissait l'adresse du Dr Maura Isles.

Les fenêtres étaient éclairées, et de la musique classique – des accords plaintifs de violon – s'échappait de la maison. Elle sonna à deux reprises avant que Maura lui ouvre.

— Salut, toubib. Tu as regardé la télé ? La vidéo est devenue virale sur Internet.

Maura acquiesça d'un air las.

— Et ce n'est qu'un début.

— D'où ma visite. J'ai pensé que tu avais peut-être envie de compagnie.

— J'ai peur que ma propre compagnie ne soit pas très joyeuse, mais j'apprécie l'attention.

Jane la suivit dans le salon, où elle remarqua une bouteille de vin entamée et un verre presque vide sur la table basse.

— Je vois que tu ne m'as pas attendue pour picoler.

— Je te sers un verre ?

— Je préférerais une bière, si tu en as.

— Il doit en rester une dans le frigo depuis ta dernière visite.

Jane se rendit à la cuisine. Les plans de travail étaient impeccables, aucune assiette sale ne traînait dans l'évier et tout était rangé à sa place. En fait, la pièce était tellement propre qu'on aurait pu y pratiquer une opération chirurgicale. Cette absence de désordre causa une impression pénible à Jane : on aurait dit que personne n'habitait

là. Maura avait si bien organisé sa vie qu'elle en avait éliminé toute trace de joie et de spontanéité.

Elle dénicha dans le réfrigérateur une bouteille d'Adam's Ale qui devait s'y trouver depuis plusieurs mois et la décapsula avant de regagner le salon.

Le violon jouait toujours, mais Maura avait baissé le volume. Elles prirent place dans le canapé. Tandis que Maura sirotait son vin, Jane but une gorgée de bière en veillant à ne pas en renverser sur le divan ni sur le précieux tapis persan.

— Tu dois être soulagée, non ? demanda Maura.

— C'est sûr ! Tout le monde me considère comme un génie. Ce que j'ai préféré, c'était de rabattre son caquet à Crowe.

Elle but une nouvelle gorgée et ajouta :

— Mais ça ne suffit pas.

— Quoi donc ?

— Clore une enquête en sachant qu'on avait raison depuis le début. Ça ne change rien au fait que Nicholas Clock ne se réveillera probablement jamais.

— Les enfants sont en sécurité. C'est le principal. J'ai parlé à Julian ce matin. Il m'a dit que Claire et Will allaient bien.

— Pas Teddy. Je ne crois pas qu'il aille bien un jour. Je l'ai vu hier soir. On l'a ramené chez les Inigo, le couple qui l'avait déjà accueilli. Il ne m'a pas dit un mot ! Je pense qu'il m'en veut.

Elle leva les yeux vers Maura.

— Il nous en veut à tous. Toi, moi, Sansone...

— Teddy sera toujours le bienvenu à Evensong, s'il souhaite y retourner.

— Tu en as parlé à Sansone ?

— Pas plus tard que cet après-midi.

Maura prit son verre sur la table basse, comme si elle avait besoin de soutien pour aborder ce sujet.

— Il m'a fait une offre très intéressante, Jane.

— Quel genre ?

— Travailler pour la Fondation Méphisto comme consultante en médecine légale. Et intégrer l'équipe enseignante d'Evensong, où je pourrais « former de jeunes esprits », selon ses propres termes.

— Tu ne crois pas que cette proposition en cache une autre, plus personnelle ?

— Pas si je me fonde uniquement sur ses paroles, en me gardant de toute interprétation hasardeuse.

— Bon sang, soupira Jane. On dirait deux aveugles qui se tournent autour sans jamais se rejoindre.

— Et je verrais quoi si je n'étais pas aveugle, selon toi ?

— Que Sansone te conviendrait mieux que Daniel.

Maura secoua la tête.

— Je crois qu'aucun homme ne me conviendrait pour le moment. Mais je réfléchis à sa proposition.

— Tu quitterais Boston ?

— Si j'accepte, oui.

Le violon émit une note aiguë et prolongée, si triste que Jane eut l'impression qu'on lui perçait la poitrine.

— Tu y penses sérieusement ?

Maura prit la télécommande, et la musique s'interrompit. Un silence pesant s'abattit. Elle promena son regard autour d'elle, sur le canapé en cuir blanc et le parquet ciré.

— J'ignore ce que me réserve l'avenir, Jane.

Soudain une vive lumière éclaira la fenêtre. Jane se leva et alla jeter un coup d'œil entre les rideaux.

— Moi, je le sais, fit-elle.

— Quoi ?

— Une camionnette de télé vient de se garer devant la maison. Ces charognards ne peuvent pas attendre la conférence de presse.

— J'ai interdiction de leur parler.

Jane se retourna, intriguée.

— L'ordre vient de qui ?

— J'ai reçu un appel du bureau du gouverneur, il y a une demi-heure. Washington veut éviter à tout prix que l'affaire s'ébruite.

— Trop tard. CNN diffuse la vidéo en boucle.

— C'est ce que je leur ai dit.

— Donc, tu ne feras aucune déclaration à la presse ?

— Est-ce qu'on a le choix ?

— On a toujours le choix, Maura. Qu'est-ce que tu veux, toi ?

Maura se leva et rejoignit Jane devant la fenêtre. Côte à côte, elles regardèrent un cameraman décharger son matériel de la camionnette et se préparer à assiéger la maison.

— La solution de facilité consisterait à leur annoncer que je n'ai aucun commentaire à faire, dit Maura.

— Personne ne peut nous obliger à leur parler.

Maura médita cette réflexion tandis qu'une deuxième camionnette se rangeait le long du trottoir.

— D'un autre côté, reprit-elle, rien ne serait arrivé sans tous ces mensonges. La lumière ôte son pouvoir au secret.

Comme l'a fait Nicholas Clock avec sa vidéo, songea Jane. Son initiative lui avait coûté la vie, mais elle avait sauvé celle de son fils.

— Tu es douée pour ça, affirma-t-elle. En faisant la lumière sur les circonstances de leur mort, tu dépouilles les morts de leurs secrets.

— Le problème, c'est que je n'ai pas d'autres relations que les morts. J'ai besoin de quelqu'un avec une température corporelle supérieure à

celle de la pièce. Et je ne pense pas le trouver dans cette ville.

— Je serai malheureuse si tu quittes Boston.

— Tu as ta famille, Jane. Moi, je n'ai personne.

— Tu veux une famille ? Prends mes parents ! Crois-moi, ils te rendront dingue. Tiens, pour faire bonne mesure, je te refile Frankie avec !

Maura rit.

— Merci, mais je ne voudrais pas t'en priver !

— Ce que je veux dire, c'est que la famille n'est pas un gage de bonheur. Ton travail ne compte pas ? Et...

Jane marqua une pause avant d'achever :

— ... et tes amis ?

Dans la rue, une autre camionnette venait de se garer. Elles entendirent ses portières claquer.

— Je n'ai pas été à la hauteur, reprit Jane. J'en suis consciente, et je te promets de me racheter à l'avenir.

Elle alla chercher sa bière et le verre de Maura sur la table basse.

— Alors, buvons à notre amitié.

Elles trinquèrent et burent chacune une gorgée.

Soudain le portable de Jane sonna. Elle le sortit de son sac et reconnut l'indicatif du Maine.

— Rizzoli.

— Inspecteur ? Ici le Dr Stein, de l'Eastern Maine Medical Center. Je suis le neurologue en charge de M. Clock...

— Oui, on s'est parlé l'autre jour.

— Je ne sais pas comment vous l'annoncer, mais...

— Il est mort, c'est ça ?

— Non ! Enfin, je ne crois pas.

— Vous ne *croyez* pas ? C'est facile à vérifier, non ?

Il y eut un soupir au bout de la ligne.

— On ne s'explique pas comment ça a pu arriver, mais quand l'infirmière est entrée dans sa chambre, cet après-midi, elle a trouvé le lit vide. On vient de passer quatre heures à fouiller l'hôpital de fond en comble, sans le retrouver.

— Il a disparu depuis quatre heures ?

— Peut-être plus. Nul ne sait exactement quand il a quitté sa chambre.

— Docteur, je vous rappelle.

Jane interrompit la communication et composa aussitôt le numéro des Inigo. Une sonnerie... Deux...

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Maura.

— Nicholas Clock a disparu.

— *Quoi ?* Je croyais qu'il était dans le coma !

Enfin, Nancy Inigo décrocha.

— Allô ?
— Est-ce que Teddy est là ?
— Inspecteur Rizzoli, c'est vous ?
— Oui. Et je me fais du souci pour Teddy. Où est-il ?
— Dans sa chambre. Il y est monté directement en rentrant du collège. Je m'apprêtais à l'appeler pour qu'il descende dîner.

— S'il vous plaît, allez vérifier qu'il s'y trouve toujours.
Jane entendit l'escalier craquer sous les pas de Nancy Inigo comme elle lui demandait :

— Vous allez m'expliquer ce qui se passe ?
— Je l'ignore encore pour le moment.
Des coups frappés contre une porte.
— Teddy ? fit la voix de Nancy. Je peux entrer ?
Un silence, suivi d'un cri angoissé :
— Il n'est pas là !
— Fouillez la maison.
— Attendez, il y a un mot sur son lit ! C'est son écriture.
— Qu'est-ce qu'il dit ?
— Il vous est adressé, inspecteur. Il a écrit : « Merci. Tout ira bien pour nous maintenant. » C'est tout.

Jane ferma les yeux. Elle se représenta Nicholas Clock émergeant miraculeusement du coma et arrachant la perfusion de son bras avant de quitter l'hôpital. Puis elle imagina Teddy déposant le message sur son lit avant de se faufiler hors de la maison des Inigo et de se fondre dans la nuit. L'un et l'autre savaient parfaitement ce qu'ils faisaient, parce qu'ils avaient le même objectif en tête : un avenir commun.

— Vous avez une idée de ce que ça veut dire ? demanda Nancy.
— Je crois que oui, répondit doucement Jane.
Elle raccrocha.

— Donc, Nicholas Clock est vivant, dit Maura.
— Non seulement il est vivant, mais il a enfin retrouvé son fils.
Jane regarda par la fenêtre les camionnettes, les reporters et les cameramen toujours plus nombreux, et même si elle souriait, les lumières se brouillèrent soudain devant ses yeux. Elle essuya furtivement ses larmes, leva sa bouteille comme pour porter un toast à la nuit et murmura :

— A votre vie future, Nicholas et Teddy.

Il est plus facile de faire disparaître le sang que les souvenirs, songea Claire en effleurant du regard les tapis et les meubles neufs du bureau du Dr Welliver. Le soleil se reflétait sur les murs impeccables ; l'air embaumait le frais et le propre. Les rires des élèves qui faisaient du bateau sur le lac entraient par la fenêtre ouverte. Les échos d'un samedi ordinaire... A la voir ainsi transformée, qui aurait pu imaginer que cette pièce avait été le théâtre d'événements aussi tragiques ? Mais rien ne pourrait effacer les images gravées dans la mémoire de Claire. Si elle regardait le tapis vert pâle, l'image d'un mort qui la fixait de ses yeux vides se superposait aux motifs de vigne et de raisin. Quand elle se tournait vers le mur, elle le voyait éclaboussé du sang de Nicholas Clock. Si elle baissait les yeux vers le bureau, elle apercevait le corps de Justine, tombée sous les balles de l'inspecteur Rizzoli. Partout où son regard se posait, elle voyait des morts. Le fantôme du Dr Welliver hantait également les lieux. Assise derrière son bureau, elle lui souriait entre deux gorgées de thé.

Tous ces morts... Cesserait-elle un jour de les voir ?

— Tu viens ?

Elle se retourna. Will se tenait sur le seuil – pas le petit gros boutonneux, mais *son* Will : le garçon qui, pensant leur dernière heure venue, avait eu le réflexe de la protéger. Elle n'était pas sûre qu'il ait agi par amour (elle-même ignorait la nature exacte des sentiments qu'il lui inspirait). Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il avait fait ce qu'aucun autre garçon n'avait jamais fait pour elle, et ça comptait pour elle. Peut-être que rien d'autre ne comptait, après tout.

Et il avait vraiment de beaux yeux.

Elle jeta un dernier regard vers la pièce, pour dire adieu aux fantômes.

— J'arrive.

Ensemble, ils descendirent l'escalier et sortirent dans la cour. Les autres élèves profitaient de cette belle journée pour se baigner dans le lac, se prélasser sur les pelouses ou cribler de flèches les cibles que M. Roman avait installées ce matin-là. Claire et Will se dirigèrent vers le sentier qu'ils connaissaient bien à présent. Il les conduisit au sommet de la colline en serpentant entre les arbres, les rochers moussus et les genévriers.

Les autres les attendaient au centre du cercle de rochers : Julian,

Bruno, Arthur et Lester. Les oiseaux chantaient à tue-tête dans les arbres. Grizzly somnolait au soleil, couché sur un rocher. Claire s'approcha du bord de la terrasse. Le toit tout en arêtes du château semblait jaillir de la vallée telle une chaîne montagneuse. Evensong... *Chez moi.*

— Je déclare ouverte la réunion du club des Chacals, annonça Julian.

Claire se retourna et rejoignit le cercle.

Remerciements

Après plus de vingt ans de carrière, ce qui m'importe par-dessus tout, ce sont les amitiés durables que m'a apportées ce métier. Nul auteur ne pourrait rêver de meilleures amies que ne le sont pour moi mon merveilleux agent, Meg Ruley, et ma formidable éditrice, Linda Marrow. Pour m'avoir soutenue contre vents et marées, je lève mon verre de Martini à votre santé ! Merci aussi à Gina Centrello, Libby McGuire et Larry Finlay d'avoir toujours cru en moi, à Sharon Propson de transformer les tournées de promotion en une partie de plaisir, à Jane Berkey et Peggy Gordijn pour leurs conseils infailibles, à Angie Horejsi pour son intelligence et son bon sens.

Merci encore aux experts qui m'ont fait bénéficier de leurs lumières pour l'écriture de ce roman : mon fils Adam pour sa connaissance des armes à feu, Peggy Maher, Enidia Santiago-Arce et leurs collègues du Centre spatial Goddard pour avoir répondu aux questions d'une vieille fan de *Star Trek*, Bob Gleason et Tom Doherty pour m'avoir autorisée à me joindre à leur sortie scolaire – il y avait longtemps que je ne m'étais pas autant amusée !

Par-dessus tout, je tiens à remercier mon mari, Jacob. Après toutes ces années, tu restes l'amour de ma vie.

Titre original : *Last To Die*

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

La première édition de cet ouvrage a paru chez Ballantine Books,

Random House Inc., New York, en 2012.

© Tess Gerritsen, 2012.

© Presses de la Cité, 2015, pour la traduction française.

Couverture : Thierry Sestier.

EAN 978-2-258-11801-0

Composition numérique réalisée par Facompo

Table of Contents

Du même auteur chez le même éditeur en version numérique

Page de titre

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Remerciements

Copyright